

DAD  
CIÓN

L'ABBE PLANUS  
—  
LE PRÊTRE

T O M E

1

BX1912

P5

1898

V.1

C.1

~~45941~~

009443





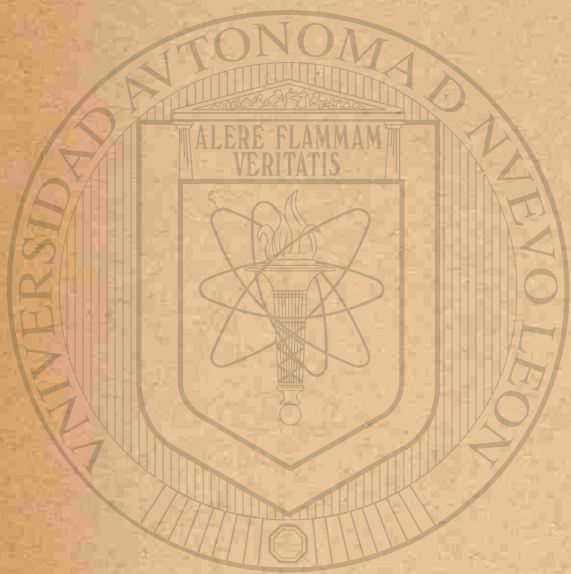
1080021482

EX LIBRIS

HEMETHERII VALVERDE TELLEZ

Episcopi Leonensis

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



LE PRÊTRE

UNE RETRAITE PASTORALE

U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





PROPRIÉTÉ DE

*M. Poussielgue*

DU MÊME AUTEUR :

Saint Jean-Baptiste, Étude sur le Précurseur. In-12 (Paris, Berche et Tralin), 3<sup>e</sup> édition. . . . . 3 fr. 50

LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE

Allocutions et Discours, précédés d'une lettre de S. E. le cardinal Perraud, évêque d'Autun, de l'Académie française, 2<sup>e</sup> édition. In-18 jésus . . . . . 3 fr. 50

II. — Le Prêtre : Une seconde retraite pastorale. In-18 jésus. (Sous presse.)

III. — Le Prêtre : Quelques conférences ecclésiastiques. In-18 jésus. (En préparation.)

L'ABBÉ PLANUS

VICAIRE GÉNÉRAL D'AUTUN

CHANOINE HONORAIRE DE LA PRIMATEIALE DE LYON



# Le Prêtre

## Une Retraite pastorale

I



TROISIÈME ÉDITION

Capilla Alfonsina  
Biblioteca Universitaria



PARIS

LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE

RUE CASSETTE, 15

1898

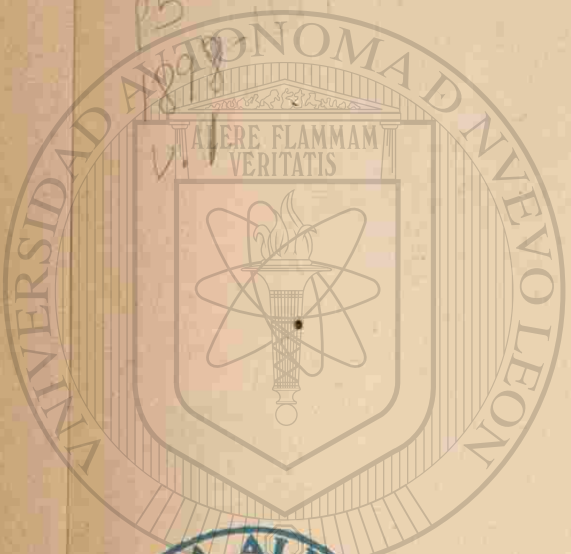
Droits de traduction et de reproduction réservés.

45947



BX 1912

P5



FONDO EMETERIO  
VALVERDE Y TELLEZ

A LA MÉMOIRE AIMÉE ET BÉNIE

DE

L'ABBÉ CHARLES PERRAUD

JE DÉDIE

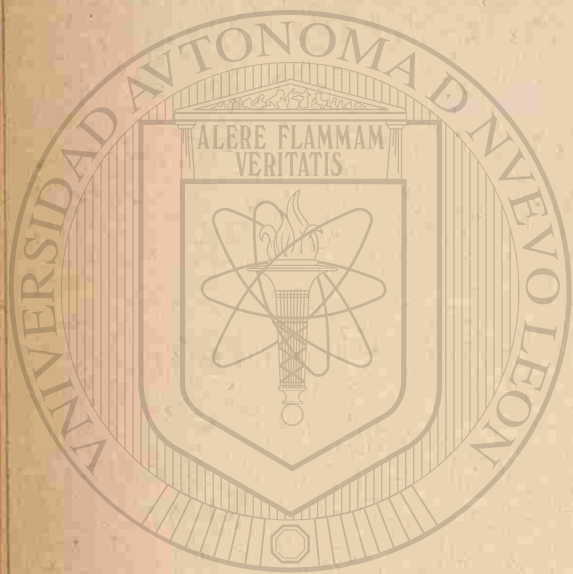
CE QUE J'ÉCRIS POUR MES FRÈRES

DU SACERDOCE

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

000443



## APPROBATION

DE

SON ÉMINENCE LE CARDINAL PERRAUD

ÉVÊQUE D'AUTUN

Évêché d'Autun, le 10 avril 1898,  
jour de la fête de Pâques.

Mon cher Ami,

Vous avez voulu dédier à la mémoire de mon bien-aimé frère Charles ce livre et les deux qui lui feront suite, tout spécialement adressés aux prêtres.

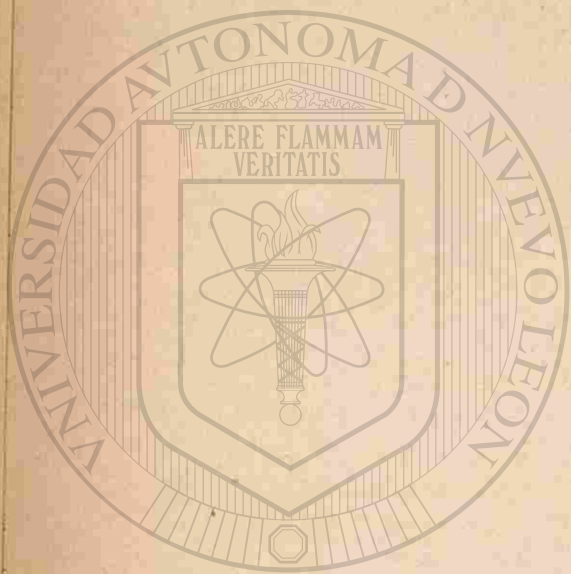
Je vous remercie de cette délicate pensée.

Avec lui je demanderai à Notre-Seigneur de répandre d'abondantes bénédictions sur ces discours, que liront et méditeront de nouveau, pour leur plus grand profit, tous ceux qui ont eu le bonheur de les entendre.

J'étais de ceux-là. J'en ai toujours gardé, devant Dieu, un souvenir très reconnaissant.

† ADOLPHE-LOUIS-ALBERT, CARDINAL PERRAUD,

Évêque d'Autun.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## AVANT-PROPOS

Depuis quelques années, un bon nombre d'excellents ouvrages, que nous ne nous permettons pas d'apprécier ici, ont été publiés sur la vocation et la vie sacerdotale. Il nous suffira de dire que nous ne ménageons à leurs auteurs ni l'admiration ni la reconnaissance à laquelle ils ont droit pour le service signalé qu'ils ont rendu à la meilleure des causes.

Contribuer à accroître chez le prêtre sa foi au sacerdoce; le consoler au milieu des dures épreuves de l'heure présente; le relever à ses propres yeux, en face de l'indifférence ou de l'animosité qui trop souvent l'humilient; le persuader de la grandeur et



de la fécondité de sa mission sainte, quelque entravée qu'elle soit par mille obstacles : de l'aveu de tous, c'est une des œuvres les plus opportunes et les plus importantes qu'un ami du clergé et de l'Église puisse essayer de remplir.

Longtemps appliqué au ministère des retraites pastorales, ayant eu l'honneur d'en prêcher une soixantaine dans plus de quarante diocèses de France, nous nous décidons, sur le conseil de ceux dont les indications et les avis sont presque pour nous l'expression de la volonté de Dieu même, à réunir en deux ou trois volumes ce qui fut l'élément et l'aliment de notre apostolat. Nous ne prétendons rien ajouter au trésor des publications similaires auxquelles nous venons de faire allusion. Mais, puisque le soir de la vie s'annonce ; puisque nos forces commencent à trahir notre bonne volonté ; dans le silence et la paix d'un recueillement qui toujours eut nos préférences, nous serons heureux de continuer, la plume à la main, le labeur désormais trop lourd de la parole publique.

Pour rédiger ce volume, — et nous ferons de même pour rédiger ceux qui doivent

suivre, — nous nous sommes représenté que nous étions encore au milieu de l'un de ces chers auditoires de chapelle des grands séminaires, à qui nous envoyait la Providence. Les canevas et les notes dont nous nous servions alors, pour méditer sur nos instructions au moment de monter en chaire, nous nous en sommes servi pour écrire. La réminiscence des développements où nous étions fréquemment entré, et quelques additions nouvelles, ont fait tous les frais de ce livre.

Prenant franchement le parti de donner le fac-simile et, s'il se pouvait, l'illusion d'une retraite proprement dite, nous avons gardé, dans l'ouvrage imprimé, le ton et les allures de la parole parlée. La succession des journées s'y retrouve, et aussi l'ordre des exercices de chacune des journées : Méditation du matin ; Instruction de dix heures ; Instruction du soir.

Cette reproduction technique comporte un inconvénient que nous ne nous dissimulons pas. Le tour du langage pourra paraître trop oratoire. Il lui manquera la précision, la sobriété, ce quelque chose de didactique, dont l'insuffisance compte peu à l'audition et risque de devenir regrettable à la lecture.

Nous osons croire que l'inconvénient n'ira pas sans quelque compensation et quelque avantage. Ce que le lecteur aura sous les yeux acquerra peut-être, de la sorte, plus de chaleur communicative et plus de vie.

Puissent donc ces pages, tracées jour après jour, dans une solitude aimée, avec la haute approbation du prince de l'Église dont l'affectueuse bienveillance nous honore, sous le regard et parmi les précieuses observations d'un des prêtres les plus éminents du diocèse de Lyon et de la maison des Chartreux, qui fut notre maître autrefois et qui est resté notre ami, puissent ces pages être de quelque utilité à nos frères du clergé français!

Ils ont eu le meilleur de notre âme vingt ans durant. Ils l'ont encore aujourd'hui et l'auront jusqu'à notre dernier soupir.

L. P.

Jarnosse, avril 1898.

PREMIER JOUR

JANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

®

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Nous osons croire que l'inconvénient n'ira pas sans quelque compensation et quelque avantage. Ce que le lecteur aura sous les yeux acquerra peut-être, de la sorte, plus de chaleur communicative et plus de vie.

Puissent donc ces pages, tracées jour après jour, dans une solitude aimée, avec la haute approbation du prince de l'Église dont l'affectueuse bienveillance nous honore, sous le regard et parmi les précieuses observations d'un des prêtres les plus éminents du diocèse de Lyon et de la maison des Chartreux, qui fut notre maître autrefois et qui est resté notre ami, puissent ces pages être de quelque utilité à nos frères du clergé français!

Ils ont eu le meilleur de notre âme vingt ans durant. Ils l'ont encore aujourd'hui et l'auront jusqu'à notre dernier soupir.

L. P.

Jarnosse, avril 1898.

PREMIER JOUR

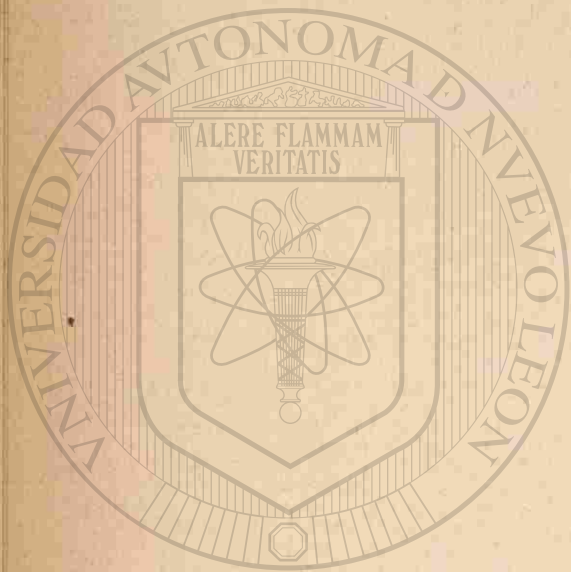
JANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

®

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





INSTRUCTION

POUR L'OUVERTURE DE LA RETRAITE

VIE CHRÉTIENNE ET VIE SACERDOTALE

(GRATIAM QUÆ EST IN TE)

*Admonéo te ut resuscites gratiam  
quæ est in te, per impositionem  
manuum mearum.*

(II Tim. 1, 6.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Avec le chant du *Veni Creator* qui s'achève, notre retraite commence. Humainement parlant, c'est un événement médiocre qu'une retraite pastorale. Au milieu du tumulte des affaires publiques et privées, qui donc ici même, dans cette ville, à plus forte raison dans le département et la région, s'inquiète de ce qui se passe au séminaire diocésain ce soir? Peut-être bien quelques-uns de vos paroissiens, j'entends parmi les meilleurs, les plus religieux, les plus fervents, sachant

pourquoi vous vous absentez cette semaine, vous accompagnent-ils de leurs prières et de leurs vœux. Mais la grande majorité des populations auxquelles vous avez affaire n'a aucun souci ni de votre éloignement momentané, ni des motifs surnaturels qui vous l'inspirent. L'événement, je le répète, reste insignifiant et inaperçu.

Et cependant, messieurs, au regard de la Foi, c'est-à-dire à juger des choses non point sur les apparences, mais sur leur réalité et leur vérité propre, une retraite de plus, par les suites qu'elle peut et doit avoir, soit pour vous personnellement, soit pour les âmes qui vous sont confiées, est une grâce de premier ordre, un inestimable surcroît du bienfait de Dieu.

Si pendant ces quelques jours, du degré où vous êtes de vie sacerdotale et d'intelligence de votre vocation, vous vous élevez à un degré supérieur; s'il se fait dans votre être religieux, — à supposer qu'il faille partir de ce *minimum*, — une ascension du mal au bien, du bien au mieux, du mieux au parfait, incontestablement la répercussion autour de vous, de ce qui s'accomplira en vous, sera immense. Les conséquences, pour voilées qu'elles demeurent aux yeux des hommes, iront très loin. Elles franchiront les limites étroites du temps et rempliront l'éternité.

Je vous rappelle ces choses, messieurs, je n'y insiste pas. Vous les savez et vous y croyez aussi bien que moi.

Je vous conjure donc de vous établir au plus

tôt et virilement dans l'esprit de la retraite... Je dis l'esprit, par opposition à la lettre.

Je vous conjure de ne point la subir comme une corvée gênante et onéreuse, à laquelle certaines convenances vous condamnent, mais dont vous entreprendriez de réduire systématiquement les exigences au plus bas prix. *Si scires donum Dei!*

Je vous conjure de vous mettre tout de suite à l'école du Maître intérieur, qui vous appelle. *Magister adest et vocat te*<sup>2</sup>. Avant tout, au-dessus de tout, la retraite est affaire entre vous et Notre-Seigneur.

Je vous conjure enfin d'écouter au dedans de vous ce que vous dira Jésus-Christ, d'entendre, de comprendre, surtout, de conclure. *Loquere, Domine, audit servus tuus*<sup>3</sup>. *Audiam quid loquatur in me Deus*<sup>4</sup>. *Dixi, nunc cepi*<sup>5</sup>.

Oui, messieurs, entrez dans ces vues et ces dispositions surnaturelles, les seules qui soient dignes de vous, sans lenteur, sans retard, sans délai. *Tempus breve est*<sup>6</sup>. Quatre ou cinq jours! Ils seront si vite écoulés! J'ose vous assurer, en ce qui me concerne, que, dans la tâche où je débute, rien d'autre que l'esprit de foi ne me guide et ne me soutient. Je tiens pour certain que Dieu, lorsqu'il m'appelait à l'apostolat, savait que j'exercerais plus tard, parmi vous, mon ministère. Je me persuade donc que c'est en partie pour vous que j'ai été fait prêtre,

<sup>1</sup> Joan. iv, 10. — <sup>2</sup> Joan. xi, 28. — <sup>3</sup> I Reg. iii, 9. — <sup>4</sup> Psalm. lxxxiv, 9. — <sup>5</sup> Psalm. lxxvi, 11. — <sup>6</sup> I Cor. vii, 29.



voilà plus de vingt ans. Je ne me sens au cœur, je crois pouvoir l'affirmer, aucune préoccupation, aucune ambition, sinon de m'acquitter envers vous, le plus surnaturellement possible, du très grand devoir qui m'incombe.

Messieurs, si vous, de votre côté, et moi du mien, nous faisons ce que notre conscience nous demande, ayons confiance! Le reste..., Dieu le fera.

Un mot maintenant du texte que j'ai cité tout à l'heure, et des motifs qui m'ont suggéré de le choisir entre une foule d'autres également opportuns pour un début de retraite ecclésiastique.

L'injonction affectueuse et ferme de l'Apôtre s'adresse à un prêtre, vise incontestablement les devoirs d'une vocation sacerdotale.

Le langage que saint Paul tenait, il y a dix-neuf siècles, à Timothée, votre évêque, de qui vous avez pour la plupart reçu les saints Ordres, vous le tient aujourd'hui.

Et, que vous entendiez saint Paul ou votre évêque, l'appel, en fin de compte, vient de plus haut, du Maître des apôtres et des pontifes, de Celui qui est le principe vivant du sacerdoce, Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est lui qui, dès l'ouverture de ces exercices bénis, du fond du tabernacle où il réside, vous avertit et vous presse : « La grâce qui est en toi, par mon élection, je te déclare qu'il faut la faire revivre... O mon fils, pendant ces jours privilégiés, sous mon regard, dans une union plus intime avec

moi, travaille à relever en ton cœur l'intelligence, l'estime, la fécondité de ta vocation. Sois le prêtre que je veux et que j'attends! » *Admo-neo te ut resuscites gratiam quæ est in te.*

## I

*Gratiam quæ est in te.* Il ne saurait entrer dans mon dessein de vous présenter ici, messieurs et vénérés confrères, une dissertation savante sur la grâce, sur la nature et l'essence de la grâce, sur la façon mystérieuse dont elle pénètre les âmes et y marque son empreinte. Vous connaissez les diverses opinions des théologiens. Vous êtes libres d'adopter celle qui vous semble mériter vos préférences. Venons aux considérations pratiques.

Étant baptisés, vous avez en vous une première grâce inaliénable, *gratiam quæ est in te.* Il est de foi que, par le Baptême, vous avez été retirés de l'état de péché où naissent les fils d'Adam; établis dans le bienfait de la Rédemption, pénétrés de la beauté et de la valeur des mérites du Christ, prédisposés par des influences secrètes à accepter les vérités de l'Évangile, à en accepter aussi, pour coûteuses qu'elles fussent être, toutes les applications. Que vous y songiez ou non, que vous le vouliez ou non, cela est. *Quod est, est*, disaient les scholastiques,



non sans quelque apparence de pléonasme et de tautologie, nous pouvons le redire après eux : Ce qui est, est. Votre vie physique n'est pas plus réelle, depuis l'enfantement de vos mères, que votre vie surnaturelle depuis la régénération baptismale.

Étant prêtres, vous avez en vous une seconde grâce, distincte de la première, qui se surajoute à la première et du degré élémentaire de l'ordre chrétien vous fait monter au plus haut sommet. Avant l'Ordination, vous bénéficiiez des fruits généraux de l'Incarnation et de la Rédemption; depuis, vous êtes entrés dans les puissances mêmes du Christ, pour en faire bénéficier vos frères. Vous servez d'instrument visible et d'agent à la plupart de ses opérations sur la conscience humaine. Suivant le mot bien connu, vous êtes devenus « d'autres Christ ».

D'autres Christ, messieurs! Sans entreprendre de traiter à fond, ce soir, la question immense du sacerdoce de Notre-Seigneur, rappelons du moins le nécessaire... Je dis : rappelons, parce qu'il est bien entendu que je n'ai point la prétention de vous rien apprendre, mais seulement de vous inviter à vous souvenir et à réfléchir.

Donc, Notre-Seigneur Jésus-Christ est prêtre. Il l'est essentiellement, nécessairement, depuis son premier souffle jusqu'à la Croix et à jamais. Il l'est tellement, qu'à vrai dire, il n'est rien d'autre. Il l'est, et ne peut pas ne pas l'être, la rencontre et la fusion, en lui, de la nature

humaine avec la nature et la personne divine, en vue de la Rédemption, constituant le caractère spécifique du sacerdoce proprement dit. Incessamment dans sa vie théandrique, Jésus offre à Dieu l'humanité repentante et purifiée, et donne Dieu, sa grâce et son pardon à l'humanité. Cela, c'est exercer la religion la plus parfaite. Cela, c'est être prêtre. Jésus ne devient pas prêtre à un moment ou à l'autre de son enfance, de son adolescence, de sa jeunesse, par un degré quelconque de dignité et d'excellence surajouté à ses qualités primitives, par une addition supplémentaire de puissance et de mission. Dès le premier instant de son existence, précisément à cause de l'absolue sujétion en lui de l'humanité à Dieu, et de la pénétration souveraine de l'humanité par Dieu, il réalise toutes les conditions, il a toute la plénitude du sacerdoce.

Telle est la doctrine de Thomassin, dans son magnifique traité *de Incarnatione*, au livre X : *de Christo sacerdote*, chapitre viii. Je précise mon indication, pour que vous vous donniez la joie, à l'occasion, de consulter vous-même le grand théologien. *Ab exortu suo*, dit-il, *sacerdos est Christus, et Incarnatio quoddam juge est sacrificium... Ut, ab ortu primo, Christus est, ita ab ortu sacerdos est.*

Nous sommes prêtres, nous aussi, messieurs, non plus de plein droit, d'essence et de nature, mais par une association gratuite au sacerdoce du Christ. Il n'y a pas deux sacerdoxes, celui de



Jésus et le nôtre. Il n'y en a qu'un, le sien, dont, par le sacrement de l'Ordre, nous sommes devenus participants. Si je disais que notre nature humaine n'est en nous que l'écoulement de la nature divine, je serais passible d'hérésie, je serais panthéiste. Si je dis que notre sacerdoce est en nous l'écoulement du sacerdoce du Christ, j'exprime la plus indéniable vérité. Ce que Jésus a fait, nous le faisons. Lui avec nous, Lui en nous, Lui par nous, continue de donner Dieu aux hommes et les hommes à Dieu.

Nous nous succédons à travers le temps et l'espace; il le faut bien, la caducité de nos vies nous condamne à paraître et à disparaître. Mais Lui demeure, et nous prêtons à la pérennité de son sacerdoce le moyen de s'exercer à jamais. *Alii quidem plures facti sunt sacerdotes*, dit admirablement saint Paul, *ideirco quod morte prohiberentur permanere; hic autem, eo quod maneat in æternum, sempiternum habet sacerdotium*<sup>1</sup>.

D'autres Christ!... Notre sacerdoce, notre prêtrise, messieurs, cette communion authentique à l'être et aux puissances de Notre-Seigneur souverain prêtre, n'est point une qualité d'emprunt jetée comme un manteau d'honneur sur notre vie. C'est un caractère nouveau, profond, intime, irréductible. C'est, en nous, une réalité et une entité de plus. C'est une addition d'être mêlé à notre être propre, un surcroît ontolo-

<sup>1</sup> Hebr. vii, 24.

gique, permettez-moi de parler le langage de la philosophie, d'où résultent pour nous des facultés et des droits, des énergies et des fécondités d'un ordre à part. Ce que nous ne pouvions pas comme simples chrétiens, nous le pouvons comme prêtres, comme représentants du Christ, comme autres Christ. C'est ainsi, par exemple, qu'en son nom, en répétant les mêmes paroles que Lui, nous créons l'Eucharistie, nous octroyons le pardon des péchés.

Comparez, messieurs, votre dignité de prêtres aux dignités les plus vantées dans le monde. Certes, je suis loin de mésestimer les distinctions honorifiques attachées aux diverses situations sociales. Celui-ci est chef d'État; celui-là est ministre; cet autre, magistrat; cet autre, juge; cet autre, général; cet autre, préfet; cet autre, académicien;... je respecte ces titres dans la mesure qu'ils représentent de dévouement à la chose publique, d'un côté; de l'autre, de valeur personnelle, chez ceux qui en sont investis. Mais aucune de ces qualifications, aucun de ces prestiges, n'atteint l'intime de l'être, pour le relever et le transfigurer. Il y a superposition, point compénétration. Sous les plus brillants dehors du personnage, il reste... un homme, purement et simplement un homme. Et, quand viendra la mort, tout s'écroulera dans le cercueil. *Non sumet omnia, quum interierit dives*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Psalm. XLVIII, 18.



Pour nous, il en va autrement. La qualité sacerdotale, une fois conférée par le sacrement, une fois acquise, envahit tout notre être, y adhère, en est désormais inséparable. *Sacerdos in æternum.*

D'autres Christ!... Oui, messieurs, nous le sommes. Pour répéter ce que nous disions tout à l'heure, que vous le vouliez ou non, qu'habituellement ou non vous y pensiez, que votre foi, demeurée vive, vous émeuve quand elle vous affirme cette réalité, ou qu'elle vous laisse indifférents, parce qu'elle s'est voilée et commence peut-être de s'obscurcir, le sacrement de l'Ordre, *gratiam quæ est in te*, a fait de vous, a fait de vous tous, prêtres de tous les pays et de tous les temps, d'autres Christ. Étonnons-nous, après cela, des inépuisables admirations des saints, du saisissement qu'éprouvaient, pour ne citer ici que quelques noms, les Bérulle, les Condren, les Bourgoing, les Olier, les Vincent de Paul, ces grands amis, ces grands restaurateurs de l'ordre sacerdotal en France!

Essayons, avant de quitter la chapelle, pendant la bénédiction qui suivra ce discours, de refouler pleinement, victorieusement en nous, les dissipations accoutumées; concentrons bien ce que nous avons de force intellectuelle sur cette affirmation prodigieuse: Je suis prêtre! Oh! messieurs et vénérés confrères, il y a une façon de dire: Je suis prêtre! qui peut, à elle toute seule, assurer le succès de la retraite et sa fécondité!

Mais poursuivons..., *gratiam quæ est in te...* Ainsi que tous les dons que nous octroie la munificence divine, la grâce a pour loi nécessaire de se développer, de grandir. On est chrétien par le baptême, on est prêtre par l'ordination, d'une manière pleine et parfaite, en ce qui regarde l'efficacité même du sacrement, *ex parte sui*. Le caractère dont il nous marque, du premier coup est achevé. Toutefois les aptitudes surnaturelles qu'il nous communique, les ressources dont il nous enrichit, ne se développeront que si, par un effort propre, nous nous employons à les cultiver. *Gratia Dei mecum*<sup>1</sup>. La grâce de Dieu sans doute, comme point de départ indispensable de toute dignité surnaturelle, mais aussi, *mecum*, la coopération de l'activité humaine aux avances divines, initiales ou concomitantes, pour les porter à leur plus haut point de perfection et d'action. Ceci est tellement élémentaire, tellement catéchistique, que je me reprocherais d'insister plus longtemps. Prêtres, vous l'êtes essentiellement, messieurs, par le sacrement de l'Ordre; et néanmoins, sans subtilité aucune, il faut dire que vous pouvez le devenir tous les jours davantage, et que vous le devez.

Cette loi de culture et de progrès de la grâce, quelle qu'en soit d'ailleurs la mesure, est nettement formulée dans les saints Évangiles. Il est

<sup>1</sup> I Cor. x, 15.

probable que plus d'une fois, vénérés confrères, vous avez commenté devant les fidèles la parabole instructive et, disons-le, effrayante, des talents confiés par le Maître à ses serviteurs. Ne négligez pas de vous en faire à vous-mêmes l'application. Pour mériter l'éloge *euge serve bone et fidelis*<sup>1</sup>, il faut avoir doublé le capital primitivement reçu. Celui qui avait reçu cinq talents en rendit en plus cinq autres, fruits de son intelligente et laborieuse administration. Celui qui en avait reçu deux en rendit pareillement deux. Un troisième rapporte telle quelle la somme dont il avait accepté le dépôt. Il ne l'a pas amoindrie. Il n'en a rien détourné. Il la rend intacte et intègre. Il semblerait que cela doive suffire. Point du tout. *Serve male et piger*. Cette sévérité du Maître est faite pour consterner. Et le Maître, c'est Dieu ! Et les serviteurs, messieurs, c'est vous, c'est moi, ce sont les prêtres.

*Gratiam Dei quæ est in te*. De toute nécessité donc il faut savoir le parti que nous avons jusque-là tiré de notre sacerdoce. La question se pose et s'impose. Nous entrons en retraite pour l'étudier virilement et la résoudre. En face des justes exigences de Dieu qui d'un instant à l'autre peuvent se produire, et qui, à supposer qu'elles soient encore ajournées, n'en existent pas moins actuellement, très précises, très déter-

<sup>1</sup> Matth. xxv, 22, 23.

minées, où en sommes-nous ? La grâce sacerdotale du début, par un développement soutenu, par une croissance quotidienne, a-t-elle pris dans notre vie toutes ses proportions, porté tous ses fruits ? *Fructum ascendentem et crescentem*<sup>1</sup>. Notre foi, notre charité, notre humilité, notre zèle, nos vertus privées et publiques ont-elles grandi ? Sommes-nous une facilité ou un obstacle pour l'action du Christ sur les âmes ? Il y a là une *vérité vraie* de notre situation, qu'il est urgent de connaître. *Recta sapere*. C'est à chacun de nous de faire cette recherche, de la pousser à fond. Vous ne pouvez pas vous prononcer pour moi ; vous n'avez pas la clef de ma conscience. Je ne puis pas me prononcer pour vous ; je n'ai pas, jusque-là du moins, la clef de la vôtre. Mais, vous et moi, si nous le voulons, nous sommes en mesure de porter sur notre compte un jugement équitable. Et cela, nous devons le faire. Je vous en prie instamment, faites-le. Ce n'est point au nom d'une simple convenance que j'insiste, c'est au nom de la plus impérieuse obligation.

Pour vous aider dans cette recherche, j'aimerais ouvrir devant vous, dès ce soir, le n° et le III<sup>e</sup> chapitre de l'Apocalypse. L'Esprit saint, vous le savez, dans ces pages saisissantes, s'adresse à des âmes sacerdotales, aux Anges, c'est-à-dire aux chefs des Églises naissantes d'Asie Mineure,

<sup>1</sup> Marc, iv, 8.



et instruit, sans ménagement, le bilan de leur situation intime.

Ce qu'il dit de nos aînés vaut pour nous tous. Il est plus que probable, il est certain par avance, que tous nous avons à nous reconnaître dans l'un ou l'autre des sept examens inspirés. Faut de temps, nous ne pourrions aujourd'hui en suivre fructueusement le détail. Nous y reviendrons demain. Nous y consacrerons la méditation du matin. Pour le moment, et afin de vous mieux prédisposer à comprendre l'utilité, l'opportunité de cette étude consciencieuse de l'état où nous sommes, je me contente de vous citer les derniers mots du langage tenu par Dieu au septième chef d'Église, à l'ange de Laodicée : *Quia dicis : Quod dives sum et locupletatus et nullius egeo, et nescis quia tu es miser et miserabilis, et pauper, et cæcus et nudus*<sup>1</sup>. Quelle énumération accablante vous venez d'entendre, messieurs ! Il semblerait que de telles infirmités, multipliées à ce point, doivent s'imposer à l'attention même la plus distraite. Eh bien ! non. *Nescis*. Il peut se faire qu'un prêtre en soit là et qu'il l'ignore.

Voulez-vous, vénérés confrères, tomber d'accord avec moi, sans plus attendre, que tous, absolument tous, dans une mesure ou dans une autre, nous avons à relever et à restaurer la grâce par excellence qui est en nous, notre sacerdoce, *gratiam quæ est in te* ?

<sup>1</sup> Apoc. III, 17.

Voyons maintenant comment, au cours de notre retraite, nous le pourrions faire : *Admoneo te ut resuscites*.

## II

Il est bien entendu que, dans cette œuvre de relèvement, nous avons une part de coopération personnelle très grande ; s'il en fallait une preuve de plus, nous le pourrions déduire de la façon de parler de saint Paul à son cher disciple : « Je te demande avec instance de rendre vie à la grâce qui est en toi. C'est à toi, Dieu aidant, qu'il appartient de réaliser cette restauration magnifique, *ut resuscites*. » Nous retrouvons là, messieurs, la belle théorie de la grâce, dont les influences, pour puissantes qu'elles soient, ne vont jamais à détruire notre liberté, attendu que, pour avoir tout leur prix, notre essor et nos efforts vers le bien, doivent nécessairement nous être imputables et nous appartenir.

Cela dit, comment nous y prendrons-nous pendant notre retraite, pour pratiquer le *resuscites* réclamé de Timothée par l'Apôtre ? Permettez-moi de vous indiquer trois moyens : le désir, la prière, la générosité immédiate.

Le désir d'abord, le désir sincère, intelligent, ardent, de réaliser notre destinée, d'honorer en

nous, par une libre adhésion, l'idée que Dieu a daigné se faire de notre vie, pour sa gloire et pour notre bien. La raison devrait suffire à nous le suggérer, à le mettre au-dessus de tout dans nos préoccupations de chaque jour. En vérité, que pouvons-nous souhaiter de meilleur, sinon d'entrer dans le glorieux dessein de Dieu sur notre existence, et d'y correspondre de tout l'élan de notre esprit et de notre cœur?

Hélas! qu'il s'en faut que nous en soyons là! Notre pauvre âme, ouverte à la multitude des désirs humains et terrestres, comme une citadelle sans défense, entretient peu d'ordinaire le noble désir de la poursuite du bien et de la sainteté.

Je ne me trompe certainement pas en affirmant que tous ici, au moment même où je vous parle, vous nourrissez quelque secret désir tourné vers un point ou vers l'autre de l'horizon de choses qui vous sont familières, et que vous en êtes plus ou moins obsédés. Soyez sincères, vous conviendrez avec moi de la vérité de ce que j'avance.

Vous, mon vénéré confrère, vous êtes absorbé par le souci de votre charge pastorale et des œuvres multiples qu'elle vous impose. Il se mêle à votre zèle, louable en soi, des sollicitudes excessives où votre amour-propre est en jeu, et qui vous font perdre de vue l'unique nécessaire. Vous ambitionnez de réussir. Du succès, il vous faut du succès. Vous ne songez guère à

rien d'autre. Vous le dites. On le voit bien, on n'en saurait douter.

Vous, appliqué par vos fonctions et vos goûts à l'étude, vous vous dépensez dans le travail silencieux du cabinet. Le livre où vous rêvez de mettre votre pensée, votre science, votre expérience, s'élabore lentement. Encore quelques mois, vous l'aurez achevé pour en recommencer un autre ou d'autres. Le désir de le conduire à bonne fin, et quand il sera lancé dans le public, de le voir obtenir un accueil favorable, ne vous laisse ni repos ni trêve.

Plût à Dieu que des désirs de ce genre fussent les seuls à hanter les âmes sacerdotales! Mais qu'il y en a d'autres moins élevés, moins excusables, dont la violence et la persistance sont faites pour désoler l'observateur attentif!

Ne se rencontrerait-il point ici, par exemple, de prêtre ambitieux, de qui le désir incessant, il faudrait dire le tourment, est de sortir du rang où il se trouve pour monter plus haut, soit que, décidément averti par la médiocrité de ses mérites, il n'aspire qu'à une situation relativement modeste; soit que, se faisant illusion sur sa valeur, il ne mette plus de bornes à ses prétentions, et redise le mot de tous les orgueils inquiets: *Quo non ascendam?*

Ne se rencontrerait-il pas de prêtre cupide, ami du bien-être, du confortable, de l'aisance, comme les gens du monde le recherchent et le pratiquent, à qui le moment paraît venu de se



dérober aux fatigues gênantes du ministère, et qui, pour s'installer dans le charme de l'indépendance et du repos, n'attend qu'une fortune un peu plus arrondie? Les ressources désirées ne venant pas, assez vite du moins, et assez abondantes, il use de certains moyens hasardeux, il se jette en certaines aventures, dont il ne retire trop souvent, au lieu du lucre convoité, qu'une déception humiliante et que les sévérités de l'opinion, toujours inexorable contre l'homme du sanctuaire transformé en homme d'agiotage et d'argent.

Pour continuer encore un instant cette investigation, ne se rencontrerait-il pas aussi quelque prêtre léger, frivole, mondain, passionné, de qui les désirs surpris comme à l'improviste au milieu des délicates occurrences du ministère de chaque jour, ou volontairement excités, n'ont presque plus rien que de profane? quelque'un de ces prêtres à qui l'austérité de la vie sacerdotale pèse; qui porte au cœur un souvenir, une image, un nom caressé et caressant, et qui dans cette préoccupation assidue, sans parler des douloureux périls auxquels il s'expose, oublie le plus élémentaire de ses devoirs, à savoir qu'il est l'homme de Dieu, *homo Dei*, et non point le vassal des créatures?

Oh! l'infinie variété des désirs médiocres ou de bas étage qui emplissent nos cœurs de prêtres! Oh! le peu de place, au milieu de cet encombrement des désirs naturels et terrestres,

que tient le désir sacré du bien, la noble ambition de la sainteté! Oh! quel souffle de grâce, à la fois doux et puissant, passera sur nos âmes pour éteindre ce qui est malsain et faux, pour attiser ce qui est bon, noble, grand et divin? *Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium*<sup>1</sup>? Prêcheurs que nous sommes de cette apostrophe inspirée, aux gens du siècle, quand donc nous l'adresserons-nous à nous-mêmes, qui trop souvent ne la méritons pas moins qu'eux?

Qui nous donnera à tous, messieurs et vénérés confrères, l'intelligence et l'acrobissement des saints désirs? qui nous en embrasera jusqu'à nous faire dire avec la plus entière sincérité: « Mon Dieu! je voudrais devenir un vrai prêtre, le prêtre que vous avez voulu, que vous voulez encore que je sois. Du point où je me trouve, au point où j'aspire, la distance est effrayante pour ma faiblesse; mais je me réfugie vers vous, je compte sur vous! J'apporte ce que j'ai: mon désir. *Desiderium meum ante te, et gemitus meus a te non est absconditus*<sup>2</sup>. »

*Admoneo te ut resuscites*. Nous opérerons, en second lieu, cette restauration nécessaire de nos vies sacerdotales, par la prière. La retraite est éminemment l'occasion meilleure, le temps plus propice de la prière: *Venite scorsum in desertum locum, et requiescite pusillum*<sup>3</sup>. Est-ce d'un

<sup>1</sup> Psalm. iv, 3. — <sup>2</sup> Psalm. xxxvii, 10. — <sup>3</sup> Marc. vi, 31.



repos indolent que Jésus entend parler lorsqu'il adresse cette invitation à ses disciples? Évidemment non, mais d'une phase de recueillement succédant à la dépense extérieure et trop fiévreuse de la vie accoutumée, d'une facilité plus grande de relations avec Dieu; en d'autres termes, de la prière.

Au sujet de la prière impétratoire, — car c'est d'elle que nous parlons en ce moment, — il est une observation capitale, que vous ne manquez assurément pas de faire, messieurs, à vos fidèles, soit quand vous les instruisez du haut de la chaire, soit quand vous les exhortez dans le silence du saint tribunal : c'est que toutes les fois que nous sollicitons des biens naturels, — et nous sommes parfaitement en droit d'en solliciter de ce genre, — nous courons risque, le plus innocemment du monde, de nous tromper. Oui, il peut fort bien arriver que nous demandions avec instance, et croyant avoir raison de le demander, ce qu'il ne nous serait pas avantageux d'obtenir. Pourquoi cela? parce que nos appréciations sur la vie, sur notre vie, faute d'une lumière assez vaste qui en éclaire tout l'ensemble, peuvent s'égarer.

Mais où nous sommes par avance certains, absolument certains, de ne pas nous tromper, c'est lorsque, franchissant dans nos supplications le cercle et l'horizon des biens ordinaires, nous implorons du Père qui est aux cieux les biens surnaturels. Par le seul fait que nous nous

élevons à cette hauteur, nous avons le droit de croire que nous nous plaçons dans le sens et comme dans l'axe des désirs mêmes de Dieu. Il y a entre Dieu et nous, cette fois, communauté indubitable de vues. Je réclame plus de santé, plus d'activité, plus de succès; il me semble que j'en ai impérieusement besoin, que le bien est à ce prix; je puis juger autrement que Dieu et m'égarer dans mon désir, si légitime qu'il soit d'ailleurs. Je réclame plus d'esprit de foi, plus d'humilité, plus de charité, plus de pureté; je dois tenir pour démontré, sans plus attendre, que ce que je désire, Dieu le désire comme moi, et davantage, infiniment davantage.

Si telle est la vraie théorie de la prière pour n'importe quel chrétien, à plus forte raison l'est-elle pour le prêtre. Concevez, si vous le pouvez, messieurs, à quel point Dieu, qui dans sa création ne pose des causes, quelles qu'elles soient, que pour leur faire ressortir leurs effets, — sans quoi la création cesserait d'être une œuvre d'intelligence et de sagesse; — concevez, dis-je, à quel point Dieu doit vouloir qu'une vie sacerdotale atteigne toutes ses proportions et porte tous ses fruits.

Des causes matérielles, des causes physiques, il y en a une telle prodigalité au firmament et sur notre globe, que la non-éclosion, la non-fécondité de quelques-unes d'entre elles, ne tire pas à conséquence. La magnificence du cosmos



n'a rien à perdre de la perte d'un certain nombre d'astres sur nos têtes ou de fleurs sous nos pas. Mais qu'une seule âme d'homme, de chrétien, de prêtre surtout, au lieu de se dilater et de s'épanouir pour le triomphe de la vérité et du bien, se resserre, s'étiole, languisse, meure, c'est une immense lacune dont les suites peuvent être et sont en réalité incalculables. Oui, indubitablement oui, Dieu veut que le prêtre, cet instrument vivant de l'action de son Christ dans le monde, réalise la plénitude de sa vocation.

D'où il suit que le prêtre, lorsqu'il implore dans une prière consciencieuse les grâces nécessaires à son progrès spirituel, à sa perfection, sait par avance qu'il est avec Dieu en plein accord de pensées et de désirs. D'où il suit encore, messieurs et vénérés confrères, que vous prierez beaucoup durant cette retraite, *sine intermissione*, sans interruption, comme le demande l'Évangile.

Vous direz : *Deus, in adjutorium meum intende... Domine, ad adjuvandum me festina*<sup>1</sup>. Que de centaines et de milliers de fois peut-être avez-vous répété cette invocation pressante et touchante du bout des lèvres seulement ! Vous la ferez monter ces jours-ci, souvent, très souvent, en dehors de la récitation officielle du bréviaire, du plus intime de votre cœur. « Mon

<sup>1</sup> Psalm. LXIX, 2.

Dieu ! très sincèrement, très définitivement, je veux être un bon prêtre, un saint prêtre, un autre Christ..., aidez-moi ! »

Puisque vous ne célébrerez pas la sainte messe et serez privés de faire entendre au pied de l'autel cette supplication si opportune, vous direz encore, et plus d'une fois, au cours de la journée : *Emitte lucem tuam et veritatem tuam, ipsa me deduxerunt et adduxerunt in montem sanctum tuum et in tabernacula tua*<sup>1</sup>. « Mon Dieu ! donnez-moi la lumière ; faites-moi comprendre, saisir, retenir la vérité, toute la vérité : la vérité de vos droits sur mon être, la vérité de mes devoirs envers vous, proportionnelle aux avances multipliées de votre grâce. Mon Dieu ! c'est le besoin de cette vérité totale qui, aux jours de ma jeunesse, m'a conduit vers votre montagne sainte et au pied de votre tabernacle ; c'est pour vous servir plus généreusement, pour me sanctifier davantage, qu'à vingt ans je me suis acheminé vers cette solitude bénie où les vies sacerdotales se préparent. Aujourd'hui j'y reviens, guidé par les mêmes aspirations. Cher séminaire, chère cellule, chère chapelle, chères austérités de la règle, je viens vous retrouver tout exprès pour remonter vers mes dispositions d'autrefois, m'envelopper de lumière, me tremper de forces, restaurer et refaire en moi la grâce de ma vocation. La

<sup>1</sup> Psalm. XLII, 3.

retraite que je commence n'a pas d'autre inspiration ni d'autre but: *Ipsa me deduxerunt et adduxerunt in montem sanctum tuum et in tabernacula tua.* »

Je n'ajouterai qu'un mot, messieurs, sur le troisième moyen de prendre très au sérieux, tout de suite, l'œuvre de votre restauration intime. Au désir, à la prière, joignez la générosité.

Ayez d'abord la générosité élémentaire, si coûteuse qu'elle puisse être, et elle le sera, de vous assujettir immédiatement aux exigences de la règle. Dès le premier instant, redevenez bons séminaristes. Faites-vous, entre autres choses, un devoir rigoureux du silence, ce précieux silence que l'on recommande toujours et à si juste titre aux retraitants, puisque le recueillement, et par suite, les réflexions salutaires et les conséquences de ces réflexions, en dépendent. *Magister adest et vocat te.*

Puis, messieurs, — et sur ce point j'insiste avec toute la liberté que me donne mon ministère évangélique, — dans la mesure où la lumière dont vous aurez sollicité l'apparition et l'effusion se lèvera sur votre âme, dans la mesure où vous discernerez votre situation intime, vos lacunes, vos tiédeurs, vos lâchetés, vos péchés graves peut-être, ayez la générosité d'accepter d'emblée les réformes qui vous sembleront nécessaires. Ne rusez pas avec votre conscience et avec Dieu. Ne prétendez pas unir

dans une conciliation impossible l'erreur et la vérité, le bien et le mal. Soyez prêts loyalement à toutes les exigences du *rectum cor*, de la droiture du cœur préconisée par la sainte Écriture. Telle résolution est nécessaire, je la prendrai. Tel sacrifice s'impose, j'aurai le courage de le faire.

*Interfice in te quidquid contrarium est veritati*, disait autrefois saint Augustin. « Je n'ai jamais péché contre la lumière, » a pu dire Newman de nos jours. Je ne connais pas de paroles plus éminemment pratiques, et qu'il soit plus opportun d'entendre au commencement d'une retraite, que ces deux paroles de grands hommes et de saints. Être décidé à extirper de sa vie tout ce qui est mal, tout ce qui est racine du mal, tout ce qui est opposé aux droits de Dieu. Être décidé à suivre le rayon lumineux tombé d'en haut sur l'âme jusqu'aux dernières limites de ses clartés! *Rectum cor.*

Cette répression du mal, cette docilité parfaite à suivre la lumière, ne se produiront peut-être pas du premier coup, ni en un seul jour. Ni Dieu ni les hommes n'exigent une sorte de soudaineté dans la transformation et le triomphe. Ce qui est demandé, ce qu'il faut vouloir, c'est la décision anticipée d'obéir aux injonctions de la conscience, *rectum cor*, quand la conscience jugera et se prononcera.

En terminant, messieurs et vénérés confrères,



échangeons la promesse de prier, vous pour moi, moi pour vous. Donnons-nous, dès notre première rencontre, cette preuve de fraternité sacerdotale et de commun désir du bien.

*Orantes in Spiritu pro me*, vous dirai-je donc avec saint Paul, *ut detur mihi sermo in aperitione oris mei cum fiducia notum facere mysterium Evangelii*<sup>1</sup>; vous entendez, je sollicite de vos prières la grâce de parler en apôtre, sans timidité, d'entrer dans les profondeurs de l'Évangile, de vous y conduire, de vous y faire trouver une fois de plus les éléments de régénération dont vous pouvez avoir besoin. Et pour ce qui me regarde, j'ajoute avec saint Paul encore : *Memoriam vestri faciens in orationibus meis, ... ut Deus det vobis spiritum sapientiae et revelationis*<sup>2</sup>. Je prierai pour vous obtenir l'esprit de discernement, la révélation intérieure, fruit de cette lumière qui, dépassant l'intelligence, tombe en plein sur le cœur et sur la volonté, *illuminatos oculos cordis vestri*. Amen.

<sup>1</sup> Eph. vi, 19. — <sup>2</sup> Eph. i, 18.

## DEUXIÈME JOUR

# JANIL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



échangeons la promesse de prier, vous pour moi, moi pour vous. Donnons-nous, dès notre première rencontre, cette preuve de fraternité sacerdotale et de commun désir du bien.

*Orantes in Spiritu pro me*, vous dirai-je donc avec saint Paul, *ut detur mihi sermo in aperitione oris mei cum fiducia notum facere mysterium Evangelii*<sup>1</sup>, vous entendez, je sollicite de vos prières la grâce de parler en apôtre, sans timidité, d'entrer dans les profondeurs de l'Évangile, de vous y conduire, de vous y faire trouver une fois de plus les éléments de régénération dont vous pouvez avoir besoin. Et pour ce qui me regarde, j'ajoute avec saint Paul encore : *Memoriam vestri faciens in orationibus meis, ... ut Deus det vobis spiritum sapientiae et revelationis*<sup>2</sup>. Je prierai pour vous obtenir l'esprit de discernement, la révélation intérieure, fruit de cette lumière qui, dépassant l'intelligence, tombe en plein sur le cœur et sur la volonté, *illuminatos oculos cordis vestri*. Amen.

<sup>1</sup> Eph. vi, 19. — <sup>2</sup> Eph. i, 18.

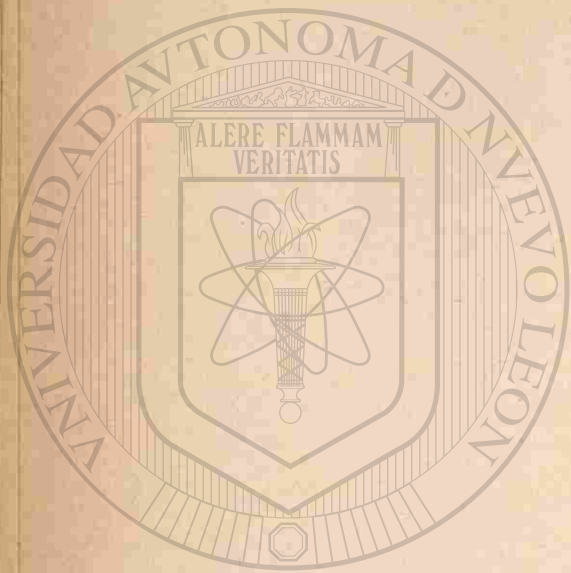
DEUXIÈME JOUR

JANIL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





## MÉDITATION DU MATIN

---

### LES AVERTISSEMENTS DE DIEU

(AUDIAM QUID LOQUATUR IN ME DOMINUS)

---

*Audiam quid loquatur in me  
Dominus Deus.*

(Psalm. LXXXIV, 9.)

O mon Dieu, qui nous avez ménagé une fois de plus le bienfait des recueils salutaires, l'occasion favorable de mieux comprendre ce que vous êtes et ce que nous sommes, le *noverim te et noverim me*, où notre vocation tout entière se ramène, s'appuie et s'attache, nous apprécions le don nouveau, la grâce de choix que votre Bonté nous offre. Nous vous bénissons de cette avance de votre part, surajoutée à tant d'autres. Avec la plus entière et la plus loyale sincérité, nous désirons y répondre. Et, sans plus attendre, nous nous établissons de notre mieux dans l'esprit de la retraite : *Ecce ego, quia vocasti me*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> 1 Reg. III.

O Jésus-Christ, vous invitiez autrefois vos disciples à se reposer des lassitudes et des périls de l'activité trop humaine. Vous leur disiez : *Venite seorsum, requiescite pusillum*<sup>1</sup>. Vous nous tenez le même langage. Derrière l'appel de nos supérieurs, c'est votre voix que nous aimons d'entendre. La retraite, pour nous, n'est point une exigence banale à laquelle nous nous soumettons, parce que les convenances l'imposent; elle reste la perspective attrayante d'une rencontre plus intime avec vous, d'où nous sortirons meilleurs, retrempés et rajeunis dans la claire vue de nos devoirs et le viril désir de les remplir. Nous ne vous adresserons point, durant cette semaine, au pied de l'autel, cette prière préparatoire à la messe : *Emitte lucem tuam et veritatem tuam, ipsa me deduxerunt et adduxerunt in montem sanctum tuum et in tabernacula tua*<sup>2</sup>, nous vous l'adressons ce matin, en l'appliquant à l'ensemble et aux détails de notre retraite qui commence : oui, rayonnez votre lumière sur nos âmes; oui, faites-nous goûter la vérité. C'est pour connaître la vérité; c'est pour en vivre que nous nous sommes faits prêtres au début de notre carrière, que nous avons gravi les hauteurs saintes où vous appelez vos élus; c'est dans la même intention que nous venons ici, dans ce séminaire où se sont écoulées les années de notre préparation sacerdotale, solitude

<sup>1</sup> Marc. vi, 31. — <sup>2</sup> Psalm. xlii, 3.

et sommet tout ensemble, dont nous gardons le cher souvenir, *ipsa me deduxerunt et adduxerunt*, aujourd'hui comme hier; mêmes désirs, mêmes espoirs.

O saint Esprit, vous que le Christ a envoyé aux premiers prêtres du Cénacle, et qu'il était nécessaire qu'il envoyât, pour que son œuvre en eux fût achevée, *mittam vobis Spiritum...*, et *ipse suggeret quæcumque dixerò vobis*<sup>1</sup>, c'est un cénacle nouveau que cette chapelle où nous voilà rassemblés. Faites-y votre demeure pendant ces jours bénis, mystérieux agent de la grâce et de ses fruits dans les cœurs, aidez-nous, pénétrez-nous, entraînez-nous. L'Église, quand elle nous dicte la prière que nous devons vous adresser, met sur nos lèvres ce mot profond : *Da nobis... recta sapere*. Vous pouvez non seulement nous donner l'intelligence de ce qui est théoriquement et pratiquement vrai, dans notre vocation, mais encore nous en inspirer l'attrait et le goût. Il n'y a pour nous qu'une façon d'être de bons prêtres, de vrais prêtres. Nos appréciations personnelles ne changent rien à l'essence des choses. Les illusions, les fausses complaisances, les casuistiques intéressées, ne comptent pas. Le devoir, la règle, l'ordre, dominant tout. *Recta*. Il s'agit, pour nous, de nous en convaincre absolument, et de faire épanouir cette conviction en foi, en honneur, en fierté, en courage, *sapere*.

<sup>1</sup> Joan. xiv, 26.



O Père, qui êtes aux cieux! ô Jésus-Christ, splendeur du Père, Verbe fait chair, Emmanuel, Dieu avec nous! ô Esprit saint, lien vivant du Père et du Fils! ô éblouissante Trinité des personnes divines! nous croyons que votre gloire, votre puissance et votre amour s'intéressent plus au bien d'une âme, et surtout d'une âme sacerdotale, qu'à la création des mondes; nous croyons que, de concert pendant cette retraite, vous vous pencherez sur nous, sur chacun de nous, pour réaliser votre œuvre préférée; nous croyons que vous nous parlerez, dans les intimités sacrées de la conscience, que vous nous ferez entendre le langage précis dont nous avons besoin, approprié exactement à notre situation telle qu'elle est: *Sermo opportunus est optimus*<sup>1</sup>.

Et nous écouterons avec respect, avec docilité, avec amour. Le prédicateur, s'acquittant du mieux qu'il pourra de sa mission au milieu de nous, ne fera que nous préparer et nous exciter à vous entendre. Le vrai prédicateur, c'est vous. *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus.*

Sous le bénéfice de ces dispositions que vous acceptez sincèrement tous, j'en ai l'assurance, pour donner à notre première méditation du matin sa direction et son cadre, ouvrons ensemble, messieurs et vénérés confrères, le livre de l'Apocalypse, au II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> chapitre: *Omnis scriptura, divinitus inspirata, utilis est ad do-*

<sup>1</sup> Prov. xv, 23

*endum, ad arguendum, ad corripiendum*<sup>1</sup>. Je n'ai point à vous l'apprendre, ces pages de nos saints Livres contiennent, à l'adresse des chefs des Églises naissantes de l'Asie Mineure, un examen de conscience rigoureux autant que sûr, dicté par l'Esprit divin lui-même. Nul doute que nous n'ayons notre profit à faire, nous prêtres de ce temps et de tous les temps, du ferme langage tenu à nos aînés.

Voici ce qu'il est dit de l'Ange d'Éphèse: *Scio opera tua et laborem et patientiam tuam... Patientiam habes, et sustinisti propter nomen meum et non defecisti... Habeo adversum te, quod charitatem tuam primam reliquisti... Memor esto unde excideris... Prima opera fac...*

Certes, la part des éloges et des encouragements est grande, et, comme il n'est pas permis d'admettre que le saint Esprit use de procédés oratoires, il faut estimer que les félicitations par lesquelles il débute sont absolument méritées: *laborem, ... patientiam, ... sustinisti, ... non defecisti*. Le pasteur de l'Église d'Éphèse est laborieux, appliqué à son devoir d'état, aux exigences professionnelles de sa situation. Il est donc vraisemblable qu'il a créé beaucoup d'œuvres utiles, sous l'inspiration de son zèle et grâce à son esprit d'initiative. Ces œuvres, il les a développées, soutenues, affermies, ce qui n'est pas le moins difficile ni le moins méritoire. Un

<sup>1</sup> II Tim. III, 16.



premier élan suffit à fonder; pour maintenir et accroître il faut de la patience, de la persévérance. L'Ange d'Éphèse a fait preuve de cette qualité précieuse : *laborem, patientiam*. Dans ses luttes doctrinales pour la vérité, pour la religion et l'Évangile, mêmes louanges : *sustinuisti, non defecisti*. Il semble qu'il n'y ait place pour aucune réserve, pour aucun reproche.

Et cependant le reproche suit de très près l'éloge : *Habeo adversum te*. Dans cette vie édifiante et féconde il y a des lacunes. Des ombres passent sur cette lumière et sur cet éclat. Écoutez. Sachons entendre et comprendre : *Charitatem tuam primam reliquisti... Memor unde excideris... Prima opera fac*. Qu'est-ce à dire, sinon que l'activité et les œuvres, et même les succès du personnage dont l'Esprit saint scrute les dispositions intimes, ne relèvent plus suffisamment d'une inspiration surnaturelle et sainte, procèdent trop d'une impulsion tout humaine, sont viciés par conséquent dans leur principe?

A combien d'entre nous s'appliquent ces premières sévérités de l'Esprit de Dieu? Je l'ignore. Il est probable que plus d'un ici les mérite.

Ce prêtre engagé dans le saint ministère, ce curé, ce vicaire, cet aumônier, ce prédicateur, ce supérieur de petit séminaire, ce professeur, jouissent d'une réputation qui grandit de jour en jour. Ils sont intelligents, dévoués, à la hauteur de toutes leurs obligations professionnelles; ils font preuve d'une entente parfaite des exigences

de leur situation, ils mènent à bien leurs entreprises, ils tournent les difficultés, ils réussissent : *Scio opera tua, laborem et patientiam*; on les félicite, on les admire, et ce n'est que justice. Et pendant ce temps une voix mystérieuse, quand ils se recueillent, leur murmure au cœur : « J'ai contre toi des griefs dont personne ne se doute, que tu ne sembles point toi-même connaître ni pressentir; ta charité première a fléchi... Souviens-toi de quels sommets tu es descendu... Reviens à tes dispositions et à tes œuvres du commencement. » Ils étaient si beaux, tes débuts de vie sacerdotale! Uniquement soucieux, et cela sans effort, de ma gloire, de mes droits, de l'expansion de mon règne et de la vérité dans les âmes, pleinement satisfait de l'honneur de te savoir élu par mon amour, à mon service, tu ne cherchais et ne désirais rien de plus, nulle part. Utiliser ta vocation pour t'assurer des avantages terrestres t'eût révolté comme une félonie. Aujourd'hui tu n'en es plus là. Cette fleur de désintéressement, d'oubli de soi, qui est le meilleur hommage d'un attachement délicat et généreux, s'est fanée. Tu ne peux plus dire : *Non quero gloriam meam*. De tous côtés, dans ton activité et dans ta vie, le goût du bien-être, des relations agréables et flatteuses, des affections humaines, des louanges, du succès, a fait irruption. Tu t'y prêtes, tu t'y abandonnes chaque jour davantage. En toi l'*homo caelestis* du matin de ton sacerdoce devient l'*homo terrenus*. Mal-



gré les apparences bien gardées, il y a déclin. Et, si tu n'y prends garde, ce déclin inaperçu des hommes, mal connu et mal compris même de toi, peut devenir fatal. *Charitatem tuam primam reliquisti, prima opera fac.*

L'Ange de Smyrne : *Scio tribulationem tuam et paupertatem tuam, et blasphemaris ab his qui se dicunt Judæos esse, et non sunt, sed sunt synagoga Satanæ... Nihil horum timeas quæ passurus es... Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ.*

Est-ce des ouvriers de l'Évangile de l'Église naissante, ou des ouvriers d'aujourd'hui, que l'Esprit saint tient ce langage? A la ressemblance des situations on pourrait s'y méprendre. Les tribulations, la pauvreté, la persécution!... Que se passait-il donc à Smyrne? A quel genre de difficultés et de souffrances est-il fait allusion? Nous l'ignorons et sommes réduits à l'ignorer. L'histoire enregistre et garde le souvenir des grands événements, mais laisse tomber la mémoire des choses locales. Qu'importe, après tout, le détail précis des épreuves de ce pays éloigné et de ces temps lointains? Il suffit que nous ayons la vision authentique d'un apôtre, d'un groupe d'apôtres aux prises avec l'obstacle sous toutes ses formes, et par cela même exposés à la tentation du découragement. Car c'est bien contre le péril du découragement que s'élèvent ces exhortations pressantes et touchantes : « Ne crains rien de ce qu'ils te font souffrir... Sois

fidèle jusqu'à la mort... Je te réserve la couronne de vie... »

Oh! quelle similitude, quelle identité de condition entre ces frères aînés du sacerdoce et nous! La tribulation, nous la connaissons tous à cette heure. Au milieu de nos tâches diverses, qui que nous soyons, nous fléchissons malgré nous sous un poids de lassitude et de tristesse toujours plus lourd. Nous, apôtres et prêcheurs de profession, partout où notre apostolat nous mène, nous nous demandons avec angoisse comment nous viendrons à bout d'attirer les foules au pied de notre chaire, et quels enseignements nous leur devons offrir, de préférence, pour les éclairer, les convaincre, les toucher, les soulever de leurs instincts et de leurs habitudes terrestres, jusqu'à l'intelligence surnaturelle de la destinée et du devoir. Et nous ne sommes pas les plus à plaindre. Peu ou beaucoup, d'ordinaire, notre appel est entendu. Notre bonne volonté et nos efforts, en apparence du moins, ne restent pas stériles. Nous avons même quelquefois la consolation de « passer en faisant le bien ». Et puis, nous passons. Quand nous nous sommes dépensés ici ou là, au service des âmes, avec tout l'élan et toute la générosité dont nous sommes capables, nous abandonnons à Dieu le soin de féconder notre labeur, et, sans être obligés de poursuivre à nouveaux frais l'œuvre commencée, nous reprenons notre course où la Providence nous appelle. Malgré quoi, le découragement



souvent, bien souvent nous harcèle, en face de l'immensité de ce qu'il faudrait faire et du peu que nous faisons.

Pour vous, prêtres du ministère pastoral, messieurs les curés, messieurs les vicaires, enchaînés par votre genre d'apostolat au même travail, au même poste, au milieu de vos mêmes paroissiens, c'est bien autre chose encore. Vous ne vous acquittez pas de vos obligations saintes en quelques semaines ou en quelques mois. Vous n'avez pas l'illusion d'une influence exercée, d'une action menée à bien, de résultats obtenus. Je vous ai vus de près. J'ai reçu fréquemment vos confidences touchantes. Il vous faut sans cesse reprendre et soutenir votre austère travail. Vous vous consommez nuit et jour à chercher des moyens de combattre le bon combat. Après une initiative, vous essayez d'une autre. Vous créez des œuvres de tous noms, pour lutter contre l'erreur et contre le mal; ce n'est pas le plus difficile. Lorsqu'elles sont créées, vous devez les maintenir, et pour les maintenir votre zèle personnel ne suffit pas. Les ressources pécuniaires sont indispensables. Vous vous ingéniez à les trouver, au prix de quelles sollicitations, au prix de quelles démarches coûteuses, Dieu le sait. Pour tant de soucis, pour tant de fatigues matérielles et morales, il arrive parfois, même souvent, même le plus souvent, que vous vous voyez condamnés à l'insuccès et à l'impuissance. L'événement trahit vos désirs et vos espoirs. Vos

rêves généreux n'aboutissent pas. Et c'est alors que, vous repliant sur vous-mêmes, soit dans le silence de votre presbytère, soit au pied du tabernacle, vous pleurez, oui, vous pleurez, et redites douloureusement le mot de l'Évangile : Je ne puis rien... *Servi inutiles sumus.*

Eh bien! ô mes frères, écoutez, écoutons ensemble ce que l'Esprit de Dieu nous dit : *Nihil horum timeas quæ passurus es.* Ne nous laissons point abattre par nos souffrances, quelles qu'elles soient, y compris la pire de toutes, la stérilité apparente de nos efforts. Préoccupations accablantes, tentatives laborieuses, malveillances systématiques des adversaires, grossièreté de leur langage et de leurs procédés à notre égard : *Blasphemaris ab his qui sunt synagoga Satanæ,* nous endurerions tout, si la joie de faire le bien nous était laissée. Celui qui nous a élus à son service nous la retire. Respectons ses vues sur nous et l'austérité de ses conduites à notre égard. Persuadons-nous que, pour être dépossédé des satisfactions rêvées, notre sacerdoce n'en a pas moins de vraie valeur et de fécondité réelle. Il n'est pas nécessaire que nous soyons heureux. Depuis la croix, c'est au sein de la douleur, c'est par la douleur que s'accomplissent les plus grandes choses. Arrière donc les lassitudes exagérées, les abdications, les regrets! *Esto fidelis usque ad mortem.* Fidèles jusqu'à la mort, voilà notre devise, fidèles en n'importe quelles conditions, à travers n'importe quels mécomptes, sous



le feu de n'importe quels tourments et quel martyre! L'heure viendra des compensations surabondantes. Notre couronne de mérites et de félicité éternelle se prépare.

L'Ange de Pergame... *Tenes nomen meum, et non negasti fidem meam;... sed habeo adversus te pauca, quia habes illic tenentes doctrinam Balaam..., tenentes doctrinam Nicolaitarum.*

Cet avertissement, divinement inspiré à son tour, vise ce que l'on pourrait appeler un cas particulier. Il ne sera point superflu néanmoins de nous y arrêter un instant. De quoi s'agit-il? des dangers que la foi peut courir chez un maître et pasteur des âmes, lorsqu'il ne prend pas avec les doctrines suspectes, avec l'erreur, les précautions nécessaires; à plus forte raison lorsqu'au lieu des vigilances que tout lui commande, il glisse vers une sorte d'abandon et de familiarité téméraire.

L'Ange de Pergame n'a certes point trahi son devoir sur ce point délicat: *Tenes nomen meum, non negasti fidem meam.* Mais il ne garde pas vis-à-vis des partisans de Balaam et des Nicolaïtes les distances voulues. Ce n'est point ici le lieu de faire de l'érudition, de chercher à préciser en quoi consistaient les tendances et les enseignements réprochés que ces deux noms représentent. Nous nous tenons aux indications sommaires. Un croyant, un de ceux qui ont mission de veiller sur le dépôt sacré de la croyance, *depositum custodi*, pour en conserver

aux âmes l'intégrité et la pureté, s'expose par des rencontres et des contacts trop libres avec les dissidents, au double péril de scandaliser les fidèles, témoins de son peu de réserve, et, pour son propre compte, d'attirer et d'amasser des ombres sur sa foi.

Leçon et reproche d'une réelle opportunité pour un assez bon nombre de prêtres de ce temps. Nous ne sommes en rien responsables des conditions au milieu desquelles nous vivons. Ce n'est pas notre faute si notre carrière sacerdotale se poursuit, si notre ministère s'exerce dans un siècle et dans un pays où toute vérité non seulement révélée, mais spiritualiste, est battue en brèche par l'erreur. Les Nicolaïtes du jour encombrant la route où nous marchons. Ils sont matérialistes, positivistes, panthéistes, criticistes, agnostiques, antichrétiens, néo-chrétiens, que sais-je? Nous nous rencontrons forcément avec eux, chacune de nos relations accoutumées nous en fournissant l'occasion. D'entreprendre de les éviter, de les tenir à distance, de leur témoigner un parti pris de sévérité et de mauvaise humeur, parce qu'ils représentent des doctrines fausses ou insuffisamment vraies, nous n'y saurions songer. D'impérieuses convenances, ne fût-ce que le savoir-vivre, nous imposent à leur égard d'autres allures. Mais c'est là, dans cette nécessité même, qu'il faut savoir user de dignité et de mesure. S'il est bon que nous nous montrions bien élevés et affables,



il est meilleur encore que personne ne puisse se méprendre sur le rôle auquel nous nous tenons, sur l'idée et le sentiment qui nous inspirent. Rapprochés des hommes, oui, toujours; disposés à transiger avec l'erreur, prêts à une complicité quelconque, à l'apparence même d'une complicité, non, jamais. Le monde, le public, ne s'y trompe pas. Les observateurs les moins exercés, les moins pénétrants, ont bien vite discerné entre la courtoisie nécessaire des procédés, et la moindre apparence de désertion des principes.

Que penser maintenant de l'initiation du prêtre à la variété presque infinie des objections et des négations du jour?

Reconnaissons que tous ne sont point indistinctement appelés à faire le tour des systèmes, à savoir tout ce qui se dit et s'écrit. Leur ministère peut s'exercer fructueusement, Dieu merci, à moins de frais. Mais ne craignons pas non plus d'affirmer qu'un prêtre capable de tenir en face de l'adversaire un langage compétent et judicieux, de réduire l'objection sinon au silence, du moins à plus de réserve et de timidité, rend à la cause de la vérité un service de premier ordre; pour cela il doit s'instruire. Comment? d'abord en consacrant une part de ses ressources à se procurer les ouvrages d'apologétique du jour, une part de ses loisirs à les étudier. Que de temps et que d'argent perdus trop souvent! Et pourquoi les bibliothèques

cantonales ne seraient-elles pas intelligemment pourvues des bons livres qui paraissent et qui donnent, en les réfutant, une connaissance suffisante des formes les plus récentes de l'erreur sur tous points?

Comment encore? En lisant, s'il le faut, les ouvrages mêmes des adversaires, les plus marquants du moins, les plus retentissants, les revues, les publications techniques. Où sera pour lui, à travers ces incursions sur les terrains équivoques la garantie dont il a besoin tout le premier? Dans la droiture de son cœur, dans la pureté de ses intentions, dans le recours pieux à la prière chaque fois qu'il ouvre la brochure ou le livre suspects, dans la méditation quotidienne de l'Évangile, dans l'intimité aimée et cultivée du Maître intérieur, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il est dit: « Qui aime le péril périra, » et rien ne s'explique mieux que cette déclaration menaçante. Mais celui qui, prenant loyalement ses précautions contre le danger, ne s'en approche qu'afin d'en pouvoir mieux défendre ou préserver ses frères, et parce que la mission dont il est investi lui en fait un devoir, celui-là ne saurait périr.

L'Ange de Thyatire... *Novi opera tua et fidem et charitatem tuam, et ministerium et patientiam tuam, et opera tua novissima plura prioribus.* La louange est achevée. On se demande quel correctif en pourrait atténuer l'expression flatteuse. Il y a cependant un correctif, et le voici:



*Habeo adversus te pauca, quia permittis mulierem Jezabel docere et seducere...*

Le ministère fécond de l'Ange de Thyatire, *opera tua novissima, plura prioribus*, est compromis par l'ingérence inopportune, et qui de jour en jour devient scandaleuse, d'une femme: *mulierem Jezabel*. Il est temps d'aviser et de réprimer cet abus. Ici encore abstenons-nous de rechercher quel peut bien être ce personnage malfaisant, et de quelle façon s'exerce son influence. Allons droit à l'idée cachée sous la déclaration de l'esprit de Dieu, et aux enseignements qui s'y rattachent. Nous insisterons peu, le cas dont il s'agit, comme le précédent, restant privé et particulier et ne comportant que de rares applications.

Cher et vénéré confrère, de qui le zèle excite une juste admiration, de qui les œuvres servent à tous de modèle et d'encouragement, prenez garde. Dans l'assistance et la coopération que vous sollicitez autour de vous, quelqu'un petit à petit sort des limites de la discrétion voulue: *mulierem Jezabel*. On voit trop souvent au presbytère, trop souvent à la sacristie et à l'église, une femme empressée à vous servir. Je veux bien que sa réputation, au rebours de la réputation de celle dont parle l'écrivain sacré, soit inattaquable, — sans cela vous ne voudriez à aucun prix de son concours, — il n'en demeure pas moins que ses assiduités dépassent la mesure, et qu'elles commencent à provoquer l'at-

tention de l'entourage, peut-être bien déjà ses critiques. L'esprit public du jour est méchant. Il s'autorise des moindres prétextes pour jeter sur la vertu sacerdotale des suspensions et des ombres. Si vous ne coupez pas court aux inconvénients de cette immixtion féminine dans votre labeur pastoral, vous ne tarderez pas à voir votre crédit et votre autorité fléchir. C'est là ce qui pourrait survenir de moins fâcheux, et cela seul serait déjà infiniment regrettable.

Je parle d'immixtion dans le labeur pastoral. Il va de soi que si les rencontres, les assiduités, les familiarités n'ont pas même pour excuse le souci et le soin des choses paroissiales; si vous prenez occasion, pour les permettre, de vos peines par exemple que vous cherchez à adoucir, ou des chagrins d'autrui que vous entreprenez d'apaiser, les sévérités de l'opinion vous menaceront encore plus. Quand vous vous apercevrez des torts qu'elles vous causent, vous ne manquerez pas de vous ressaisir et de réagir; mais peut-être sera-t-il trop tard. Le mal aura fait son chemin. A supposer que vos supérieurs ne vous l'imposent pas d'office, il ne vous restera plus d'autre ressource que de demander votre changement. Et votre vie entière, désormais traversée de regrets, de mélancolie et d'amertume, ne sera plus, ni devant Dieu ni devant les hommes, à la hauteur de ses débuts. Que de prêtres, que de bons prêtres, n'auront pas donné leur mesure, à cause d'une Jézabel!



L'Ange de Sardes : *Scio opera tua, quia nomen habes quod vivas, et mortuus es.* Devant cette courte parole recueillons-nous, messieurs et vénérés confrères. Je ne sache pas qu'il s'en rencontre de plus formidable, non seulement dans les deux chapitres de l'Apocalypse qui font le sujet de notre méditation, mais dans le livre tout entier des saintes Écritures.

Quelle vraisemblance qu'on puisse se méprendre sur deux phénomènes, sur deux états aussi distincts l'un de l'autre que la vie et la mort? Ce qui vit s'affirme à des signes tellement authentiques, que la conclusion s'impose. Et de même ce qui a cessé de vivre se révèle et se trahit de telle sorte, que le doute est interdit. Un enfant n'hésite pas devant une fleur fanée, un rameau desséché, un oiseau massacré. C'était la vie, et c'est la mort. Oui, tant qu'il s'agit de l'ordre matériel, la facilité des constatations existe. Mais dès qu'il est question des choses d'âme, des choses de conscience, tout change.

Que d'hommes dans le monde, à tous les degrés de la hiérarchie sociale, ont pour eux les apparences de l'honnêteté, et rien d'autre! La réalité est au rebours de ce que les yeux voient, de ce que l'opinion dit et proclame. Cette opposition, en langage séculier, n'a pas de nom qui lui soit propre. En langage chrétien, en langage évangélique, elle en a un. Elle s'appelle la mort. Il y a des êtres qui moralement et reli-

gieusement donnent l'illusion de la vie, et qui, dans le vrai, au regard et au jugement de Dieu, sont en ruine, sont morts, parce qu'ils sont détachés de Jésus-Christ, principe de toute force et toute vie surnaturelle. « Je suis la vigne, a dit Jésus, vous êtes les branches. De même qu'une branche ne porte pas de fruits toute seule, qu'elle a besoin d'adhérer au cep; de même vous, si vous ne demeurez en moi. » Voilà qui est formel. Quiconque est en union pleine et parfaite avec le Christ, vit. Quiconque est entièrement séparé de lui, meurt.

N'insistons pas sur une doctrine mille fois connue de tous ici. Disons seulement qu'il se rencontre des prêtres assez malheureux pour mériter à fond l'application de ce mot terrible: *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* Disons que peut-être il s'en trouve au pied de cette chaire, en face de ce tabernacle où Jésus réside, et d'où il les appelle et les attend.

Veillez bien le noter, messieurs et vénérés confrères, quand je parle de ce malheur pour un prêtre d'être séparé de Jésus-Christ, je ne fais pas allusion à quelque chose d'accidentel, aux conséquences d'une faute grave ou d'une autre, échappée à la fragilité humaine dans un instant d'oubli et de surprise, et dont le coupable, déjà repentant, souhaite de toute son âme obtenir au plus vite le pardon. Je fais allusion à l'habitude du péché, à l'état du péché, à des situations inavouables qui se prolongent des



semaines, des mois, des années, des saisons de vie, et dont personne ne se doute.

Cet ecclésiastique, dans un poste plus ou moins élevé et brillant, jouit de l'estime et de la considération de tous. Il a des qualités naturelles qui le font goûter des gens du monde, une bonne éducation, des manières distinguées, du savoir, de l'esprit, de la bonté, du dévouement. Ses supérieurs l'apprécient. L'administration épiscopale, satisfaite de ses états de service jusqu'à ce jour, a les yeux sur lui pour des emplois plus importants plus tard. Les âmes qui ont affaire à lui au saint tribunal, en direction spirituelle, se déclarent très édifiées de ses lumières et de sa piété: *Nomen habes quod vivas*. Rien ne manque, en effet, à l'unanimité des approbations et des éloges dont il est l'objet: *Scio opera tua... mortuus es*. Celui qui sonde les cœurs et les reins, Celui de qui le regard ne s'arrête point aux surfaces, mais plonge jusqu'aux plus intimes profondeurs; Celui-là ne pense pas, ne juge pas, ne se prononce pas comme le public: *Mortuus es*.

Chose à peine croyable et très certaine néanmoins, nul n'excelle à donner le change comme le prêtre ainsi dévoyé et perverti. Il est à l'aise parmi ses confrères; il les invite volontiers à sa table et ne se dérobe jamais à leurs invitations. Sa bonne humeur est connue de tous. Il est de ceux qui fréquentent l'évêché aux jours de réception. Il prend sa part des conversations qui

s'y tiennent sur les intérêts du diocèse. Quand le bruit de quelque scandale se répand, il est le premier à se montrer affligé. Faut-il tout dire? Il lui arrive de déployer une délicatesse et un empressement de zèle peu ordinaires. Et cela à bon escient, afin de détourner d'autant mieux de lui l'attention et les soupçons. Oui, il sait à l'occasion prendre l'offensive. Il dénonce tel ou tel de ses confrères de qui la vie, comparée à la sienne, est presque sainte. Il se fait *accusator fratrum*, afin de s'abriter davantage personnellement. Et il réussit. Qui donc s'aviserait de suspecter, même un instant, ce défenseur avéré de la vertu et du bien?

*Mortuus es*. La voix implacable de sa conscience lui jette l'anathème dans les rares moments où, bon gré mal gré, il lui faut bien rentrer en lui-même et se recueillir. Mais l'impression pénible s'efface promptement. Il continue de cacher son lamentable état sous des dehors corrects. A moins d'un miracle de la grâce il glisse vers l'impénitence finale. Il est perdu.

L'Ange de Philadelphie... *Servasti verbum meum, non negasti nomen meum... Servasti verbum patientiæ meæ... Ecce venio cito, tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam. Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei...*

Voilà qui repose l'esprit et le cœur. L'Ange de Philadelphie, après l'Ange de Sardes, c'est la lumière au sortir de l'ombre; aux menaces



effrayantes succèdent la confiance et la paix. Ce n'est pas qu'il soit irréprochable de tous points. L'esprit de Dieu lui reproche l'insuffisance de son courage, *modicam virtutem*. Mais en somme chez lui le bien l'emporte sur le mal, et ce qui lui est demandé c'est la persévérance : *Tene quod habes*. Continue d'être ce que tu es; de celui qui surmonte comme toi les obstacles, qui triomphe dans les luttes quotidiennes, « je ferai une colonne du temple de mon Dieu. »

Chers et vénérés confrères, vous de qui la vie, sans être parfaite assurément, s'étudie pourtant à le devenir chaque jour davantage; vous qui, fidèles aux inspirations de votre vocation sainte, n'avez pas d'autre ambition, sinon d'en mieux comprendre et d'en mieux remplir les devoirs; vous qui ne vous signalez par rien de marquant et demeurez ensevelis dans l'obscurité et le silence, prenez pour vous la magnifique promesse que vous venez d'entendre : *Faciam illum columnam in templo Dei mei*.

Le temple de Dieu! la sainte Église de Dieu! Sans doute il lui faut pour s'élever à travers le temps et l'espace des assises puissantes, d'inébranlables colonnes de marbre et de granit. Les grands docteurs, les grands pontifes, les grands fondateurs d'ordres religieux, lui sont nécessaires. Mais il lui faut aussi d'autres soutiens plus modestes, perdus pour ainsi dire dans l'ombre de son imposante structure. Eh bien! ces soutiens, ces appuis, moins remarquables des

hommes et pourtant indispensables, c'est vous qui l'êtes, ô mes vénérés frères du sacerdoce et de l'apostolat des paroisses, humbles pasteurs des âmes, mêlés sans cesse à la vie des fidèles de tous noms, de tous rangs, de tout âge. Qui sait en vérité si à cette heure, au sein de la catholicité tout entière, le prêtre qui est le plus l'ouvrier du Christ, le plus ferme support de l'Église, n'est point quelque pauvre desservant ignoré du monde, perdu au fond des vallons et des bois ou sur le flanc des hautes cimes, tout près des neiges éternelles? *Faciam illum columnam in templo Dei mei*.

L'Ange de Laodicée... *Scio opera tua, quia neque frigidus es, neque calidus : utinam frigidus esses aut calidus! Sed quia tepidus es, et nec frigidus nec calidus incipiam te evomere ex ore meo*.

La dernière déclaration de l'Esprit-Saint est terrible. Nous voudrions pouvoir nous arrêter sur celle qui précède; nous n'en avons pas le droit. Ce suprême avertissement nous est trop utile pour que nous refusions de l'entendre. Il nous faudra nous borner au plus nécessaire.

Quel luxe de menaces contre la tiédeur! quel réalisme dans les termes! quelle révélation du malaise, ou plutôt du dégoût insurmontable qu'elle provoque! *Incipiam evomere ex ore meo*. C'est Dieu qui parle ainsi.

En quoi consiste donc au juste la tiédeur, cette infirmité, ce désordre, ce mal, dont tous



les maîtres de vie spirituelle, sur le témoignage de l'Apocalypse, ont écrit avec une rare sévérité ?

Convient-il d'appeler tiédeur chez un chrétien, chez un prêtre, l'insuffisance de générosité qui le rend incapable, à l'exemple du jeune homme de l'Évangile, de suivre les invitations de la grâce, d'obéir au *Veni, sequere me* de Jésus-Christ ? Il nous semble que non. Ce manque de courage et d'élan, en telle ou telle grande circonstance, est on ne peut plus répréhensible et fait pitié ; mais ce n'est pas la tiédeur, c'est autre chose.

La tiédeur serait-elle l'ensemble de ces contradictions quotidiennes, dont nous avons tous à gémir, entre nos désirs les plus sincères, entre nos meilleures résolutions et nos actes ? Non plus, pourvu que très réellement nos résolutions et nos désirs viennent de la bonne volonté et du cœur, et que nous regrettions d'y manquer.

La caractéristique indéniable de la tiédeur, c'est le parti pris d'abaisser l'idéal religieux, sous prétexte qu'il est trop difficile d'y atteindre et de s'y tenir ; c'est la prétention de se faire, à moins de frais que ne le veut Jésus-Christ, une vie évangélique et sacerdotale.

Tant que nous gardons sur leurs hauteurs sacrées l'idée du Christ, l'exemple du Christ ; tant que, les yeux respectueusement levés vers ce sommet de sainteté où il nous invite, nous

ambitionnons de l'y suivre, fussions-nous trahis à chaque instant par notre faiblesse, nous ne sommes point passibles du reproche de tiédeur. O Jésus, murmurons-nous humblement, vous avez dit : *Ego de supernis sum, vos de deorsum estis*. Que c'est donc absolument vrai ! Vous êtes en haut, dans la lumière, dans la beauté du bien, dans la sérénité glorieuse de tous les devoirs accomplis ; moi, je suis en bas au milieu des ombres et des défaillances et des humiliations douloureuses qui les suivent, mais vous en êtes le témoin, j'aspire à m'élever vers vous ; le meilleur prix de ma vie, à mes yeux, est de me fournir le moyen de réaliser cette élévation et ce progrès.

Non, cet état d'âme n'a rien de commun avec la tiédeur.

Mais dès que nous entreprenons de dénaturer à notre profit et à notre usage le dessein de Dieu, de nous installer dans une sorte de juste milieu de notre choix, à égale distance des désertions ouvertement coupables et des générosités qui font les saints, *nec frigidus, nec calidus*, nous méritons le reproche adressé à l'Ange de Laodicée, *tepidus es*, et la menace étrange qui s'y ajoute : *Incipiam te evomere ex ore meo*. La faiblesse qui n'est que faiblesse peut compter sur la miséricorde divine et le pardon ; la témérité et l'orgueil qui substituent une sagesse humaine à la sagesse du Père des cieux et de son Christ, jamais.

Voyons où nous en sommes. Ne nous rassurons point trop aisément, en disant que nous ne nous livrons point à cette habileté et à ce calcul d'une vie sacerdotale réduite à n'être qu'une vie correcte et de moyenne qualité. Peut-être bien ne nous y livrons-nous pas théoriquement; mais en fait, mais dans la pratique, n'est-ce point là ce que nous cherchons, et sur ce terrain soi-disant suffisant que nous nous installons. Et nous nous habituons à croire qu'en cette façon d'entendre les choses il n'y a rien à reprendre, rien à changer.

L'Esprit-Saint nous arrache à nos illusions : *Dicis quod dives sum, et locupletatus et nullius egeo, et nescis quia tu es miser et miserabilis, et pauper et cæcus et nudus.*

Ce sont les paroles qui dans le texte sacré suivent la redoutable menace : *Incipiam te evomere ex ore meo.*

Et le chapitre se termine par ces mots : *Qui habet aurem, audiat quid Spiritus dicat Ecclesiis.*

O mon Dieu! oui, l'oreille attentive pour entendre, pour comprendre. Nous venons de méditer sur toute une série d'avertissements et de reproches que votre Esprit nous adresse. Il est probable que chacun de nous, dans une mesure ou dans l'autre, a pu s'appliquer l'une ou l'autre des observations et des recommandations dont s'est composé cet examen de conscience. Il faut conclure maintenant.

O Dieu, donnez-nous l'intelligence de ce que vous attendez de nous : *Da mihi intellectum*<sup>1</sup>. O Jésus, comme l'aveugle de l'Évangile, de toute la sincérité de mon désir, je vous dis : Faites que je voie! *Rabboni, ut videam*<sup>2</sup>! Amen.

<sup>1</sup> Psalm. cxviii, 73. — <sup>2</sup> Marc. x, 51.



## INSTRUCTION DE 10 HEURES

### IDÉE SYNTHÉTIQUE DE LA VIE SACERDOTALE

(EGO ELEGI VOS ET POSUI VOS)

*Non vos me elegistis, sed ego  
elegi vos et posui vos, ut eatis, et  
fructum afferatis, et fructus vester  
maneât.*

(Joan. xv, 16.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Aux instructions de la matinée et du soir, nous commenterons un chapitre de l'Évangile selon saint Jean, le xv<sup>e</sup> chapitre, ou du moins quelques passages de ce fragment de l'entretien suprême de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec ses apôtres, après la dernière Cène.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'en saint Jean, les chapitres xiv, xv, xvi, xvii, sont consacrés aux *Novissima verba* du Sauveur, à partir de la fin du repas pascal et de l'institution de l'Eucharistie, jusqu'au moment de l'entrée à Gethsémani, où la Passion commence.

Entre prêtres désireux de se retremper aux sources de la foi et de la piété, cette auguste conversation, où Jésus résume ses enseignements, ses conseils, ses exhortations, ses promesses, mériterait d'être étudiée de mot à mot, pour ainsi dire. Vous l'étudierez de cette façon, messieurs, chacun pour votre compte, au cours de vos méditations privées, ces quatre ou cinq jours. Obligé que je suis de choisir une série de sujets à vous présenter de préférence, je détache un certain nombre de textes du chapitre que je viens d'indiquer; textes qui, à l'aide d'une légère et très légitime interversion, semblent vraiment contenir, et dans une suite logique, ce qui touche et intéresse de plus près la vocation sacerdotale.

Permettez-moi, une fois pour toutes, de vous avertir que les commentaires auxquels je m'abandonnerai devant vous, je les emprunte, pour la plupart, aux maîtres les plus autorisés : saint Augustin, saint Thomas, Maldonat, Thomassin, Bossuet. Cette déclaration faite, je m'abstien-drai de références et de citations détaillées, qui risqueraient d'encombrer notre simple causerie, et de lui prêter, — ce dont je me défends par avance, — les allures d'un grand discours.

Nous donnerons, si vous le voulez, à cette méditation ce titre : « Idée et but de la vocation. » C'est là, vous en conviendrez, un point de départ rationnel.

## I

*Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.* L'application littérale de ces premiers mots de notre texte semblerait ne pouvoir et ne devoir se faire qu'à la circonstance précise où ils furent prononcés, à l'élection officielle des Douze, à la fondation du collège apostolique. Nous y reviendrons tout à l'heure. Mais préalablement nous aimerions de chercher, en ces quelques paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'élément de réflexions on ne peut mieux placées au début d'une retraite, sur le dogme de la création antérieur et supérieur à tout, en fait de destinée humaine.

Accordons-nous la satisfaction de philosopher un instant. Nous insisterons peu.

La matière éternelle! et par une suite indéfinie d'évolutions aveugles et fatales que rien ne dirige, l'ascension progressive, au sein de l'univers, des formes les plus rudimentaires de l'être, à la perfection de la vie dont l'homme demeure le représentant le plus achevé, telle est la grande hérésie du jour. L'orthodoxie ne s'inscrit pas absolument en faux contre la théorie d'une certaine évolution sagement comprise, encore bien qu'elle nie, au nom de l'expérience et de la

science, que le règne inorganique ait produit le règne végétal et animal, et celui-ci le règne humain. Mais au point de départ de tout, comme *postulatum* nécessaire, l'orthodoxie proclame la création, fût-ce la création toute seule du premier atome. *Credo in Deum, factorem cæli et terræ.* Et ce primordial enseignement de la Foi s'accorde manifestement aux plus impérieuses exigences de la raison.

Non, la matière n'a pas en elle-même, n'est pas de soi-même sa cause. Non, elle ne s'est pas portée de soi et par soi à l'existence. Aux molécules primitives, aux nébuleuses errant à travers les espaces, le souverain auteur des choses dit : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.*

Il le dit à la créature par excellence, l'homme que vous êtes et que je suis. Certes, nous savons bien, nous sentons bien que ce n'est point nous qui de nous-mêmes, des profondeurs du néant, nous sommes élevés à la vie. Si j'existe, c'est que le Créateur préexistant à toute vie m'a destiné à vivre.

*Ab æterno*, Dieu s'est fait une idée de mon existence, a décrété mon existence, et non point à tel ou tel degré de la hiérarchie inférieure de l'être, mais au plus haut sommet. J'aurais pu ne jamais sortir du néant. J'aurais pu, émergeant de ses mystérieux abîmes, occuper cette place ou cette autre sur l'échelle ascendante de la création; j'occupe le point culminant. Je suis homme. Étant homme, je suis chrétien. Étant



chrétien, je suis prêtre. *Ab æterno*, Dieu me voit en cette suprême dignité de l'être et de la vie, parce qu'en sa toute gratuite préférence, dont le secret m'échappe, il l'a voulu ainsi. *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.*

Je défie le plus distrait, le plus insouciant d'entre nous, de se mettre en face de cette foi à l'éternité de sa préexistence dans la pensée et la volonté de Dieu et de n'en pas être, en quelque sorte, accablé.

Au sein de nos familles, nous sommes témoins, de temps à autre, d'un gracieux et touchant spectacle. Quelques mois avant une chère naissance attendue, le père, la mère, l'aïeul en cheveux blancs, les enfants tout jeunes, les proches, les amis, fêtent de leur tendresse et de leurs vœux le nouvel hôte du foyer que le Ciel envoie. Le nouveau-né apprendra plus tard qu'il s'est préexisté dans la pensée et l'affection des siens. Humble et pauvre image de l'attente éternelle, de l'éternelle fête d'amour du Créateur envers sa créature; car il va de soi que si Dieu *ab æterno* m'a prédestiné à l'existence, et à telle forme et tel degré d'existence, il a mis à la faire, tout à la fois, sa pensée, sa puissance et son cœur.

Passons. De ces hauteurs spéculatives, dont les conséquences pourtant sont déjà très pratiques, descendons à quelque chose de plus saisissable, qui soit mieux à la portée de notre regard et de nos mains.

La théologie enseigne que cette élection *ab æterno*, en vertu de laquelle nous appartenons à l'existence, et à tel degré et à telle qualité d'existence, se double en quelque façon d'une élection dans le temps, c'est-à-dire que l'élection éternelle ne va pas sans sa réalisation et sa mise en œuvre ici-bas. *Est duplex Dei electio, una æterna qua prædestinamur, alia temporalis qua ab ipso vocamur, quæ nihil aliud est quam executio æternæ prædestinationis.*

Il vient un jour, il vient une heure, à travers l'histoire de la création, où l'éternelle pensée du Créateur sur chacun de nous s'accomplit, se concrétise, sort de l'idée pure pour entrer dans le domaine des faits.

Et c'est là que nous retrouvons l'application littérale de notre texte évangélique.

Quand Jésus, presque sur le point de les quitter, dit aux Douze : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos*, il leur rappelle le moment dont saint Luc a gardé le souvenir minutieux où, sur la montagne, au lever du jour, il les a en effet, au nom de Dieu, de par l'éternelle élection de Dieu, marqués et consacrés pour l'apostolat.

Relisons ensemble, avec tout le religieux respect qu'elle mérite, cette page du vi<sup>e</sup> chapitre de saint Luc :

*Factum est autem in illis diebus, exiit in montem orare, et erat pernoctans in oratione Dei.*

Jésus s'isole; il gagne le silence des hauts



lieux ; il passe la nuit en prière. Je le crois bien. Ce qu'il va faire est une des plus grandes œuvres de sa mission et de sa vie. Il va réaliser dans le temps l'éternelle pensée divine, en vertu de laquelle un groupe de ses disciples doivent être d'autres lui-même, c'est-à-dire des apôtres, c'est-à-dire des prêtres. La majesté de cette exécution visible de l'invisible dessein de son Père le jette en une sorte d'extase : *Erat pernoctans in oratione.*

Et lorsqu'il fait jour, il les appelle près de lui, ses chers disciples, et dans le nombre il en choisit douze, auxquels il donne le nom d'apôtres : *Et quum dies factus esset, vocavit discipulos suos, et elegit duodecim ex ipsis quos et apostolos nominavit.*

Manifestement le langage de la veille de la Passion : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos,* rapporté par saint Jean, est une directe allusion à l'événement raconté par saint Luc : *Elegit duodecim quos et apostolos nominavit.* Pas un des intéressés, ou plutôt des ayants droit, ne pouvait s'y méprendre.

Et nous, messieurs et vénérés confrères, qu'avons-nous à retirer du souvenir et de la scène évangélique que j'évoque ? Ceci, que pour nous comme pour les Douze, Jésus, dans le moment même où il fondait le collège apostolique, a promulgué l'éternelle pensée de Dieu. Bien que nous ne dussions apparaître à la vie que longtemps après, que vingt siècles plus

tard, de son pénétrant et infailible regard, il nous a vus dans le lointain de l'avenir, il nous a choisis et désignés par avance. A nous aussi il disait : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.* Et dans cette déclaration, écho de notre prédestination qui datait d'une accumulation de siècles en arrière, il a mis sa pensée propre, sa volonté personnelle, tout son amour. Sans doute il se réservait, quand viendrait pour nous l'heure de naître, de nous révéler son beau secret dès que nous serions capables de l'entendre et de le comprendre. Il l'a fait. Nous le savons. Nous retrouvons, dans le passé de notre enfance et de notre jeunesse, les traces de ses appels multipliés. Mais le premier appel dans le temps date du jour où il a créé, avec l'Église, le sacerdoce et l'apostolat, dont les Douze furent le premier anneau, soudé étroitement à son sacerdoce même, à son propre apostolat, et dont nous tous, prêtres jusqu'à la fin des âges, vous par conséquent, moi par conséquent, nous devons être de vivants anneaux à notre tour, pour que la longue chaîne d'or se déroulat sur le monde.

Oui, ô Christ, je sais, je crois, je veux croire que derrière le groupe initial des premiers élus vous m'avez vu, connu, désigné, nommé par mon nom, comme chacun de ceux que nomme l'Évangile. Je fais dater ma vocation, dans l'éternité, du dessein même de la Trinité auguste de créer le monde et les mondes, et dans le temps, de l'heure à jamais bénie où vous avez traduit



en fait, par une institution authentique, la pensée sublime de votre Père qui est mon Père, de votre Dieu qui est mon Dieu. De toutes les voix de ma raison et de ma conscience, devant le ciel et la terre, j'affirme qu'en cette double élection, au fond unique et la même, rien ne vient, rien n'a pu venir de moi, tout est gratuit, et que le *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos*, reste à jamais l'expression évidente et indiscutable de la vérité.

*Et posui vos.* L'élection gratuite d'où notre vocation au sacerdoce découle n'est pas faite *in abstracto*. La même divine volonté qui nous choisit pour ce suprême honneur nous assigne des conditions déterminées où nous devons répondre à ses desseins sur nous et les remplir. *Posui vos.* Il n'est pas moins nécessaire de croire à l'attribution providentielle, très sage, très infaillible, de notre vie à cette forme ou à cette autre d'apostolat, sur ce point ou sur cet autre de l'espace, en ce temps ou en cet autre de la durée des siècles, que de croire à notre vocation proprement dite.

Encore une fois, Dieu ne décrète point seulement que nous serons prêtres, mais prêtres ici ou là, plus tôt ou plus tard, appliqués à tel ou tel ministère.

Nous nous surprenons souvent à regretter d'être des prêtres de ce pays et de ce temps; nous explorons du regard de la pensée les conditions soi-disant meilleures où nous eussions pu

vivre dans le passé ou dans l'avenir, ou sur quelque autre point de cette terre que nous habitons. Vaines recherches, regrets superflus, tristesses fausses et coupables! Dieu ne s'est pas trompé en nous marquant la place précise où nous sommes. Ce seul mot, si bref, dit tout : *Posui vos.*

Sans doute nous aurions pu être des prêtres des premiers jours du christianisme, des prêtres de l'ère des persécutions déchainées sur Rome, sur l'Afrique, sur les Gaules, alors que le martyr sanglant venait couronner le dévouement et le labeur des ouvriers de l'Évangile. Sans doute, tout le long de l'histoire depuis deux mille ans, nous aurions pu prendre rang parmi nos aînés. Sans doute encore, Dieu eût pu vouloir que nous fussions des prêtres du xxv<sup>e</sup>, ou du xxx<sup>e</sup>, ou du xl<sup>e</sup> siècle, car il y aura des prêtres en ce temps-là. Mais à quoi bon nous fatiguer l'esprit de ces possibilités chimériques? Comprendons donc qu'une volonté supérieure préside à notre destinée telle qu'elle est; que nous ne nous déplaçons ni pour redescendre en arrière, ni pour nous porter en avant; que ce n'est point au hasard que nous sommes où nous sommes, que nous faisons ce que nous faisons. *Posui vos.*

Il fallait certes bien qu'il y eût des prêtres en cette fin du xix<sup>e</sup> siècle, qu'il y en eût en Europe, qu'il y en eût en France, qu'ils y fussent « la lumière du monde, le sel de la



terre », les représentants de l'Évangile et de Jésus-Christ, à ce moment solennel où tant de grandes choses se préparent au milieu des difficultés et des obscurités de l'heure présente.

Pourquoi Dieu n'aurait-il pas fait choix de nous, compté sur nous? Serait-ce donc que notre courage, incapable de généreux efforts, abdiquerait devant la situation telle qu'elle est, et réclamerait paresseusement les âges d'or passés, ou futurs? De quel droit d'abord opposer nos préférences à celles de Dieu? Nos préférences sont-elles motivées? Dans les journées décisives, sur les champs de bataille, les vrais soldats se plaignent-ils si la confiance de leurs chefs les envoie au poste d'honneur, celui d'où le succès de l'engagement peut dépendre? Dieu nous honore en nous appelant au sacerdoce à ce moment plus agité et plus troublé des destinées chrétiennes dans le monde, et nous lui répondons, nous semblons lui répondre que nous eussions mieux aimé une vocation plus précoce ou plus tardive, la tranquillité des temps meilleurs.

Les temps meilleurs, les âges d'or, en connaissez-vous, messieurs et chers confrères, dans les annales de l'Église militante? Prévoyez-vous qu'il en doive jamais surgir comme par enchantement? Quand le choix nous serait laissé, quel est donc, à le bien prendre, le siècle historique auquel nous aurions voulu appartenir, sous prétexte de mieux remplir notre vocation, de faire porter à notre sacerdoce plus de fruits?

En ce qui me concerne, je déclare que, tout compte fait, je me sentirais fort embarrassé de me fixer une place meilleure dans le passé que je connais trop, dans l'avenir que je ne connais pas assez, et que le jour d'aujourd'hui, et que ma place providentielle, me fournissent une ample et attrayante utilisation de ma bonne volonté et de mes forces.

Même remarque au sujet des fonctions spéciales auxquelles nous sommes appliqués. Au commencement de notre carrière sacerdotale, pendant les années de notre grand séminaire, nous avons dû réfléchir sérieusement sur l'emploi ultérieur de notre vie. Nous consacrerions-nous dans le silence et l'austérité du cloître à la vie religieuse proprement dite? Irions-nous, en quelque une des congrégations vouées aux missions étrangères, demander notre part des labeurs lointains au milieu des peuples idolâtres? Appartiendrions-nous aux ordres prêcheurs, qui du haut des chaires les plus relevées comme les plus humbles, sous la bannière de saint Dominique, de saint Ignace de Loyola, de saint Alphonse de Liguori, luttent dans notre propre pays contre l'ignorance ou la haine de l'Évangile? Resterions-nous simplement à la disposition de notre évêque pour exercer le ministère paroissial, si grand, si opportun, si fécond en dépit des apparences, ou le ministère non moins utile et honorable de l'enseignement catholique libre dans nos maisons ecclésiastiques?



Cette question de l'orientation de notre vie sacerdotale a dû être étudiée à fond et réglée. Notre décision une fois prise, sagement prise, d'après l'inspiration de notre conscience, sur les conseils de notre directeur, dans la parfaite droiture de nos intentions, ne perdons pas le temps à chercher encore, à chercher toujours une autre forme de notre vocation, un autre emploi de nos qualités et ressources au service de la vérité et du bien. Pratiquons en toute simplicité l'abandon filial. Croyons que notre situation et notre œuvre sont ce que le Père des cieux veut qu'elles soient. Ayons à tout point de vue une foi plénière en la valeur de la déclaration de Jésus : *Posui vos.*

*Ut eatis.* La signification littérale de ce mot n'est point douteuse. Jésus parle, ne l'oublions pas, au groupe de ses disciples 'qu'il associe plus intimement à sa mission, dont il fait ses apôtres. Il leur déclare que, s'il les a choisis, c'est pour qu'ils aillent porter partout dans l'univers la bonne nouvelle et la grâce de son Évangile, et répandre ainsi le bienfait de la rédemption sainte.

*Posui vos ut eatis.* Les Douze, sur cette injonction du maître, sont partis aux quatre points cardinaux du monde. Un tableau célèbre d'un de nos grands artistes contemporains nous les représente debout au pied de la croix, échangeant le dernier adieu et se partageant, comme champ d'action, les horizons de la terre entière.

Il sont partis, et tous en Orient et en Occident, au nord et au midi, ont scellé de leur martyre leur ministère et leur foi.

Ce premier sens de la parole *ut eatis* n'a jamais cessé, ne cessera jamais d'être rigoureusement vrai pour une foule de prêtres, successeurs plus désignés des apôtres des origines chrétiennes, ceux que la vocation apostolique, sous sa forme la plus saisissante, appelle aux missions lointaines à travers les continents et les mers du globe.

Il l'est aussi d'une certaine manière pour le prêtre qui, sans s'expatrier, sur un ordre, sur un désir, sur un signe de ses supérieurs ecclésiastiques, interprètes autorisés des volontés de Dieu à son égard, va du jour au lendemain occuper dans le diocèse un poste auquel il ne songeait pas, remplir une tâche qui n'avait point ses préférences. Plus il met de docilité à obéir, plus il s'établit dans l'esprit du véritable apostolat.

Mais à l'explication littérale que je viens de dire, d'après un bon nombre de commentateurs, s'en ajoute une autre digne de toute notre attention.

*Ut eatis.* Qui que vous soyez, vous mes apôtres de la première heure, vous les apôtres de l'avenir, parmi les tâches multiples où vous vous porterez d'un noble et généreux élan, à l'activité visible nécessaire pour les bien remplir, vous joindrez le progrès intérieur, les



ascensions de l'âme vers la sainteté, dont toute vie sacerdotale qui veut donner sa mesure a besoin. C'est même par là qu'il faudra commencer, le reste n'ayant de fécondité et de valeur réelle que si ce point de départ et ce point d'appui est établi solidement.

Quelle doctrine, et comme il convient de la bien entendre! *Elegi vos... ut eatis*. La marche en avant, exigée non plus seulement au dehors et par une sorte de mouvement physique, mais réclamée des opérations cachées, des efforts silencieux de l'âme, en quête du bien, du mieux, du parfait, sous le seul regard de Dieu.

On est prêtres, messieurs et chers confrères, sacramentellement, *vi sacramenti ipsius*, une fois pour toutes. L'ordination confère de plein droit le caractère et les pouvoirs du sacerdoce. Rien de plus vrai. Ce qui n'empêche pas que nous pouvons et que nous devons devenir plus prêtres chaque jour en cultivant en nous le don primitif. C'est notre coopération à l'avance gratuite des saints ordres, qui la développe en nous et la féconde. *Conformes fieri imaginis filii sui*<sup>1</sup>, dit saint Paul. *Quotquot receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri*<sup>2</sup>, dit saint Jean. Le *fieri*, le « devenir », qui en philosophie prête son nom à des théories fantaisistes et fausses, dans l'ordre surnaturel exprime la plus indéniabile réalité. Le chrétien a pour loi de devenir

<sup>1</sup> Rom. VIII, 29. — <sup>2</sup> Joan. I, 12.

plus chrétien. Le prêtre a pour loi de devenir plus prêtre. Et cela même, c'est un des sens du mot de Jésus : *Elegi vos... ut eatis*, le plus attrayant, le plus consolant, le plus pratique, le plus impérieux aussi. Seigneur, Seigneur, donnez-moi l'intelligence : *Da mihi intellectum*.

*Et fructum afferatis...* Poursuivons notre recherche pieuse, dégageons de chacune des paroles du Christ créateur de l'apostolat et du sacerdoce les magnifiques enseignements qui y sont cachés. « Je vous ai choisis... Je vous ai assigné une place et un ministère déterminés... Je vous ai donné pour loi l'épanouissement progressif de votre zèle au dehors, de vos vertus et de votre sainteté, au dedans... » et tout cela pourquoi? Vers quel but, vers quel résultat final convergent ces avances de ma grâce accumulées sur vos vies? *Fructum afferatis*. Vous devrez porter des fruits.

Même au nom de la seule et simple raison, messieurs, il est évident que des causes quelles qu'elles soient, posées par Dieu, ont pour loi nécessaire de produire leurs effets; sans quoi la puissance et la sagesse divines seraient en défaut. Supposez que dans la création matérielle les sèves du printemps tarissent, que les nébuleuses du firmament s'évaporent, il n'y aura plus de moissons sur terre, il n'y aura plus d'astres aux profondeurs des cieux. Semblable catastrophe n'est point à craindre. Quoique tout ce qui est germe inconscient de fécondité et de



beauté dans la nature n'aille pas jusqu'au bout de son progrès, il restera assez d'éclosions de fleurs ou d'étoiles pour que le succès de l'œuvre créatrice soit assuré.

Dans l'ordre moral, dans l'ordre surnaturel, il n'en va pas autrement. Les semences de vérité et de bien, déposées par Dieu dans l'âme humaine, ont pour loi de germer, de fleurir, de fructifier, de rendre trente, cinquante et cent pour un, *et fructum afferatis*, avec cette différence considérable que, si l'on peut admettre, sans préjudice du résultat total, des non-valeurs au sein de l'univers physique, dans la création suréminente du monde de la sainteté et de la grâce, dans l'expansion du règne évangélique, on ne peut faire l'hypothèse d'une seule force inemployée, qui en se stérilisant ne trahisse point le dessein éternel du Créateur.

Une âme de prêtre, une seule âme qui ne porte pas de fruits, qui ne s'épanouit pas dans toute la mesure de fécondité qu'elle pouvait et devait atteindre, manque inexprimablement au plan providentiel. La méconnaissance de sa loi intime, *fructum afferatis*, pèse sur elle d'un poids écrasant, se retourne contre elle à jamais.

Jésus a dit de lui : « Je suis principe, moi qui vous parle. » Je suis cause, je suis germe, je suis semence : *Ego sum principium qui et vobis loquor*<sup>1</sup>. Nous aussi, nous pouvons tenir de nous

<sup>1</sup> Joan. VIII, 25.

le même langage. Par notre vocation sacerdotale nous sommes virtuellement doués d'énergies exceptionnelles pour la vérité et pour le bien, et leur diffusion dans le monde. Jésus a ajouté, s'adressant vers la fin de sa vie à son Père : « L'œuvre que vous m'avez donné à faire, je l'ai faite. » *Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam*. Rien en moi n'est demeuré oisif; rien ne s'est diminué ni perdu; j'ai rempli toute ma mission; j'ai atteint toute ma mesure; j'ai fondé l'avènement de la vérité et du salut parmi les hommes : *Opus consummavi*.

La main sur la conscience, messieurs, pouvons-nous répéter à notre tour la même solennelle déclaration? Le pourrions-nous, quand viendra l'heure de mourir?

Nous gémissons, et à juste titre, sur le malheur de ceux de nos frères qui soulèvent et sèment autour d'eux le scandale, et deviennent pour le prochain des occasions de ruine. C'est notre droit, c'est notre devoir. Mais, à côté des abdications totales et des calamités qu'elles entraînent, il y a la multitude des forces perdues, qui privent le bien de son essor et de sa fécondité. Ayons donc aussi quelque compassion pour nous-mêmes, en face de l'écart douloureux qu'il nous faut constater, si peu que nous voulions réfléchir, entre ce que nous sommes et ce que nous pourrions être, entre ce que nous aurions pu faire et ce que nous avons fait. Lequel d'entre nous oserait se lever ici, et, devant ce taber-



naele où Jésus réside, redire sa belle parole : *Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam.* Un des résultats les plus précieux de la retraite sera de nous contraindre à voir, jusqu'à l'évidence, la distance qui nous sépare, nous les prêtres réputés édifiants, de la plénitude sainte de notre vocation. O Christ, vous en qui tout est achevé, que je vous connaisse donc, que j'apprenne donc à vous connaître davantage durant ces jours bénis ! *Noverim te.* Et que j'apprenne aussi à me connaître, moi chez qui tout demeure chétif, languissant et loin du but ! *Noverim me.*

*Et fructus vester maneat.* Quelques instants encore de cette méditation probablement poussée plus avant, plus approfondie que de coutume, et dont nous faisons comme le prélude et l'exorde de notre retraite entière.

Oh ! la magnifique idée présentée à nos réflexions sous ces simples mots. Le résultat de nos œuvres, messieurs, le fruit de notre activité sacerdotale, doit être éternel !

Les œuvres humaines, qui ne sont qu'humaines, j'entends les plus vantées, les plus illustres, celles que l'admiration publique honore d'une espèce de culte, ne sauraient échapper, un jour ou l'autre, à l'inexorable caducité des choses mortelles. Grands artistes, grands poètes, grands orateurs, grands savants, grands capitaines, vous tous qui avez élevé, au-dessus des tâches vulgaires dont s'acquittent les humbles, la célébrité

incontestable et incontestée de vos œuvres, il en faut prendre votre parti ; peu à peu l'oubli enveloppera de ses ombres les fruits de votre génie. Combien sont-ils qui survivent dans la mémoire de la postérité, parmi ceux dont la gloire semblait ne devoir jamais pâlir ? Une mince élite, un groupe réduit. Et ces privilégiés mêmes, en définitive, ne doivent-ils pas se résoudre à l'implacable obscurité de l'avenir, quand disparaîtra l'humanité, car vraisemblablement l'humanité n'est pas pour durer toujours ? Il viendra donc une heure où nécessairement le même linceul couvrira les petites choses et les célèbres, les œuvres géniales et les œuvres sans éclat et sans nom dues au banal labeur de chacun de nous ici-bas.

Et voilà que la Foi, entr'ouvrant pour nous chrétiens, pour nous prêtres, les splendeurs de la survivance sans fin, nous assure que nos œuvres, quelque modestes qu'on les suppose, accomplies en union avec Jésus-Christ, dans la rapidité du temps, débordent au delà du temps, et ne périront jamais. *Operamini non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam.*

O dignité ! ô joie ! ô noble ambition et incomparable espoir ! Du sein de ma vie chrétienne, cachée et silencieuse, à plus forte raison du sein de ma vie sacerdotale, je puis réaliser en moi d'abord, chez mes frères ensuite, des œuvres qui de leur nature échappent aux étroites limites du temps.



« Semeurs d'éternité, » *satores æternitatis*, nous appelle, nous prêtres, un Père de l'Église. Pour imagée et poétique qu'elle paraisse, l'expression est de la plus stricte exactitude.

Si je m'étudie, au nom de ma vocation sainte, à devenir meilleur, plus humble, plus résigné, plus détaché, plus dévoué, plus chaste, chacun de ces efforts, ignorés des hommes, mais que Dieu contemple et bénit, prend les proportions, revêt la valeur d'une réalité éternelle : *Fructus vester maneat*. Si j'exerce, en esprit de foi, une des fonctions de mon ministère; si je prêche, si je catéchise, si j'absous, si je monte à l'autel et célèbre le divin sacrifice, dans la rapidité des quelques minutes où j'accomplis ces choses, de plein droit je prépare l'éternité. Éternellement il y aura une suite, un retentissement de ces actes de prêtre, dont rien de visible cependant ne semblait indiquer la supériorité ni l'excellence.

Redisons une fois de plus, messieurs et vénérés confrères, la phrase évangélique que nous venons de chercher à mieux comprendre : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos, ut eatis, et fructum asseratis, et fructus vester maneat*.

## II

Et maintenant, pour conclure, tirons en quelques mots, de ce que nous venons de dire, deux ou trois conséquences immédiatement pratiques.

La première sera de réveiller en nous, sans plus attendre, le sentiment trop souvent, j'allais dire trop habituellement engourdi de la dignité de notre vocation sacerdotale. Rien assurément ne nous oblige de méconnaître la valeur des autres formes de la destinée humaine; mais il nous est commandé, sous peine d'inintelligence et d'ingratitude, de comprendre, d'apprécier et d'aimer en nous le don de Dieu par excellence. Rendons hommage aux situations que d'autres occupent autour de nous dans le monde; réservons pour notre situation personnelle notre meilleure estime et notre plus sincère admiration.

D'autres sont magistrats, soldats, marins, ingénieurs, financiers, industriels, médecins, artistes, publicistes, députés, ministres;... ils occupent les plus hauts rangs dans la hiérarchie sociale; ils rendent des services à la chose publique; ils se font, dans le pays qui les connaît et les honore, une réputation légitime, soit.

Mais pas une de ces distinctions méritées auxquelles ils s'élèvent ne pénètre à fond leur vie, ne s'ajoute à leur être intime, comme une qualité nouvelle, substantielle et indélébile. Et pas une non plus ne les suivra au delà du temps, dans l'infinie réalité de l'avenir éternel. Au bord de sa tombe, chacun de ces privilégiés des fortunes terrestres devra dépouiller la vaine magnificence de ces avantages et de ces titres d'un jour. Il ne leur restera, comme aux plus humbles prolétaires, que leur valeur morale, que leur conscience toute nue, avec ses mérites ou ses démérites, dont le souverain Juge aura le secret.

Pour nous, messieurs, sans exagération ni illusion possible, nous devons croire que l'élection de Dieu et de son Christ a fait de nous des créatures à part; que le sacrement de l'Ordre, surajouté au Baptême, nous a en quelque sorte imprégnés à fond d'une qualité et d'un degré d'être tellement propre et incommunicable, que rien d'autre n'y ressemble, et que cette nouveauté, en pénétrant, s'il est permis de parler ainsi, notre substance, en y adhérant, en la transfigurant, demeure inamissible à jamais. Éternellement nous garderons ce surcroît d'être surnaturel, qui nous vient de notre sacerdoce.

« Je suis prêtre! » Il y a une façon de dire et redire ces deux mots, qui, à elle toute seule, peut nous faire un bien immense, nous réveiller de nos langueurs, nous délivrer de l'odieuse tyrannie de la routine, nous rendre le sens et

la claire vue de notre dignité éminente; bref, préparer et assurer le succès de la retraite, dont il est entendu que nous voulons tous sincèrement profiter.

Une seconde conséquence sera, sans plus attendre aussi, de nous persuader qu'étant prêtres nous ne pouvons pas, nous ne devons pas nous plaindre outre mesure de nos épreuves, quelles qu'elles soient, ployer sous le fardeau de nos peines, nous abandonner, comme de malheureuses victimes, à je ne sais quelle mélancolie incurable mêlée de regrets superflus. En votre nom et au mien, dès ce premier entretien, messieurs, je proteste contre un excès de lassitude trop fréquent à cette heure parmi nous, qui, devant Dieu et les hommes, risque de nous faire prendre une attitude fausse et coupable; devant Dieu, puisque nous n'irions à rien moins qu'à lui reprocher ses plus magnifiques avances; devant les hommes, puisque, faute d'une foi pleine et intrépide, nous paraîtrions douter de la valeur même de notre vocation.

Certes, oui, le temps présent est dur pour les élus du sanctuaire. Nous en conviendrons ensemble, à maintes reprises, durant cette semaine, et vous vous apercevrez aisément, chers confrères, que je connais de près toutes vos souffrances et que de tout mon cœur je les partage. Mais que ce soit là pour nous un motif de moins apprécier notre bien-aimée prétrise, je le nie; un motif de regarder en arrière, pour voir si nous n'aurions



pas mieux fait de garder dans le monde une condition ordinaire, je le nie; un motif enfin de redouter que notre vie soit irrémédiablement vouée à la tristesse, à la fatalité d'une sorte de martyr, je le nie. Non, Dieu, notre Père des cieux, ne nous a point tendu un piège quand il nous a appelés à l'honneur de marcher de plus près sur les traces de son Christ, d'être d'autres Christ ici-bas et à jamais. Non, Jésus lui-même ne nous a point trompés quand il nous a promis la joie, sa joie à lui, pas la gaieté et le bien-être sybarite que les mondains recherchent, mais la joie sainte, faite de lumière et de paix, de vaillance et de vertu. *Hæc locutus sum vobis, ut gaudium meum in vobis sit.* Messieurs, un vrai prêtre ne peut jamais être vraiment malheureux.

Une troisième conséquence enfin; puisque nous devons croire et puisque nous croyons que la retraite n'est point une chose banale, une formalité vaine que les convenances nous imposent, mais, en vérité, une avance providentielle de plus, ayant pour but de raviver en nous notre foi au sacerdoce et à toutes les exigences saintes de notre sacerdoce, dès aujourd'hui, messieurs, prenons pour devise sincère le mot si touchant de l'aveugle de l'Évangile: *Rabboni, ut videam.*

Seigneur, faites que je voie l'étendue, les proportions, les dimensions pleines de ma vocation: *quæ sit longitudo, latitudo, sublimitas, profundum.* Ce que saint Paul disait du mystère chrétien en général, je puis le dire et le dis du

mystère de mon élection à la prêtrise. J'ai conscience de trop perdre de vue le sens de l'*elegi vos et posui vos*, au milieu des dissipations et des dispersions de ma pensée quotidienne à mille et mille choses, qui sans doute relèvent de mes fonctions et de mon ministère, mais qui voilent l'idée première et en altèrent la beauté. J'en viens peu à peu à intervertir l'importance et la valeur des réalités de ma vie. L'accessoire se substitue, pour moi, au principal. Les accidents encombrant et détériorent la substance. J'en veux finir avec ce désordre, car c'en est un, et des plus graves, et qui risque de tout compromettre: *Ut videam.*

Seigneur, faites que je voie, par une recherche virile de mes insuffisances, de mes négligences, de mes lâchetés, de mes abdications, à quel point je reste loin de vous, mon souverain Modèle aimé. Vous avez dit: « Je suis en haut, et vous vous êtes en bas: *Ego de supernis sum, vos autem de deorsum.* » Oh! que cela est donc vrai! Vous, Jésus, le Prêtre par essence et par excellence, vous ne quittez jamais les sommets glorieux du bien et de la sainteté. Moi, je me traîne dans la poussière, peut-être dans la boue des bas-fonds. Ne me dédaignez pas, ne me repoussez pas: *Ne contempnas me, ne despicias me, ne projicias me.* Penchez-vous vers moi, et remplissez à mon égard votre bienfaisante promesse: *Venite, reficiam vos.*

Seigneur, faites que je voie la rapidité des jours qui s'enfuient et s'entassent, la proximité,

qui sait? l'imminence de ma fin, conséquemment l'urgente nécessité de mettre la main à l'œuvre, au lieu de différer encore, sous prétexte que plus tard je ferai mieux. Plus tard! qui donc me garantit le lendemain et un avenir? *Qua hora non putatis*, avez-vous dit. C'est assez clair. Plusieurs de mes frères étaient là, dans cette chapelle, l'an dernier, qui n'y sont plus aujourd'hui. L'appel suprême s'est fait entendre pour eux; il leur a bien fallu y répondre sans délai. Paix sur leur tombe, paix sur leur âme; mais que je sache donc m'instruire pour mon propre compte, que je sache voir: *Ut videam*.

Oui, messieurs et vénérés confrères, entrez dans ces dispositions tout de suite. Ayez le réel et loyal désir de faire honneur au don de Dieu.

Et laissez-moi vous déclarer que, pour ma part, je m'applique, jusqu'à en être ému, le texte que nous venons de méditer ensemble. Je me représente que j'ai été choisi, que j'ai été engagé dans le ministère de la prédication, pour porter du fruit, et du fruit qui demeure; que cet apôtre, que j'entreprends au milieu de vous, est une des raisons d'être de ma vocation sacerdotale; que les résultats, si je réponds à la pensée et au dessein de Dieu et à sa grâce, en seront éternels!

## INSTRUCTION DU SOIR

### INTELLIGENCE DE LA VIE SACERDOTALE

(QUI MANET IN ME, ET EGO IN EO)

*Qui manet in me, et ego in eo,  
hic fert fructum.*

(Joan. xv, 5.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

L'origine, la raison d'être et le but de notre vocation sacerdotale, tel a été le sujet de notre première instruction sur le quinzième chapitre de saint Jean, ce chapitre où nous nous proposons de puiser le principal enseignement de notre retraite. D'après les déclarations formelles de Jésus-Christ, nous sommes, au sein de l'humanité, des créatures très authentiquement élues en vue d'une marche ascendante vers la sainteté, et d'une fécondité surnaturelle à l'égard des âmes, ayant pour terme final la gloire de Dieu: *Elegi vos... ut fructum afferatis... In hoc clari-*



qui sait? l'imminence de ma fin, conséquemment l'urgente nécessité de mettre la main à l'œuvre, au lieu de différer encore, sous prétexte que plus tard je ferai mieux. Plus tard! qui donc me garantit le lendemain et un avenir? *Qua hora non putatis*, avez-vous dit. C'est assez clair. Plusieurs de mes frères étaient là, dans cette chapelle, l'an dernier, qui n'y sont plus aujourd'hui. L'appel suprême s'est fait entendre pour eux; il leur a bien fallu y répondre sans délai. Paix sur leur tombe, paix sur leur âme; mais que je sache donc m'instruire pour mon propre compte, que je sache voir: *Ut videam*.

Oui, messieurs et vénérés confrères, entrez dans ces dispositions tout de suite. Ayez le réel et loyal désir de faire honneur au don de Dieu.

Et laissez-moi vous déclarer que, pour ma part, je m'applique, jusqu'à en être ému, le texte que nous venons de méditer ensemble. Je me représente que j'ai été choisi, que j'ai été engagé dans le ministère de la prédication, pour porter du fruit, et du fruit qui demeure; que cet apôtre, que j'entreprends au milieu de vous, est une des raisons d'être de ma vocation sacerdotale; que les résultats, si je réponds à la pensée et au dessein de Dieu et à sa grâce, en seront éternels!

## INSTRUCTION DU SOIR

### INTELLIGENCE DE LA VIE SACERDOTALE

(QUI MANET IN ME, ET EGO IN EO)

*Qui manet in me, et ego in eo,  
hic fert fructum.*

(Joan. xv, 5.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

L'origine, la raison d'être et le but de notre vocation sacerdotale, tel a été le sujet de notre première instruction sur le quinzième chapitre de saint Jean, ce chapitre où nous nous proposons de puiser le principal enseignement de notre retraite. D'après les déclarations formelles de Jésus-Christ, nous sommes, au sein de l'humanité, des créatures très authentiquement élues en vue d'une marche ascendante vers la sainteté, et d'une fécondité surnaturelle à l'égard des âmes, ayant pour terme final la gloire de Dieu: *Elegi vos... ut fructum afferatis... In hoc clari-*

*ficatus est Pater meus, ut fructum plurimum afferatis*<sup>1</sup>.

Savoir nettement ce que nous sommes, ce que nous devons être et ce que nous devons faire, c'est beaucoup déjà. Il nous reste pourtant à connaître par quels moyens, à l'aide de quelles ressources nous réaliserons ce que notre destinée comporte, et ce que Dieu attend de nous.

Or, avec la même précision qu'il a mise à nous indiquer le but à poursuivre, le but à atteindre, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous indique en deux mots la plus simple et la plus sûre façon d'aboutir. « Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là porte beaucoup de fruits. » Remarquons-le bien : l'assurance donnée est souveraine. Elle est indépendante des lieux et des temps. Elle vaut par soi. Dans l'expression dont il use, Jésus n'introduit pas de limites, d'atténuations ni de réserves. Il ne laisse pas entendre qu'en face de certaines éventualités, au milieu de certaines difficultés exceptionnelles, sa belle promesse pourra subir un démenti. C'est d'une manière générale, universelle et absolue, qu'il affirme ce qu'il affirme, savoir, que partout et toujours, si les conditions qu'il promulgue sont posées, l'effet s'ensuivra : *Qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum.*

<sup>1</sup> Joan. xv, 8.

Quelle consolation, messieurs! tenir de nos deux mains le secret véridique de la fécondité de nos vies sacerdotales! Mais, en même temps, quel surcroît de responsabilité, et combien redoutable! Car enfin, plus les moyens à l'aide desquels nous pourrions donner à notre vocation toute sa mesure, lui faire produire tous ses fruits, sont à notre portée, plus aussi sera rigoureux pour nous le compte à rendre de l'usage que nous aurons fait ou non de cette facilité même. Il nous faut donc essayer de bien comprendre ce qu'il y a dans ces mots : *Qui manet in me, et ego in eo...* Peut-être leur brièveté et leur simplicité cachent-elles plus d'exigences que de prime abord, et sous l'influence d'une habitude d'interprétation toute faite, nous ne serions disposés à le croire.

Pour réaliser cette sorte de compénétration et d'immanence de Jésus-Christ en nous, de nous en Jésus-Christ, suffira-t-il que nous ayons la foi, que nous ne doutions d'aucune des vérités révélées, depuis le *Verbum caro factum est* jusqu'à l'Eucharistie, jusqu'à l'établissement de l'Église, jusqu'au magistère infallible de Pierre et de ses successeurs?... Non. Suffira-t-il que notre vie soit habituellement exempte du péché grave, de ces abdications caractérisées et criminelles d'où tout d'un coup peut éclater le scandale?... Non. Suffira-t-il que nous déployions un certain zèle dans l'exercice de notre ministère?... Non encore. C'est là un *minimum*, faute duquel tout serait



perdu, mais qui ne donne pas à qui s'y arrête et s'en contente le droit de penser qu'il répond véritablement à la pensée du Christ.

Étudions à fond la parole évangélique. Essayons, je le répète, de comprendre ce qu'elle contient et exige, 1° dans l'ordre de l'intelligence, 2° dans l'ordre de la volonté, 3° dans l'ordre de l'activité; en d'autres termes, comment elle s'adresse à notre être entier, l'inspire, le domine, le conduit: *Da mihi intellectum.*

« Vous m'appelez Maître, dit Jésus à ses disciples, à ceux qu'il élèvera plus tard à l'honneur du sacerdoce, et vous faites bien, car je le suis: *Vocatis me magister, et bene dicitis, sum et enim* <sup>1</sup>. »

Nous savons de quelle maîtrise le Christ se réclame. Nous savons à quelle vérité il déclare devant Pilate avoir mission de rendre témoignage. *In hoc natus sum et veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati* <sup>2</sup>.

S'il est permis d'user de cette façon de dire, il y a pour l'intelligence humaine les vérités au pluriel et la vérité au singulier.

<sup>1</sup> Joan. XIII, 13. — <sup>2</sup> Joan. XVIII, 37.

Les sciences mathématiques, astronomiques, physiques, la géologie, la géographie, l'histoire, la littérature, les arts, tout autant de vérités, d'aspects de vérité, que la légitime curiosité de notre esprit explore pour l'utilité ou l'agrément de notre vie.

Rien de tout cela cependant ne nous est absolument indispensable. Nous pourrions à la rigueur ignorer ces choses, dont pas une n'éclaire et ne résout la question capitale de notre destinée.

Tandis qu'il nous est nécessaire à tous de connaître notre origine et notre fin; le pourquoi et le comment de notre existence; la règle de nos devoirs envers Dieu, s'il y a un Dieu; le code de nos obligations envers nos semblables, si les hommes sont nos frères; enfin ce qui nous attend de l'autre côté de la vie, survivance ou néant.

De prétendre que de tels problèmes sont inabordable, demeurent insolubles; que le meilleur et le plus sage devant le mystère qui les recouvre est d'avouer notre impuissance; d'élever l'agnosticisme à la hauteur d'un principe transcendant, n'est qu'une fausse gageure. A tout prix nous avons besoin de savoir, nous voulons savoir.

... Obstinement, le désir qu'on exile  
Revient errer au bord du gouffre défendu <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ackerman.

Quelque attrayant qu'il soit, nous abandonnerions, s'il le fallait, le luxe des vérités *accessaires*; mais nous attendons, nous exigeons qu'on nous donne la vérité *essentielle*.

Eh bien! sans insister davantage, c'est sur ce terrain de la vérité essentielle, disons pour plus de clarté et d'exactitude, de la vérité religieuse que se place Jésus-Christ, et là il demeure sans rival. Il parle avec une plénitude d'autorité dont on n'avait pas l'idée : *Docens eos, sicut potestatem habens*<sup>1</sup>. Personne n'a jamais parlé comme lui : *Numquam sic locutus est homo, sicut hic homo*<sup>2</sup>. Il a conscience de mériter le titre de Maître : *Vocatis me magister, bene dicitis, sum etenim*.

Comme les Apôtres, messieurs, nous le saluons de ce nom, avec quel infini respect et avec quel bonheur! Songez donc que nous ne sommes tenus dans notre soumission et notre docilité à aucune hésitation, que nous ne devons même nous en permettre aucune. Quand nous avons affaire à des maîtres ordinaires, quelle que soit la supériorité de leur enseignement, nous réservons toujours un droit de contrôle :

*Nullius addictus jurare in verba magistri*<sup>3</sup>.

C'est là de notre part une prudence motivée; car il peut se faire que, sur un point ou sur un

<sup>1</sup> Matth. VII, 29. — <sup>2</sup> Joan. VII, 46. — <sup>3</sup> Hor. *Epist.*

autre, celui que nous écoutons se trompe, et que nous ayons raison contre lui. A l'école de Jésus-Christ, rien de semblable. Nous sommes assurés par avance que tout ce qu'il dit est l'expression réelle, adéquate, de la vérité. Nous nous sentons en sécurité pleine et absolue.

Oui, nous acceptons Jésus pour Maître, sincèrement, loyalement, sans nulle arrière-pensée ni crainte. De ce chef, d'une certaine manière, nous réalisons déjà, dans l'ordre intellectuel, le *qui manet in me et ego in eo*.

Mais que de degrés dans la foi, messieurs! que de nuances dans la qualité de la foi! L'intégrité de soumission doctrinale qui constitue l'orthodoxie stricte a, certes, une très grande valeur qu'il ne faut ni méconnaître ni déprécier. Aux temps difficiles où nous sommes, sous l'assaut ininterrompu des objections de toute provenance qui ne nous laissent ni repos ni trêve, pour peu que nous entendions l'écho de ce qui se dit et de ce qui s'écrit, et nous devons l'entendre, c'est quelque chose de louable que de conserver intact le trésor de notre croyance: *virginium fidei decus*. Pouvons-nous cependant nous contenter de l'orthodoxie pure, nous prêtres, appelés par vocation à pénétrer plus avant toujours dans la pensée de Jésus-Christ, à nous laisser toujours plus aussi pénétrer du rayonnement de sa lumière et de sa vérité?

Saint Paul félicite les fidèles de Thessalonique de ce que leur foi grandit, *quoniam*



*supercrescit fides vestra*<sup>1</sup>. Il y a donc une croissance, un progrès de la foi dans les âmes chez le simple chrétien, à plus forte raison chez le prêtre. La foi n'est donc point une certitude qui, lorsqu'elle est acquise, décidément acquise, à la façon d'une certitude mathématique par exemple, ne comporte plus de développement. Admettez-vous, messieurs, qu'un chrétien intelligent garde toute sa vie la croyance élémentaire qu'il a reçue sur les bancs du catéchisme, sans nul effort pour en asseoir les bases ni en étendre les proportions? Admettez-vous surtout qu'un prêtre, au sortir de ses années de grand séminaire, se dise : C'est fini, je n'ai plus rien à apprendre. J'emporte mon bagage d'enseignements théologiques. Je veillerai à n'en jamais rien perdre, mais je ne ferai rien davantage.

*Supercrescit fides vestra*. Le don de Dieu naturel et surnaturel a pour loi de grandir, de s'épanouir par une libre coopération de celui qui l'a gratuitement reçu. Votre foi sacerdotale, messieurs et vénérés confrères, n'a pas légitimement pu être enfouie dans votre âme de vingt-cinq ans. Ne dites pas que vous ne l'avez point perdue. Souvenez-vous du serviteur de l'Évangile. Cela ne saurait suffire. Il faut des progrès. Or en cette saison de vie où vous êtes aujourd'hui même, dans la maturité de l'âge ou vers le soir, pouvez-vous rendre le témoignage

<sup>1</sup> II Thess. 1, 3.

de mieux réaliser qu'au début le *qui manet in me et ego in eo*, appliqué à l'intelligence des enseignements du Christ?

Écoutez encore saint Paul dans l'épître aux Hébreux : « A cause du temps écoulé, vous devriez être des maîtres accomplis, et vous avez besoin qu'on vous enseigne les premiers éléments de la parole de Dieu. *Quum debueritis esse magistri propter tempus, rursum indigetis ut vos doceamini quæ sint elementa exordii sermonum Dei*<sup>1</sup>. Sans doute, messieurs, tout ce que nous saisissons en ce monde, de la parole de Dieu, de la révélation, ne sera jamais qu'une initiation médiocre, une lueur voilée d'ombres... *elementa exordii sermonum Dei*. Mais au moins faut-il que nous ne négligions rien de ce qui peut nous instruire.

Ce qui peut nous instruire, c'est l'étude. Si depuis notre ordination jusqu'à cette heure, en dépit des difficultés qu'un ministère actif crée pour les uns, que l'isolement et ses lassitudes créent pour les autres, vous étiez demeurés fidèles à la résolution que vous avez dû prendre, que vous avez certainement prise, de poursuivre le labeur commencé; si chaque jour, avec une indomptable persévérance, vous vous étiez penchés sur quelque grand traité de théologie, choisi du reste à votre gré; si vous aviez appliqué votre esprit à faire, autant qu'on le puisse faire

<sup>1</sup> Hebr. v, 12.



ici-bas, le tour de ce monument de vérité dont la base est Dieu, dont l'Incarnation et la Rédemption sont les magnifiques dépendances, dont l'Église, les sacrements, la grâce, sont l'épanouissement sublime, avouez que votre foi se serait affermie et dilatée bien au delà des limites où elle paraît être demeurée stationnaire. Connaître de Dieu et de son œuvre tout ce que le Christ en a connu, chimère! il faudrait presque dire : impiété et fol orgueil! Mais pouvoir progressivement accroître en soi, par un travail régulier et soutenu, la connaissance initiale, pouvoir se rapprocher de la science qu'a possédée notre Maître, et qu'il ne désire rien tant que de nous communiquer : *Quæcumque audiivi a Patre meo, nota feci vobis* <sup>1</sup>, et ne rien faire, de quel nom convient-il de qualifier une si désolante incurie? Messieurs, un sérieux examen de conscience sur ce point, je vous en conjure. Nous avons tous des reproches à nous adresser, et personne mieux que chacun de nous ne sait lesquels.

Ce qui peut nous instruire, c'est la méditation quotidienne, l'habituelle et classique oraison du matin, l'étude toujours, mais l'étude où le cœur se met de la partie, où la science, comme dit Bossuet, se tourne à aimer. Je n'ai pas l'intention ici d'accréditer auprès de vous l'excellence de l'oraison. Il y faudrait un long discours, et

<sup>1</sup> Joan. xv, 15.

du reste je n'aurais rien à vous apprendre. Théoriquement, nous savons tous à quoi nous en tenir. Je me contente de vous rappeler que sur ce point encore vous devez, pendant la retraite, vous examiner sérieusement.

*Secus pedes ejus*, Madeleine est aux pieds de Jésus; elle écoute. Jésus affirme qu'elle a choisi la meilleure part : *Optimam partem elegit* <sup>1</sup>.

Nous aussi, messieurs, en chacune de nos journées, et de préférence au début, nous devons nous réserver un temps de recueillement sacré, où plus près du Maître, devant le crucifix ou le tabernacle, *secus pedes ejus*, nous écouterons parler en nous la vérité vivante : *Magister adest et vocat te* <sup>2</sup>.

Plus nous prendrons goût à ces colloques intimes, plus nous y introduirons de dispositions affectives, plus la lumière montera et grandira dans notre âme.

Jésus l'a dit : *Qui diligit me, manifestabo ei meipsum* <sup>3</sup>. La vérité exclusivement scientifique est à qui la cherche. La vérité morale et religieuse est à qui l'aime. Donnez un prêtre qui, tous les jours, scrute les enseignements de sa foi, sous l'inspiration de son cœur, qui s'efforce de ressentir au dedans de lui ce que le Christ a senti : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu* <sup>4</sup>, et supplie ardemment son Maître bien-aimé de le mettre en quelque sorte au même

<sup>1</sup> Luc. x, 42. — <sup>2</sup> Joan. xi, 28. — <sup>3</sup> Joan. xiv, 21. — <sup>4</sup> Philip. ii, 5.



diapason que lui, de qui tout l'être vibrait et chantait en face des magnificences de l'œuvre de son Père, incontestablement vous aurez un théologien de premier ordre. Le mot *qui manet in me et ego in eo*, il aura le droit de se l'approprier et d'en faire sa devise.

Ce qui peut nous instruire enfin, messieurs, c'est l'habitude prise de remonter sans cesse du milieu même des plus absorbantes occupations vers cette contemplation du Christ, vers ce grand et noble souci : *scire Jesum Christum*<sup>1</sup>. Voyez le savant, voyez l'artiste, l'orateur, le poète... Une fois possédés par une idée ou par un rêve, ils n'y échappent pour ainsi dire plus. En dehors des moments officiels où ils s'appliquent à poursuivre : celui-ci, une découverte physique ou chimique; cet autre, la création sur la toile ou le marbre d'une vision enchantée du beau; cet autre, les ressources à déployer pour faire triompher sa cause; cet autre, la grâce, la couleur, le rythme propres à mieux traduire son âme; en dehors, dis-je, des heures de travail technique, ils ne cessent pas de travailler. Le *mens divinius* hante leur vie. Obligés qu'ils sont de se prêter aux exigences familiales ou sociales, on sent, on devine, qu'ils demeurent intérieurement attachés à leur œuvre aimée et absorbés par elle.

Pourquoi, messieurs, n'en serait-il pas de

<sup>1</sup> I Cor. II, 2.

même de nous? Pourquoi la séduction des enseignements de Jésus-Christ ne reviendrait-elle pas incessamment nous provoquer à mieux voir, à mieux comprendre? Nous ne découvririons pas des choses nouvelles, nous nous pénétrerions davantage des choses connues. Le progrès ne se ferait pas en surface, mais en profondeur. N'est-il pas évident que cette continuité de lumière, à petite dose, voulue, cherchée, cultivée, s'ajouterait merveilleusement à la puissance de l'oraison et de l'étude, pour développer en nous notre foi?

Et tout cela, messieurs et vénérés confrères, afin de réaliser de plus en plus, intellectuellement parlant, le *qui manet in me, et ego in eo*, d'où s'ensuivra la fécondité de notre ministère et de notre vie : *Hic fert fructum multum*.

## II

Faisons de notre texte évangélique, à la volonté, l'application que nous venons d'en faire à l'intelligence.

« Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, c'est-à-dire celui qui de tous points, dans toute la mesure possible, modèlera sa volonté sur la mienne, celui-là produira du fruit, beaucoup de fruit : *fructum multum*.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu et homme, dans sa perfection théandrique, avait deux volontés, une volonté divine et une volonté humaine, la seconde, absolument et harmonieusement soumise à la première. Nous n'en sommes plus aux longues et laborieuses querelles du monothélisme, l'hérésie peut-être où la subtilité fut poussée le plus loin. Nous professons le dogme de la dualité des volontés dans le Christ, exigée par l'intégrité de la dualité des natures.

La volonté divine en Jésus, la volonté du Verbe dépasse, et ce n'est point de celle-là que nous devons ici faire l'objet de notre méditation. Au contraire, sa volonté d'homme, identique à la nôtre quant à son essence, se prête à notre étude, à notre admiration et à notre imitation.

Jésus-homme, l'Évangile en fait foi presque à chaque page, n'a eu de volonté humaine que pour la plier et la tenir sans interruption, sans solution de continuité aucune, sous la dépendance aimée de la volonté de son Père. Et c'est là pour nous le grand exemple. *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis*<sup>1</sup>.

Toute une part de ce noble et glorieux assujettissement lui était facile. Bien que semblable à nous par sa nature humaine, conséquemment par sa volonté humaine, Jésus-homme, à cause

<sup>1</sup> Joan. XIII, 15.

du voisinage sacré du Verbe, de l'union hypostatique avec le Verbe, ne pouvait pas vouloir le mal. *Tentatum per omnia pro similitudine, absque peccato*<sup>1</sup>. *Sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus*<sup>2</sup>. Et mieux que toutes ces affirmations de l'Apôtre, la déclaration formelle du Christ lui-même : *Quis ex vobis arguet me de peccato*<sup>3</sup>? Jésus a eu des mérites, et quels mérites! sa volonté s'étant librement exercée dans le sens du bien, comme nous le dirons tout à l'heure, mais il n'a pas eu le mérite de ne pas pécher. Fût-ce au plus imperceptible degré, fût-ce dans la rapidité d'un instant plus prompt que l'éclair, il ne pouvait pas vouloir le mal. Supposer le contraire serait une grossière erreur. Ce serait un blasphème de le dire.

Il n'en va pas de même pour nous, messieurs, *Homo peccator sum*<sup>4</sup>. Cet aveu du Prince des apôtres, le juste sentiment de la vérité l'impose et l'arrache à chacun de nous. Saint Jean insiste : *Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est*<sup>5</sup>. La concupiscence en nous, triste héritage de la déchéance primitive, incline notre volonté au péché et l'y entraîne.

Et alors que conclure? Ceci, messieurs et vénérés confrères, qui est, en vérité, fort simple.

C'est que, si nous ne pouvons pas prétendre

<sup>1</sup> Hebr. IV, 15. — <sup>2</sup> Hebr. VII, 26. — <sup>3</sup> Joan. VIII, 46. — <sup>4</sup> Luc. V, 8. — <sup>5</sup> I Joan. I, 10.



à une absolue immunité du mal, du moins nous nous efforcerons d'en restreindre dans nos vies l'invasion et l'empire. Pécheurs, soit. Bon gré, mal gré, nous sommes condamnés à l'être; mais pour Dieu! que ce soit le moins possible. Prêtre et pécheur de parti pris, de profession, sont deux états qui se repoussent dans une antinomie et contradiction flagrantes.

Il y a un degré de péché où nous ne devons pas tomber, et d'où, si nous avons eu le malheur d'y tomber, nous devons sortir au plus vite. Il y a une nature de péché que nous devons particulièrement fuir, puisque, devant Dieu et devant les hommes, nous avons fait le serment sacré d'y échapper jusqu'à notre dernier souffle. Oui, si misérables que nous soyons de nous-mêmes, la grâce aidant, il faut que nous puissions passer dans le monde le front haut et d'une certaine façon, à certains égards, répéter la fière parole de notre Maître et modèle Jésus : *Quis ex vobis arguet me de peccato?* On ne s'y trompera pas autour de nous. On saura bien que nous n'avons point la prétention de nous déclarer meilleurs que nos frères, d'une supériorité absolue et sans ombres. On comprendra à quelle dignité et fidélité relative nous faisons allusion, et on ne refusera pas de nous croire. Même au sein des suspensions et des malveillances qui le harcèlent, le prêtre vraiment prêtre s'impose au respect, et, s'il ne vient pas toujours à bout d'enchaîner les méchancetés exté-

rieures, les hommages silencieux qu'il provoque suffisent. Quand nous en serons là, messieurs; quand décidément nous ne ferons plus que subir l'inévitable loi de la fragilité humaine sur les points accessoires de la vie quotidienne; quand nous souffrirons sincèrement de cette fragilité même et chercherons à la combattre, comme les saints, à l'amoindrir, à la réduire, nous aurons mis entre Jésus-Christ et nous, de ce premier chef, *declina a malo*, toute la ressemblance à laquelle il nous soit possible d'atteindre.

Restera de l'imiter dans l'usage qu'il a fait de sa volonté pour le bien. *Fac bonum* <sup>1</sup>.

Or quel a été pour lui le bien suprême où sa volonté s'est portée ardemment et toujours? La volonté de son Père. Ses déclarations réitérées semblent tout ramener à ce point central. On ne peut pas faire l'hypothèse d'un seul instant où le moindre désaccord se serait produit entre ses préférences propres et le vouloir de Dieu. Il n'avait pas de préférences propres. Par avance il s'en était dépossédé librement, au profit de celles de Dieu. Vous connaissez aussi bien que moi les textes qui prouvent cette assertion. Évoquons-en quelques-uns, de notre souvenir. C'est en son nom que David avait dit : *Ecce venio, in capite libri scriptum est de me ut facerem voluntatem tuam* <sup>2</sup>. Et Lui-même, dans l'Évangile : *Descendi de cælo, non ut faciam vo-*

<sup>1</sup> Psalm. xxxvi, 27. — <sup>2</sup> Psalm. xxxix, 8.



*luntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me*<sup>1</sup>... *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me*<sup>2</sup>... *Ego, quæ beneplacita sunt ei, facio semper*<sup>3</sup>... Saint Paul résume tout en ce mot connu : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*<sup>4</sup>. Comme l'aiguille de la boussole s'oriente invinciblement à l'étoile polaire, la volonté humaine du Christ, de la crèche à la Croix, n'a pas cessé de s'orienter à la volonté divine.

Jésus a tout accepté du dessein divin à son égard; il a tout embrassé avec un inexprimable élan, il a tout aimé d'amour. Tantôt ce dessein d'en haut se révélait à lui directement, tantôt il l'entrevoyait à travers les agissements des créatures mal inspirées et qui abusaient de leur liberté; son adhésion sincère et plénière ne se troublait pas, n'hésitait pas. A la lettre, et il le dit expressément, il ne vivait que pour son Père. *Vivo propter Patrem*<sup>5</sup>. Vie d'obscurité à Nazareth, vie d'apostolat pendant trois années, conditions de cet apostolat, succès de loin en loin, le plus souvent luttés, oppositions, contradictions, finalement immolation sur le Calvaire, tout pour lui rentrait et se rangeait sous la formule unique : *Voluntatem ejus qui misit me*.

Qu'en pensez-vous, messieurs? Ne voyez-vous pas, jusqu'à l'évidence, que c'est là en effet qu'il

<sup>1</sup> Joan. vi, 38. — <sup>2</sup> Joan. iv, 34. — <sup>3</sup> Joan. viii, 28. — <sup>4</sup> Phillip. ii, 8. — <sup>5</sup> Joan. vi, 58.

en faut venir : prendre de nos deux mains consacrées notre volonté fuyante, mobile, hélas! quelquefois rebelle, la soumettre sans cesse à la volonté de Dieu, quels que soient les circonstances et les temps.

Nous avons voulu être prêtres. Nous avons eu des motifs ou personnels ou suggérés par nos directeurs de croire que c'était notre vocation d'entrer dans les saints Ordres. Nous nous sommes voués au sanctuaire. C'a été le point de départ. *In capite libri scriptum est ut facerem voluntatem tuam*. Nous ne nous démentirons pas. Nous maintiendrons intacte et ferme notre première volonté. Nous ne regarderons jamais en arrière et n'accueillerons aucun regret. Notre cher sacerdoce, nous l'entourerons jusqu'à nos cheveux blancs, jusqu'au bord de nos tombes, d'une estime, d'une admiration, d'une reconnaissance, d'une fidélité croissantes.

Consacrés par l'ordination sacramentelle, nous avons voulu, sur la décision de nos supérieurs, nous employer à cette forme ou à cette autre de dévouement et de zèle. Tant que l'obéissance nous retiendra où nous sommes, nous voudrons tout ce qui sera de nature à rendre notre ministère plus fructueux. A la tête d'une paroisse, parmi les enfants et les adolescents d'une maison d'éducation, dans la direction d'une communauté pieuse, appelés à la prédication comme missionnaires, nous voudrons, je le répète, non pas d'une volonté vague et indéterminée, mais



chaque jour, à chaque instant du jour, ce qui est le dessein de Dieu sur nous pour le bien des âmes.

Ici ou là, nous rencontrerons des contrariétés, des difficultés, des insuccès, des lassitudes. Nous voudrions ce complément de nos fonctions professionnelles, cet arôme d'immolation, qui, depuis le Calvaire et Gethsémani, entre comme condiment nécessaire dans toutes les existences modelées sur la sainte existence de Jésus. Nous ne ferons pas de réserves; nous ne distinguerons pas entre une souffrance ou l'autre; nous n'aurons pas de nuances ni de catégories de générosité. Purement et simplement, nous nous soumettrons partout et toujours. *Quæ beneplacita sunt eis, facio semper.*

Et nous voudrions, messieurs, pour parachever de plus en plus notre ressemblance avec Jésus-Christ, non seulement accepter, mais aimer qu'il en soit ainsi. Subir la volonté de Dieu! Non; c'est le lot des esclaves que la sujétion forcée. Accepter la volonté de Dieu! oui; mais l'intelligence toute seule le demande et l'exige. Aimer la volonté de Dieu, l'aimer d'esprit et de cœur, comme le Christ, il y faut tendre. Là commence la beauté du bien total, la splendeur et l'attrait de la perfection.

Et là Jésus nous reconnaît pour siens, nous attache tendrement à lui, nous pénètre de sa grâce, de sa vie et de sa fécondité. *Qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum.*

## III

Quelques mots encore. Il nous reste à dire de notre activité, sous l'inspiration et l'entraînement du Christ, pour rendre notre union avec lui plus étroite, ce que nous avons dit de notre volonté et de notre intelligence.

Si nous croyons que Dieu, Créateur, est la source de l'être de toute créature, il va de soi que toute créature, dans la dépendance nécessaire où elle se trouve constituée vis-à-vis du Créateur, a pour loi essentielle de faire remonter vers lui, de faire aboutir à lui, l'hommage incessant de son activité. N'ayant rien qui lui soit propre, rien qu'elle se soit donné à elle-même, on ne voit logiquement pas de quel droit elle s'attribuerait une part quelconque de ses facultés mises en œuvre. *Res clamat Domino.* Le vieil adage de justice, dans les questions de propriété, est ici d'une évidence hors ligne et comporte la plus entière application. Une créature, quelle qu'elle soit, qui, oublieuse de son origine et de sa fin, se reploie sur elle-même, s'érige en but égoïste de ses efforts, manifestement c'est le renversement des situations, c'est le désordre.

Aucune des créatures inférieures, dans l'im-



mense univers, n'échappe à sa loi constitutive. *Benedicite, omnia opera Domini, Domino*<sup>1</sup>. Des profondeurs les plus reculées du firmament, jusqu'à la terre qui nous porte, l'hymne de la création à son Auteur ne s'interrompt jamais. L'astre verse sa lumière, la fleur donne son parfum, l'oiseau gazouille, le fleuve court, les mers étendent leurs grandes eaux, les montagnes élèvent leurs beaux sommets, sans nulle violation des droits du Maître Tout-Puissant. Ce muet et inconscient hommage ne souffre pas d'exceptions.

Où l'exception commence, c'est à la créature intelligente et libre, à l'homme. L'homme, qui connaît sa loi, non moins rigoureuse pour lui, certes, que pour les êtres inanimés ou irrationnels échelonnés jusque vers les bords du néant, au-dessous de lui, devrait mettre sa gloire à la remplir. Il met son fol orgueil à s'y dérober. Il ose bien prétendre être le point d'aboutissement des dons qu'il a reçus. Ce qu'il fait de sa pensée et de ses mains, il prétend le retourner de son côté et à son profit. Il se substitue à l'ayant droit par excellence. C'est comme si l'encensoir, devant l'autel, réabsorbait pour soi la fumée odorante qui monte de sa coupe d'or. Répétons-le : cela, c'est le désordre.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a procédé tout autrement. *Non quaero gloriam meam*<sup>2</sup>. « Je ne

<sup>1</sup> Dan, III, 57. — <sup>2</sup> Joan, VIII, 50.

cherche pas ma gloire, » a-t-il pu dire dans la plus absolue vérité du mot. Tout ce qu'il avait de qualités, de facultés, de puissance intellectuelle et physique, il l'orientait incessamment vers son Père, sans en rien retenir, sans vouloir en rien retenir pour lui. Son humanité tout entière, il l'employait, avec une sorte de jalousie d'un nouveau genre, à servir Dieu, les intérêts de Dieu, la gloire de Dieu. La théologie nous aide à nous rendre compte de ce désintéressement magnifique. Dans la nature humaine du Christ, vous le savez, messieurs, encore bien qu'elle fût semblable à la nôtre, il ne se rencontrait pas de *moi* humain. Intelligence, volonté, liberté, sensibilité, imagination, organes corporels, tous ces attributs, tout cet apanage de l'humanité, au lieu d'être supportés par un moi créé et fini, comme ils le sont en chacun de nous, en Jésus s'appuyaient directement à la personne même du Verbe, au *moi* divin. En sorte que son activité d'homme, quelle qu'elle fût, se portait sans cesse d'un ferme élan, d'un plein vol, à Dieu. Oui, en Jésus-Christ, pour la première fois, ce spectacle a été donné au ciel et à la terre, d'une nature humaine intégralement dépouillée et vide de toute complaisance en elle-même, et jusqu'au dernier atome de ses forces, consacrée aux droits transcendants de Dieu, à la façon du monde matériel, avec la conscience, la liberté et l'amour en plus. Saluons en Jésus, messieurs et vénérés confrères, l'idéal



vivant des rapports de l'homme à Dieu, l'idéal, par conséquent, de la religion.

*Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.* Il en faut tout de suite tomber d'accord. Nous ne pouvons aspirer à une pleine et parfaite ressemblance. Mais, d'une pleine et parfaite ressemblance au point où nous sommes, quelle distance, messieurs, quel abîme!

Les saints, mieux inspirés que nous sans égaler le modèle suprême, ont eu cependant le sens de ce qu'ils devaient être pour se rapprocher de lui, et ils se sont efforcés à l'être. La bienheureuse Marguerite-Marie, simple femme, pauvre religieuse de la Visitation, disait : « Tout de Dieu, rien de moi; tout pour Dieu, rien pour moi; tout à Dieu, rien à moi. » C'était l'affirmation énergique des situations et des rôles entre elle et Dieu. Autant qu'il fût possible à une créature de le répéter pour son compte, c'était le mot du Christ : *Non quæro gloriam meam.* J'aspire à n'avoir de vie et d'activité que pour la faire servir aux droits sacrés et aimés du Créateur.

Et nous, messieurs, et nous! Soyons sincères. Entendez comment, dans son splendide traité de l'Incarnation, au livre intitulé : *de Christo sacerdote*, Thomassin, parlant de lui avec une humilité et des regrets qui l'honorent, parle de nous tous. Ce désintéressement, pourtant rationnel et logique, lui paraît être d'une rareté déses-

pérante. *Id vix vel paucitas perfectorum obtinet; quam plurimum sædissima laudis ingluvie, victimas Deo offerendas, prælambimus et contaminamus.*

En tout ce qui vient de nous, et dont le Créateur a nécessairement le droit de réclamer et d'attendre l'hommage, nous commençons par prendre notre part, nous nous servons les premiers, comme des enfants qui s'adjugent glou-tonnement la primeur des gourmandises mises à leur portée. La traduction littérale est presque impossible, tant le réalisme du tableau est expressif.

*Non quæro gloriam meam.* C'est presque tout le contraire qui est vrai pour nous et qui compose notre devise à rebours. Constamment, dans les plus grandes occasions et dans les plus insignifiantes, nous avons, d'instinct, souci de nous d'abord. Il faut que nos moindres avantages, nos moindres entreprises, nos moindres succès, caressent notre amour-propre. Prêtres de paroisses, directeurs d'œuvres, professeurs, prédicateurs, nous entendons bien que pas un de nos mérites, — et Dieu sait si nous les exagérons jusqu'à en être ridicules, — n'échappe à l'attention et à l'admiration de la galerie, *sædissima laudis ingluvie*. Le moi partout! le moi toujours! La belle affaire, en vérité, quand nous aurons ainsi jeté en pâture à notre moi ce que le Créateur daigne attendre, *victimam Deo offerendas*. O misère! Et dire que moi qui vous parle, messieurs,



dans le moment même où je vous parle, je ne suis pas sûr de m'affranchir de son humiliante tyrannie, et de ne pas me préoccuper sottement de l'impression que je puis produire sur vous! Laissez-moi donc au moins, de toute la sincérité de mon âme, protester contre ce déni de justice et de bon sens, si j'en suis coupable.

Le moi est haïssable, a écrit Pascal sous la dictée de sa ferme et inexorable raison. Il l'est chez tous; mais, messieurs, combien plus chez le prêtre, imitateur né de Jésus-Christ!

Nous l'avons dit, il ne s'agit pas pour nous, dans les conditions où nous sommes, avec notre moi humain inaliénable, de réaliser la perfection du Christ. Nous ne viendrons jamais à bout de nous dépouiller absolument de retours intéressés sur nous-mêmes. Quelque vigilance que nous déployions, il faut nous attendre aux surprises; il faut nous résigner à de pénibles contradictions, malgré nos plus sincères désirs. Mais qu'il soit bien admis et décidé que nous aurons en principe l'intelligence, l'amour, le culte de la droiture et de la pureté des intentions dans toutes nos œuvres; que nous n'en entreprendrons jamais aucune, sans l'avoir en quelque sorte consacrée d'avance par l'offrande que nous en ferons à Dieu. *Non quæro gloriam meam.* S'il se mêle ensuite un peu de faiblesse à ce bon mouvement, nous le regretterons sans nous décourager, et essayerons, à nouveau, de mieux faire.

Et alors Jésus, voyant que nous nous efforçons loyalement à le suivre, nous accueillera, nous bénira, nous murmurerà au cœur sa douce parole: *Qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum.*

Que pensez-vous, messieurs, de cette doctrine? de l'ampleur ainsi donnée au *qui manet in me et ego in eo*, jusqu'à devenir la prise de possession de tout l'être, au lieu de rester un simple ensemble de dispositions négatives, qui consisteraient à ne pas sortir de l'orthodoxie, à ne pas vivre en état de péché mortel, à ne pas être un ambitieux vulgaire? Ne vous paraît-il pas évident que la vraie fécondité de nos vies sacerdotales ne saurait être à si bas prix; que, pour avoir l'honneur d'y prétendre et d'y atteindre, il faut autre chose, ce que nous venons d'essayer d'expliquer, et de mettre en lumière: la compénétration vivante et incessante de Notre-Seigneur Jésus-Christ en nous, rendue toujours plus facile par notre application à nous y prêter toujours mieux?

Une prière de saint Paul, en faveur des chrétiens d'Éphèse, terminera ce discours. Entendez le grand Apôtre: *Hujus rei gratia, flecto genua mea ad Patrem Domini nostri Jesu Christi*<sup>1</sup>. Que va-t-il donc demander de considérable, qu'il prélude par cette prostration à deux genoux? *Ut det vobis virtutem corroborari in interiorum*

<sup>1</sup> Eph. III, 16.



*hominem.* Ce que saint Paul désire, ce qu'il sollicite pour ses chers disciples, c'est qu'ils deviennent des hommes intérieurs, qu'ils s'établissent dans la vie chrétienne de fond et non de surface, qu'ils en goûtent l'esprit et ne se contentent point d'en pratiquer la lettre.

*Qui manet in me, et ego in eo..., in interiorem hominem.* Même idée, même exigence sainte. Messieurs, n'est-ce point à nous, prêtres, qu'il convient surtout d'entendre et de comprendre? Et j'ajoute, à nous, prêtres de ce temps?

Quelques-uns d'entre nous, dans les paroisses populeuses, dans les villes, se dépensent à de laborieux ministères. Il peut se faire qu'ils soient victimes d'une déplorable illusion, qu'ils prennent leur activité pour une fécondité véritable. Qu'ils lisent l'Évangile. *Multi dicent mihi in illa die: Domine, Domine, nonne in nomine tuo prophetavimus?* « Seigneur, Seigneur, est-ce qu'en votre nom je n'ai pas fait œuvre de prophète? » Est-ce que je n'ai pas beaucoup prêché? Chaque dimanche, chaque jour de fête, je suis monté en chaire. J'ai multiplié les occasions d'instruire mon peuple. Je me suis adressé tour à tour aux enfants, aux jeunes filles, aux mères de famille, aux hommes, aux riches, aux ouvriers de la ville ou des champs; et tout ce labeur, je me l'imposais pour vous, je l'exerçais de votre part. *In nomine tuo, et in nomine tuo dæmonia ejecimus.* N'ai-je pas livré au démon une guerre soutenue? Que d'heures j'ai passées au confes-

sionnal, occupé à remettre les péchés! J'aimais le confessionnal; j'en avais presque la passion...: *Et in nomine tuo virtutes multas fecimus.* Les œuvres diverses que j'ai trouvées établies, je me suis appliqué à les maintenir; j'en ai créé de nouvelles. Il n'y avait qu'une voix pour reconnaître et pour louer mon zèle. Écoutez la réponse du Juge infallible, ainsi interpellé: *Et tunc confitebor illis quia nunquam novi vos.* Pourquoi ce dur et effrayant langage: *Nunquam novi vos?*<sup>1</sup> Sinon parce qu'il y a des déploiements d'activité, des surmenages, qui, faute de la sève intérieure, faute de l'union constante et fécondante avec le Christ, n'aboutissent pas.

Quelques autres, et c'est le plus grand nombre, se voient condamnés à l'impuissance apparente de rien faire. Ils se lassent, ils se laissent abattre jusqu'à la désolation et jusqu'aux larmes. Sur la foi de l'Évangile: *Messis quidem multa, operarii autem pauci*<sup>2</sup>, ils étaient venus grossir les rangs des ouvriers du Père de famille. Les âmes! la culture des âmes! la moisson des âmes! Ils avaient caressé ce rêve saint; ils en avaient vécu. Et puis, au lieu de ce noble et attrayant labeur, l'inaction, la stérilité des efforts, suivie presque fatalement d'une sorte de désespérance cruelle. Point de moissons, pas même des épis à glaner. Rien, rien, rien. Sur la foi de l'Évangile encore: *Omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut*

<sup>1</sup> Matth. vii, 22, 23. — <sup>2</sup> Matth. ix, 37.

*sororem, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros propter nomen meum, centuplum accipiet*<sup>1</sup>, ils avaient généreusement renoncé aux joies de la famille, ils avaient quitté le père et la mère, ils avaient fait le sacrifice des plus douces perspectives d'avenir. Et les voilà réduits, au fond de quelque paroisse minuscule, dans quelque presbytère délabré, à l'isolement implacable et douloureux. Pauvres amis, pauvres frères, je les ai rencontrés souvent sur mes routes apostoliques, j'ai écouté leurs confidences, je les ai vus pleurer. Oh! de quelle pitié respectueuse et attendrie j'ai compati à leur souffrance! Eh bien! qu'ils aient foi ceux-là à la bienfaisante promesse de Jésus! Là même où ils se trouvent, dans cette campagne perdue, au milieu de ce groupe insignifiant de population, encombré peut-être de malveillances et d'obstacles, ils doivent tenir pour certain que leur vie a de quoi être féconde, très féconde: *Fert fructum multum*.

Que faut-il? *Qui manet in me, et ego in eo*. Et à quoi se résume cette exigence si honorable et si douce? A devenir « un homme intérieur ».

Oui, messieurs et vénérés confrères; pour nous sauver de l'illusion des faux succès, comme pour nous sauver des fausses tristesses et du découragement, c'est la devise suprême: *Interiorum hominem*. Tout est là. *Amen!*

<sup>1</sup> Matth. xix, 29.

TROISIÈME JOUR



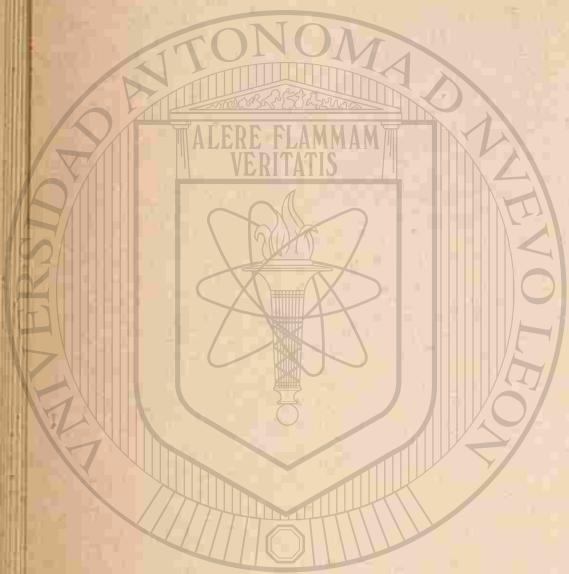
*sororem, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros propter nomen meum, centuplum accipiet*<sup>1</sup>, ils avaient généreusement renoncé aux joies de la famille, ils avaient quitté le père et la mère, ils avaient fait le sacrifice des plus douces perspectives d'avenir. Et les voilà réduits, au fond de quelque paroisse minuscule, dans quelque presbytère délabré, à l'isolement implacable et douloureux. Pauvres amis, pauvres frères, je les ai rencontrés souvent sur mes routes apostoliques, j'ai écouté leurs confidences, je les ai vus pleurer. Oh! de quelle pitié respectueuse et attendrie j'ai compati à leur souffrance! Eh bien! qu'ils aient foi ceux-là à la bienfaisante promesse de Jésus! Là même où ils se trouvent, dans cette campagne perdue, au milieu de ce groupe insignifiant de population, encombré peut-être de malveillances et d'obstacles, ils doivent tenir pour certain que leur vie a de quoi être féconde, très féconde: *Fert fructum multum.*

Que faut-il? *Qui manet in me, et ego in eo.* Et à quoi se résume cette exigence si honorable et si douce? A devenir « un homme intérieur ».

Oui, messieurs et vénérés confrères; pour nous sauver de l'illusion des faux succès, comme pour nous sauver des fausses tristesses et du découragement, c'est la devise suprême: *Interiorum hominem.* Tout est là. *Amen!*

<sup>1</sup> Matth. xix, 29.

TROISIÈME JOUR



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## MÉDITATION DU MATIN

---

### MOURIR. — DE LA MORT DU PRÊTRE

(STATUTUM EST HOMINIBUS SEMEL MORI)

---

*Statutum est hominibus semel  
mori.*

(Hebr. ix, 27.)

Une méditation sur la mort entre prêtres, bien qu'elle doive forcément ressembler à toutes celles que peuvent faire de simples chrétiens, cependant s'en distingue par quelques traits particuliers, et, si j'ose ainsi dire, par des vues et des considérations professionnelles.

I

Je remarque premièrement que pour penser à la mort, pour en entretenir la vision accoutumée et permanente, le prêtre, de par ses obligations quotidiennes, a des ressources que



les gens du monde, même les mieux disposés, ne sauraient avoir. A la diversité des occasions de se souvenir des fins dernières communes à tous, s'ajoutent pour lui des occasions spéciales très fréquentes, très pressantes, inexorables en quelque sorte, d'où l'on ne comprend pas qu'il puisse venir à bout de se distraire et de s'échapper.

C'est un de ses devoirs de lire assidûment la sainte Écriture, le bréviaire à la main d'abord, au nom d'une exigence impérieuse et sacrée; puis en dehors de l'office proprement dit, un certain temps chaque jour pour la culture et l'alimentation de son âme. Or, dans les Écritures, rien n'est plus habituellement ni plus fortement marqué que la caducité de toutes choses ici-bas et l'universelle loi de la mort. Elles sont positivement saturées de cette constatation austère. Et c'est là un des éléments de la poésie et de la mélancolie dont elles abondent et qui, même au point de vue purement littéraire, les placent au premier rang des livres que la postérité conserve et admire.

Ouvrez les Psaumes, ouvrez la Sagesse, l'Écclésiaste, l'Écclésiastique : à chaque page vous y trouverez quelque allusion à la prochaine disparition d'entre les vivants de tout ce qui vit. La vie y est comparée tour à tour à la fleur qui se fane, à l'herbe qui se dessèche, à l'eau qui s'écoule, à la fumée des toits de nos demeures qui se dissipe dans les airs, au sillage

vite effacé du vaisseau sur la mer, à la trace imperceptible de l'aile de l'oiseau à travers l'espace ». Toutes les images populaires accessibles à l'imagination des plus humbles y sont multipliées et prodiguées comme à plaisir \*.

*\* In sudore vultus tui vesceris pane, donec revertaris in terram de qua sumptus es : quia pulvis es et in pulverem reverteris. (Gen. III, 19.)*

*Post hæc introduxit Joseph patrem suum ad regem, et statuit eum coram eo : qui benedicens illi, et interrogatus ab eo : Quot sunt dies annorum vitæ tuæ? Respondit : Dies peregrinationis meæ, centum triginta annorum sunt, parvi et mali. (Gen. XLVII, 7, 8, 9.)*

*Peregrini enim sumus coram te et advenæ, sicut omnes patres nostri, dies nostri quasi imbra super terram, et nulla est mora. (I Par. XXIX, 15.)*

*Dies mei velocius transierunt quam a texente tela succiditur, et consumpti sunt absque ulla spe, memento quia ventus est vita mea. (Job VII, 6, 7.)*

*Desperavi nequaquam ultra jam vivam : parce mihi, nihil enim sunt dies mei. (Job VII, 16.)*

*Hesterni quippe sumus, et ignoramus quoniam sicut umbra dies nostri super terram. (Job VIII, 9.)*

*Dies mei velociores fuerunt cursore... pertransierunt quasi naves poma portantes, sicut aquila volans ad escam. (Job IX, 25, 26.)*

*Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis. Qui quasi flos egreditur et conteritur, et fugit velut umbra. (Job XIV, 1, 2.)*

*Ecce enim breves anni transeunt, et semitam per quam non revertar, ambulo. (Job XVI, 23.)*

*Spiritus meus attenuabitur, dies mei breviabuntur, et solum mihi superest sepulchrum. (Job XVII, 1.)*

*Locutus sum in lingua mea : Notam fac mihi, Domine,*



Dans les Évangiles, Jésus-Christ insiste sur la nécessité de ne jamais perdre de vue l'imminence de la catastrophe suprême. « Le Maître des vies viendra à l'improviste en briser le cours à la façon d'un malfaiteur, d'un voleur : *Tanquam fur et latro*. Veillez donc, vous ne savez pas quand se présentera votre Maître, si ce sera le soir, ou au milieu de la nuit, ou au premier chant du coq, ou le matin : *Qua hora non putatis*<sup>1</sup>. Veillez et soyez prêts. Le serviteur fidèle est celui qui n'est jamais surpris par le retour même précipité et inattendu de son Maître : *Beati servi illi, quos invenerit vigilantes*<sup>2</sup>. Les vierges folles sont celles qui ne se sont pas

*finem meum, et numerum dierum mearum quis est; ut sciam quid desit mihi: ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te.* (Psalm. xxxviii, 5, 8.)

*Quis est homo qui vivet et non videbit mortem?* (Psalm. lxxxviii, 49.)

*Mane sicut herba transeat, mane floreat et transeat, vespere decidat, induret et arescat, quoniam omnes dies nostri defecerunt. Anni nostri sicut aranea meditabuntur.* (Psalm. lxxxix, 6, 9 et seq.)

*Defecerunt sicut fumus dies mei, et ossa mea sicut cretium aruerunt. Dies mei sicut umbra declinaverunt, et ego sicut fenum arui. Ne revoces me in medio dierum meorum, paucitatem dierum meorum nuntia mihi.* (Psalm. cx, 4, 12, 24, 25.)

*Homo, sicut fenum dies ejus, tanquam flos agri, sic efflorescit.* (Psalm. cxii, 15.)

<sup>1</sup> Luc. xii, 40. — <sup>2</sup> Luc. xii, 37.

munies de tout ce qu'il fallait pour accueillir l'époux au moment précis de sa venue, et qui par une malencontreuse absence, dont leur incurie est la cause, s'exposent à se voir éconduites et abandonnées. » Et vingt autres passages où les mêmes avertissements se repètent, où la même doctrine s'affirme.

Les Épîtres de saint Jean, de saint Pierre, de saint Paul, à leur tour préconisent la vulgaire et élémentaire prudence qu'il y a pour toute créature à ne pas se laisser dessaisir du souvenir de sa fin<sup>1</sup>... *Tempus breve est. Præterit figura hujus mundi*<sup>2</sup>... *Statutum est hominibus semel mori*<sup>3</sup>... *Tempus resolutionis meæ*

*Homo vanitati similis factus est; dies ejus sicut umbra prætereunt.* (Psalm. cxliii, 4.)

*Omnia tempus habent, et suis spatiis transeunt universa sub cælo; tempus nascendi et tempus moriendi.* (Eccl. iii, 1, 2.)

*Nescit homo finem suum; sed sicut pisces capiuntur hamo, et sicut aves laqueo comprehenduntur, sic capiuntur homines in tempore malo, cum eis extemplo supercenerit.* (Eccl. ix, 12.)

*Sum quidam et ego mortalis homo, similis hominibus, et ex genere terreni illius qui prior factus est, et in ventre matris meæ figuratus sum caro.* (Sap. vii, 1, 2.)

*Servus tuus sum ego, et filius ancillæ tuæ, homo infirmus et exigui temporis.* (Sap. ix, 5.)

*Memor esto quoniam mors non tardat. Omnis caro sicut fenum veterascet et sicut folium fructificans in ar-*

<sup>1</sup> 1 Cor. vii, 29. — <sup>2</sup> Cor. vii, 31. — <sup>3</sup> Hebr. ix, 27.



*instat*<sup>1</sup>... *Velox depositio tabernaculi mei*<sup>2</sup>... *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus*<sup>3</sup>... *Nolumus exspoliari, sed super-vestiri, ut quod mortale est absorbeatur a vita*<sup>4</sup>... *Non contemplantibus nobis ea quæ videntur, sed quæ non videntur. Quæ enim videntur temporalia sunt; quæ autem non videntur, sunt æterna*<sup>5</sup>...

Très souvent, aux leçons des Nocturnes de l'office liturgique, se rencontrent les plus éloquents commentaires des Pères de l'Église, sur cette même idée de la proximité de la mort. Il y en a de tellement connus, qu'ils sont en quelque sorte familiers et classiques, celui-ci, par exemple, du pape saint Grégoire : *Quod*

*bore viridi, alia generuntur et alia deficiuntur; sic generatio carnis et sanguinis, alia finitur, alia nascitur.* (Ecl. xiv, 12, 18, 19.)

*Quid est homo, et quæ est gratia illius? Numerus dierum hominum, ut multum centum anni, quasi gutta aquæ maris deputati sunt, et sicut calculus arenæ, sic exigui anni, in die ævi.* (Ecl. xviii, 7, 8.)

*Quid defraudat vitam? Mors.* (Ecl. xxxi, 34.)

*O mors, quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis, viro quieto, et cujus viæ directæ sunt in omnibus, et adhuc valenti accipere cibum!* (Ecl. xli, 1, 2.)

*Generatio mea ablata est et convoluta est a me, quasi tabernaculum pastorum. Præcisâ est velut a texente vita mea; dum adhuc ordire, succidit me; de mane usque ad*

<sup>1</sup> II Tim. iv, 6. — <sup>2</sup> II Petr. i, 14. — <sup>3</sup> Hebr. xiii, 14. — <sup>4</sup> II Cor. v, 4. — <sup>5</sup> II Cor. iv, 18.

*vita dicitur, vitæ defectio est, concessioque in mortem... Quanta est vitæ ætas, tanta jam vitæ clades est, mortisque potestas. Quidquid enim quis vixit, id devixit... Quotidie morimur; horis omnibus singulisque momentis extremæ morti præmorimur.*

Il n'y a donc aucune exagération à dire que le prêtre, dans l'accomplissement de ses obligations habituelles de foi et de piété, est comme obsédé par la réapparition sous toutes formes et à tout propos de la pensée de la mort.

Il ne l'est pas moins dans l'exercice le plus usuel de son ministère.

Au tribunal de la pénitence, c'est fréquem-

*vesperam finies me. Sperabam usque ad mane, quasi leo sic contrivit ossa mea.* (Is. xxxviii, 12, 13.)

*Vox dicentis: Clama. Et dixi: Quid clamabo? omnis caro fenum, et omnis gloria ejus quasi flos agri. Exsiccatum est fenum et cecidit flos.* (Is. xl, 6, 7.)

*Vigilate ergo, quia nescitis qua hora Dominus vester venturus sit... et seq.* (Matth. xxii, 42, 43, 44.)

*Vigilate ergo, quia nescitis diem neque horam.* (Matth. xxv, 13.)

*Dixit autem similitudinem ad illos dicens: Hominis cujusdam divitis uberes fructus ager attulit... et seq.* (Luc. xii, 16, 17, 18, 19, 20.)

*Hoc itaque dico fratres: Tempus breve est; reliquum est ut et qui habent uxores, tanquam non habentes, sunt. Et qui flect tanquam non flectes, et qui gaudent tanquam non gaudentes, et qui emunt tanquam non possidentes. Et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur, præterit enim figura hujus mundi.* (I Cor. vii, 29, 30, 31.)

*Renati non ex semine corruptibili, quia omnis caro ut*



ment qu'il a l'occasion et le devoir de rappeler aux âmes l'austère souvenir de la mort. Que de bonnes pensées, que de salutaires résolutions, quelques paroles échangées entre le prêtre et celui ou celle qui s'accuse et qui se repent, peuvent suggérer en ces moments de choix, sous l'influence de la grâce! Il ne néglige assurément pas de dire ce qu'il faut dire. Il fait le catéchisme aux petits enfants. Il leur parle de la brièveté de la vie, tout jeunes qu'ils soient, tout incapables qu'ils semblent être, à cet âge où l'avenir se prolonge sans fin, de comprendre la rapidité inexorable du temps. A défaut de théories et de considérations abstraites, il leur cite les exemples d'enfants jeunes comme eux, qui sont morts près d'eux, sous leurs yeux, et il tire de cette expérience toutes les conséquences qu'elle comporte. Il prêche. Il prend, de temps à autre du moins, pour sujet de sa prédication, la pensée de la mort. Il s'acquitte bien de sa

*fenum, et omnis gloria ejus tanquam flos feni, exaruit fenum, et flos ejus decidit. (I Petr. 1, 23, 24.)*

*Certus quod velocis est depositio tabernaculi mei, secundum quod et Dominus noster Jesus Christus significavit mihi. (II Petr. 1, 14.)*

*Dives autem in humilitate sua, quoniam sicut flos feni transibilis. Exortus est enim sol cum ardore, et arefecit fenum, et flos ejus decidit, et decor vultus ejus periit, ita et dives in itineribus suis marcescet. (Jac. 1, 1, 10, 11.)*

*Quæ est enim vita vestra? Vapor est ad modicum parvus, et deinceps exterminabitur. (Jac. 1, 13.)*

tâche. Il a des accents pénétrants et émus. On le félicite de l'effet qu'il a produit sur l'auditoire. Il visite les malades, c'est là une de ses obligations professionnelles les plus importantes. Il met à les remplir un zèle louable. Dès qu'il croit le moment venu de le faire, avec tous les ménagements et toutes les industries dont il y a trop souvent lieu d'user, il rappelle à ce chrétien, à cette chrétienne qui vont mourir, la nécessité de bien mourir. Il n'est pas toujours compris ni accueilli tout de suite. Il lui faut, avec une patience aussi difficile que méritoire, réitérer ses instances, heureux lorsqu'en fin de compte le succès couronne ses efforts. Il préside aux funérailles des défunts. Dans son église tendue de noir, autour du catafalque il répand l'eau bénite et l'encens; il murmure la prière suprême, la même pour tous les cercueils et pour tous les trépassés, illustres ou obscurs, jeunes hier encore ou bien en pleine maturité de vie, ou bien chargés d'années, maintenant disparus: *Kyrie, eleison... Christe, eleison!*

Bref, à quelque moment qu'on le suppose des occupations ou des fonctions de sa vie quotidienne, le prêtre, en sa qualité de prêtre, ne cesse pour ainsi dire pas d'être sollicité et pressé de penser à la mort.

Y pense-t-il en réalité plus que les gens du monde? Non, ou du moins presque non. L'accoutumance aidant, il en arrive à ne plus voir, à ne plus entendre, à ne plus comprendre. De



toutes ces rencontres, de tous ces contacts avec la vision de la mort, rien ne l'émeut plus ni ne le pénètre. De même que le chirurgien de nos hôpitaux au sortir des séances douloureuses où il a vu souffrir et mourir, rentré chez lui s'assied à sa table de famille, prend son repas, fume son cigare, oublie les durs spectacles du jour et ne s'inquiète pas de ceux du lendemain, de même le prêtre s'habitue à l'obsession de la pensée de la mort, qui pourtant ne lui laisse ni repos ni trêve. La répétition ininterrompue des avertissements lui devient un prétexte de n'en pas tenir compte. Il n'est pas plus familier avec le souvenir des fins dernières que la plupart de ceux au milieu desquels il vit : *Desolatione desolata est terra, quia nullus est qui recogitet corde*<sup>1</sup>.

## II

Le prêtre, qui doit se souvenir de la mort plus que tout autre, la doit aussi accepter mieux que personne.

D'où vient l'insurmontable répugnance, l'horreur instinctive qu'inspire à l'immense majorité de ceux qui vivent la pensée de mourir? Je parle ici des croyants, des chrétiens, de ceux

<sup>1</sup> Jer. XII, 11.

qui se réclament de l'Évangile. Serait-ce que la très légitime crainte des jugements de Dieu les épouvante? Quelquefois, oui; le plus souvent, non. Ils n'ont pas au cœur une conviction assez arrêtée et pressante pour redouter sincèrement de mourir à cause du *redde rationem* d'outre-tombe.

Ils redoutent de mourir, tout simplement parce que mourir c'est ne plus vivre, et qu'en définitive la vie telle qu'elle est leur plaît beaucoup.

Certes, ce n'est point qu'elle leur soit ordinairement très douce. Ils s'en plaignent souvent et avec amertume. Ils ont leurs heures et leur accès de pessimisme accompagné de déclamations. Au demeurant et tout compte fait, la vie les séduit. Si le moment est propice, si tout sourit et réussit, la séduction s'explique deux fois pour une. Si le bonheur se fait attendre, on est résolu à l'attendre, et la séduction persiste.

Et dans cet ordre de choses, l'extrême diversité des conditions humaines ne modifie et n'altère pas les impressions. Tout est relatif. Chacun pour tenir à la vie, pour souhaiter ardemment de n'en pas sortir, met en avant le genre et la qualité de félicité, ou possédée ou entrevue, dont il dispose. Le millionnaire veut devenir plus riche encore. L'ambitieux rêve de s'élever du point où il se trouve à quelque sommet. Le savant compte sur ses prochaines découvertes pour s'imposer davantage à l'attention et à l'admiration des hommes. Et l'orateur, et le poète, et l'artiste,



de même. Pendant ce temps, les petits, les humbles, ceux à qui les grands espoirs sont fermés, se bornent à désirer un arpent de terre de plus pour arrondir le domaine, cette vigne, ce bois, ce pré, cette maisonnette plus blanche sur la colline plus ensoleillée. *Parvos parva decent.*

Mais les uns et les autres, les uns comme les autres, trouvent prétexte, dans les perspectives quelles qu'elles soient des lendemains meilleurs, de honnir la mort. La mort, c'est la rivale, c'est l'ennemie. Il y a sur ce point, entre eux tous, unanimité de sentiments et de langage. Ils ressemblent trait pour trait à ces Hébreux qui, sortis d'Égypte et cheminant vers la terre promise à travers les longues et laborieuses étapes du désert, n'avaient aucune hâte que la traversée prit fin. De la manne et des caillies! avec cela on est heureux. *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem*<sup>1</sup>.

Le prêtre est providentiellement envoyé à ces oublieux, à ces inintelligents, pour leur dire et redire qu'ils se trompent.

Vous cherchez à vous leurrer vous-mêmes, vous prétendez vous éterniser sur terre, quand tout vous crie qu'il n'y a pour vous aucune sécurité ni stabilité définitive ici-bas. *Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium*<sup>2</sup>? *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus.*

<sup>1</sup> Psalm. cv, 24. — <sup>2</sup> Psalm. iv, 3.

Le prêtre commente cette parole de Notre-Seigneur dans les Évangiles, qui contient à elle toute seule la formule pleine de notre destinée comme de la sienne : *Exivi a Patre, et veni in mundum; iterum relinquo mundum, et vado ad Patrem*<sup>1</sup>. Je suis sorti du Père; c'est le point de départ. Je suis venu dans le monde; c'est la vie voyageuse d'ici-bas, à qui il suffit d'être commencée pour qu'elle touche presque à son terme. Je quitte le monde et je retourne à mon Père; c'est le point d'arrivée, c'est la rentrée sublime et douce de toute créature dans le sein mystérieux du Créateur.

Le prêtre explique cet article du *Credo* que soir et matin dans leur prière, chaque dimanche à l'église, les fidèles murmurent ou chantent : *Expecto vitam venturi seculi*. Il fait remarquer qu'il n'est pas dit seulement : *Je crois*, mais : *J'attends*. Attendre suppose l'estime et le désir d'un bien tenu pour incontestable; donc, par voie de conséquence, le détachement sincère, le détachement facile de tout ce qui n'est pas ce bien préférable et préféré.

En d'autres termes, au nom de sa mission officielle, le prêtre enseigne cette grande vérité que la vie présente n'est qu'une étape rapidement fournie vers la vie éternelle, et qu'il ne s'y faut point établir comme dans une demeure définitive, ni s'y attacher, ni s'y complaire.

<sup>1</sup> Joan. xvi, 28.



Or il n'est point rare que, tandis qu'il tient ce langage, lui-même soit atteint du mal qu'il prétend combattre et détruire chez ses frères.

Il y a des prêtres vulgairement attachés à la vie terrestre, tout comme les gens du monde. Pour eux aussi, les motifs de cet attachement varient et se diversifient suivant les situations. Celui-ci, presque au début de sa carrière, a porté très haut ses visées et ses espérances. Il s'est dit : *Quo non ascendam?* Et dans la poursuite ardente de son rêve, ce qu'il lui faut avant tout c'est la perspective d'une existence prolongée qui lui laisse le temps d'y atteindre. Celui-là, moins ambitieux par tempérament ou parce que sa médiocrité le lui défend, convoite une existence simplement honorée, aisée et tranquille. L'un et l'autre attendent, non point la *vitam venturi seculi* qu'ils prêchent, mais, dès ici-bas, le plus de satisfaction possible. Et quand ils y sont parvenus, ou quand ils sont en voie d'y parvenir, rien ne les saurait plus soulever vers les hauteurs saintes de leurs vrais destins.

Ayons le courage de tout dire, de scruter le pourquoi et le comment de ce désolant phénomène.

Pour la plupart, nous, prêtres de France, engagés dans le clergé séculier et le ministère paroissial, nous avons des origines modestes. Nous appartenons à des familles de cultivateurs ou d'artisans, pour qui la vie est besogneuse. A cela, certes, nul inconvénient. Jésus-Christ

n'a point choisi ses premiers apôtres parmi les privilégiés de la naissance, de la fortune ou du savoir. Ce serait de notre part une impardonnable faiblesse que de nous sentir humiliés par notre condition native. Nous ne péchons pas trop en général de ce côté et par ce défaut. Mais où nos torts commencent, le voici. Notre enfance, notre jeunesse, ont connu la gêne, les privations de tout bien-être matériel et de tout agrément des relations flatteuses. A la maison du père et de la mère, lorsque nous étions petits, nous avons eu le strict nécessaire, comme nos frères, comme nos sœurs; rien de plus. Devenus adolescents et jeunes hommes, quand nous rentrions du petit séminaire d'abord, du grand séminaire ensuite, dans notre famille, à l'époque des vacances, il nous fallait constater que la table, le logement, le détail et l'ensemble des choses de la vie quotidienne ne valait pas même le très humble confortable de la maison d'éducation du diocèse.

Et tout cela était austère. Tout cela jetait sur nos quinze, ou dix-huit, ou vingt ans, une souffrance moitié physique moitié morale, à laquelle il nous tardait instinctivement d'échapper.

A vingt-cinq ans l'ordination sacerdotale, couronnant les étapes jusque-là parcourues, nous a tout d'un coup ouvert une situation meilleure. Il s'est fait presque du jour au lendemain une transformation très avantageuse, très appréciable dans notre condition matérielle. Un bien-



être relatif nous a été offert. Quelle que soit l'insuffisance, disons la pénurie de la très grande majorité des existences sacerdotales dans notre pays, à la campagne surtout, il n'en demeure pas moins que le présent pour le prêtre de trente ans est préférable au passé. Et l'avenir, il l'espère fermement, ne manquera pas de compléter ce qui manque, d'adoucir ce qui reste pénible et dur.

Eh bien! *flens dico*, et je ne me livre là à aucune déclamation, il n'en faut pas davantage pour nous faire prendre goût à la vie de la plus étrange façon. Satisfaits de l'amélioration déjà réalisée, convaincus que nous en réaliserons d'autres, nous goûtons volontiers le plaisir de vivre, comme on le fait partout autour de nous.

Sans le répéter textuellement, nous tenons le langage du personnage de l'Évangile : *Dicam animæ meæ : Anima, habes multa bona posita in plurimos annos..., requiesce, comede, bibe, epulare... Dixit autem illi Deus : Stulte, hac nocte, animam tuam repetunt a te*<sup>1</sup>. Me voilà vicaire dans telle ou telle paroisse de ville très convenable; me voilà curé dans un beau poste; j'ai des ressources pécuniaires passables, j'ai des relations agréables et qui m'honorent; je jouis de la considération de mes confrères et de l'autorité administrative... *Requiesce, comede, bibe, epulare*. C'en est fini cette fois de la sévé-

<sup>1</sup> Luc. xii, 19.

rité, de la dureté des débuts de la vie. *Stulte!* crie la conscience, écho de la voix même de Dieu, au milieu de cet optimisme d'emprunt, provoqué par ce qui ne devrait être dans la vie sacerdotale qu'une quantité négligeable, et qui a pris les proportions d'un intérêt majeur et d'un très grand événement.

Le prêtre qui en est là s'oublie peu à peu, jusqu'à manquer, au milieu des gens du monde auxquels il a affaire, de la plus élémentaire tenue. On l'entend parler volontiers, comme ceux et celles qu'il fréquente, soit par une concession inqualifiable à leurs propos, soit qu'il pense lui-même, à son tour, comme eux. On l'entend dire par exemple, au salon, à l'atelier, dans la maison bourgeoise, chez le paysan : « Vivre le plus longtemps et le mieux possible! Quand on est mort, c'est pour longtemps! Le ciel sans doute, mais pas encore, le plus tard qu'il se pourra! L'éternité est longue, nous y arriverons toujours assez tôt! »

*Stulte!* Et de ces mêmes lèvres qui ont ainsi badiné sur le plus auguste enseignement de la foi, ce prêtre, ce vicaire, ce curé, au confessionnal parlera du détachement de la vie, en chaire prêchera sur le désir du ciel, sans remarquer et sans comprendre que de tous côtés on lui répond : *Medice, cura teipsum*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Luc. iv, 23.



## III

Penser plus habituellement à la mort que les gens du monde, se détacher plus aisément qu'eux par avance de la vie et de ses biens, sera-ce, pour le prêtre, le dernier mot de l'intelligence de ses devoirs sur le point capital qui fait l'objet de notre méditation ?

Il s'en faut de beaucoup. Ce qui nous reste à dire importe plus que tout le reste. Le voici.

Jésus-Christ, à n'en pas douter, s'est fait de la mort une idée, une théorie. Et l'idée qu'il s'en est faite, incontestablement est la meilleure, la plus vraie, la plus juste, la plus sainte, celle qui se propose d'office et s'impose à notre imitation. Nous sommes prêtres, ne l'oublions jamais, pour ressembler le plus possible au Christ : *Conformes fieri imaginis Filii sui*.

Le nom de Jésus-Christ veut dire Sauveur. Du sein de l'éternité, le salut du monde que ne pouvaient produire les rédempptions humaines, les sacrifices vulgaires, s'est opéré par l'oblation future du Christ. *Holocaustomata non tibi placuerunt; tunc dixi: ecce venio*<sup>1</sup>. Le Christ rédempteur, le Christ médiateur, s'est absolument

<sup>1</sup> Hebr. x, 6.

soumis à toutes les exigences de la justice divine, y compris la nécessité de mourir. *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem Crucis*<sup>1</sup>. Jésus-Christ a aimé d'amour les volontés de son Père à son égard, et parce que sa mort, et sa mort sur la croix, était le complément de ces volontés augustes, il a voulu mourir. Nous mourons, nous, parce que nous sommes nés. Lui, Jésus, Il est né tout exprès pour mourir et pour consommer par là son œuvre rédemptrice. Du même regard il a embrassé tous les détails de son immolation de trente-trois années, et l'immolation finale qui s'y ajoutait : le Calvaire. A la valeur partielle de chacune de ses oblations successives, le long de sa vie, il a constamment ajouté la valeur de son oblation suprême sur la croix. Incessamment il alliait au sacrifice du jour le sacrifice du soir.

Les premiers oratoriens du xvii<sup>e</sup> siècle, en France, ces contemplateurs et ces amis de Jésus, des états de Jésus, ont sur ce point des vues et des doctrines magnifiques. Écoutez ce que dit l'un d'eux, Thomassin, qu'on pourrait appeler le théologien de l'Incarnation. Dans le livre de ce traité incomparable qui a pour titre : *De Christo sacerdote*, il s'exprime ainsi : *Verbum Deus, vite ubertate omnimodo abundabat, sed mortis inops, ad hanc mendicandam, homo conceptus natusque est*<sup>2</sup>. C'est ce que nous venons de dire.

<sup>1</sup> Philip. II, 6. — <sup>2</sup> Lib. X, cap. VIII.



Jésus est né pour mourir. De savoir qu'en mourant il accomplissait sa vocation de Sauveur et les volontés de son Père lui emplissait l'âme d'un saint enthousiasme. Il ne s'acheminait point vers la mort à regret et en détournant la tête. Il s'y avançait en triomphateur, le front haut, le regard ferme, le cœur serein. Thomassin l'affirme encore : *Gratissimum erat jam inde a conceptus exordio, non diu vivere, sed mori, Deo Patri impendi et superimpendi. Stillatim mori et immolari, ac diutius suo sacrificio oblectari et Deum oblectare.*

Telles étaient les dispositions de Jésus en face de la mort. En un sens, il la subissait, puisqu'elle s'imposait de par la volonté dominatrice et souveraine de son Père. Mais il transfigurait si absolument cette nécessité même, par la spontanéité propre et la pleine liberté qu'il apportait à s'y soumettre, que pour lui les mots de subir et d'obéir n'étaient plus exacts. Il faisait sienne la volonté de Dieu, non point une fois en passant, sous une inspiration de générosité plus entraînante, mais partout, mais toujours, mais du premier au dernier souffle, mais de la crèche à la Croix !

Il lui arrivait, à certains jours, de laisser transparaître quelque chose de ses sentiments et de ses idées les plus intimes. Il entraînait avec ses disciples en des commencements de confiance touchante. Il leur disait sur le ton d'une joie austère : « Voici que nous montons à Jérusalem...

Le Fils de l'homme y sera livré à ses ennemis, conquis, flagellé, crucifié<sup>1</sup>. » Ils ne comprenaient pas. Dans leur grossière et vaniteuse persuasion que le Messie marchait et les conduisait à un triomphe politique et national, ils ne cherchaient même pas à comprendre. *Nihi horum intellexerunt.* Il leur disait encore : « J'ai un baptême dont je dois être baptisé, ... qu'il me tarde que l'heure en soit venue<sup>2</sup> ! » Ils continuaient à ne rien saisir. Et Jésus en face de cette inintelligence affligeante se taisait, gardant pour lui tout seul son beau secret de vaillance dans la proximité imminente de son martyre.

Et quand ce fut l'heure, ou presque l'heure de consommer son œuvre par sa mort, il put tenir ce royal langage : *Nemo tollit animam meam a me, sed pono eam a meipso*<sup>3</sup>. Je vais mourir. Je déclare que la mort ne m'est imposée par personne. Personne ne me dépouille violemment et par force de la vie. C'est moi qui, dans la plénitude de mon adhésion à la volonté de mon Père, m'en dépouille moi-même. *Pono animam meam a meipso.*

Et ne semble-t-il pas que de sa croix où il est cloué, au moment où les derniers souffles de sa poitrine, les derniers battements de son cœur sont comptés, ne semble-t-il pas qu'il redise cette parole suggestive entre toutes : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci.*

<sup>1</sup> Matth. xx, 18. — <sup>2</sup> Luc. xii, 50. — <sup>3</sup> Joan. x, 18.



*ita et vos faciatis*<sup>1</sup>? Ce n'est point, ce ne peut point être seulement à l'occasion de l'incident du lavement des pieds à la dernière cène, que le Christ a accrédité la valeur de son exemple. L'affirmation est trop vaste, trop compréhensive, pour se borner à cette condescendance, si touchante soit-elle. Jésus a donné l'exemple achevé de tout ce qu'il faut être et de tout ce qu'il faut faire dans la vie et dans la mort. *Ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.*

Et la question est de savoir où nous en sommes de l'intelligence de ces choses, où nous en sommes de leur application.

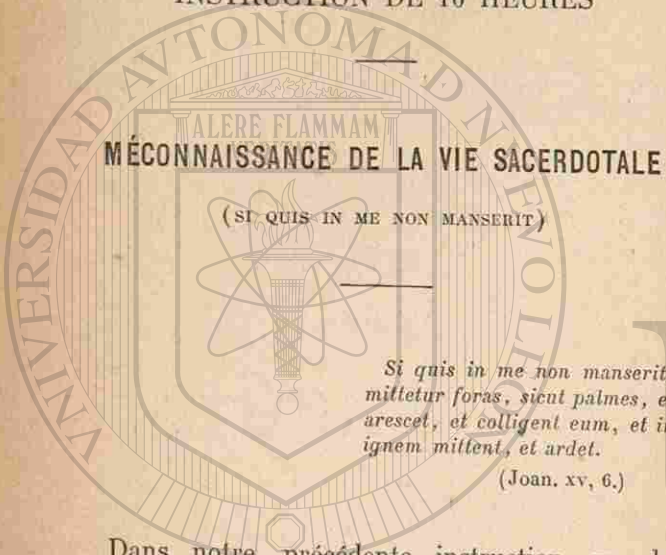
O Christ, qui avez par votre liberté sublime transfiguré la mort, lorsque je parle à mes frères de votre enseignement sur ce point et de votre exemple, ou bien lorsque je les médite pour mon propre compte dans le silence de mon âme, je sens, je sais, je vois que là est la vérité; que mourir comme vous, c'est l'idéal du chrétien, et surtout l'idéal du prêtre; que le prêtre, victime comme vous pour le salut du monde, réalisera d'autant mieux sa vocation sainte, qu'il acceptera plus volontiers tout le long de sa vie la perspective de sa mort, augmentant et relevant comme vous chacune des immolations partielles qui se succèdent, par la valeur entrevue et aimée du sacrifice final. De toute la sincérité de mon désir, je veux pour ma vocation bénie cette di-

<sup>1</sup> Joan. XIII, 15.

gnité et cette fécondité. Je veux vous ressembler à l'heure suprême, après avoir essayé de vous ressembler à travers mon existence tout entière. Mais je crains que le trouble des souffrances finales, de l'agonie tyrannique, ne me laisse pas la possession de moi dont j'aurai besoin. Je crains de manquer de la liberté calme et sereine qui me serait nécessaire. Et alors, voici ce que je fais, ô Jésus. Pour vous imiter par avance, pour être digne de vous, pour couronner mon sacerdoce de sa meilleure efficacité, dès maintenant, sans plus attendre, du milieu de ma jeunesse et de ma force, j'accepte de mourir. *Pono animam meam a meipso.*

Mes frères bien-aimés, croyez-vous qu'un prêtre qui chaque matin après la messe, à son action de grâces, en baisant tendrement son crucifix, renouvellerait cet acte d'immolation anticipée, souscrirait de son plein gré à la mort, n'aurait pas de ce seul chef un incomparable élément de vie surnaturelle, d'esprit évangélique et de sainteté? Essayez. Prenez la résolution d'essayer.

## INSTRUCTION DE 10 HEURES



*Si quis in me non manserit, mittetur foras, sicut palmes, et arescet, et colligent eum, et in ignem mittent, et ardet.*

(Joan. xv, 6.)

Dans notre précédente instruction sur le xv<sup>e</sup> chapitre de l'Évangile de saint Jean, nous avons vu ce qu'il advenait du prêtre de qui toutes les facultés : intelligence, volonté, activité, se laissaient pleinement pénétrer par le Christ : *Qui manet in me, et ego in eo*. Cette union, mieux comprise et plus cultivée chaque jour, le rend capable de réaliser sa destinée d'agent du bien dans le monde, quelles que soient d'ailleurs les circonstances et les conditions où il se trouve.

Et le prêtre qui ne demeure pas dans le Christ, en qui le Christ ne demeure pas, qu'advieindra-

t-il de lui? Jésus le dit et le déclare expressément. Pour que rien ne manque à la précision de ses enseignements sur un si grave sujet, après avoir posé la thèse, si vous me permettez cette façon de parler germanique, il pose l'antithèse. Il reprend sa doctrine, la met en relief et l'éclaire, par l'énoncé formel du malheur de ceux qui la méconnaissent et la transgressent : *Si quis in me non manserit, mittetur foras*, et le reste. C'est la contrepartie du langage que nous avons entendu hier et sur lequel nous avons médité.

*Si quis in me non manserit*. Il y a donc lieu de faire cette supposition! Ce n'est donc point une invraisemblance de croire que des prêtres trahissant, du tout au tout, leur vocation et ses plus élémentaires exigences, s'éloigneront du Christ, se détacheront de lui, à la façon du rameau où ne circule plus la sève de l'arbre, et qui tombe. Les conditions de vie et de fécondité de l'âme sacerdotale étaient l'adhérence plus développée chaque jour, l'union plus intime avec le cep vivant : *Ego sum vitis, vos palmites*<sup>1</sup>... *Sicut palmes non potest ferre fructum a semetipso, nisi manserit in vite, sic nec vos, nisi in me manseritis*<sup>2</sup>. C'est le contraire qui se produit : *Si quis in me non manserit*, et la conséquence suit immédiatement : *Mittetur foras sicut palmes*. Oui, cette supposition douloureuse est fondée.

Joan. xv, 5. — <sup>2</sup> Joan. xv, 4.



Oui, dans la sainte Église catholique, il s'est rencontré, il se rencontre, il se rencontrera toujours des prêtres marqués au front du stigmate de cette réprobation tombée des lèvres de Jésus. Très certainement, quoique non nécessairement, cette catastrophe, car c'en est une, s'est vue dans le passé, se voit dans le présent, se verra dans l'avenir. Puisqu'il le faut, quelque malaise que nous en puissions ressentir, essayons d'analyser et de comprendre à fond chacune des menaçantes paroles de notre texte. Dieu veuille, messieurs et vénérés confrères, que ces dures vérités ne soient directement ni immédiatement applicables à aucun de vous!

*Si quis in me non manserit, mittetur foras sicut palmas.* La séparation, comme l'union, comporte des degrés. Rendons-nous compte des diverses situations possibles du prêtre en rupture avec Jésus-Christ.

Le prêtre d'abord qui est en état de péché mortel, non pas incidemment et par surprise, mais de longue date et qui y persiste. Tantôt cette déchéance est visible, notoire, crée le scandale, n'en disons rien ici, puisque personne ici ne la représente; tantôt elle est dissimulée

et se dérobe aux regards. Celui qui sonde les reins et les cœurs, celui qui, au rebours de l'homme condamné à ne voir que les dehors, scrute le dedans : *Homo videt quæ parent, Dominus autem intuetur cor*<sup>1</sup>, celui-là se prononce et juge. Il dit : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* Rappelez-vous, messieurs, ce que nous avons eu l'occasion d'observer dans notre première méditation du matin, avant-hier, sur les II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> chapitres de l'Apocalypse, quand nous avons évoqué le souvenir de l'Ange de Sardes. La conciliation possible des apparences les plus satisfaisantes avec la plus lamentable réalité! Le zèle extérieur, le succès dans les entreprises, l'agrément et une certaine efficacité de parole, du haut de la chaire, l'aisance dans les relations avec l'entourage, tout cela et beaucoup d'autres choses encore, pouvant s'unir au pire intérieur! *Vos a foris paretis hominibus justi, intus autem pleni estis hypocrisi et iniquitate, similes sepulcris dealbatis...* *A foris parent speciosa, intus vero plena sunt ossibus mortuorum et omni spurcitia*<sup>2</sup>. Je multiplie à dessein, messieurs, sur ce triste sujet, les textes de la sainte Écriture. Rien de ce que je pourrais dire personnellement n'aurait la même autorité. *Qui habet aures audiendi, audiat*<sup>3</sup>.

Ensuite, le prêtre à qui une telle extrémité de désordres ferait horreur, qui entend bien ne

<sup>1</sup> 1 Reg. xvi, 7. — <sup>2</sup> Matth. xxiii, 27. — <sup>3</sup> Matth. xi, 15.



pas demeurer dans l'état de péché mortel, s'y établir, s'y installer, mais qui spéculé sur la facilité du pardon sacramentel pour ne pas trop redouter les chutes successives. Soucieux de ne point éveiller autour de lui des remarques fâcheuses, il prend ses précautions. Il change aisément de confesseur. Son directeur officiel et attiré ne reçoit que les aveux inoffensifs. L'autre, ou plutôt les autres, auxquels il s'adresse à tour de rôle, entendent les révélations pénibles. Et lui, il se relève chaque fois, tranquille et rassuré de cette façon d'être et d'agir. Il s'absout lui-même, en chaque nouvelle occurrence où l'un de ses confrères l'absout. Il compte sur son vague désir de mieux faire et sur la miséricorde de Dieu. Voici ce que dit l'Esprit-Saint à son adresse : *De propitiato peccato, noli esse sine metu, neque adjicias peccatum super peccatum et ne dicas : Misericordia Domini magna est; multitudinis peccatorum meorum miserebitur*<sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit pour lui de l'avenir, il est clair que son état présent est mauvais, est faux et le tient moralement à distance du Christ. *Si quis in me non manserit.*

Moralement à distance aussi du Christ, séparé du Christ, le prêtre qui, ne voulant pas commettre le péché grave, à plus forte raison vivre dans l'état de péché grave, trace entre le péché dit mortel et le péché dit véniel une sorte de

<sup>1</sup> Eccles. v, 6, 7.

frontière et de ligne de partage, un au delà et un en deçà de culpabilité, et prétend être en règle avec sa conscience, pourvu qu'il se tienne sur les limites. Casuiste à sa façon, il pose en principe qu'il peut suffire au prêtre de n'avoir pas de péchés matériellement et évidemment mortels à se reprocher. Et le voilà qui, sous le bénéfice de cette belle théologie morale à son usage, s'avance toujours plus, au milieu de toutes les libertés de vie, du côté de la fameuse démarcation qu'il se propose de ne point franchir; comme s'il n'était pas démontré par avance qu'il la franchira un peu plus tôt ou un peu plus tard, et peut-être pour ne plus jamais revenir en arrière. Manifestement encore, de telles dispositions, de telles prétentions, de telles industries, le péché mortel fût-il *hic et nunc* pratiquement évité, sont le contraire de l'union avec Jésus-Christ. *Si quis in me non manserit.*

Il en faut dire autant, bien qu'à un moindre degré, — nous suivons une série décroissante, — de la conduite et de l'état du prêtre qui, tout en conservant une notion plus saine, un sentiment plus digne des exigences de sa vocation sainte, ne s'impose aucun effort pour y répondre. Il a essayé. Ses tentatives n'ont pas abouti. Il renonce à sortir d'un certain niveau moyen, sorte de juste milieu entre l'infidélité caractérisée et la vraie vertu, sorte d'honnêteté laïque introduite dans le sanctuaire. Le plus désolant, c'est qu'il estime par là faire preuve de sagesse.



Les déserteurs déclarés du devoir, il les plaint sincèrement; mais il a quelque compassion mêlée d'ironie pour les vaillants qui désirent pousser jusqu'à l'héroïsme. A égale distance des extrêmes, il pense avoir trouvé le point acceptable et raisonnable. Peu à peu il érige en théorie, en système, sa conception des choses. Il ne remarque pas que ce qu'il préconise ainsi, c'est précisément la tiédeur, *neque frigidus, neque calidus*, dont nous avons déjà parlé, à l'occasion de l'Ange de Laodicée, dans l'Apocalypse. Il n'a jamais su, ou bien il oublie ce mot profond de saint Augustin : *Qui dicit semel sufficit, perit*. Se cantonner, de parti pris, dans la médiocrité de vie, ne va pas sans danger de glisser par une pente insensible jusqu'à la méconnaissance et l'abdication du nécessaire. Et comment douter que ce ne soit point là une condition d'union avec Jésus-Christ, mais au contraire un élément forcé d'éloignement et de quasi-séparation ? *Si quis in me non manserit*.

Un trait de plus, le dernier que je veuille saisir et signaler. Le prêtre qui, par un reste d'esprit de foi ou par crainte, continue d'accepter les exigences de sa vocation sacerdotale, ne rentre dans aucune des catégories précédentes, ne se refuse en principe ni à fuir le péché grave, ni à essayer de pratiquer ses devoirs, ni même à se prêter au sincère désir du progrès, mais ne fait tout cela qu'à regret, à contre-cœur, sous le poids, plus accentué chaque jour, d'une lassi-

tude visible; le prêtre qui semble se repentir d'avoir entendu dans son cœur le *sequere me* du Christ, et de s'être engagé, sur ses pas, à suivre la voie austère, *arctam viam*, plutôt que d'avoir suivi, dans le monde, une voie plus facile et plus douce; le prêtre qui se retourne vers le passé, pleure sur les sacrifices consentis, les trouve trop durs, et, s'il était encore à ses vingt ans, n'aurait plus la générosité d'y consentir! Observez-le; à chaque instant, il trahit les sentiments cachés qui le tourmentent. Je ne sais quelle mélancolie suspecte met une ombre à son front, à ses regards, à son sourire. S'il entre au doux foyer des familles, on devine qu'au lieu de s'y épanouir, il souffre. La vision du bonheur humain l'obsède. Et, du reste, il ne garde pas pour lui tout seul son secret. Il ne craint pas, ici et là, d'en faire la confidence. Il laisse entendre qu'il est malheureux. Oh! l'inquiétante parole, s'il y songe, que cette parole évangélique : *Nemo mittens manum ad aratrum, et respiciens retro, aptus est regno Dei*<sup>1</sup>. Matériellement et par la stricte observation des obligations qui s'imposent à sa conscience, il reste uni à Jésus-Christ. Moralement il se sépare, il tend à se séparer de lui. Car n'est-ce pas une séparation, un commencement de séparation, que l'union subie et qui pèse? *Si quis in me non manserit*.

<sup>1</sup> Luc. ix, 62.



A des degrés divers, chacune des situations dont nous venons de parler est compromise. Détaché du Christ ou sur le point de l'être, encore bien qu'il y ait de l'un à l'autre état une différence, le prêtre qui en est là, le prêtre qui se trouve sous le coup ou sous la menace du *mittetur foras*, parce qu'il est passible du *si quis in me non manserit*, doit s'attendre à mériter le reste des sévérités de notre texte. Il nous faut les étudier à leur tour.

*Arescet.* Un seul mot, mais que de choses dans ce laconisme! Poursuivant la comparaison simple et populaire qu'il a choisie, Jésus signale un phénomène connu de tous et dont la constatation s'impose. Lorsqu'une branche cesse de puiser la sève au tronc de l'arbre, elle dépérit, elle se dessèche, elle perd ses proportions normales, elle devient grêle et aisément cassante. On devine que le premier coup de vent la brisera, si la serpe de l'émondeur tarde à la supprimer.

En tout ordre de réalités et de vie, c'est un douloureux mécompte de voir s'amoinrir et s'étioler le don de Dieu, de voir demeurer chétif

ce qui pouvait, ce qui devait grandir, fleurir, s'épanouir.

Voilà une saison printanière qui semblait promettre de magnifiques récoltes. Les froids prolongés, la pluie trop fréquente, une chaleur trop soutenue, que sais-je? l'inclémence de la température a tout perdu. *Arescet...* Les prés, les blés, les vignes, ne rendront pas ce qu'on était en droit d'attendre.

Voilà chez un enfant, chez un jeune homme, une santé superbe. A sa belle constitution, à sa force et à l'agilité de ses membres, à sa carnation qui tenterait le pinceau d'un artiste, au rythme régulier de sa poitrine et de son cœur, on rêve d'une exceptionnelle vigueur, quand il aura vingt ans. Tout d'un coup, un ennemi invisible mine cette solidité à toute épreuve. Un changement s'opère, inaperçu d'abord, mais qui bientôt s'impose à l'attention des parents et des amis. *Arescet.* Personne ne s'y trompe plus. Celui qui promettait d'être un type de beauté virile ne sera qu'un maladif et un impotent.

Voilà, aux premières années de l'adolescence encore, des qualités intellectuelles de premier ordre. Maîtres et condisciples s'accordent à dire que cet élève ira loin. Les succès qu'il moissonne dans l'établissement où il fait ses études, les succès qu'il remporte aux examens publics et pour l'obtention des diplômes, font présager de lui des merveilles. Quelques années plus tard, il ne reste rien de tous ces beaux et légitimes



espoirs. *Arescet.* Le travailleur précoce s'est lassé de travailler. Des hauteurs où il semblait devoir gravir, il est redescendu peu à peu vers la médiocrité. Il n'en sortira plus désormais.

Eh bien! c'est une déception de ce genre, infiniment plus regrettable et plus dure, à cause de la nature des intérêts mis en jeu et compromis, qu'il faut ressentir en face de certaines vies sacerdotales.

Voilà un séminariste très apprécié. Voilà un jeune prêtre dont ses supérieurs et ses confrères augurent bien. Regardez à dix ans, quinze ans, vingt ans de là. L'événement n'a pas justifié les espérances. L'évolution ne s'est pas soutenue. L'épanouissement ne s'est pas réalisé. Cette vie, pleine de promesses à ses débuts, languit en fait de croyance, se dessèche et meurt. *Arescet.* Et pourquoi? Parce qu'au lieu de s'alimenter toujours plus à la divine sève du Christ, elle s'en est éloignée de l'une ou de l'autre des distances que nous venons d'énumérer.

*Arescet.* Oui, chez ce prêtre de quarante ou de cinquante ans, il y a déclin de la foi. Redisons ce que nous avons dit ailleurs. La foi, comme tout don de Dieu, a pour loi de se développer et de s'affermir : *Supercreseit fides vestra.* Sans préjudice d'un progrès réalisable par l'étude, il faut reconnaître cependant que le progrès le plus réel a sa source dans les communications intimes de l'âme avec le Maître intérieur. Lorsque la croyance est commentée aux profondeurs de

la conscience habituellement et pieusement recueillie, quand elle est assimilée incessamment et pour ainsi dire *vécue*, d'elle-même elle se fortifie et se dilate. Aux motifs de crédibilité du dehors qui ne perdent rien de leur valeur et de leurs droits, s'ajoutent des motifs de crédibilité internes, subjectifs, comme on dit aujourd'hui, une sorte d'expérience personnelle et de plus en plus décisive que l'Évangile est la vérité, que Jésus-Christ est le révélateur suprême. Pour s'être déshabitué de chercher cette manne cachée et de s'en nourrir, le prêtre que nous avons ici en vue manque peu à peu de la meilleure et de la plus sûre facilité de croire. Et dans la mesure même où ses convictions languissent et s'atrophient, l'erreur de tous noms qui sature les esprits contemporains exerce sur lui plus de fascination et d'empire. Des hésitations qu'il n'eût jamais accueillies autrefois, le pressent et l'obsèdent. Des *pourquoi*, des *comment* invraisemblables, multiplient autour de lui leur bruit et leurs menaces.

Rien de commun entre ce qu'il ressent et les troubles passagers, les ombres rapides, que les meilleurs peuvent subir, dans la mêlée des négations qu'ils cherchent à connaître, pour les combattre.

Parmi ceux qui suivent de près le mouvement des idées philosophiques, exégétiques, critiques du jour, qui donc, une fois ou l'autre, ne s'est pas senti gêné du formidable assaut poussé, en



tout sens, contre la religion en général, contre le catholicisme et l'Église en particulier? *Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper*<sup>1</sup>. Mais de ce malaise involontaire, promptement combattu et vaincu par les bonnes dispositions du cœur, aux impressions et à la situation du prêtre dont nous parlons, il y a loin, si loin, que l'un des deux états est presque le rebours de l'autre, le premier du second. Souffrir des audaces de l'attaque, c'est une façon de témoigner de son attachement à la foi. Le prêtre à qui nous appliquons *Arescet* de l'Évangile ne souffre pas, ne souffre plus de ce que tentent incessamment les adversaires. Il prête à leurs dires une oreille complaisante. Il ne leur donne pas raison tout à fait encore, mais il ne serait point peiné qu'ils eussent raison. L'objection commence de lui plaire. Il l'accueille, il lui sourit. Le moment approche où il abdiquera devant elle, silencieusement d'abord, peut-être ensuite publiquement. Il y a des prêtres qui ont perdu la foi. Il en faudra compter un de plus. *Arescet*.

Au déclin de la foi correspond un déclin, une dépression de la conscience. La conscience! Ce tribunal intime et silencieux, dont notre conduite pratique peut solliciter constamment et entendre les arrêts; quelle place elle tient, quelle place elle doit tenir dans la vie! Or, suivant le respect qu'on professe pour elle ou qu'on lui

<sup>1</sup> Psalm. LXXIII, 23.

dénie, elle acquiert ou elle perd l'influence voulue sur la direction de nos déterminations et de nos actes. Instrument délicat de précision, en le maniant mal, on le fausse; on le laisse se rouiller, en ne le maniant pas du tout. Il y a des consciences faussées, il y en a d'autres rouillées faute d'usage et en quelque sorte hors de service. Que ce soit l'une ou l'autre détérioration, les résultats sont les mêmes. Le plus précieux outil d'activité morale ne fonctionne plus.

Un prêtre en face de ce qui est *défendu* se surprend d'abord, au rebours de ses dispositions primitives, à trouver la loi gênante, dure, insupportable. Si la loi prohibitive n'existait pas! Ce désir de supprimer la loi, ou, tout au moins, ce désir que la loi n'ait jamais été promulguée est le premier symptôme du déclin de sa conscience. Puis il se surprend à se demander si vraiment la loi comporte bien toutes les sévérités qu'on lui prête? Les casuistes, sur une foule de points, sur quelques-uns en particulier, n'ont-ils pas exagéré la doctrine? *Declina a malo*. Sans doute; c'est le grand principe. Mais telle et telle chose cataloguée par les théologiens sous le titre de péché grave, de péché mortel, a-t-elle bien réellement tant de gravité? Quoi! cette liberté de parole contre l'autorité ou contre la charité... Quoi! cet abandon avec cette personne ou cette autre, humble compensation aux austérités accoutumées de l'existence... Quoi! cette occasion insuffisamment évitée, ce danger insuffi-



samment combattu, de tout cela, il faut penser et dire que c'est le mal? La conscience, interrogée et pressée à l'encontre de ce verdict trop rigoureux, fléchit peu à peu, devient moins affirmative, finit par se taire. Second symptôme de déclin, plus alarmant que le premier.

De la timidité, de la réserve, du mutisme de sa conscience, le prêtre conclut bien vite qu'en effet autrefois, au début de sa carrière, au sortir de l'autel de sa première messe, il mettait sa vertu sacerdotale à des conditions impossibles; qu'il était dans l'illusion alors, qu'il est dans le vrai aujourd'hui. Il cherche à se le persuader. Il se le persuade.

Un prêtre en face de ce qui est *commandé*, — et je fais ici allusion surtout aux exigences de piété et de régularité de sa vie quotidienne, — éprouve les mêmes impatiences, les mêmes malaises, les mêmes besoins d'atténuer et d'amoindrir ce qui gêne. Longtemps fidèle aux habitudes de son éducation cléricale, il a estimé nécessaire pour lui l'oraison de chaque matin, la préparation immédiate à la célébration du saint sacrifice, l'action de grâces consciencieuse, la récitation de l'office aux heures voulues, la visite journalière du saint Sacrement... Ce programme autrefois accepté et aimé lui paraît beaucoup trop chargé aujourd'hui et trop lourd. N'est-il donc pas possible, à moins de frais, de se maintenir dans le devoir sacerdotal, de vivre en union soutenue avec Jésus-Christ, et de béné-

ficier des grâces précieuses dont cette union même est la source? La régularité et la discipline ne conviennent pas à toutes les natures, à tous les tempéraments. Comme tout à l'heure, c'est le premier symptôme du déclin de la conscience que cette critique théorique des habitudes pieuses du passé; le second ne tarde pas à suivre. La théorie une fois discutée et jugée excessive, les actes et les habitudes changent. La fantaisie succède à la règle. Pendant un certain temps, quelques-unes des obligations autrefois respectées sont maintenues; jour après jour, la conscience se montrant de moins en moins sévère, elles sont délaissées. On a alors ce spectacle d'un prêtre de qui toute la piété quotidienne se résume à la récitation du bréviaire n'importe quand, à la célébration de la sainte messe n'importe comment.

Méconnaissance grandissante de ce qui est défendu; omission plus accentuée toujours de ce qui est commandé, que ce soit l'un ou l'autre, que ce soit, hélas! l'un et l'autre, la conscience en baisse et en détresse le veut ainsi. *Arescet.*

Ouvrons ensemble, messieurs, l'Évangile, en saint Luc, chapitre xi. Lisons attentivement ce qui suit : *Lucerna corporis tui est oculus tuus. Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit; si autem nequam fuerit, etiam corpus tuum tenebrosum erit*<sup>1</sup>,... et l'application

<sup>1</sup> Luc. xi, 34, 35.



faite de cette comparaison d'ordre matériel et physique à la conscience, l'œil intérieur non moins nécessaire à la préservation de l'âme que les yeux de chair ne le sont à la préservation du corps. *Vide ergo ne lumen, quod in te est, tenebræ sint.* Pesons bien ces deux mots : *Lumen quod in te est...* *tenebræ sint.* La conscience, faite pour éclairer, peut s'obscurcir. Et essayons, optimistes à tout prix, de nous rassurer ! *Arescet.*

Déclin de la foi, déclin de la conscience, ... déclin du zèle aussi. Tout se tient, tout s'enchaîne. Il y a sur tous points, dans cette vie sacerdotale, simultanéité de dépérissement. Et cela doit être. Donc, à mesure qu'il s'éloigne et se sépare de Jésus-Christ : *Si quis in me non manserit*, le prêtre sent et voit s'éteindre en lui peu à peu les belles ardeurs de ses débuts. Au début, suivant la virile recommandation de saint Paul à Timothée : *Tu vero vigila, in omnibus labora, opus fac evangelistæ*<sup>1</sup>, il était prêt à se dévouer partout et toujours. Il estimait avec raison que, du temps de saint Paul et de son disciple, les conditions de réalisation du bien n'étaient pas plus encourageantes ni plus faciles qu'en d'autres temps, témoin le tableau assombri de la situation, tracé de main de maître par l'Apôtre, dans cette même lettre à son fils spirituel : *In omnibus labora.* En dépit des difficultés, des obstacles, des insuccès, se donner, se multiplier,

<sup>1</sup> II Tim. IV, 5.

recommencer à frais nouveaux, sans lassitude et sans dépit, c'était sa devise. *Impendam et superimpendar*<sup>1</sup>. Cette autre parole l'enflammait.

Aujourd'hui plus rien, presque plus rien. La générosité et l'élan ont fait place à une sorte d'inertie universelle.

Aucun attrait pour les œuvres du moment, si diverses et si opportunes, destinées à préserver la foi et les mœurs de l'enfant, de l'adolescent, du jeune homme, au milieu du surcroît de périls qui les menace : patronages, cercles, écoles d'adultes, conférences spéciales, etc. etc. Aucun effort pour les établir ou pour les soutenir. Nul essai de fonder en faveur des prolétaires de l'atelier ou des champs, exposés aux utopies du socialisme, des caisses de secours ou de retraite, des banques populaires, des sociétés coopératives, ... que sais-je ?

Même apathie pour les œuvres qui s'imposent à lui plus directement, au nom de son ministère paroissial proprement dit. La visite assidue des malades lui déplaît ; la prédication le lasse ; le catéchisme l'ennuie ; le confessionnal lui pèse. Cependant c'est pour s'acquitter de toutes ces tâches qu'il est prêtre, qu'il est vicaire, qu'il est curé. Il en arrive à la satiété, au dégoût.

Les prétextes ne lui manquent pas. A quoi bon ? l'entend-on dire fréquemment ; il n'y a rien à faire. C'est toujours le même procédé.

<sup>1</sup> II Cor. XII, 15.



Essayer de légitimer, par une théorie soi-disant sensée et sage, les défaillances du courage, les abdications de la volonté.

Il n'y a rien à faire... Ce n'est pas là le vrai motif de la désertion, d'abord partielle, plus accentuée de jour en jour, presque totale à cette heure.

La raison cachée et véridique, c'est que le travail et le dévouement en ces conditions sont austères; c'est qu'il n'en résulte point de satisfaction pour l'amour-propre devant le public, devant la galerie, devant l'autorité et l'administration diocésaine; c'est, qu'à mettre au moins mal les choses, l'âme ne goûte aucune des consolations entrevues et rêvées. Déception d'un genre ou d'un autre, celle-ci plus touchante, celle-là décidément vulgaire, au fond c'est toujours l'écart entre les perspectives caressées et la réalité dure, qui soulève les regrets et inspire mal.

Et cela, pourquoi en fin de compte? sinon parce que l'élément de la générosité, du désintéressement, de l'oubli et du don de soi à tout prix, de la persévérance malgré l'insuccès, faute d'être recherchée à sa source, s'étiolle et meurt; pour revenir à la comparaison évangélique, parce que le rameau ne puise plus, dans une adhérence suffisante au cep, la sève alerte et vivifiante. *Arescet.*

Ces variétés de déclins se résument nécessairement dans un amoindrissement de l'action du

prêtre sur les âmes, amoindrissement n'est pas assez dire, une déperdition presque absolue.

*Virtus de illo exibat* <sup>1</sup>, est-il affirmé de Jésus dans l'Évangile. Il doit en être ainsi du prêtre. Il faut qu'incessamment une excitation à la vérité et au bien rayonne de son être sur ceux qui l'entourent. Rien de semblable ici. On continuera, je le veux, dans le monde à tenir en une certaine estime M. le curé, M. l'abbé, pour les qualités humaines qu'ils peuvent avoir, leur savoir-vivre, leurs bonnes manières, leurs talents de société, l'agrément de leur esprit, l'intérêt de leur conversation, leur goût des choses intellectuelles, leur empressement à rendre service, vingt autres avantages du même genre qui certes ne sont point à dédaigner, mais dont l'influence, lorsqu'ils ne sont accompagnés et relevés de rien d'autre, ne va pas loin, ne compte pas. Où découvrir en tout cela une puissance surnaturelle, une vraie fécondité? *Sine me nihil potestis facere* <sup>2</sup>. La déclaration est formelle. Elle est tombée des lèvres du Christ. On ne la contredira, on ne la rapportera jamais. Devant celui-là, tout commentaire de l'*arescet* pâlit.

*Colligent eum, et in ignem mittent et ardet.* Le texte tout entier que nous avons choisi pour sujet de cette instruction, dans son sens obvie, se réfère au jugement final et à la réprobation, mais particulièrement les mots qui le

<sup>1</sup> Luc. vi, 9. — <sup>2</sup> Joan. xv, 5.



terminent et que nous venons d'ajouter. Nous consacrerons une méditation spéciale à ce terrible et nécessaire enseignement du jugement et de ses suites éternelles. En ce moment, qu'il nous soit permis de continuer d'appliquer les avertissements de Jésus-Christ aux conséquences actuelles et immédiates de la fausse attitude prise vis-à-vis de lui, du *si quis in me non manserit*, car il y en a.

*Colligent eum...* Le premier venu, un passant, un enfant, peuvent achever de détacher de l'arbre les rameaux desséchés; à plus forte raison s'ils les trouvent sur le chemin tombés dans la poussière ou la boue, peuvent-ils les lier ensemble et les emporter pour alimenter le foyer de la maison. Ce qu'ils n'eussent même pas songé de tenter sur des rameaux vigoureux et verts, solidement noués au tronc et aux maîtresses branches, ils le tentent sur le bois flétri, que la flétrissure soit consommée ou seulement commencée. Et pour venir à bout de leur besogne, ils n'ont pas besoin d'un grand effort.

C'est quelque chose de semblable qui se produit pour le prêtre, lorsqu'il ne vit plus profondément de la vie du Christ, quand son âme, languissante et amoindrie, de déclin en déclin, penche vers une ruine complète. Il n'en est pas encore à cette extrémité tout à fait; mais qu'il s'en faut donc peu! Les dernières audaces du mal et des passions, qu'il a pu jusque-là tenir à une certaine distance, s'accroissent, se multi-

plient, le pressent et l'enserment tous les jours davantage. Bientôt, demain peut-être, elles réitéreront une tentative de plus. Encore un peu de temps, les passants sinistres qui s'appellent l'orgueil, l'ambition, la haine, la cupidité, la sensualité, vont se précipiter sur cet infortuné, incapable de résistance désormais. *Colligent eum*. De toutes ses belles puissances natives, aujourd'hui déshonorées et stériles comme le rameau sans sève, ils feront un faisceau vulgaire, un vil assemblage, une masse informe. Sous leurs manipulations sacrilèges, ce qui devait fleurir et s'épanouir n'est plus qu'un amas de débris douloureux à voir, et que le feu réclame.

*In ignem mittent, et ardet*. Et c'est en effet l'image d'un feu, d'un brasier dévorant que cette âme sacerdotale réduite à se consumer elle-même dans le regret et le désespoir. Messieurs et vénérés confrères, avez-vous vu de près, avez-vous touché de la main quelques-unes des souffrances dont les vies humaines peuvent être accablées, les deuils, les revers de fortune, les amitiés trahies, les espoirs déçus, les avenir brisés?... Oui, sans doute, puisque votre ministère vous appelle sans cesse à côtoyer la douleur. Je sais une souffrance, je sais une douleur pire que toutes les autres, je sais un martyr sans nom, un enfer anticipé, ... l'état du prêtre à qui viennent les paroles de notre texte. Il sent la séparation se faire entre Jésus-Christ et lui,



non plus comme en telle ou telle circonstance regrettable du passé, incidemment pour quelques jours ou quelques heures, mais définitivement. Ni il ne veut, ni il ne peut se ressaisir et, d'un cri du cœur contrit, reconquérir la paix. Il a le vertige de sa chute. Il a conscience de rouler aux abîmes. Cependant le remords le poursuit encore. A défaut de remords, certaines convenances l'enchaînent, certaines exigences de correction extérieure le dominent. Il n'a pas ses coudées franches dans le mal. S'il pouvait donc n'avoir jamais été prêtre!... Il l'est; il l'est à jamais! *Sacerdos in æternum*. S'il pouvait donc, la conscience de sa vocation étouffée, sans trop attirer l'attention du public, sans s'exposer au déshonneur qui s'attache aux prévarications sacerdotales, se débarrasser de sa situation gênante! Tout l'y assujettit et l'y retient. Entre ce reste d'obstacles du dedans et du dehors auxquels il est rivé, et la convoitise de plus en plus passionnée des satisfactions malsaines, il se débat dans un vrai supplice, il se consume à en mourir, *ardet*,... jusqu'à ce que, lassé, exaspéré de ce conflit, jetant tout par-dessus bord, il se fixe délibérément dans la rébellion suivie ou non de scandale. Il trouve alors, par l'excès même de son désordre et de son malheur, une sorte de tranquillité fausse, de paix menteuse, où, sans un miracle de la grâce, la mort le viendra surprendre pour le jeter dans l'éternité.

Ce ne sont point là, messieurs, des tableaux

de fantaisie. Quand vous aurez prêché soixante retraites pastorales, quand vous aurez entendu de pauvres confrères vous ouvrir leur âme en détresse, et pour toute réponse à vos exhortations les plus pressantes, les plus émues, dire : Impossible!... Eh bien! tant pis!... vous vous persuaderez que je n'exagère pas, que je demeure même au-dessous de la triste, de la navrante vérité : *In ignem mittent, et ardet*.

Voilà où peut aboutir dès ce monde, sans parler de l'autre, l'élection que Dieu a faite de nous, pour la destinée par excellence, pour le sacerdoce.

Est-ce donc que Dieu, en nous appelant, se serait trompé? Ineptie! blasphème! Dieu ne se trompe pas. C'est nous qui par notre faute avons trahi ses desseins, ses miséricordieux et splendides desseins sur nous. *Si quis in me non manserit*.

Écoutez en finissant, messieurs, ces quelques versets de saint Luc, où se trouvent le récit et la mise en scène de la vocation des Douze, de la formation du collège apostolique :

... *Et cum dies factus esset, vocavit discipulos suos, et elegit duodecim ex ipsis, quos et Apostolos nominavit :*

*Simonem, quem cognovit Petrum, et Andream fratrem ejus, Jacobum et Joannem, Philippum et Bartholomæum,*

*Matthæum et Thomam, Jacobum Alphæi et Simonem qui vocatur Zelotes,*

*Et Judam Jacobi, et Judam Iscariotem, qui fuit proditor*<sup>1</sup>.

Qui fuit proditor. C'est le dernier mot. Mot lugubre et effrayant qui donne le frisson. Un des Douze, en trahissant le Christ, a retourné contre lui l'élection et le bienfait de Dieu. Il n'y a pas qu'une seule façon, messieurs, de trahir Jésus. Le vendre matériellement à ses ennemis pour trente deniers n'est pas le crime unique contre la vocation sainte du sacerdoce. Tout prêtre qui fait aboutir à mal les grâces reçues, l'appel de la première heure, les appels si souvent réitérés à travers sa vie, doit prendre pour lui le qualificatif affreux infligé par l'Évangile à Judas : *proditor*.

Quand vous serez rentrés dans vos cellules, à genoux devant le crucifix, ouvrez votre *Novum Testamentum*. Relisez l'énumération que vous venez d'entendre, allez jusqu'au bout.

Réfléchissez, jugez, concluez!

<sup>1</sup> Luc. vi, 13, 14, 15, 16.

## INSTRUCTION DU SOIR

### TRAITEMENT DIVIN DE LA VIE SACERDOTALE

(PURGABIT EUM, UT FRUCTUM PLUS AFFERAT)

*Omniem palmitem in me non ferentem fructum, tollet eum, et omnem qui fert fructum, purgabit eum, ut fructum plus afferat.*

(Joan. xv, 2.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Nos vies de prêtres, nous l'avons établi dans les entretiens précédents, sur les déclarations les plus formelles de Jésus-Christ, doivent s'épanouir en fécondité surnaturelle, et, pour employer les termes mêmes dont Notre-Seigneur s'est servi, porter du fruit, beaucoup de fruit. *Ego elegi vos, ... ut fructum afferatis... Qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum.* Ce qu'il advient de celles qui sont décidément infructueuses, nous le savons : *Tollet eum.*

Telle est la préoccupation, sur ce point, de



*Et Judam Jacobi, et Judam Iscariotem, qui fuit proditor*<sup>1</sup>.

Qui fuit proditor. C'est le dernier mot. Mot lugubre et effrayant qui donne le frisson. Un des Douze, en trahissant le Christ, a retourné contre lui l'élection et le bienfait de Dieu. Il n'y a pas qu'une seule façon, messieurs, de trahir Jésus. Le vendre matériellement à ses ennemis pour trente deniers n'est pas le crime unique contre la vocation sainte du sacerdoce. Tout prêtre qui fait aboutir à mal les grâces reçues, l'appel de la première heure, les appels si souvent réitérés à travers sa vie, doit prendre pour lui le qualificatif affreux infligé par l'Évangile à Judas : *proditor*.

Quand vous serez rentrés dans vos cellules, à genoux devant le crucifix, ouvrez votre *Novum Testamentum*. Relisez l'énumération que vous venez d'entendre, allez jusqu'au bout.

Réfléchissez, jugez, concluez!

<sup>1</sup> Luc. vi, 13, 14, 15, 16.

## INSTRUCTION DU SOIR

### TRAITEMENT DIVIN DE LA VIE SACERDOTALE

(PURGABIT EUM, UT FRUCTUM PLUS AFFERAT)

*Omniem palmitem in me non ferentem fructum, tollet eum, et omnem qui fert fructum, purgabit eum, ut fructum plus afferat.*

(Joan. xv, 2.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Nos vies de prêtres, nous l'avons établi dans les entretiens précédents, sur les déclarations les plus formelles de Jésus-Christ, doivent s'épanouir en fécondité surnaturelle, et, pour employer les termes mêmes dont Notre-Seigneur s'est servi, porter du fruit, beaucoup de fruit. *Ego elegi vos, ... ut fructum afferatis... Qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum.* Ce qu'il advient de celles qui sont décidément infructueuses, nous le savons : *Tollet eum.*

Telle est la préoccupation, sur ce point, de

Celui qui, par une avance toute gratuite, nous a choisis pour partager sa propre destinée, pour continuer sa mission personnelle, qu'il insiste visiblement à nous instruire. Il nous dit maintenant ce qu'il adviendra des vies capables de produire beaucoup, mais exposées à demeurer en deçà de leur mesure. Le texte que je viens de citer comporte un enseignement de plus, qui s'offre à nos méditations et qu'il est souverainement opportun et pratique de bien comprendre : « Tout rameau qui déjà donne du fruit, mon Père l'émondera, pour qu'il en donne davantage. » *Purgabit eum, ut fructum plus afferat.*

Indication précieuse à recueillir pour n'importe quelle créature en ce monde ; assurance d'une netteté qui ne laisse place à aucune méprise. Voilà l'explication autorisée de l'épreuve ici-bas, quelque forme qu'elle revête, et sur quelquel existence qu'elle s'abatte.

Voir dans l'épreuve, en toute occurrence, une sorte de châtement mérité ; doctrine cruelle, exagérée et fausse au surplus. Sans doute l'épreuve, sous forme de peine, en principe, a pour origine et pour point de départ le péché. Mais cela ne veut pas dire qu'en fait quiconque la subit, ne la subisse que parce qu'il est pécheur. S'il me faut, toutes les fois que je souffre, penser qu'un Maître et un Juge irrité l'exige, je m'effraye, je me déconcerte, je me décourage. S'il m'est accordé de croire que c'est un Père qui le permet avec sagesse et par amour, tout change.

La résignation me devient facile et douce. J'ai ce droit. Le langage même du Christ me le donne. L'épreuve, il le déclare, est un traitement divin, un procédé d'ordre supérieur, employé pour obtenir un résultat déterminé. Ce que fait, aux approches du printemps, le jardinier ou l'agriculteur, sur les rosiers de son parterre, sur l'arbre de son verger, sur la vigne de ses coteaux, quand il retranche et coupe les branches gourmandes, celles qui gênaient l'expansion utile de la sève, le Père des cieux le fait sur les âmes : *Purgabit eum, ut fructum plus afferat.*

Essayons d'appliquer cette théorie aux vies sacerdotales. Entrons dans le détail des significations diverses que comporte ce mot : *purgabit.*

## I

Il y a d'abord le sens obvie, celui qui se présente le premier à notre attention : la souffrance proprement dite, l'envahissement de l'être physique ou moral par la douleur.

Ce qui est le fond le plus intime, l'essence la plus vive du sacerdoce de Jésus-Christ, doit se retrouver nécessairement dans notre sacerdoce, continuation du sien. Or, sans nulle contradiction avec ce que bon nombre de théologiens enseignent de l'Incarnation toute seule, se fût-



elle, par hypothèse, produite indépendamment de la Rédemption, il n'est pas douteux qu'en fait, l'Incarnation et la Rédemption se confondant, celle-ci se rattachant immédiatement et étroitement à celle-là, le sacerdoce du Christ se compose dans une mesure prépondérante, de son sacrifice, de l'entière oblation de lui-même consentie librement par lui à la justice de son Père. C'est toujours et partout son titre et sa qualité de victime que les Écritures mettent en avant et accèdent, et, lorsqu'il parle de lui, il ne parle presque de rien autre que de son immolation prochaine.

Entendez les Prophètes : *Oblatus est, quia ipse voluit*<sup>1</sup>. *Virum dolorum et scientem infirmitatem*<sup>2</sup>. Entendez, pour les rapprocher l'un de l'autre, saint Paul faire écho à Isaïe : *Holocaustata non tibi placuerunt, tunc dixi : Ecce venio*<sup>3</sup>... *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta*<sup>4</sup>... *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*<sup>5</sup>.

Entendez le Précurseur, le jour où, pour la première fois, il désigne le Messie aux foules amassées sur les bords du Jourdain. Il va droit au fait. Il le qualifie d'un mot qui dit tout : *Agnus Dei*, la victime enfin agréable à Dieu, enfin agréée de Dieu, par opposition aux victimes de l'ancienne Loi simplement préfiguratives..., *qui tollit peccatum mundi*<sup>6</sup>, le péché

<sup>1</sup> Is. LIII, 7. — <sup>2</sup> Is. LIII, 3 et seq. — <sup>3</sup> Hebr. x, 6, 7. — <sup>4</sup> Hebr. XII, 2. — <sup>5</sup> Philip. II, 8. — <sup>6</sup> Joan. I, 20.

du monde, dans sa notion la plus compréhensive, la plus synthétique, par opposition aux infractions à la loi mosaïque, dont les Juifs pouvaient aisément obtenir le pardon.

Entendez Jésus à son tour : *Non quæro voluntatem meam, sed ejus qui misit me*<sup>1</sup>... *Descendi de celo, non ut faciam voluntatem meam, sed ejus qui misit me*<sup>2</sup>... *Baptismum habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur*<sup>3</sup>... *Ecce ascendimus Jerosolymam, et Filius hominis tradetur principibus sacerdotum et scribis, et condemnabunt eum morte, et tradent eum gentibus ad illudendum et flagellandum et crucifigendum*<sup>4</sup>.

Et que recommande-t-il à ceux qui se réclameront plus tard de sa doctrine et de ses exemples, entre tous, cela va de soi, à ses prêtres? de s'établir dans les mêmes dispositions que lui, de mettre à la base de leur sacerdoce, comme lui à la base du sien, le sacrifice et l'immolation. *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis*<sup>5</sup>... *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam et sequatur me*<sup>6</sup>... *Nescitis quid petatis..., potestis habere calicem quem ego bibiturus sum*<sup>7</sup>?

Que de textes pourraient être ajoutés à ces textes bien connus et en quelque sorte clas-

<sup>1</sup> Joan. v, 30. — <sup>2</sup> Joan. vi, 38. — <sup>3</sup> Luc. XII, 50. — <sup>4</sup> Matth. XX, 18. — <sup>5</sup> Joan. XIII, 15. — <sup>6</sup> Matth. XVI, 24. — <sup>7</sup> Matth. XX, 22.



siques! L'Ancien Testament, l'Évangile, les Actes des Apôtres, les Épîtres de saint Paul, ne cessent, pour ainsi dire, pas de revenir sur cette double affirmation : C'est par la souffrance, c'est par une immolation sans repos ni trêve, y compris la mort, que le Christ a rempli sa mission de Sauveur et réalisé son sacerdoce; c'est de la même manière que nous, prêtres, ses imitateurs nés et de profession, nous pourrons et nous devons répondre à notre vocation sainte.

Ces choses, messieurs et vénérés confrères, théoriquement, nous les savons. Cette vision du Christ prêtre et sauveur, parce qu'il a été victime, nous a séduits, nous a émus, le jour de notre appel au sous-diaconat et de notre ordination sacerdotale. De toute la sincérité de notre âme, nous avons accepté les conditions telles qu'elles étaient. *In simplicitate cordis mei, lætus obtuli universa*<sup>1</sup>, avons-nous dit avec l'auteur des Paralipomènes... *Voluntarie sacrificabo tibi*<sup>2</sup>, avons-nous dit avec le Psalmiste... *Adimpleo quæ desunt passionum Christi*<sup>3</sup>... *Stigmata Domini Jesu in corpore meo porto*<sup>4</sup>, avons-nous dit avec saint Paul.

Et certes, nous étions bien inspirés de penser et de parler ainsi. Puisque nous sollicitons l'honneur du sacerdoce, tout exprès pour mieux ressembler à Jésus-Christ, *conformes fieri ima-*

<sup>1</sup> I Paral. xxix, 17. — <sup>2</sup> Psalm. lxxx, 8. — <sup>3</sup> Coloss. i, 21. — <sup>4</sup> Galat. vi, 17.

*ginis Filii sui*<sup>1</sup>, nous ne pouvions choisir de moyen plus sûr et plus pratique de réaliser cette ressemblance glorieuse.

Réfléchissez-y, messieurs et vénérés confrères, sans la souffrance nous nous verrions tous condamnés à une impuissance désolante de reproduire en nous une similitude réelle avec notre Maître adoré. De lui à nous, sur tous points, la distance est si grande, l'écart si accentué, que de songer seulement à nous rapprocher de lui, nous déconcerte et nous abat. Cela nous donne l'impression d'une audace presque coupable et d'une sorte d'impiété.

O Christ! vous avez été la vérité pleine, lumineuse, radieuse. *Ego sum veritas*<sup>2</sup>. Votre âme humaine, ensoleillée au foyer du Verbe, rayonnait incessamment le vrai, ce que Dieu sait, ce que Dieu voit, ce que Dieu veut. Et moi, quelle que puisse être l'ardeur de ma foi dans votre parole sainte, j'ignore. J'ai conscience de posséder la réalité, la substance du vrai, mais sous l'enveloppe des formules impénétrables et parmi les ombres lassantes.

O Christ! vous avez été la sainteté absolue. *Quis ex vobis arguet me de peccato*<sup>3</sup>? Pas un seul instant votre volonté d'homme, rivée à la volonté divine, ne s'est dégagée de son noble et amoureux attachement, n'a pu s'en dégager. Ce serait un blasphème de supposer en vous la plus

<sup>1</sup> Rom. viii, 29. — <sup>2</sup> Joan. xiv, 6. — <sup>3</sup> Joan. viii, 46.



légère atteinte du mal. Et moi je marche tout courbé sous le poids quotidien de mes fautes, quels qu'en soient d'ailleurs la nature et le degré. *Homo, peccator sum... exi a me*<sup>1</sup>.

O Christ! vous avez été la charité par excellence, la bonté vivante. *Benignitas apparuit*<sup>2</sup>. Impitoyable contre le péché, vous n'avez cessé de vous montrer indulgent et doux pour le pécheur, sauf quand il entreprenait de fausser l'idée religieuse et le devoir. Vous avez fait pleurer de joie et de reconnaissance les malheureux; vous avez consolé les mères; vous avez charmé les petits enfants. Nul ne rencontrait votre regard, nul n'entendait votre voix, sans qu'une émotion bienfaisante ne lui sourît au fond du cœur. Et moi, quelque réputation peut-être que me fasse l'opinion, je ne sais pas être bon. Je m'autorise des travers, parfois des vices des affligés, pour leur retirer ma compassion; ou bien je me lasse sans motif; ou bien j'ai des préférences pour les uns au détriment des autres, suivant mes inclinations personnelles et la fantaisie de mon choix.

Et c'est ainsi qu'à tous égards il me faut constater une douloureuse disproportion entre ce que vous êtes, ô modèle trop achevé, et ce que je suis, entre ce que vous faites et ce que je fais.

Mais, sur un point particulier, je retrouve en

<sup>1</sup> Luc. v, 8. — <sup>2</sup> Tim. iii, 4.

quelque sorte mes avantages. O Christ! vous avez souffert, vous avez gémi, vous avez pleuré. Gethsémani, où vous buvez le calice jusqu'à la lie, où vous vous traînez sur vos pauvres genoux déchirés, en demandant grâce, où vous suez le sang, Gethsémani est un rendez-vous que j'aime. Je sens que je puis m'y tenir plus près de vous; que de vous à moi les distances, ailleurs infranchissables, ici s'amointrissent et s'effacent. Un savant et un homme sans culture, un souverain et un pâtre, sont d'habitude séparés l'un de l'autre par toute la différence de leur éducation et de leur situation. Que le malheur tombe en même temps sur tous deux, qu'ils pâtissent des mêmes maux dans leur cœur ou leur corps, qu'ils poussent les mêmes soupirs, qu'ils versent les mêmes pleurs, les voilà rapprochés et, pour un temps, presque semblables. C'est quelque chose d'analogue, ô Jésus, entre vous et moi. Moi aussi je souffre, je pleure, j'entre en agonie à certains jours. Encore bien que je ne puisse et ne veuille pas méconnaître la supériorité de votre martyre, ni surtout la supériorité des motifs qui le déchainent sur vous, j'ose croire que lorsque je suis là, à côté de vous, brisé, meurtri comme vous, prêt à rendre, comme vous, le dernier souffle, je vous ressemble mieux qu'en aucune autre de mes tentatives en d'autres moments.

Oui, au début de notre carrière sacerdotale, nous avons eu l'idée très nette de ce rôle de la



souffrance. Une des séductions de nos engagements sacrés a été d'y souscrire de tout cœur, de répondre affirmativement et sans hésiter au *calicem potestis bibere quem ego bibiturus sum*.

Eh bien! nos dispositions initiales, qui étaient conformes aux exigences de notre destinée, doivent persister. Et c'est pour nous y maintenir, c'est pour que notre vie de prêtres garde son vrai caractère, ait son évolution logique, que nous passons par le crible des diverses douleurs. A quel titre nous montrerions-nous surpris? De quel droit élèverions-nous des réclamations? Rien ne nous est imposé que nous n'ayons dû prévoir et vouloir. *Configuratus morti ejus<sup>1</sup>..., factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*. Tout rentre en ces formules connues et acceptées librement, depuis les moindres contrariétés jusqu'aux plus rudes assauts de souffrance, soit physique, soit morale. La valeur et la fécondité de notre vocation sont à ce prix.

Nous souffrirons donc, messieurs et vénérés confrères, et, sauf les surprises et les contradictions que notre faiblesse comporte, nous souffrirons dignement, virilement, sans nous plaindre, puisque de souffrir est une de nos obligations professionnelles, un des éléments de la beauté et de la puissance de nos vies.

Nous aurons, comme les gens du monde, nos

<sup>1</sup> Philip. III, 10.

peines, nos tristesses, nos chagrins de famille; car de revêtir la soutane noire n'a pas fait de nous des parias, ni éteint dans nos cœurs les choses douces et saintes du foyer. Nous pleurerons sur nos deuils cruels; nous pleurerons sur nos amitiés refroidies par les malentendus ou les intérêts matériels, si souvent jetés au travers de nos meilleures relations; nous pleurerons sur les délaissements que rien n'explique. Nous dirons : *Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum<sup>1</sup>?*

Nous aurons nos désolations de prêtres aux prises avec toutes les difficultés du ministère. Notre bonne volonté et notre zèle, incessamment contrariés par l'obstacle, n'aboutiront pas. En dépit de nos efforts les plus consciencieux, de notre activité la plus intelligente et la plus persévérante, il nous faudra voir autour de nous, parmi les âmes qui nous sont confiées, l'incrédulité exercer ses ravages, l'indifférence dégénérer en habitude, la désertion des devoirs chrétiens gagner de proche en proche. Nous dirons : *Si possibile est, transeat calix iste<sup>2</sup>*. Des souffrances nées des conditions communes de la destinée..., oui; mais pas de tristesses sacerdotales plus dures et plus amères que toutes les autres ensemble! Et nous ajouterons cependant : *Non mea voluntas, sed tua fiat.*

A certains jours, ce sera pire encore. Il se

<sup>1</sup> Joan. XVIII, 11. — <sup>2</sup> Matth. XXVI, 39 et seq.



fera contre nous un déchaînement et un assaut de toutes les angoisses naturelles et surnaturelles, séculières et sacrées, visibles et silencieuses. Nous gémirons comme Jésus : *Et nunc turbata est anima mea*<sup>1</sup>. Il a connu, lui le premier, les heures de crise universelle. Il a déclaré que son âme en était agitée et désemparée... Il a crié merci. *Quid dicam? Pater, salvifica me ex hac hora.* Mon Père, sauvez-moi de cet effondrement qui me tue... Mais non. Il se ressaisit tout de suite. Sa volonté, tendrement, passionnément soumise, s'apaise d'elle-même en ce mot final : *Propterea veni in hanc horam.*

Ce sera notre langage, chers et vénérés confrères. *Propterea veni in hanc horam.* O parole d'or! O sublime attestation de la raison d'être de la souffrance et de sa valeur! Je suis le Christ, tout exprès pour souffrir et pour mourir. Je suis prêtre, tout exprès pour imiter le divin modèle, pour m'accommoder de ce qui a été par excellence l'élément de sa mission rédemptrice, et qui demeure à jamais l'élément de ma propre vocation.

*Purgabit eum, ut fructum plus afferat.*

<sup>1</sup> Joan. xii, 27.

## II

La première forme de l'épreuve, la plus fréquente, la plus connue de tous par une expérience presque ininterrompue, c'est la souffrance. En voici une seconde qui, pour être soumise à des phases et des intermittences, n'en est pas moins pénible. Elle aussi, permise de Dieu pour notre bien, se range sous la formule générale : *Purgabit.* C'est la tentation.

Il ne faut pas médire de la tentation. Si mystérieuse qu'elle soit dans ses origines et sa mise en œuvre, si surprenante que puisse paraître cette provocation au mal d'agents cachés et insaisissables, conjurés contre nous, on ne saurait en nier la réalité, et, sa réalité une fois admise, il faut bien croire qu'elle n'est ni fâcheuse ni regrettable.

Dieu n'autoriserait pas envers sa créature quelque chose de mauvais en soi. Et puisque Jésus-Christ lui-même a voulu s'y assujettir, quoiqu'il ne fût pas, comme nous, passible d'y succomber, puisqu'après lui tous les plus grands saints y ont été assujettis pour leur part, c'est donc qu'elle a sa raison d'être.

Disons d'abord que la tentation, quelle qu'elle soit, nous empêche de nous complaire dans nos



prétendus mérites, nous contraint en quelque sorte à l'humilité. C'est saint Paul qui le déclare dans un aveu célèbre, dont l'écho, à vingt siècles de distance, nous édifie et nous émeut. Écoutez : *Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis meæ, angelus Satanae qui colaphizet me*<sup>1</sup>. Pauvre grand saint Paul ! Lui, l'Apôtre des nations ; lui, le plus puissant ouvrier de la diffusion de l'Évangile ; lui, favorisé des grâces les plus exceptionnelles, depuis la conversion sur le chemin de Damas jusqu'aux extases sublimes ; lui, presque initié dès ce monde aux béatitudes célestes..., il est obligé de convenir que la tentation le poursuit et l'opprime. Et quelle tentation ! Le réalisme transparent du langage ne laisse aucun doute. Il est aisé d'entendre à demi mots ou de lire entre les lignes. Saint Paul est en butte aux assauts de la chair. *Stimulus carnis meæ*. Quelle pitié ! Trois fois, du milieu de ses luttes douloureuses, il crie vers Dieu. Il le prie et supplie de le délivrer de ce genre d'épreuve. *Propter quod ter rogavi Dominum ut discederet a me. Et dixit mihi : Sufficit tibi gratia mea, nam virtus in infirmitate perficitur*. Assailli hier, il le sera encore demain. Et pourquoi en fin de compte ? Il a pris soin de commencer par le dire : *Ne magnitudo revelationum extollat me*. C'est comme préservatif contre tout sentiment

<sup>1</sup> II Cor. XII, 7.

d'amour-propre et d'orgueil, c'est comme moyen plus efficace de conserver l'humilité qu'il subit son répugnant martyre !

Humble, très humble à tout prix, il faut l'être. La raison seule l'exigerait, puisque nous n'avons originairement en nous rien qui soit de nous, puisque nous ne nous sommes point portés de nous-mêmes du néant à l'existence, ni à nos conditions et qualités d'existence, quelles qu'elles soient. *Dominus fecit nos, non ipsi nos*<sup>1</sup>... *Quid habes, quod non accepisti ? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non accepisti ?* C'est de l'équité élémentaire, c'est du gros bon sens. Saint Paul est bien renseigné. Il ne se méprend pas sur le sens et la portée des assauts qu'il endure : *ne magnitudo revelationum extollat me*.

Et nous, messieurs et vénérés confrères ! Le péril des hautes révélations et des extases ne nous menace guère, n'est-ce pas ? et néanmoins, pour l'être à moins de frais, que nous sommes donc exposés à nous enorgueillir ! Nos moindres avantages intellectuels ou physiques, un peu de facilité de parole, un peu de succès dans nos entreprises, un peu de réputation flatteuse, il n'en faut pas davantage pour nous rehausser démesurément à nos propres yeux. C'est vraiment une honte et une désolation de constater à quel point nous sommes accessibles à la com-

<sup>1</sup> Psalm. XCIX, 3. — <sup>2</sup> I Cor. IV, 7.



plaisance sotte, combien nous en restons tous saturés et pétris.

Dieu le sait, Dieu le voit. Il usera envers nous comme envers notre grand frère aîné des rudés avertissements qui nous sont nécessaires. Nous aussi nous passerons par le feu de la tentation, et de la même tentation que saint Paul. Allons, messieurs, ne faisons pas les fiers : *Datus est mihi stimulus carnis meæ*. Nul ne peut prétendre s'y soustraire. Ni l'âge, ni la situation, ni le bon renom, ne sont une garantie absolue. Il y aura des jours et des heures où nous devons avouer que la chair et ses convoitises font rage aux profondeurs de notre être. Le moyen, en de telles conditions, quand nous nous sentons poussés aux pires défaillances; le moyen, dis-je, de ne pas comprendre qu'à tout le moins l'humilité s'impose?

La tentation nous rend donc ce service de nous préserver de l'orgueil : *ne extollat me*. Elle nous en rend d'autres. Elle nous tient en quelque sorte forcément en éveil. Elle nous oblige à renouveler sans cesse notre vigilance et nos résolutions. Elle multiplie nos généreux désirs. Et cela, certes, est bien quelque chose qui vaut et qui compte.

Quand une chaude journée de bataille s'annonce, le soldat, secoué malgré lui de l'indolence où la paix risquait de l'endormir, se prépare à faire bonne contenance devant l'ennemi. Il prévoit le danger. Il s'anime au courage.

L'imminence du péril le transfigure. Dans toute l'étendue et l'énergie du mot, il est soldat. Et nous de même. Nous, les soldats du Christ, *bonus miles Christi*, il nous est bon d'être provoqués à la vaillance : *Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare*<sup>1</sup>... *Accipite armaturam Dei, ut possitis resistere in die malo*<sup>2</sup>.

Qui pourrait dire quels mérites cachés et silencieux comporte cette nécessité toujours urgente de se défendre contre l'invasion possible du mal? Le seul fait de redouter le mal est un bien. Les efforts déployés pour y échapper en sont un autre. Les hommes ne savent rien de ce drame intérieur de la conscience aux prises avec la tentation, menacée de faiblir et de fléchir, et qui pour demeurer ferme retrempe incessamment son courage. Mais le Père, qui voit dans le secret, en suit d'un regard ému les moindres péripéties, et très certainement tient compte de toutes les fidélités qui s'y révèlent.

Ajoutons que l'expérience personnelle des luttes à prévoir ou à soutenir, devient une source précieuse de bonté, d'indulgence et de compassion pour autrui. Un prêtre peut être un excellent prêtre, digne d'estime et de vénération pour la dignité de sa vie et ses vertus; mais s'il n'a pas une fois ou l'autre souffert, lui aussi, de ce qui fait souffrir les âmes confiées à ses soins, il

<sup>1</sup> Ephes. VI, 11. — <sup>2</sup> Ephes. VI, 13.



semble que quelque chose manque à son influence et à son autorité. *Qui tentatus non est, qualia scit* <sup>1</sup>? Tranquille possesseur de sa foi, depuis l'enfance, je suppose, préservé de l'ombre même d'une hésitation et d'une inquiétude, comment pourra-t-il s'expliquer les tourments de ceux en qui la foi se voile et chancelle, et comment trouvera-t-il, pour y condescendre, les paroles vraies, le mot ému et bienfaisant? Si jamais une occasion, une rencontre, un regard, un aveu, n'ont passé sur la sérénité de son cœur, comment s'inclinera-t-il vers les cœurs fascinés et blessés? Où prendra-t-il le vin et l'huile des pitiés saintes? Ce que nos frères, troublés dans leur croyance, ou victimes des séductions fausses, demandent de nous, ce n'est point certes que nous ayons un seul jour, un seul instant, abdiqué la fermeté du devoir, mais que nous puissions comprendre leur détresse, ayant souffert, ayant lutté pour garder notre trésor. Il faut qu'en nous approchant ils s'appliquent et nous appliquent le mot de saint Paul : *Non habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris* <sup>2</sup>.

Reste encore un autre avantage, une autre conséquence heureuse de la tentation. Elle nous suggère le recours à Dieu, le recours fréquent, touchant, émouvant. Harcelés que nous sommes par le danger, nous nous tournons d'instinct

<sup>1</sup> Eccles. xxxiv, 11. — <sup>2</sup> Hebr. iv, 15.

vers qui nous peut être secourable. Nous prions. Sans doute, la prière consiste essentiellement dans l'adoration désintéressée. Mais elle est aussi une supplication légitime au milieu de tous nos besoins, et Jésus-Christ l'a accréditée en ce sens, lorsqu'il nous a enseigné la seconde partie de l'Oraison dominicale. Or de toutes les assistances d'en haut qu'une créature ait le droit de réclamer et d'attendre, celle qui doit la soutenir dans ses luttes intimes contre le péché est bien la plus précieuse et la plus autorisée.

Et quand au milieu de nos peines nous multiplions ces appels, jusqu'à en faire une habitude spontanée et facile, nous établissons entre Dieu et nous des relations qu'il aime et qu'il bénit. Ce ne sont point de longues paroles; c'est un cri. *Clamor meus ad te veniat. Deus, in adiutorium meum intende. Domine, ad adjuvandum me festina... Ne derelinquas me, ne contemnas me, ne despicias me*. Nous marquons ainsi d'un mot les situations respectives. Nous nous mettons à notre place. Nous mettons Dieu à la sienne. Cela est bon, cela est excellent.

Et cela donne à comprendre pourquoi dans l'Évangile Notre-Seigneur nous recommande avec tant d'insistance de ressembler aux petits enfants.

Le moyen, sommes-nous instinctivement tentés de dire, le moyen de ressembler aux petits enfants? Comment, à l'âge où nous sommes, après les difficultés de la vie et ses déceptions,



conserver encore la pureté, l'ingénuité, la candeur, toutes ces choses fraîches et matinales qui avoisinent les berceaux? Regardons-y de plus près, nous comprendrons. Quelle est, en somme, la caractéristique de l'enfant? C'est la confiance au père et à la mère, c'est la promptitude à recourir à leur intervention protectrice en face des besoins de tout genre, plus particulièrement en face du danger. L'enfant menacé crie à son père, crie à sa mère. Dès que sa plainte a provoqué leur attention, il se tient pour rassuré. Eh bien, messieurs et chers confrères, devant Dieu, fussions-nous des vieillards à cheveux blancs, penchés déjà sur notre tombe, nous restons tous des petits enfants, *parvuli*, et c'est notre droit, c'est notre devoir, quand le péril nous menace, de chercher le secours vers notre Père éternel des cieux.

Dans la mesure où la tentation nous inspire de le faire, nous contrainct à le faire, nous devenons des hommes de prière et de vie intérieure.

Humilité, vigilance, bonté, esprit de prière, voilà donc ce que la tentation peut produire en nous.

Est-il difficile dès lors de s'expliquer que Dieu la permette? N'est-elle pas visiblement de sa part une des formes de son action sur nous, pour nous rendre meilleurs? *Purgabit eum, ut fructum plus afferat.*

## III

La souffrance. La tentation. Deux moyens dont Dieu se sert pour accroître la fécondité de nos vies. Il faut aller plus loin. Il faut ajouter : les chutes, et là, il n'est pas besoin de le dire, toute ressemblance entre les conditions faites à Jésus-Christ prêtre et nos conditions cesse. Oui, les chutes elles-mêmes peuvent concourir à produire le bien : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*<sup>1</sup>, a dit saint Paul; et renchérissant sur cette affirmation déjà si consolante, au nom de la plus indéniable des expériences personnelles, saint Augustin a pu dire : *omnia etiam peccata.*

Expliquons-nous sur ce point délicat avec toute la clarté désirable.

Dieu ne veut pas, Dieu ne peut pas vouloir d'une volonté absolue, que nous commettions le mal. Une prédestination positive à un seul péché, si elle était démontrée, renverserait l'idée philosophique et théologique que nous devons nous faire de la sainteté du Créateur. Mais étant donné que dans les conseils de sa sagesse le Créateur ait soumis la créature, l'ange ou

<sup>1</sup> Rom. VIII, 28.



l'homme, à la plénitude d'une liberté capable non seulement d'osciller du bien au mieux, du mieux au parfait, — ce qui eût pu suffire pour que la liberté existât très réellement, — mais capable de se porter, en franchissant toute limite, jusqu'au mal; la possibilité du péché, par voie de conséquence, s'ensuivait nécessairement. Il devenait possible que l'être libre, abusant de son pouvoir, fût pécheur. Les conditions posées comportaient cette issue désolante. Qui ne le voit toutefois? De la tolérance indirecte de Dieu à une intention directe, il y a une distance infinie : *Deus intentator malorum est, ... neminem tentat*<sup>1</sup>.

C'est ce pouvoir de mal faire de la créature, sous sa propre responsabilité, que Dieu permet en vue d'un plus grand bien. Spectateur en quelque sorte d'un abus de liberté qu'il condamne, d'un choix qu'il réprouve, au lieu de réparer le désordre par la justice, il le redresse par l'amour. Ce qui par la faute de l'homme a été mal engagé, par la bonté divine aboutit bien. La chute, regrettable en soi, mauvaise en soi, chez les âmes restées nobles et généreuses, provoque une réaction salutaire à partir de laquelle, se soulevant vers la vertu et le devoir, elles dépassent des limites qu'elles n'eussent peut-être jamais franchies sans l'excitation inattendue qui les pousse. La fidélité pure et simple

<sup>1</sup> Jac. I, 13.

ne leur suffit plus. Il leur faut s'élancer et monter dans la proportion même où elles savent qu'elles se sont attardées et qu'elles sont tombées. Pour notre honneur, ceci est dans le fond le plus intime de la nature humaine. L'expérience quotidienne et l'histoire de quelques-uns des plus grands saints le prouve.

Le chef du collège apostolique, celui que le Christ a choisi pour être le fondement visible de son Église, le premier d'entre les Douze, Pierre, s'est montré d'une pusillanimité révoltante dans l'atrium du prétoire. A trois reprises successives, peut-être bien davantage, pour ne pas se faire un mauvais parti, il a renié son Maître. Il l'a renié avec un luxe de dénégations et d'emportement inouï. Jésus passe, se retourne, le regarde. Et tout d'un coup, sous la fascination pénétrante de ce regard, il sent l'énormité de son péché. N'en demandez pas davantage. Le prodige de transformation est accompli : *Et egressus foras flevit amare*<sup>1</sup>. Le mal incontestable se change en bien. A partir de ce moment, pourtant rapide comme l'éclair, Pierre, touché jusqu'au plus intime de l'être de l'horreur de son ingratitude et de sa félonie, ne vivra plus que pour réparer sa faute : *Semel peccavit, dit saint Augustin, semper flevit*. Comment nier qu'un degré et qu'une qualité supérieurs d'attachement à Jésus-Christ ont été

<sup>1</sup> Luc. xxii, 62.



pour le prince des Apôtres la conséquence de sa lamentable aventure?

Que de fois depuis lors ce miracle s'est renouvelé! Que de fois, au cours de notre ministère, nous l'avons vu de nos yeux et touché de nos mains!

C'est à la lumière de cette doctrine et de ces exemples que nous comprenons mieux l'adorable parole de Jésus à Simon le Pharisien, quand la pauvre Madeleine est là à ses pieds, tout enveloppée de honte, de repentir et d'amour: *Cui autem minus dimittitur, minus diligit*<sup>1</sup>. Jésus déclare que cette pécheresse de profession, *mulier in civitate peccatrix*, puise dans sa reconnaissance pour le pardon obtenu, l'élément soudain et désormais invincible d'une tendresse d'autant plus ardente que le poids de ses péchés était plus lourd. Et c'est d'une façon générale qu'il parle ainsi à l'occasion d'un fait particulier. C'est un principe qu'il pose. Des milliers et des milliers de créatures malheureuses, à travers tous les âges, auront le droit de s'en souvenir et s'en souviendront.

Donc la chute peut être l'occasion d'un état d'âme supérieur. Donc Dieu peut permettre qu'elle ait lieu en vue des résultats qui devront s'ensuivre: *Purgabit, ut fructum plus afferat*.

N'allons point pour cela, messieurs et vénérés confrères, découronner la vertu et la fidélité

<sup>1</sup> Luc. vii, 47.

vaillantes de leur auréole? Gardons-nous de ce sophisme et de ce blasphème. Les éloges que l'Esprit-Saint décerne aux privilégiés de l'innocence conservée, demeurent toujours vrais: *Beati immaculati in via*<sup>1</sup>. Heureux celui qui le long du pèlerinage terrestre, du berceau à la tombe, de son baptême à la communion finale, est resté immaculé! Heureux le prêtre qui jamais, depuis son ordination et sa première messe jusqu'à son dernier soupir, n'a profané son sacerdoce! Heureux un saint François de Sales! Heureux un saint Vincent de Paul! Heureux un saint Alphonse de Liguori! Heureux un curé d'Ars! Heureux quiconque leur ressemble! Encore une fois: *Beati immaculati in via*, et ces autres déclarations bien connues: *Quis ascendet in montem Domini? innocens manibus et mundo corde*<sup>2</sup>... *O quam pulchra est casta generatio cum claritate! Immortalis est enim memoria illius, quoniam apud Deum nota est et apud homines*<sup>3</sup>. Non, de l'issue favorable où la chute peut aboutir, n'allons pas conclure que ce soit chose heureuse et désirable de pécher. La seule conclusion légitime, c'est que si nous sommes pécheurs, nous avons de quoi reprendre confiance, au lieu de nous abandonner au désespoir. Pourquoi l'infortuné Judas, dans le moment solennel et si doux où Jésus, répondant à son infâme baiser de traître, l'appelait de ce nom

<sup>1</sup> Psalm. cxviii, 1. — <sup>2</sup> Psalm. xxiii, 3. — <sup>3</sup> Sap. iv, 1.



attendri : *Amice*, ne s'est-il pas, comme Pierre, fondu de douleur et relevé de son péché?

Frères bien-aimés qui m'écoutez, et à qui devrait s'appliquer le langage que je tiens au nom de l'Évangile; vous qui auriez besoin de pardon; vous qui en entendant la parole que je viens de citer : *Cui minus dimittitur, minus diligit*, vous sentez pénétrés et émus; vous qui en cet instant même pleurez peut-être de bonheur, à vous représenter que votre passé regrettable, prenant fin sous l'influence des grâces de la retraite, peut vous inspirer une plus grande générosité désormais et à jamais, courage! courage!

*Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra*<sup>1</sup>. Celui qui vraiment vous parle à cette heure, ce n'est pas moi; c'est Jésus-Christ. Il vous attendait. Il vous exhorte. Il vous presse.

Relisez dans la journée le onzième chapitre de saint Jean. Relisez-le tout entier, lentement, pieusement. Faites-vous l'application de l'incomparable histoire de Lazare. Vous savez bien que tous les commentateurs des saintes Écritures voient, dans la résurrection matérielle de l'ami du Christ, le symbole de la résurrection des âmes que le péché a tuées, et plus particulièrement des âmes sacerdotales.

Arrêtez-vous à cet endroit : *Lacrymatus est*

<sup>1</sup> Psalm. xciv, 8.

*Jesus*. Jésus pleure sur les ruines amoncelées par le péché, sur les ruines de votre vocation sainte, autrefois si honorée de vous, si entourée de vigilance, de respect et de dévouement.

Jésus élève très haut la voix : *Clamavit voce magna*, parce que ce qu'il va faire : rendre la vie surnaturelle à une âme, est l'œuvre par excellence, plus excellente que la création des mondes.

Jésus dit : *Lazare, veni foras*. Mon ami, mon fils, mon prêtre, viens dehors! Sors de l'humiliation, de l'ignominie et de l'ombre fétide du tombeau! Sors de la tyrannie de ton péché! Brise les bandelettes qui t'enchaînent, les mauvaises habitudes qui te lient. Viens reprendre ta place à l'air pur, au beau soleil de ma vérité rédemptrice! Sois à nouveau mon ouvrier, mon soldat, mon apôtre. Il te reste encore assez de vie pour réparer le passé malheureux, dans une fidélité d'autant plus inébranlable, que le sentiment de la bonté et de la miséricorde dont je fais preuve envers toi te pénètre de plus de reconnaissance et d'amour!

*Purgabit, ut fructum plus afferat.*



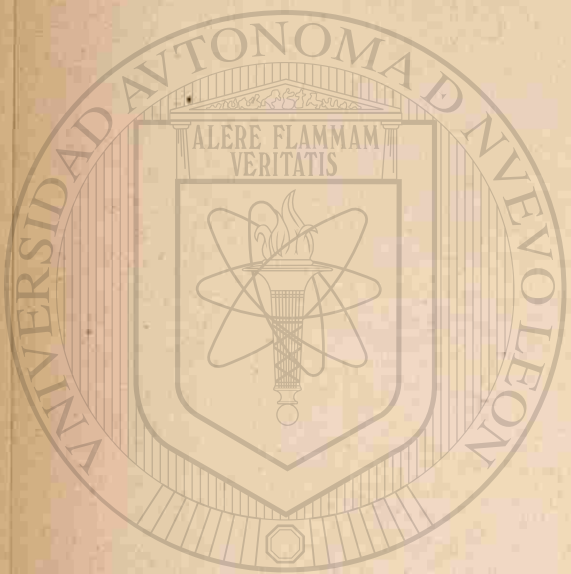


QUATRIÈME JOUR

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



## MÉDITATION DU MATIN

### JUGEMENT EN GÉNÉRAL

SUR LES

### OBLIGATIONS PROFESSIONNELLES DU PRÊTRE

(POST HOC AUTEM JUDICIUM)

*Statutum est omnibus hominibus semel mori, post hoc autem judicium.*

(Hebr. ix, 27.)

*Post hoc autem judicium...* Nous nous sommes entretenus hier de la mort, en nous plaçant à un point de vue surtout sacerdotal. La fin du texte que nous avons commenté nous amène à parler aujourd'hui du jugement, et c'est encore en nous préoccupant spécialement du prêtre que nous nous acquitterons de ce devoir. *Post hoc autem judicium...* *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi, ut referat unusquisque propria corporis prout gessit, sive bonum, sive malum*<sup>1</sup>... *Oportet*. Ce n'est point simplement une

<sup>1</sup> II Cor. v, 10.



convenance, c'est une chose nécessaire d'une nécessité impérieuse et sans appel.

Au sujet du jugement, on peut d'abord se demander pourquoi l'Évangile en réserve ouvertement à Jésus-Christ l'exercice et le droit : *Omne iudicium (Pater) dedit Filio*<sup>1</sup>. *Neque Pater iudicat quemquam, sed omne iudicium dedit Filio... Potestatem dedit iudicium facere, quia Filius hominis est*<sup>2</sup>. L'explication n'est peut-être pas difficile à trouver.

Quand, sous la loi ancienne, Jéhovah disait à l'Hébreu tremblant : « Sois saint parce que je suis Saint, » celui-ci avait en quelque sorte le droit de se récuser dans la terreur que lui inspirait son Dieu majestueux et tout voilé par le mystère, et dans le sentiment, écrasant pour sa faiblesse, de la distance qui le séparait, lui infime, de la grandeur de l'Éternel. Être saint comme Jéhovah ! Il n'osait pas même prononcer son nom, ni élever son regard vers la splendeur troublante de ses attributs et de son être.

Mais depuis l'Incarnation Dieu s'est fait homme, le Verbe s'est fait chair, l'abîme d'éloignement qui se creusait entre l'Infini et le fini a été comblé. Jésus-Christ, c'est la sainteté vivante rapprochée de nous, prenant contact avec nous, mettant sous nos yeux et à notre portée la théorie tout à la fois et l'exemple de ce que nous devons être pour devenir saints à

<sup>1</sup> Joan. v, 22. — <sup>2</sup> Joan. v, 27.

notre tour. « Je vous ai donné l'exemple, dit Jésus, afin que ce que j'ai fait vous le fassiez vous aussi. » On conçoit donc que ces facilités plus grandes augmentent nos responsabilités, et que celui-là soit constitué juge de nos torts qui nous a, au prix de sa vie et de sa mort, mis en mesure de bien vivre et de bien mourir. *Potestatem dedit iudicium facere, quia filius hominis est.*

Mais passons, ce n'est pas sur ces considérations plus spéculatives que pratiques que doit porter notre méditation.

## I

Une de nos infirmités en ce monde, et c'est par où il convient de commencer, consiste en ceci que nous ne savons presque pas rentrer en nous-mêmes et nous rendre compte de la *vérité vraie* de notre situation morale. Nous ne savons pas nous recueillir. Ce mot charmant de notre langue, qui indique le retour intelligent des bords et des surfaces de l'être au centre, aux profondeurs, nous est pratiquement étranger. Sans cesse retenus et enchaînés par la tyrannie des choses du dehors, — et pour ne rien avancer ici de fâcheux, déclarons que « ces choses du dehors » peuvent être même nos devoirs et



nos soucis professionnels, certes fort légitimes en soi, mais qui par notre faute usurpent sur la place et l'importance qui leur revient, — nous ne faisons plus aucun effort pour constater loyalement où nous en sommes de nos rapports avec Dieu.

Dieu a de nous une connaissance exacte, véridique, infaillible. Rien ne lui échappe de ce qui constitue notre responsabilité. *Pater videt in abscondito*<sup>1</sup>. Il semblerait qu'une de nos ambitions dût être de chercher à nous rapprocher de cette connaissance que Dieu a de nous. Eh bien, non! On a vu des païens, Marc-Aurèle par exemple, en pleine vie militaire, en pleine campagne laborieuse sur les bords du Danube, goûter et pratiquer l'examen de conscience habituel. Sous sa tente, le soir, ce philosophe chef d'armée aimait à se ressouvenir de ses actions du jour, à les analyser, à les juger. Il est vrai qu'il apportait à cette habitude peut-être plus de curiosité intelligente que de vrai souci moral. Il y était fidèle. Et nous, pour qui cette recherche de nous-mêmes aurait une tout autre valeur, puisqu'elle aboutirait à nous faire sentir et regretter la distance qui nous sépare de Dieu, nous ne savons pas la pratiquer.

Soyons sincères. Notre examen de conscience quotidien, le plus souvent relégué vers la prière du soir, a-t-il de quoi nous instruire? Si quelque

<sup>1</sup> Matth. vi, 4, 6.

chose d'exceptionnel, de grave et d'inquiétant s'est produit au cours de la journée, oui, nous nous y arrêtons et nous en tenons compte. Mais s'il n'y a rien eu d'extraordinaire, si tout s'est borné à la répétition accoutumée de nos défauts, de nos négligences, de nos tiédeurs, nous semblons croire qu'il n'y a pas même lieu d'y accorder un instant d'attention loyale et de sérieuse réflexion. Et cependant, au point de vue de l'importance et de la valeur morale, une journée n'est jamais identiquement semblable à une autre journée. En bien comme en mal, les deux se différencient entre elles. Ce sont les mêmes choses qui se présentent au contrôle de la conscience; il le faut bien, puisque les habitudes et pour ainsi dire le moule de l'existence officielle ramènent ces mêmes choses; mais il y a des diversités de degrés. Aujourd'hui, sur ce point ou sur cet autre, il s'est produit plus ou moins d'efforts, plus ou moins de défaites, plus ou moins de succès. Le thermomètre intérieur est monté ou bien s'est abaissé. Ce sont ces différences et ces mobilités qu'il serait souverainement intéressant et désirable de marquer avec exactitude. Dieu les voit, Dieu les connaît. *Alta profunditas quis inveniet eam*<sup>1</sup>? Le regard de Dieu plonge et pénètre jusqu'aux profondeurs. Le nôtre glisse sur les surfaces.

De même en va-t-il de notre examen de con-

<sup>1</sup> Eccles. vii, 25.



science qui précède nos confessions de tous les huit ou de tous les quinze jours.

Encore une fois soyons sincères. La plupart du temps, dans l'exploration que nous faisons de notre vie d'âme, ne prenons-nous pas l'habitude de tenir compte seulement des faits accentués, et de traiter presque de quantité négligeable la multiplicité des fautes dites légères? De là une insuffisance notoire d'intelligence de notre état réel. Nous nous examinons sommairement, sans désir préalable de nous voir tels que nous sommes, sans prière du cœur pour obtenir la lumière dont nous avons besoin; nous nous confessons rapidement. Notre confesseur ne nous rend pas le service de nous étudier, de nous comprendre, de nous exhorter, de nous blâmer, de nous aider à prendre des résolutions opportunes. Nous paraissions être pressés; il laisse voir qu'il l'est aussi. Tout se fait vite de part et d'autre. Et c'est au milieu de ces précipitations que nous prétendons donner au sacrement de la Pénitence son importance véritable. Voilà plusieurs années que les choses sont ainsi. Elles le seront vraisemblablement toujours.

Quoi de plus? Lorsque quelque circonstance très spéciale vient nous secouer de cette torpeur habituelle et nous contraindre à réfléchir, comme un deuil de famille, par exemple, ou bien une épreuve tout intime, ou bien une retraite à laquelle nous devons assister, et dont les instructions nous touchent; après les réflexions

auxquelles nous nous sommes livrés un jour, deux jours, trois jours, nous ne tardons pas à être ressaisis par la force acquise des dissipations de l'esprit et à perdre le bénéfice de notre court recueillement. Nous ressemblons trait pour trait à cet homme dont parle saint Jacques. *Viro consideranti vultum nativitatæ suæ in speculo. Consideravit enim se, et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit*<sup>1</sup>. Tant que durera la retraite pastorale, nous consentirons à rentrer en nous-mêmes; nous essayerons de nous voir tels que nous sommes, nous pratiquerons à notre égard la plus loyale impartialité. Des résolutions sincères seront la conséquence et le fruit de ce contrôle exercé par nous, sur nous. *Viro consideranti vultum nativitatæ suæ... Consideravit enim se*. La retraite s'achèvera avec la fin de la semaine: *Abiit*. Nous partirons, nous regagnerons nos postes quels qu'ils soient, il le faut. *Statim oblitus est qualis fuerit*. Au bout de quelque temps, si nous n'y prenons pas bien garde, nous aurons oublié et nos recherches, et nos découvertes, et nos résolutions.

Au jugement: *Ante tribunal Christi*, il faudra bien en finir avec cette désolante impuissance à nous connaître. Le γῶθι σεαυτον de la philosophie antique, le *noverim te, noverim me* de saint Augustin, s'imposeront à nous soudainement, absolument, sans nul effort laborieux

<sup>1</sup> Jac. 1, 23.



de notre part, sans application discursive de la pensée ou de la mémoire à notre passé. Ce sera une vue subite de toute notre vie de responsabilité morale, depuis le premier éveil de notre conscience jusqu'à la minute suprême où la mort sera venue nous surprendre. *Ut referat unusquisque prout gessit, sive bonum, malum...* Le bien, le mal à des degrés divers sous une multiplicité insaisissable de formes et d'aspects, n'ont pas cessé de se produire en nous depuis l'âge de raison. Il y a en nous comme un entassement et des couches superposées d'actes, de volitions, de pensées, de désirs mauvais ou bons, dont le souvenir nous échappe forcément, mais qui n'en subsistent pas moins pour cela dans leur réalité authentique. Ce qu'il y a de plus réel, de seul réel dans nos vies, c'est la série illimitée des attitudes fausses ou correctes, que nous aurons prises devant Dieu, et dont pas une ne lui reste inconnue. Au jugement elles surgiront toutes de la pénombre où elles se seront successivement et lentement accumulées. Comment se fera cette réapparition inexorable? Nous ne le savons pas; nous ne pouvons pas même nous en faire une idée. Car de nous représenter le tribunal du Christ: *Ante tribunal Christi*, à la façon de nos tribunaux humains, avec la mise en scène d'un juge qui siège et se prononce sur une instruction laborieusement préparée et conduite, serait puéril. Si quelque chose était de nature à nous faire entrevoir et

pressentir ce qui se passera en ce moment solennel de notre comparution devant le Maître suprême, ce serait le langage même de saint Jacques cité tout à l'heure: *Viro consideranti vultum nativitatis suæ in speculo*. Quand nous entrons dans la demeure opulente d'un riche de ce monde, il nous arrive quelquefois de nous trouver en face d'une glace de proportion inaccoutumée, qui du parquet au plafond couvre un des panneaux de l'appartement. Le miroir en est limpide et reflète exactement tous les objets qui lui sont offerts. D'un seul coup d'œil, très rapide et très sûr, nous nous voyons tout entiers des pieds à la tête. Nous discernons sans peine les taches, les poussières, les déchirures qui souillent notre vêtement. Personne n'a besoin de nous aider en cette constatation spontanée. C'est la lumière toute seule qui nous rend le service de nous faire connaître tels que nous sommes. Eh bien! transportons aux choses de l'âme cette donnée et cette expérience matérielle. Devant le Christ, la splendeur de la vérité et du bien, l'éblouissante et vivante beauté morale, nous saisissons immédiatement, par un contraste qui de toutes parts s'accusera entre lui et nous, la multitude de nos fautes, de nos imperfections, de nos péchés, souillures profondes ou poussières du chemin de la vie. Et cela de telle façon, avec une telle rapidité, que Lui le juge n'aura pas à se prononcer; c'est nous qui serons notre propre accusateur. C'est nous qui, dans



l'évidence adéquate de notre situation d'âme, porterons sur nous-mêmes la sentence véridique.

O Dieu! à mesure que je dis ces choses, à travers la vision anticipée que je me fais comme je puis de ce qui m'attend peut-être aujourd'hui même: *Qua hora non putatis*, je me sens envahi d'une émotion et d'une terreur inexprimable:

*Quid sum miser tunc dicturus,  
Quem patronum rogaturus,  
Cum vix justus sit securus!*

II

Une autre de nos infirmités en ce monde est de chercher toujours, moitié d'instinct, moitié le sachant et le voulant, à nous faire illusion sur la gravité de nos torts, à nous innocenter de parti pris, à nous ériger en avocats intéressés de notre propre cause.

Voici une mesure indéniable de notre responsabilité, que l'Évangile proclame et qui même avant d'être une vérité révélée s'impose à nous comme l'expression de l'équité naturelle et du plus élémentaire bon sens. *Cui multum datum est, multum quæretur ab eo*<sup>1</sup>. A qui il a été donné beaucoup, il sera beaucoup demandé.

<sup>1</sup> Luc. xii, 48.

Cela va de soi. Les exigences de Dieu ne peuvent pas ne pas être proportionnelles à ses avances. Quelle source de consolation et d'espérance ne devons-nous pas tirer de cette parole évangélique en faveur de la multitude des pauvres créatures déshéritées de la Foi, par leur naissance au sein des nations musulmanes, bouddhistes, fétichistes, ou bien par les obstacles de tout genre amassés contre leur éducation! Car enfin, si c'est là un principe qu'il sera demandé beaucoup à qui il a été beaucoup donné, la contrepartie est vraie aussi et au même titre: A qui il a été peu donné, il sera peu demandé. Dieu seul reste l'arbitre de l'échelle des responsabilités pour chaque homme, pour chaque âme.

Et maintenant, oui ou non, sommes-nous de ceux qui ont peu ou beaucoup reçu? Poser la question, c'est la résoudre.

Manifestement étant chrétiens de naissance, étant catholiques, étant prêtres surtout, non seulement nous avons beaucoup reçu, mais nous atteignons au maximum des grâces et des avances possibles. Et ce que nous en pouvons penser et dire en ce monde, n'est que bêgalement d'enfants comparé à l'auguste réalité des choses. Lorsque nous connaissons et comprendrons notre sacerdoce tel qu'il est, *sicuti est*, nous nous rendrons compte du *cui multum datum est*.

La conséquence dès lors s'impose. Nous sommes incontestablement de ceux à qui il sera demandé beaucoup. *Multum quæretur*. Il faut



bien se rendre à cette logique impérieuse. Nous nous y rendons. Mais en même temps nous cherchons à nous échapper par une autre issue. Nous invoquons le bénéfice des circonstances atténuantes. Des grâces de choix : oui, nous en avons reçu, abondamment reçu ; cela n'est pas douteux. Elles impliquent une responsabilité plus grande, on ne le saurait nier. Et pourtant, si les conditions dans lesquelles Dieu a permis que notre vie de prêtre s'engageât et se poursuivît nous ont été défavorables ; si le don primitif a été contrarié sans cesse par les événements, notre responsabilité, tout indiscutable qu'elle soit en principe, ne se trouve-t-elle pas de ce chef singulièrement allégée ?

Sur cette voie nous allons loin. Nous discutons avec Dieu. Nous lui tenons presque le langage du personnage de l'Évangile : *Homo austerus es, tollis quod non posuisti; metis ubi non seminasti*<sup>1</sup>. Nous prétendons que tout conspire contre nous, contre notre ministère, contre nos œuvres ; que l'heure présente est l'heure de la puissance des ténèbres, que l'insuffisance de la fécondité de nos vies ne nous est point imputable, que nous sommes infiniment plus à plaindre qu'à blâmer, et qu'en fin de compte les exigences divines ne sauraient nous troubler ni nous atteindre.

O mon frère du sacerdoce, qui raisonnez

<sup>1</sup> Luc. xix, 21.

ainsi, lisez attentivement, posément, je vous prie, entre vingt autres, ce passage de nos saints Livres : De la part de Dieu, Ézéchiél instruit le procès des prêtres de son temps. Et voici comment il s'exprime : *Quod infirmum fuit non consolidastis, quod ægrotum non sanastis, quod contractum non alligastis, quod abjectum non reduxistis, quod perierat non quæsiistis... Dispersæ sunt oves meæ, eo quod non esset pastor*<sup>1</sup>. Vraisemblablement ces prêtres, contemporains du prophète, pouvaient eux aussi se réclamer des difficultés accumulées contre leur ministère et produire les circonstances atténuantes. Tout n'allait pas tout seul pour eux ni pour leurs œuvres. Vous voyez le compte que paraît faire de leurs revendications possibles celui qui parle au nom de Dieu, et s'il ménage la rudesse de ses avertissements.

Le texte inspiré sous les yeux, essayez donc de répondre avec une imperturbable tranquillité d'âme à chacune de ces accusations. Écartez virilement toute fausse indulgence, toute partialité ; voyez si, même au sein des circonstances fâcheuses du jour, vous n'auriez pas pu depuis dix ans, depuis vingt ans, à ce poste, à cet autre, dans cette paroisse, à la tête de cette œuvre, faire plus et mieux que vous n'avez fait. Est-il absolument démontré pour vous que la somme de bonne volonté, d'efforts, de patience,

<sup>1</sup> Ezech. xxxiv, 4, 5.



de générosité dont vous étiez capables, s'est employée et dépensée au devoir que Dieu vous imposait et que vous rappelait votre conscience?... *Quod infirmum, ... quod ægrotum, ... quod confractum, ... quod abjectum, ... quod perierat...* Ne vous leurrez pas vous-mêmes dans cette recherche de votre situation sacerdotale et pastorale. A quoi bon? La vérité est au-dessus de tout et vaut mieux que tout.

Et si, après enquête loyale, vous pouvez vous rendre le témoignage que, n'ayant rien négligé pour la fécondité de votre ministère, cependant vos efforts et votre zèle sont demeurés impuissants, qu'au lieu de progrès dans votre paroisse il y a eu déclin, ne concluez pas encore contre Dieu et la légitimité de ses exigences sur votre vie. Le sacerdoce extérieur, visible, celui qui s'exerce par l'apostolat et par les œuvres, n'est pas le seul. Il a pour principe et pour support un sacerdoce intime, caché et silencieux, sur lequel ni les événements ni les hommes ne sauraient avoir de prise, et que rien, absolument rien, ne peut empêcher de s'épanouir.

Je suppose, puisque c'est l'hypothèse que nous faisons ensemble, je suppose que la malveillance et les hostilités de l'entourage paralysent jusqu'à l'anéantir votre action publique, irez-vous croire pour cela que tout soit perdu, et qu'il ne vous reste plus aucun moyen d'être prêtre et bon prêtre?

Que vous seriez loin de compte! Vous ne pou-

vez pas exercer votre zèle au dehors. Vos tentatives les plus sincères et les plus persévérantes n'aboutissent pas. L'homme ennemi sème l'ivraie partout où vous semez le bon grain. Soit. Mais qui vous empêche de réaliser, au jour le jour, votre sacerdoce intérieur, et de lui faire porter tous ses fruits, sous le seul regard de Dieu? En quoi, je le demande, M. le préfet, ou M. le sous-préfet, ou M. le maire, ou M. le conseiller municipal, ou M. l'instituteur, ou cet industriel, ou ce châtelain, ou cet ouvrier, peuvent-ils, en dépit de leurs oppositions, usurper sur la liberté sacrée et intangible de votre vie d'âme? Comment s'y prendront-ils, isolément ou tous ensemble, si vous le voulez, pour vous empêcher d'être un saint prêtre, de bien célébrer la sainte messe, de bien réciter votre office, de vivre dans la communion incessante avec Jésus-Christ, d'être humble, au sens élevé et fécond du mot, d'être chaste, d'être détaché d'esprit et de cœur des choses du temps au profit des choses éternelles? Songez donc que ce qu'il y a en vous de plus sacerdotal, ce sont précisément ces dispositions et ces vertus cachées, et que la glorieuse ressemblance entre le Christ et vous, qui est la loi suprême de votre vocation, *conformes fieri imaginis Filii sui*<sup>1</sup>, doit commencer par là de se produire.

Au jugement, il faudra bien en finir avec les

<sup>1</sup> Rom. VIII, 29.



subterfuges et les arguties. Au jugement, nous verrons jusqu'à l'évidence l'inanité des prétextes que nous mettions en avant pour nous désintéresser de cultiver en nous le don de Dieu. Nous serons tout d'un coup éblouis par la clarté pénétrante de ce qu'il nous était possible de faire et que nous n'aurons pas fait. Nous comprendrons que là même où nous nous trouvions providentiellement placés, au milieu des difficultés, des obstacles, des animosités dont nous aurons souffert, nous pouvions nous sanctifier; que le Maître des destinées, en nous appelant au sacerdoce dans ces conditions déterminées plutôt qu'en d'autres, ne nous a point tendu un piège; que le *hæc est voluntas Dei sanctificatio nostra*<sup>1</sup> ne se heurtait pas dans nos vies à une sorte d'antinomie douloureuse et irréductible.

*Quid sum miser tunc dicturus,  
Quem patronum rogaturus,  
Cum vix justus sit securus!*

### III

Une troisième infirmité sur laquelle il convient d'arrêter notre attention et qu'il nous faut sincèrement regretter à son tour, c'est une certaine

<sup>1</sup> 1 Thess. iv, 3.

propension à différer l'entreprise courageuse de notre amélioration religieuse et morale.

Nos modernes, qui ont porté sur tous les points de la croyance l'impiété ou la fantaisie de leurs négations, n'ont pas manqué de toucher à l'idée traditionnelle du jugement après la mort. Un jugement proprement dit, ils ne sauraient l'admettre. Ils ont alors ressuscité et rajeuni la doctrine de la métempsycose. L'homme, sorti de la vie présente, recommence à travers d'autres mondes ou dans celui-ci, mais dans des conditions toutes différentes, la poursuite de la somme de bien et de vertu qu'il lui appartient de réaliser. C'est de lui-même qu'il porte sur soi le verdict accusateur et s'impose le labeur nouveau qu'il faut entreprendre. Rien de pareil dans l'Évangile et la révélation : *Semel mori, post hoc autem judicium*. Avec la mort se clôt l'ère de liberté assignée à chacun de nous pour l'accomplissement de la volonté de Dieu sur nous. De temps laissé, d'existences successives accordées, pour une reprise ultérieure de l'œuvre inachevée ou compromise, il n'en est question nulle part.

Nous ne partageons sans doute pas ces billevesées et ces erreurs. Nous ne comptons point pour échapper aux rigueurs du jugement sur ces migrations sans fin à travers les mondes des espaces sidéraux, mais nous commettons aisément le sophisme de croire que du point où nous nous trouvons de la vie, jusqu'à son terme



vraisemblable, nous aurons bien toujours assez de temps pour nous occuper de notre âme, de sa transformation, de ses progrès, de son ascension vers la vertu et la sainteté. Nous ne refusons pas systématiquement ce travail; nous l'ajournons. Nous disons: Plus tard! plus tard!

Comme si le « plus tard » nous était assuré, quand nous voyons à chaque instant des disparitions soudaines jeter, autour de nous, le deuil et l'effroi! Comme si une prolongation même assurée d'existence était le gage certain d'une application plus intelligente et plus vaillante de notre volonté au labeur nécessaire! Comme si, au contraire, suivant toute probabilité, le poids de l'habitude, pesant chaque jour davantage sur nos facultés mal dirigées, celles-ci ne courraient pas le risque de s'étioler et de s'engourdir, jusqu'à devenir incapables, à moins de grâces exceptionnelles sur lesquelles il n'est jamais permis de compter, de produire l'effort indispensable au retournement final de la vie!

Quoi qu'il en soit, au jugement, il faudra bien renoncer à toute perspective d'ajournement quelconque: *post hoc autem iudicium*. Pas une heure, pas une minute, pour produire une bonne pensée, un bon désir, un regret salutaire. Les âmes favorisées de lumières spéciales, de révélations acceptées et garanties par l'Église, enseignent que l'homme qui va mourir est l'objet, de la part de Dieu, d'une sorte de

suprême instance, d'un assaut de sollicitations pressantes, pour sortir du mal ou s'avancer dans le bien; mais elles ne disent jamais que, la mort une fois survenue, il reste quelque opération ultérieure possible. La foi catholique dit le contraire. La mort nous immobilise dans les dispositions et l'état où elle nous surprend.

*Ante tribunal Christi*. Alors éclate la sentence de l'infaillible juge, tout entière condensée en ces deux mots évangéliques: *Venite, ... recedite...*

*Venite*, c'est le mouvement normal et final, le dernier appel, la conclusion de tout le passé, la rentrée en Dieu de la créature sortie de Dieu. Depuis que nous existons, Jésus-Christ, par sa grâce, par les prédications de ses Apôtres, par l'enseignement de l'Église, par les sacrements, par son action et sa parole intérieure, n'a pas cessé de nous provoquer à venir à lui, à monter vers les sommets de beauté et de sainteté où il réside. Le temps de la vie terrestre et de l'épreuve est achevé. L'épreuve a été bien conduite, elle aboutit à notre salut. Ce même Jésus-Christ, une fois de plus, répète: *Venite...* Mon fils, mon ami, mon prêtre, viens plus près de moi, viens avec moi sur le cœur de mon Père qui est ton Père, de mon Dieu qui est ton Dieu, entre à jamais dans la joie de ton Seigneur! Et le ciel en fête applaudit à cette consommation d'une destinée sacerdotale pour qui la béatitude éternelle commence.

*Recedite*, c'est le mouvement faux, au lieu du



mouvement en avant vers la lumière et le bonheur, le mouvement en arrière vers la réprobation. Le péché, dans son essence, enseigne saint Thomas, n'est rien d'autre qu'une attitude fautive prise par la créature en face de Dieu, l'attitude par laquelle, au lieu de se porter vers lui, elle se détourne de lui. *Aversio a Deo, conversio ad creaturas.*

La mort, si elle nous saisit dans cette attitude qui tout entière est à notre charge et à notre responsabilité, nous y fixe. Le *recedite* du souverain juge est moins une déclaration inattendue que la constatation d'un état préexistant et fatal.

*Recedite, maledicti, in ignem æternum.* Ayons le courage d'aller jusqu'au bout du texte évangélique. Nous prêchons aux fidèles les menaces tombées des lèvres du Christ; notre plus élémentaire devoir est de commencer par nous les prêcher à nous-mêmes. Et qu'il s'agisse de nous ou des fidèles, ne tergiversons point sur le sens exact de la révélation interprétée par l'Église. L'Église enseigne que le mot *ignem* doit être pris à la lettre. Elle ne nous demande pas de nous engager en des descriptions fantaisistes, de faire la chimie du feu qui tourmente les réprouvés, de chercher à provoquer la terreur par des tableaux de convention dont notre imagination inventerait les traits et les couleurs. Elle nous dissuade au contraire de ces sortes de mises en scène arbitraires et sans autorité,

mais elle veut que nous disions et qu'on sache que le feu dont a parlé Jésus-Christ n'est point seulement une intensité de souffrance morale, qu'il y faut voir un supplice réel s'ajoutant au remords et à la douleur psychologique, pour atteindre l'être tout entier, dans toutes ses puissances, parce que c'est l'être tout entier avec toutes ses puissances qui, en s'établissant dans le péché, s'est détourné de Dieu.

Et de même ne dissimulons pas la rigueur de cet autre mot plus redoutable encore, *æternum*. L'éternité des peines! dogme effrayant, que toutes les explications de raison n'expliquent guère, qu'il faut admettre, parce que l'Église, interprète autorisée de la pensée et du langage de Jésus-Christ, le proclame aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui. Il y a eu des théories de la mitigation des peines que l'Église a ouvertement condamnées; il y en a eu d'autres qu'elle n'a point frappées d'une condamnation directe, tout en laissant entendre qu'elle ne les approuvait et ne les accréditait pas. Il est aisé de voir que le mot et la chose lui sont suspects. Et c'est notre devoir impérieux de nous inspirer de ses divines et infaillibles inspirations.

Quand nous voudrions, sur ce point, lutter contre les hésitations instinctives et nous donner à nous-mêmes ce qui est à mon avis la meilleure preuve de l'éternité des peines, ouvrons l'Évangile. A la dernière cène Jésus, parlant de l'un des convives qui l'entourent,



dit : « Il eût été préférable pour cet homme de ne jamais exister. » *Bonum erat ei, si non natus fuisset homo ille* <sup>1</sup>. Voilà, dans ce moment solennel, Jésus qui tient le langage d'un bouddhiste, qui préconise la supériorité pessimiste du non-être sur l'être? Malgré nous, surpris et troublés, nous sommes tentés de croire que nous n'avons pas bien entendu.

Bossuet s'arrête à ce texte en apparence obscur, à force d'être inquiétant. Il l'éclaircit. Jésus, fait-il remarquer, n'affirme pas qu'il eût mieux valu que Judas ne vint point en ce monde, d'une manière générale et absolue. Dieu ne se trompe pas en évoquant à l'existence une créature quelle qu'elle soit. Dieu ne s'est pas trompé en faisant naître Judas. Aussi bien est-il dit : *Bonum erat ei, si non natus fuisset homo ille*. C'est pour lui, Judas, que la non-existence eût été meilleure, et non pour Dieu, ni en principe. Parce qu'il a, lui, Judas, abusé de sa liberté, parce qu'il a trahi le dessein du Créateur sur sa vie, le voilà, par la réprobation, rejeté dans des conditions de survivance telles, que le non-être eût été plus enviable.

Et cette conséquence forcément s'impose. S'il devait, à travers l'accumulation des siècles éternels, se lever un jour où Judas passerait de la réprobation à la vision et aux joies des élus, en ce jour précis, la parole du Christ cesserait

<sup>1</sup> Matth. xx, 24.

d'être vraie. A partir de ce jour, jusqu'à la fin de l'éternité, il vaudrait mieux pour Judas être que ne pas être. Et c'est sans nulle réserve, sans restriction aucune, que Jésus a dit ce qu'il a dit.

Je vais mourir. Je suppose que tandis qu'au milieu de mes proches, de mes amis qui m'entourent, qui me prodiguent avec les témoignages de leur attachement les exhortations pieuses dont j'ai besoin, tout d'un coup Jésus-Christ m'apparaisse, invisible pour l'assistance, visible pour moi et qu'il répète sur moi le mot terrible, une première fois prononcé sur Judas : *Bonum erat ei, si non natus fuisset homo ille*. Ce prêtre que j'avais élu pour la gloire et le bonheur du ciel s'est détourné de son devoir. Il est aux prises avec le péché, enlacé par le péché. Sa destinée éternelle est compromise. Elle est perdue. Malheur! malheur!

Je me demande comment je pourrais supporter cette vision, entendre cet anathème, voir commencer et pour durer à jamais ma tragique infortune. *Bonum erat ei, si non natus fuisset homo ille*.

O Jésus, l'émotion me gagne. Pour mes frères et pour moi, le front dans la poussière, mais la confiance au cœur, à deux genoux je murmure à vos pieds :

*Iuste iudex ullionis,  
Donum fac remissionis,  
Ante diem rationis.*

## INSTRUCTION DE 10 HEURES

UN DEVOIR ESSENTIEL DE LA VIE SACERDOTALE :

### LE ZÈLE

(PONERE ANIMAM SUAM PRO AMICIS SUIS)

*Majorem hac dilectionem nemo  
habet, ut animam suam ponat  
quis pro amicis suis.*

(Joan. xv, 13.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Continuons de nous instruire de nos devoirs en méditant, dans le chapitre xv de l'Évangile selon saint Jean, quelques-unes des suprêmes recommandations de Jésus-Christ. Le texte que je viens de citer, rapproché de certains autres qui lui ressemblent en d'autres pages évangéliques, celui-ci par exemple : *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis*<sup>1</sup>, indique tout à la fois la nécessité et la mesure du zèle pastoral.

<sup>1</sup> Joan. x, 11.

Le prêtre, comme le Christ, doit aimer les âmes. Il doit les aimer jusqu'à l'immolation courageuse de sa propre vie.

Point de préambule, si vous le voulez bien. Ce que nous avons à dire sur ce grand et capital sujet remplira tout le temps dont nous pouvons disposer.

### I

Le prêtre doit aimer les âmes. Pourquoi? Voici quelques raisons péremptoires.

Aimer les âmes, messieurs et chers confrères, d'abord parce que Dieu les aime. Faisons un peu de philosophie. Quel spectacle pensez-vous que le Créateur se donne, de préférence, au sein de sa magnifique création? Croyez-vous qu'il se complaise surtout à contempler la splendeur matérielle du monde et des mondes, les astres qui s'allument ou s'éteignent au fond des cieux, les fleurs qui naissent ou se fanent sur la terre, l'aurore de nos jours ou leur déclin, en un mot, les lois superbes de la nature, qu'il a posées et qui suivent invariablement leur cours? Non. L'œuvre éblouissante qu'il a déclarée bonne, une fois pour toutes, lui chante assurément un cantique de gloire dont il apprécie le vaste et solennel hommage; mais c'est là un hommage



inconscient, qui ne saurait s'élever jusqu'à son cœur.

Ce que Dieu aime de prédilection, ce sont les âmes intelligentes et libres, les âmes qui rendent non plus seulement un témoignage aveugle et nécessaire de sa puissance, mais qui, créées à son image, engendrées par un acte positif, à sa ressemblance vivante, sont capables ou de s'unir à lui, ou de s'éloigner de lui à jamais. Ce sont les âmes, et j'ajoute : chaque âme en particulier, la vôtre et la mienne. Mettez d'un côté l'immensité de l'univers, mettez de l'autre un petit enfant dans son petit berceau, nul doute, le choix de Dieu est fait. C'est sur l'enfant qu'il se penche, plus que le père et la mère, parce que le drame de sa destinée commence, qui doit aboutir ou bien à la fidélité ou bien à la rébellion, selon qu'il fera un bon ou un mauvais usage du glorieux privilège de sa liberté.

Aimer les âmes, parce que Jésus-Christ les a inexprimablement aimées. Il les a aimées dans la mesure où sa pénétration supérieure lui en révélait le prix. Jésus a rempli d'une façon éminente le double précepte. Il a aimé Dieu, son Père, de toutes les puissances de son être ; il a aimé les hommes, ses frères, fils de Dieu comme lui, d'une seconde tendresse presque égale à la première. Du début à la consommation de sa vie, son grand cœur n'a cessé de battre sous l'impulsion de ce double amour. Il s'y appliquait. Il s'y enchaînait. Il s'y consumait.

Quand vous voudrez, messieurs, vous faire une idée, je ne dis pas adéquate, — ce ne serait pas possible, — mais approximative de cette passion du Christ pour les âmes, relisez le IV<sup>e</sup> chapitre de l'Évangile de saint Jean, méditez l'histoire sans égale de la Samaritaine. Vous reconstruirez, par un effort peu difficile de votre imagination, le ravissant tableau. C'est au milieu du jour, dans la campagne silencieuse, sous l'ardente lumière du ciel et du soleil d'Orient. Jésus est assis près du puits de Jacob ; il se repose des lassitudes d'une route laborieuse. Il est seul avec une femme seule. Il lui parle, et elle répond. Ah ! messieurs, en pareille occurrence nous autres, ... — vais-je oser dire tout ce que je pense ? — Eh bien ! oui, je le dirai ; nous autres nous eussions été, malgré nous, pris de je ne sais quel vertige. Il nous eût fallu, pour nous posséder dans la parfaite dignité de notre conscience, faire appel à toute notre raison, à nos sentiments les plus relevés, lutter contre les troubles malsains et les humiliantes convoitises. Misère ! misère ! Lui, Jésus, garde une sérénité superbe. Pas l'ombre d'une ombre sur cette rencontre et sur ce colloque. Et lorsque l'entretien s'achève, après le mot final qui a jeté la pauvre créature dans la foi au Messie, le sentiment de ses fautes, le repentir, regardez bien, Jésus est toujours à la même place, grave et doux, célestement heureux.

Les disciples, qui s'étaient écartés jusqu'à la



bourgade voisine pour acheter les provisions nécessaires, reviennent. Détail significatif. Malgré leur étonnement de voir leur Maître en tête-à-tête avec cette étrangère, dans le respect profond qu'ils ressentent, ils ne songent pas même à lui poser une question discrète sur ce qu'il a pu lui dire. S'il en était donc de même pour nous, toujours ! Si, lorsqu'une circonstance délicate de notre ministère nous met en contact avec une femme, personne n'osait douter de notre vertu, personne ne s'avisait de murmurer le moindre mot d'hésitation sur nos sentiments, et cela parce que la transparence irrésistible de notre sainteté imposerait à tous un respectueux silence ! Donc Jésus est toujours au bord du puits de Jacob. Ses disciples s'approchent de lui et lui disent : « Maître, nous sommes allés aux provisions. Nous en rapportons. Les voici, mangez. »

Et Jésus de répondre, de quel accent et avec quel regard : « J'ai une nourriture que vous ne connaissez pas ! »

Eux, d'échanger entre eux leur surprise. Quelqu'un aurait-il, en leur absence, apporté des vivres ?

Lui de répondre : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, d'accomplir son œuvre... » C'est comme s'il eût dit : « Hommes charnels, hommes à l'esprit et au cœur terrestre, ne me fatiguez donc pas de vos sollicitudes déplacées à cette heure, pour touchantes qu'elles soient. Manger du pain, manger des fruits ! Il

s'agit bien de cela ! Vous voyez cette fille de Sichein, qui s'en va là-bas, au détour du chemin, aux premières pentes de la colline ; vous la voyez, dissimulant à peine son émotion et sa joie. Je viens de la conquérir à mon Père, à la vérité, au repentir, à la vertu ! Elle ignorait la religion ; je viens de la lui révéler. Elle était coupable ; je viens de la régénérer. Elle ne savait que penser au juste du Messie ; je viens de me faire connaître. Respectez ma joie personnelle ; respectez ma grande et sainte émotion. Ma nourriture, comprenez-le donc bien, c'est de réaliser parmi les âmes l'éternel dessein de celui qui m'a envoyé ; c'est de les éclairer, de les sauver, de les aimer. Je suis tout entier à l'œuvre que je viens d'accomplir ! »

Aimer les âmes, parce que nous sommes prêtres, héritiers de la mission du Sauveur, tout exprès pour les aimer à notre tour. C'est sur nous que Dieu et Jésus-Christ comptent pour leur faire du bien. Et je ne sache pas qu'il y ait aucune exagération à dire qu'entre les âmes auxquelles nous sommes envoyés et nous, il y ait une sorte de parenté éternellement prévue et voulue, qui rendra notre action plus efficace, notre ministère plus fructueux. « L'harmonie préétablie » qui, en philosophie, n'est qu'une ingénieuse erreur, devient dans l'ordre des choses surnaturelles, dans les rapports du prêtre avec les âmes, une réalité, une vérité.

Je me représente ce qui se passe, disons ce



qui pourrait et devrait se passer, lorsqu'un de vous, messieurs et chers confrères, désigné par son évêque pour remplir tel ou tel poste, curé ou vicaire, se rend vers la paroisse qui lui est confiée. Le long de la route, il se préoccupe instinctivement des difficultés qui l'attendent, des responsabilités où il s'engage. Dans la persuasion légitime que l'autorité à laquelle il obéit est pour lui l'interprète des volontés mêmes de Dieu, il s'anime à la confiance. *Ad omnia quæ mittam te, ibis*<sup>1</sup>. Il en appelle de ses appréhensions involontaires à sa foi motivée aux indications providentielles. Peut-être lui faut-il s'éloigner beaucoup de sa famille, du centre et du cercle de ses relations accoutumées. Il en éprouve, malgré lui, une certaine tristesse. Il s'exhorte à la générosité : *Egredere de terra tua, et de cognatione tua, et de domo patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi*<sup>2</sup>.

Le voilà tout près du lieu qu'il doit atteindre et qu'il ne connaît pas encore. Derrière ce repli de colline, dans ce vallon, à travers ces peupliers ou ces chênes, la vieille église dresse son clocher. Tout autour se groupent les habitations, maisons pauvres pour la plupart entremêlées de quelques demeures aisées ou opulentes. C'est là. C'est la paroisse dont il va devenir le gardien. Je me représente encore que, sous une inspiration de piété vraiment sacerdotale, il se met à

<sup>1</sup> Jer. I, 7. — <sup>2</sup> Gen. XII, 1.

genoux, et, s'appropriant les paroles mêmes de Jésus, il me semble l'entendre dire : *Pater, tui erant, et mihi eos dedisti*<sup>1</sup>. « O mon Père des cieux, ces hommes, ces femmes, ces vieillards, ces enfants, ces riches, ces pauvres, tout ce groupe d'êtres, toutes ces âmes, sont de vous et sont à vous. C'est vous qui dans votre puissance et votre amour les avez suscitées à la vie, pour qu'elles se sanctifient et méritent, en se sanctifiant, de jouir de vous à jamais. *Tui erant*. Et c'est à moi que vous les confiez. Vous me faites cet honneur de m'associer à vos desseins; vous me demandez mon concours; vous voulez que je sois l'instrument de votre action et de votre grâce pour leur salut. *Tui erant, et mihi eos dedisti*. Eh bien! je vous jure de les aimer. Tout ce que j'ai, tout ce que je suis, tout ce que je puis, je le mets à votre disposition pour leur bien. »

Je ne serais pas fort surpris, messieurs, que quelques-uns de vous fussent tentés de sourire du tableau que je viens d'esquisser et de la poésie de mon rêve. Laissons, si vous voulez, la mise en scène; mais conservons ce qui en est le fond et l'idée, savoir : cette bonne volonté sincère de remplir, le mieux qu'il le pourra, sa tâche sainte, de la part du prêtre qui débute dans l'exercice du ministère paroissial.

Pendant les premiers mois ou les premières années, l'élan généreux du commencement se

<sup>1</sup> Joan. XVII, 6.



maintient. Le zèle du jeune curé, du jeune vicaire, ne laisse rien à désirer. Ils le déploient à l'égard de tous avec la plus édifiante ardeur. Puis, peu à peu, vient le moment où ils se lassent. Ils ont remarqué, — et la constatation était facile à prévoir, — qu'il y a dans leur paroisse, à côté des âmes bienveillantes et dociles, sincèrement désireuses de bénéficier de leur dévouement, des âmes indifférentes, souvent même hostiles. Alors, presque sans qu'ils s'en aperçoivent, pratiquant une sorte de sélection instinctive et fâcheuse, ils font de leurs ouailles deux catégories. Tous leurs soins, ils les réservent et les prodiguent à ceux qui les accueillent. Les autres, ils les tiennent pour des étrangers ou pour des ennemis, et les négligent. Cette attitude finit par leur paraître légitime. Ils estiment que leur dignité y est engagée. Ils se trompent.

Ah! messieurs et vénérés confrères, qui me donnera d'éveiller puissamment, sur ce point, votre attention et vos scrupules! Non, il ne vous est pas permis d'opérer cette disjonction systématique entre les uns et les autres de vos paroissiens, de vous réserver pour ceux-ci, de vous tenir à distance de ceux-là. Entendez saint Paul : *Græcis ac Barbaris, sapientibus et insipientibus, debitor sum*<sup>1</sup>. *Testis mihi est Deus quomodo cupiam omnes vos, in visceribus Jesu Christi*<sup>2</sup>. Saint Paul ne marque point de dis-

<sup>1</sup> Rom. 1, 14. — <sup>2</sup> Philip. 1, 8.

inction séparatiste parmi ceux à qui Dieu l'envoie. Le sentiment loyal de sa mission le lui interdit. Entendez-le encore, dans son épître aux Corinthiens, pousser à ce sujet ses déclarations généreuses jusqu'aux dernières limites, et donner de sa générosité la preuve suprême : *Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse, pro animabus vestris, licet plus diligens, minus diligar*<sup>1</sup>. Que voilà bien une parole d'apôtre! Que je voudrais qu'elle devint la devise de prédilection des prêtres de ce temps, qu'elle fût inscrite en lettres d'or au seuil de tous les presbytères de France! *Licet plus diligens, minus diligar*. Messieurs, ce qui nous arrête et nous paralyse, ce qui nous fait prendre le change sur nos devoirs, c'est que nous ne savons pas, une fois pour toutes, nous oublier nous-mêmes; c'est que nous ne pouvons pas consentir à donner sans recevoir, à aimer sans être payés de retour. Eh! mes chers et vénérés confrères, nous ne sommes pas prêtres pour être aimés, cela n'est point nécessaire; mais pour aimer, cela est rigoureusement obligatoire. Les dispositions du public à notre égard n'ont rien à voir avec la direction et l'inspiration de notre conduite. Elle ne relève que de la sainte mission dont nous sommes investis, que du désir et du dessein de Dieu, dont nous sommes les serviteurs.

Je vous rappelle et vous cite saint Paul. Il

<sup>1</sup> II Cor. XII, 15.



y a mieux à faire. Souvenez-vous directement de Celui qui fut le modèle de votre aîné glorieux, et qui est aussi le nôtre, le Maître adoré, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

On peut affirmer, d'après les textes multipliés de l'Évangile, que si, dans son ministère public et visible auprès des âmes, Jésus a eu une préférence, ç'a été pour les plus éloignés, pour les plus abaissés, pour les plus déshérités. *Dimittit nonaginta novem oves in deserto, et vadit ad eam quæ perierat, donec inveniat eam*<sup>1</sup>... *Hic filius meus mortuus erat, et revixit; perierat, et inventus est*<sup>2</sup>... *Venit Filius hominis salvare quod perierat*<sup>3</sup>... *Multi publicani et peccatores discumbant cum Jesu et discipulis ejus. Et Scribæ et Pharisæi videntes quia manducaret cum publicanis et peccatoribus, dicebant discipulis ejus: Quare cum publicanis et peccatoribus manducat et bibit magister vester? Hoc audito, Jesu ait illis:... Non necesse habent sani medico, sed qui male habent; non enim veni vocare justos, sed peccatores*<sup>4</sup>.

Oui, le noble et grand cœur du Christ s'est porté spontanément et plus volontiers vers ceux qui avaient le plus besoin de sa lumière, de son amour, de son pardon. Et c'est là ce que nous devons faire, nous aussi. J'ajoute que les temps où nous sommes nous imposent deux fois pour une ce devoir. N'est-il pas évident que, dans la foule de ceux qui se détournent de nous, il y a

<sup>1</sup> Luc. xv, 4. — <sup>2</sup> Luc. xv, 24. — <sup>3</sup> Matth. xviii, 11. — <sup>4</sup> Marc. ii, 15, 16, 17; Matth. ix, 10, 11, 12.

plus d'égarés que de vrais adversaires? Le coupable, ce n'est pas cet ouvrier de l'usine ou des champs, qui nous regarde, quand nous passons, d'un mauvais regard fait de dédain, de colère et de menaces; c'est celui qui, la plume à la main ou le discours déclamatoire aux lèvres, pour accroître sa notoriété, servir ses ambitions, grossir sa fortune, l'a persuadé, le persuade tous les jours de nous suspecter et de nous haïr. Oh! celui-là, qu'il porte devant Dieu la responsabilité des ravages qu'il exerce en se jouant de la crédulité des humbles, et que, malgré ses torts, malgré son crime, Dieu lui pardonne, puisqu'il est entendu que notre zèle, à l'exemple du zèle et de l'amour du Christ, n'exclura personne, se portera même de préférence vers ceux qui en ont le plus besoin! Mais, de grâce, ne rejetons point sur les petits, sur les prolétaires, la juste indignation qu'il nous faut ressentir.

Mettez-vous à leur place, messieurs et vénérés confrères. Supposez que vous êtes nés dans une famille peu ou point chrétienne; que vous avez grandi au fond des carrefours de quelque ville populeuse; qu'à la maison paternelle, au lieu d'entendre parler de la religion avec respect, vous n'avez entendu que le bruit des blasphèmes; au lieu d'être témoins de bons exemples, vous avez été précocement familiarisés avec le vice. Supposez que vous avez fait, tant bien que mal, plutôt mal que bien, votre première communion après un peu d'assistance forcée au catéchisme.



Supposez qu'à l'âge de treize ou quatorze ans vous avez dû, dans une usine, au milieu d'une cohue d'êtres irréligieux, gagner votre pain à la sueur de votre front; que les influences les plus perniciosiennes n'ont cessé de vous envelopper l'esprit et le cœur; que toutes les fois qu'il a été question de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Église, du prêtre, c'a été sur le ton de l'ironie et de la haine; qu'on a exploité, sans repos ni trêve, les moindres scandales survenus dans nos rangs, pour battre en brèche et disqualifier nos croyances... Supposez ces choses et bien d'autres encore, et dites si vous pourriez garder la prétention d'avoir été de taille à échapper, vous, à tant d'entraînements et de périls? Dites si vous oseriez vous croire meilleurs que vos pauvres frères de la rue? Dites enfin si la touchante et mélancolique compassion du Sauveur : *Misereor super turbam*<sup>1</sup>, n'est pas tout à fait de circonstance; si votre zèle, au lieu de se refroidir sous l'apparence de griefs légitimes, n'a pas, au contraire, de quoi se développer et s'exalter davantage?

Un jour, Lieberman traversant le quartier Mouffetard, à Paris, passe tout à côté d'un ouvrier qui sortait de l'atelier. Celui-ci, les mains noircies, le visage souillé de fumée et de poussière, la casquette graisseuse, glisse à l'oreille du prêtre vénérable ces quatre mots : « Prêtre, si tu savais comme je te hais! » Et

<sup>1</sup> Marc. viii, 2.

Lieberman de répondre : « Mon frère, si vous saviez combien je vous aime! » Messieurs, prenez acte de cet outrage et de cette réplique. Ils peignent au vif la situation. Notre devoir y est marqué en traits de feu.

Aimer les âmes enfin, — je n'insisterai pas sur ce point délicat, je l'indiquerai d'un mot, — parce que si nous n'avons pas au cœur de grandes et nobles amours, nous en aurons de vulgaires, peut-être de coupables, peut-être de fatales pour les autres et pour nous. Quand, au pied des autels, à vingt ans, nous nous sommes revêtus de la soutane noire, nous n'avons pas, comme par enchantement, éteint le foyer de nos tendresses et de nos ardeurs humaines. Le foyer reste toujours allumé au fond de notre être. Si nous ne l'attisons pas au profit de Dieu et des âmes, nous serons vite entraînés à le profaner au service d'une créature. L'expérience, la douloureuse expérience de tant de vies sacerdotales détournées de leur essor et de leur fécondité par ce malheur tantôt caché, tantôt public, nous avertit de nous tenir sur nos gardes. *Omni custodia, serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit*<sup>1</sup>. Que nul d'entre vous, messieurs, sous quelque apparence garantie que ce soit, ne décline le conseil du Saint-Esprit comme intempestif! Il vaut pour tous. J'insiste, je le répète : il vaut pour tous.

<sup>1</sup> Prov. iv, 23.



## II

Aux raisons d'être du zèle que nous venons d'énumérer et d'étudier, il faut ajouter quelques considérations sur sa mise en œuvre, sur les moyens pratiques d'en faire l'application.

*Ponere animam suam.* Voilà le moyen par excellence : donner sa vie ou quelque part de sa vie. Jésus-Christ prenant à la lettre la plénitude de sa mission d'ami des âmes, de Sauveur des âmes, s'est livré à trente-trois ans aux bourreaux et à la mort. Une foule de prêtres, depuis vingt siècles, ont fait comme lui. Le martyr n'a pas discontinué dans l'histoire d'honorer la vocation pastorale. Il l'honore encore sous nos yeux. Les missionnaires, comme Perboyre et Chanel, sont morts pour les âmes dont ils s'étaient faits les apôtres, aux extrémités du globe. Leur exemple a suscité et suscitera des imitateurs. Il y aura toujours des martyrs. Cela est tellement vrai que certains théologiens désireraient qu'aux notes extérieures, à l'aide desquelles on prouve la divinité de l'Église, l'apostolicité, la sainteté, l'unité, la catholicité, on joignît une note supplémentaire, une cinquième note tirée de la perpétuité du martyr dans ses annales séculaires.

Serons-nous appelés, messieurs et vénérés confrères, à fournir cette preuve de notre zèle? Il est probable que non. Qui sait cependant? Aux temps troublés où nous sommes, dans l'explosion soudaine de quelque révolution ou simplement de quelque émeute locale, que faudrait-il pour que nous fussions voués à la mort? Dieu aidant, nous ferions bonne contenance. Je ne crois pas me tromper en affirmant que n'importe lequel d'entre nous, s'il espérait assurer par une fin violente le salut éternel des âmes dont il a la charge, n'hésiterait. Nous nous sentirions par là dédommagés et vengés de notre impuissance douloureuse à faire tout le bien rêvé. Il nous serait doux de réaliser, nous aussi, par l'immolation absolue, la plénitude de notre vocation. Mais vraisemblablement ce n'est point là ce que Dieu attend de nous et nous réserve. Quatre balles dans la poitrine, c'est une des formes du zèle. Il y en a d'autres. Au lieu de donner notre vie tout à la fois, nous la consumerons goutte à goutte dans une générosité sans prestige, dans un effacement dont les hommes ne soupçonneront pas même le prix.

Oui, nous consumerons notre vie jour après jour, heure par heure, et de cette première façon d'abord, en faisant de l'intérêt et du salut des âmes notre souci dominant, notre préoccupation constante.

Des soucis, des préoccupations, vous en avez de tout genre et de tous degrés, chers confrères.



Vous le dites assez haut, même trop. Que vous causiez à l'aise avec des prêtres ou des laïques, vous ne tardez guère à mettre la conversation sur ce sujet : vos sollicitudes de chefs de paroisses, vos œuvres, vos projets, vos entreprises, vos démarches, vos chances de succès, vos craintes de ne pas aboutir. Celui-ci parle de son église; celui-là, de ses écoles; un autre, de sa fabrique; un autre, de son presbytère; un autre, de ses difficultés avec le maire ou l'instituteur; un autre, de ses conflits avec le préfet ou le gouvernement. J'ai peur qu'au milieu de cette agitation, en un sens louable et nécessaire, le zèle véritable, la préoccupation sacrée des âmes, ne se voilent et ne passent au second rang. On est engagé dans une situation; on y veut faire honneur; on perd de vue les âmes. Toute l'activité qu'on déploie, toute la peine qu'on se donne, relèvent plus des exigences de la position qu'on occupe, du bon renom qu'il s'agit d'acquérir ou de conserver devant l'opinion, que de la sollicitude désintéressée et sainte de l'état des âmes et de leur bien. Il y a interversion des idées et des sentiments. Ce qui est accessoire usurpe sur ce qui est essentiel. On peut avec cela se faire une réputation flatteuse de prêtre zélé, très zélé. On manque au fond et devant Dieu du vrai zèle, celui du Christ : *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis*; celui de saint Paul : *Testis mihi est Deus, quomodo cupiam omnes vos*.

Il y a donc lieu de bien réfléchir, d'aviser, de couper court aux méprises et aux illusions. Votre souci de pasteurs d'âmes, messieurs et vénérés confrères, sera ce qu'il doit être, lorsque décidément il primera tout à vos yeux, lorsqu'il sera en conscience le point de départ et le terme, l'alpha et l'oméga de votre activité quelle qu'elle soit, lorsqu'il *informera* votre vie, pour parler le langage de l'école, et laissera au second rang tout ce qui se rattache à lui, sans être lui.

Dans le monde, dans l'ordre des choses naturelles, voyez ce qui se passe. Un savant, un artiste, un poète, un homme d'État, un industriel, se passionnent pour le rêve qui s'est une fois emparé d'eux. Ils en sont envahis, obsédés, sans repos ni trêve. Nuit et jour ils le retrouvent et s'en nourrissent. A vrai dire, ils vivent de leur préoccupation, tellement elle devient puissante et impérieuse. Leurs autres soucis pâlissent devant celui-là, même les soucis d'intérêt, de famille ou d'amitié. Et nul ne s'étonne de cette suprématie presque tyrannique de l'idée dont ils se sont constitués les ouvriers et les apôtres. On comprend que la fécondité de leur génie est à ce prix. Eh bien! voilà nos modèles. Investis que nous sommes par notre vocation sacerdotale de la dignité d'amis des âmes, il faut que nous y employions sans cesse, que nous y consumions, — je répète le mot, il est exact, — le meilleur de nos facultés, le meilleur de notre vie : *Ponere animam suam*.



A cette direction noble, désintéressée, tout à fait supérieure de nos pensées, nous joindrons, messieurs, l'effort viril et la constance de l'effort, pour prendre et reprendre sous toutes formes notre tâche, telle que les conditions de notre ministère nous l'imposent.

Notre tâche! Elle se diversifie presque à l'infini, et vous comprendrez bien, messieurs, que je n'entre pas ici dans le détail de toutes les œuvres que votre ministère paroissial réclame. *Vetera et nova*. Il y a les œuvres traditionnelles inhérentes à la charge pastorale, partout et toujours : la visite empressée des malades, le soin fidèle des pauvres, l'instruction catéchistique des enfants, l'impulsion à la piété par la fondation et la direction des congrégations et des confréries. Il y a les œuvres que les difficultés du moment suggèrent : les patronages d'adolescents, les cercles de jeunes gens, les bibliothèques, les initiatives en faveur des intérêts matériels de l'ouvrier de la ville ou des champs, les banques rurales, les secrétariats populaires, que sais-je? tout ce qui est de nature à prouver aux populations que le prêtre que Dieu leur envoie les aime. Dans un bon nombre de paroisses, ces œuvres existent; que tout soit fait pour les maintenir! Dans celles où elles n'existent pas encore, que tout soit fait pour les entreprendre!

Que de prêtres aujourd'hui, après un peu de temps d'initiatives généreuses, quelques années

ou quelques mois, se lassent, se découragent, prétendent qu'il n'y a rien à faire dans leur paroisse, se réfugient vers l'abstention, moitié par mauvaise humeur et amertume de voir leurs avances mal accueillies, moitié par fausse conviction, qu'ayant fait ce qu'ils ont fait, rien d'autre ne peut et ne doit être essayé à nouveau. Impossible! disent-ils, le mot des abdications systématiques, mal vu des hommes et réprouvé de Dieu.

Que serait-il advenu, messieurs, du diocèse de Milan, par exemple, ou de la paroisse de Saint-Sulpice à Paris, si saint Charles Borromée et M. Olier, en face des difficultés inouïes qui étaient certes bien de nature à déconcerter leur zèle, se fussent, dès la première heure, abandonnés à la théorie commode de « l'impossible »? Depuis plus de soixante ans, à Milan, les évêques ne gardaient plus la résidence; les communautés religieuses étaient en lutte ouverte et scandaleuse les unes contre les autres; le clergé, livré à lui-même, oubliait tous ses devoirs, tellement que c'était un adage populaire fort répandu : « Si tu veux être damné, fais-toi prêtre. » Tout allait à la dérive. Charles Borromée, à vingt-sept ans, prend les rênes de cette antique Eglise, autrefois si illustre, à cette heure dégénérée. Il meurt à quarante-quatre ans. Et la transformation, accomplie par son zèle, reste un des plus beaux souvenirs de l'histoire ecclésiastique. Quant à Saint-Sulpice, ce n'était



pas une paroisse. Ce quartier de Paris, voisin du faubourg Saint-Germain, peuplé de viveurs, de joueurs, de duellistes, ceux qu'au XVII<sup>e</sup> siècle on appelait « des libertins », semblait devoir être, plus qu'aucun autre, réfractaire à tout apostolat. M. Olier et ses compagnons se mettent à l'œuvre. Ils se divisent leur pauvre domaine spirituel en divers lots, comme autrefois les Apôtres s'étaient divisé le monde. Ils visitent les pauvres, les malades, les enfants; ils instituent la prédication populaire du catéchisme; ils créent des confréries; ils rétablissent et accèdent l'assistance aux offices, la fréquentation des sacrements; bref, ils s'y prennent de telle sorte, qu'après quinze ou vingt ans la paroisse est constituée, si bien constituée, qu'elle garde encore aujourd'hui l'empreinte de ses débuts, et compte, sans hésitation possible, entre les plus chrétiennes et les plus édifiantes de la capitale.

Mais laissez-moi, messieurs, me réclamer devant vous d'un autre souvenir encore plus décisif. Vous pourriez peut-être, en arguant de telles ou telles circonstances de temps et de lieu, récuser saint Charles Borromée ou M. Olier. Entendez saint Paul, à qui son incomparable vaillance donne le droit de tenir ce langage, s'adresser à son disciple Timothée... *Erit tempus, quum sanam doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt, sibi magistros, prurientes auribus; a veritate quidem audi-*

*tum avertent, ad fabulas autem convertentur*<sup>1</sup>... Est-ce pour un prêtre des origines chrétiennes, ou pour les prêtres de ce temps, que ces choses sont dites, que ce tableau sombre et qu'on pourrait croire pessimiste, est tracé? Ne retrouvez-vous point là, trait pour trait, la peinture des conditions au milieu desquelles il vous faut remplir votre ministère? *Sanam doctrinam non sustinebunt*. Vos populations, les hommes surtout, ne veulent plus entendre parler de religion. Ils en ont la satiété, la nausée. Ils ne viennent pas à l'église, ils ne s'assoient plus au pied de la chaire. Vous prêchez; c'est un motif pour eux de se tenir à l'écart. Ils se donnent d'autres maîtres que vous, selon leur goût et leur préférence. Qu'un laïque quelconque se présente, qu'il annonce une conférence sur un sujet ou sur un autre, sur la politique ou sur une question locale, les voilà empressés à se rendre à son appel. Le conférencier aura salle comble d'hommes et de jeunes gens. Pendant ce temps, vous, à l'église, vous compterez une cinquantaine, une centaine de femmes, et encore pas toujours ni partout. Vos paroissiens ne goûtent pas la vérité, la grande vérité de l'Évangile, celle qui éclaire l'énigme de la destinée et dirige la vie à travers la souffrance et le devoir. Mais ils ont la passion des choses du jour: *A veritate quidem aures avertent, ad fabulas convertentur*.

<sup>1</sup> II Tim. iv, 3.



Après avoir établi le bilan de la situation telle qu'elle est, que va dire saint Paul à Timothée? Lui dira-t-il : « Mon pauvre ami, j'en suis désolé pour toi; mais pour le moment il n'y a rien à faire. Probablement il viendra des temps meilleurs; aujourd'hui tout est au pire. Abstiens-toi donc de tentatives et d'efforts qui ne sauraient aboutir. Pratique *l'intérim* patiemment. Réserve-toi en attendant l'avenir. »

Écoutez, messieurs : ... *Tu vero vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ, ministerium tuum imple.* Non, point de lassitude; non, point de défaillance; non, point d'abdication! Les temps sont mauvais; raison de plus pour agir. Debout, mon ami et mon fils. *Vigila*,... regarde attentivement, cherche virilement, discerne sagement tout ce qui peut être entrepris. *In omnibus labora*,... porté de tous côtés ton effort généreux, multiplie tes essais, réitère tes initiatives! Remplis ta vocation d'apôtre! Sois un ouvrier invincible de l'Évangile!

Timothée, c'est vous, messieurs et vénérés confrères. Je vous en conjure, écoutez saint Paul, dont je vous redis, non sans émotion, les superbes accents. Écoutons-le ensemble. Pour vous et pour moi, au milieu des tentations de lassitude de l'heure présente, il n'y a vraiment d'honorable et de vrai, de bienfaisant et de doux, que cette devise : *Opus fac Evangelistæ.*

*Ponere animam suam.* La préoccupation soutenue et désintéressée des âmes, l'effort coura-

geux et persévérant dans les tentatives de tout genre, propres à assurer leur bien; deux moyens de consumer votre vie sous l'inspiration du zèle bien compris,... puis la prière.

Vous priez beaucoup pour vos paroissiens, non seulement au *Memento* de la messe, ce qui est votre devoir rigoureux, mais habituellement *sine intermissione*, comme l'enseigne et le demande Jésus-Christ.

Ce n'est point ici le lieu ni le moment de rappeler que l'efficacité de la prière impétratoire, incertaine quand nous sollicitons des biens temporels, des avantages d'ordre personnel et terrestre, est toujours assurée par avance, lorsque nous réclamons du Père qui est aux cieux des faveurs surnaturelles, parce qu'il est le premier à désirer que nous les puissions obtenir de sa libéralité. Or je ne sache pas de supplications qui lui doivent mieux agréer que les supplications touchantes du prêtre ayant conscience de son impuissance propre à réaliser toutes ses ambitions de pasteur des âmes, et venant chercher, auprès de Celui qui les lui a confiées l'appoint de secours qui lui est nécessaire.

Pourquoi, messieurs, ne consacreriez-vous pas en particulier quelques minutes de votre visite quotidienne du saint Sacrement à vous acquitter de cette obligation pieuse? Le soir est venu; la nuit tombe. Vos occupations de la journée touchent à leur terme. Vous vous rendez dans votre chère église. Sous les clartés trem-



blantes de la lampe qui en éclaire les voûtes à mesure que l'ombre monte, vous vous agenouillez à votre place, près de l'autel, de l'autel où vous avez célébré la messe le matin, où vous la célébrerez demain encore. Votre adoration proprement dite achevée, votre acte de foi à la présence réelle renouvelé, vous vous abandonnez à la préoccupation sacerdotale des âmes dont vous avez la charge. Vous répétez la parole de Jésus, que nous citons tout à l'heure : *Tui erant, et mihi eos dedisti*. Dans un rapide et sûr souvenir, vous les retrouvez toutes. Avec Jésus, vous ajoutez : *Pater, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi* <sup>1</sup>. Mon Dieu, voici un jour de plus qui se termine, un jour de ma vie de prêtre. Il me semble que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour ceux et pour celles que vous m'avez donnés. Mais je sens, mais je vois jusqu'à l'évidence que ma bonne volonté reste impuissante à accomplir tout le bien désirable et désiré, et c'est vers vous que je me réfugie pour obtenir que vous fassiez, vous, par votre grâce, ce qui reste à faire. Éclairez donc, gardez donc, ô mon Dieu, les âmes que j'ai reçues de vous :

Les âmes des petits enfants, ces chers petits que tant de périls menacent, pour qu'ils conservent la foi du jeune âge, pour qu'ils échappent aux premières contagions du mal ;

Les âmes des jeunes gens et des jeunes filles, pour qu'ils ne se laissent pas fasciner aux fausses séductions du monde, aux entraînements cou-

pables, à la désertion des habitudes chrétiennes, mais qu'ils prennent dans la vie, sous la bannière du devoir, une attitude ferme et fidèle ;

Les âmes des pères et des mères, pour qu'ils sachent, au milieu des difficultés matérielles de l'existence de chaque jour, se soutenir par des pensées de foi, comprendre la vraie beauté de leur vocation, s'orienter vers le ciel, y conduire leur famille ;

Les âmes des vieillards, déjà penchés vers leur tombe, pour qu'ils ne s'effrayent pas de mourir, et qu'au delà des biens de la terre, dont il leur faudra se séparer et se dépouiller bientôt, ils entrevoient les biens meilleurs que leur réserve votre amour ;

Les âmes des riches, pour qu'ils ne soient pas les esclaves de leur fortune, qu'ils comprennent et apprécient le noble usage qu'il en faut faire, qu'ils soient capables du détachement évangélique ;

Les âmes des pauvres, pour que leur indigence et les privations qui l'accompagnent ne les poussent pas au murmure, pour qu'ils se souviennent toujours plus de la sainte pauvreté de votre fils Jésus, né sur la paille, mort sur la croix tout exprès pour rehausser et annoblir à leurs yeux l'humilité de leur condition ;

Les âmes des malades et des infirmes, pour qu'ils ne perdent point patience et ne manquent pas de résignation dans leurs souffrances, mais qu'ils les sanctifient à l'exemple du divin Crucifié ;

Les âmes des adversaires, des incrédules, des



égarés, pour qu'ils ne persistent pas dans leur hostilité lamentable, pour qu'ils accueillent enfin, qu'ils entendent, qu'ils goûtent vos appels et qu'ils s'y rendent.

Chacune de ces désignations, au lieu de se faire *in abstracto*, aurait pour vous, messieurs, le charme attendri d'une sorte de souvenir de famille. Vous vous sentiriez vraiment père jusqu'au fond du cœur. Et je gage bien que cette revue quotidienne, silencieusement réitérée devant le tabernacle, finirait par avoir pour vous un incomparable attrait.

Encore un mot, messieurs; le dernier. Il y aura des jours, il y aura des heures où vous joindrez à la prière, comme suprême témoignage de zèle, l'offrande de vos tristesses, peut-être de vos larmes. C'est encore au pied de l'autel, le plus près possible du tabernacle, que je vous demande de venir. En union avec le Sauveur, qui à Gethsémani, pour porter et effacer le péché du monde, fut triste jusqu'à la mort, vous accepterez vous aussi, pour vos paroissiens, les douleurs dont votre mission au milieu d'eux sature votre vie. Point d'amertume, point d'irritation contre personne, eussiez-vous à vous plaindre de tout le monde. Que votre douleur soit sainte, qu'elle soit désintéressée comme celle du Christ, quand sous les vieux oliviers, couché à terre, baigné d'une sueur de sang, il agonisait sous la vision toute seule du mal, dans la certitude affreuse qu'ayant fait ce qu'il fallait

pour sauver toutes les âmes, toutes les âmes cependant ne seraient pas sauvées.

Oh! de quel prix et de quel poids ne doivent pas être devant Dieu ces moments de générosité cachée poussée à ce degré plus rare! Le succès ne répondra peut-être point pour cela immédiatement à vos désirs, chers et vénérés confrères; mais tenez pour certain que rien ne peut être perdu de cette immolation sans bruit, qui va droit au cœur du Père des cieux. Après vous, quand vous ne serez plus là, quand vous dormirez sous votre pierre tombale, quelqu'un peut-être de ceux qui vous auront le plus fait souffrir, touché par un surcroît de grâce que votre martyr silencieux aura mérité, reviendra-t-il à la foi repoussée, aux devoirs oubliés, à la vie chrétienne compromise et perdue.

Il faut finir, messieurs. Je vous laisse, en terminant et pour conclure, une parole encore de l'Évangile. Quelque bonne volonté que nous puissions mettre à nous acquitter de notre devoir de prêtre, soit à cause de notre insuffisance même, soit à cause de l'immensité de l'œuvre, nous serons obligés de convenir de la vérité du *servi inutiles sumus*<sup>1</sup>. Il ne nous en coûtera même pas d'en convenir. L'important, ce qui nous rassurera et nous consolera, c'est que nous ayons en conscience, devant Dieu et Jésus-Christ, le droit d'ajouter : *Quod debuimus facere, fecimus. Amen.*

<sup>1</sup> Luc. xvii, 10.

## INSTRUCTION DU SOIR

UN AUTRE DEVOIR ESSENTIEL DE LA VIE SACERDOTALE

### LA DILECTION MUTUELLE

(HOC EST PRÆCEPTUM MEUM... MANDATUM NOVUM)

*Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.*  
(Joan. xv, 12.)

*Hoc mando vobis ut diligatis invicem.*  
(Joan. xv, 17.)

*Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem sicut dilexi vos.*  
(Joan. xiii, 34.)

Je réunis à dessein, messieurs et vénérés confrères, ces différents textes, dont les deux premiers se trouvent dans notre xv<sup>e</sup> chapitre de saint Jean, et le troisième quelques pages avant, au xiii<sup>e</sup> chapitre, parce que l'insistance que met Jésus-Christ à nous recommander, à nous commander de nous aimer les uns les autres est significative, et qu'il est visible que c'est là, à

ses yeux, un devoir essentiel. Nous consacrons à l'étude de ce devoir un entretien tout entier, et encore ne viendrons-nous pas à bout, à beaucoup près, de dire ce qu'il faudrait dire.

Pourquoi Notre-Seigneur s'attribue-t-il comme il le fait la nouveauté du précepte de la dilection mutuelle? Je vous donne un commandement nouveau : *mandatum novum*. Ce précepte, c'est mon précepte à moi. *Hoc est præceptum meum. Hoc mando vobis*. Entre créatures soumises aux exigences d'une existence et d'une destinée semblables, commençant la vie dans les mêmes conditions d'infirmité et de douleur, s'acheminant des mêmes berceaux vers les mêmes tombes, à travers les mêmes épreuves, n'est-ce pas une loi naturelle que la bienveillance, la sympathie, l'amitié, l'amour? La loi positive d'autre part, la loi mosaïque n'enseignait-elle pas qu'il fallait aimer le prochain? D'où vient que le Christ se pose ouvertement en initiateur de ce qui n'existait pas avant lui? On dira peut-être que c'est là de sa part une façon de parler intentionnellement accentuée pour attirer l'attention, mais qui n'implique pas une prétention réelle à innover quoi que ce soit. Ou bien on pourra croire que la méconnaissance soit de la loi naturelle au sein de l'humanité, soit de la loi positive parmi les Juifs, lui donne le droit de s'attribuer une sorte de promulgation plus décisive. Non, c'est à la lettre qu'il faut prendre le langage du Christ : *mandatum novum, præce-*



*ptum meum*. Et alors, en quoi consiste donc au vrai l'innovation ?

En ceci : *sicut dilexi vos*. Vous vous aimerez les uns les autres, comme je vous ai moi-même aimés. Non pas au même degré, vous n'en seriez pas capables, mais au nom des inspirations où j'ai puisé ma dilection pour vous, et qui sont nouvelles ; au nom des motifs qui m'ont guidé et qui sont nouveaux. Je vous ai aimés, moi, dans la dignité et la beauté que mon Incarnation et ma Rédemption vous ont faites. Je vous ai vus, non plus seulement avec vos titres naturels de créatures, mais avec la splendeur surnaturelle de vos droits de rachetés et d'élus. Cette surélévation, cette transfiguration de vos qualités natives, en vous rendant fils de Dieu comme moi, m'a séduit. Je vous ai enveloppés tous d'une tendresse à part, sans précédent avant moi, qui date de moi : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos*.

Et de fait, à partir de Jésus, une dilection inaccoutumée commença de s'allumer et de se répandre parmi les hommes. Là où nulle affection ne régnait, et c'était presque partout, on s'aima de par les enseignements et les exemples du Christ. On vit, chose invraisemblable, les êtres les plus éloignés les uns des autres, immobilisés et figés pour ainsi dire dans leur éloignement séculaire, par les institutions sociales, renverser toutes les barrières, se rapprocher et s'unir. On vit le riche aimer le pauvre, le sa-

vant et le lettré aimer l'ignorant, le patricien aimer l'esclave, la matrone romaine aimer sa servante. Un vaste courant de dilection traversa le monde. Et là où déjà l'on s'aimait comme dans la famille, les tendresses furent ce qu'elles n'avaient jamais été encore ni pu être. L'épouse et l'époux, le frère et la sœur, la mère et ses fils s'aimèrent non plus au nom des seuls attrait du foyer, mais dans la notion, dans l'estime et le culte de la valeur des âmes sauvées et déifiées par le Rédempteur, et en marche vers le ciel.

C'était ce qu'avait voulu et annoncé le Christ : *sicut dilexi vos*.

L'impression produite par cette transformation et ce revirement inattendus fut immense. Les historiens les plus graves, ceux qui ont étudié le plus près le triomphe du christianisme sur le paganisme, n'hésitent pas à penser et à dire qu'un des éléments de la conversion du monde ancien à l'Évangile a été le spectacle de ces mœurs, de ces relations, de ces intimités nouvelles au nom de la Croix et du Crucifié.

Il y a de cela vingt siècles. La glorieuse nouveauté introduite théoriquement et pratiquement dans la société humaine, n'a pas cessé de fleurir. Nous pouvons à cette heure la voir se dilater et s'épanouir autant et plus que jamais. L'amour des créatures à cause des âmes accomplit sous nos yeux des prodiges. Nulle philanthropie, si bien établie qu'on la suppose, si



digne d'admiration qu'elle puisse être, ne l'égale. Entre **dix** autres qui traitent de cet intéressant sujet, lisez, messieurs, faites lire autour de vous le **livre** magistral et si touchant de *la Charité privée à Paris*, de Maxime du Camp, ou le **livre des Origines de la France contemporaine**, de **Henri Taine**. Ce sont là des écrivains dont le **témoignage** ne saurait être suspect. Paix à leurs **tombes** pour la loyauté qu'ils ont mise à le rendre.

L'idéale dilection de créature à créature, enseignée par le Christ, existe toujours. Mais, messieurs, **existe-t-elle** au degré désirable? A-t-elle atteint **toutes** les proportions qu'elle aurait pu atteindre? Donne-t-elle toute sa mesure? Non, mille **fois** non, c'est avec des larmes de désolation qu'il en faut convenir. Non, les hommes ne s'aiment point assez entre eux après deux mille **ans** d'Évangile. Non, nous ne nous aimons point **assez** entre nous, chrétiens et catholiques. Non, **surtout**, nous ne nous aimons point assez entre **prêtres**. O douleur! De clergé régulier à clergé **séculier**, d'ordres à ordres, de congrégations à **congrégations**, de diocèses à diocèses, d'inférieurs à supérieurs, de supérieurs à inférieurs, **des** malaises, des oppositions, des luttes, des **distances** maintenues, des préventions accueillies, des griefs exploités, des partis pris d'éloignement, tout ce qui entrave et paralyse l'essor **du** beau rêve de Jésus-Christ!

Qui **nous** aidera donc, qui nous contraindra

donc à en finir une bonne fois avec ces misérables antagonismes? Qui nous persuadera de nous aimer, au moins nous, les privilégiés de la même vocation au sacerdoce?

Est-ce une témérité de penser que l'épreuve déchainée contre nous prêtres et religieux de ce temps contribuera à nous unir? Depuis vingt-cinq ou trente ans en France, malgré ce qui resterait encore à faire, de réels progrès semblent s'être accomplis. Sous la poussée et la pression commune des hostilités publiques, nous nous sommes rapprochés les uns des autres. Oh! pas beaucoup, soyons sincères; mais enfin des efforts en ce sens ont été faits, des résultats ont été obtenus. Qui sait ce que demain nous réserve? Si de plus dangereuses animosités devaient éclater et provoquer de plus violentes secousses; si, les relations séculaires de l'Église et de l'État dans notre pays étant brisées, nous nous voyions décidément réduits à une situation précaire, tous pauvres, tous dépossédés de nos restes de ressources, tous poursuivis et traqués par les triomphateurs du jour, peut-être en face de ce *tolle* plus menaçant, quand on nous poursuivrait et bannirait partout, sentirions-nous qu'il faut nous aimer. Peut-être le divin courant de dilection, souhaité par Jésus-Christ, aurait-il plus de facilité pour se répandre.

Messieurs et vénérés confrères, ne m'accusez pas de déclamation. Je vous jure que je vous dis ces choses avec tout mon cœur de prêtre, et vous



voyez bien que l'émotion me gagne rien qu'à vous les dire. Si le clergé de France doit sortir de la tribulation plus pénétré du devoir de la charité fraternelle, plus apte à en comprendre l'excellence et l'urgence, plus capable de le remplir, vienne donc la tribulation! Ce que nous ferons pour le réveil de la foi et l'expansion de l'Évangile dans notre cher pays, quand nous nous aimerons tous, est incalculable. Et si jamais, d'un bout à l'autre de la catholicité, nous nous aimons comme Jésus-Christ le veut et le demande, nous soulèverons le monde!

Je m'abandonne à une digression trop prolongée sans doute. N'ayant pas ici la prétention de faire des discours en règle, le prenant avec vous sur le ton de la causerie simple et familière, je m'inquiète moins, je ne m'inquiète même pas du tout de ce préambule, plus étendu qu'il ne faudrait.

J'arrive à notre méditation proprement dite. Nous devons nous entr'aimer; c'est une vérité d'Évangile. Le faisons-nous? Non, ou du moins pas assez. Pourquoi ne le faisons-nous pas? Je voudrais instruire devant vous une sorte d'enquête sur les principales causes de l'insuffisance d'accomplissement de notre devoir. Notre recherche, notre analyse procédera de ce qui est plus particulier à ce qui est plus général. Ce sera le moyen d'y introduire plus de méthode et de clarté.

## I

Pour quelques-uns d'entre nous tout d'abord, messieurs, l'obstacle à la sainte dilection de nos frères est intime. Il échappe au contrôle et à l'observation de ceux-là mêmes au milieu desquels nous vivons. Nous en gardons soigneusement le secret. C'est ce que l'abbé Perreyve appelait « les occupations étrangères ». Vous devinez à ce mot de quoi il s'agit. Notre vocation en faisant de nous des clercs, c'est-à-dire des êtres choisis et séparés du monde, nous a voués pour toujours à une solitude glorieuse, mais austère. *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei*. Avec quelle sincérité et quelle générosité nous avons, au début de nos vies sacerdotales, accepté cette perspective du détachement des créatures au profit de l'unique amour du Christ, Dieu le sait. Nous nous sommes pendant un certain temps, pendant plusieurs années, maintenus à cette hauteur, où rien de créé ne pouvait nous atteindre. Puis, les circonstances s'y prêtant, notre solitude au milieu de nos travaux, de nos déceptions, de nos luttes, de nos souffrances devenant dure, très dure, nous nous sommes mal défendus contre les dédommagements qui nous souriaient et semblaient venir à propos. On s'offrait à nous consoler, à nous

encourager. Nous nous sommes prêtés aux consolations et aux encouragements. Oublieux de ce salubre conseil de l'Imitation si bien compris, si apprécié de nous autrefois : *Fili, veni ad me, quum tibi non fuerit bene*<sup>1</sup>, c'est vers la créature, vers une créature que nous nous sommes tournés de préférence. J'écarte ici, messieurs, les hypothèses pessimistes. J'admets que l'intimité à laquelle je fais allusion soit restée honnête et qu'elle doive continuer de l'être, encore bien qu'elle nous place sur un pente dangereuse et dont nous devons tout craindre, il n'en est pas moins vrai qu'à partir d'un certain moment, « l'occupation étrangère » existe. Nous sommes attachés et enchaînés à une affection privée. Elle nous charme, elle nous enveloppe, elle nous suffit. Elle nous rend impropres à aimer nos frères.

Que l'un d'eux, sous le coup de quelque vive peine, cherchant lui aussi un soulagement dans son épreuve vienne nous trouver, il ne lui faudra pas beaucoup de perspicacité ni de temps pour comprendre qu'il n'a rien à attendre de nous, ou presque rien. Notre accueil est froid, nos paroles sont banales. Rien ne monte et ne jaillit de notre cœur dans un fraternel abandon. Pauvre prêtre qui pleurez, passez avec vos larmes. Le meilleur de nous-mêmes ne nous appartient plus.

<sup>1</sup> *De Imitat. Christi*, lib. III, cap. xxx.

Jésus passe, et devant cette tendresse sacerdotale ainsi reployée et tarie, fermée au devoir de l'expansion généreuse, il se plaint sévèrement. *Angustus est mihi locus; fac spatium mihi, ut habitem*<sup>1</sup>. Son appel et sa protestation nous émeuvent peut-être, mais ne nous changent pas.

## II

Une seconde cause de désaffection entre prêtres est celle-ci : une sorte de scepticisme qui nous gagne, nous fait beaucoup souffrir, et, ce qui est pire, nous rend injustes.

Au tout premier début de notre carrière sacerdotale, dans la droiture et la candeur de notre âme, nous étions disposés, le voyant en nous, à voir le bien chez les autres, partout et toujours. Il ne nous coûtait pas de croire à la sincérité parfaite, à l'entière dignité de nos confrères. Nous n'avons pas tardé à nous apercevoir que les choses n'étaient point, à beaucoup près, ce qu'elles semblaient être. Sous les dehors d'un zèle en apparence désintéressé, nous avons plus d'une fois surpris l'ambition personnelle et ses laideurs. Les paroles mielleuses, la bienveillance extérieure des procédés, cachaient souvent

<sup>1</sup> Is. XLIX, 20.



des hypocrisies et des partis pris de nuire. La jalousie se dissimulait sous le vernis des encouragements et des louanges. Humiliés et irrités de ces constatations, avec toute la fougue de notre âge, nous nous sommes rejetés à l'extrême opposé de nos dispositions premières. Nous ne voyions que le bien en toute rencontre, nous ne voyons plus que le mal. Nous péchions par excès de confiance; nous péchions par l'excès contraire. Optimistes à vingt-cinq ou trente ans, nous voilà devenus pessimistes à quarante. Nous posons volontiers pour des gens bien et dûment avertis qui ne se laisseront plus surprendre. Et nous en sommes injustes. Au lieu d'accepter les explications obvies, nous cherchons un dessous des choses à tout ce que nous entendons dire, à tout ce que vous voyons faire. La fleur de notre estime pour le prêtre s'est fanée. L'estimant moins, nous l'aimons peu.

Cela dure plus ou moins de temps, parfois des années et des années, toute une saison de vie, jusqu'à ce que la maturité de l'âge, l'expérience plus judicieuse, les appréciations plus équitables nous remettent en équilibre. C'est un des bénéfices de commencer à vieillir que d'être préservé des écarts vers les extrêmes, que de prendre position et de se maintenir entre l'ingénuité pleine d'inconvénients et l'injustice pleine de troubles et de péchés. A cinquante, à soixante ans, nous ne pouvons plus être dupes; nous ne voulons plus être systématiquement défiants et sévères.

Nous inclinons plutôt vers la bienveillance, ce beau sourire du soir de la vie que Dieu aime et bénit.

### III

Voici un autre obstacle à la pratique du devoir de la dilection des prêtres entre eux : l'insuffisance d'estime surnaturelle de leur vocation commune.

Chacun le sait, chacun le dit. Le naturalisme prévaut à cette heure, et fait sous nos yeux d'incessants progrès. On entend par là, que l'opinion publique, docile aux suggestions de la philosophie du jour, tend à éliminer de plus en plus l'intervention et l'action de Dieu dans le monde. Ce qui se voit, ce qui se touche, ce qui tombe sous l'expérience sensible doit suffire à tout expliquer de ce qui peut l'être. Il va de soi qu'à ce compte, le christianisme pris dans son ensemble n'est rien d'autre qu'un épisode historique, et que le sacerdoce en particulier ne mérite pas plus d'attention et de respect que l'une des institutions quelconques dues aux besoins religieux de l'humanité.

Où sont, je ne dis pas dans le populaire, déshabitué de toute croyance et blasphémateur, mais même parmi les gens instruits et bien élevés, ceux qui se font du prêtre catholique une

idée tout à fait exacte? Sait-on que le prêtre est un homme choisi de Dieu pour représenter Jésus-Christ, pour parler et agir en communion vivante avec Jésus-Christ, pour appliquer aux âmes les mérites rédempteurs de Jésus-Christ? Sait-on qu'il a été établi officiellement dans cette dignité et cette puissance par le sacrement de l'Ordre? Sait-on ce que c'est qu'un sacrement? Non. Les mieux disposés consentent à voir dans le prêtre un prédicateur attitré de l'Évangile. Les autres ne l'apprécient guère que dans la mesure des qualités naturelles qu'il peut avoir. S'il est doué du talent de la parole, s'il est instruit, si ses manières sont agréables, s'il fait preuve d'esprit de fermeté et de suite dans ses entreprises, s'il a du succès, on ne lui ménage pas les éloges qu'on accorde au premier venu. « M. l'abbé un tel..., un homme distingué, oui vraiment, très distingué. » Quand on a dit cela de quelqu'un de nous dans le monde, dans un certain monde, il semble qu'il n'y ait plus rien à dire. Nous comptons, nous valons par la figure que nous faisons dans la société, au même titre que M<sup>r</sup> X... ou M<sup>r</sup> Z..., ni plus ni moins. Mais de découvrir, sous la richesse ou la pénurie de nos qualités extérieures, ce qui est chez nous tous le fond commun et identique de notre dignité sacerdotale, nul ne paraît y penser.

Or, à force de vivre au milieu de ce discrédit habituel de notre vocation, à force de subir l'influence de ces appréciations mondaines, nous

finissons par perdre, nous aussi, sinon notre foi à la prêtrise, du moins quelque chose de la vigueur et de la fierté de notre foi. Nous en venons à nous apprécier entre nous par les dehors qui varient, au préjudice des réalités intimes qui sont immuables et éternelles. D'un confrère à un autre, de celui qui occupe une situation plus élevée à celui qui se cache dans un rang obscur, de celui de qui la situation peut servir nos intérêts, à celui dont nous n'avons rien à attendre, nous mettons des différences. Comme si un prêtre n'était pas nécessairement l'égal d'un prêtre! Comme s'il y avait deux manières de célébrer la messe et de pardonner les péchés!

La sainte charité du Christ qui nous a tous gratuitement élus se voile à nos yeux. La belle dilection dont il a fait la loi de nos rapports incessants se refroidit.

## IV

A cet empêchement s'en joint un autre qui s'en rapproche, qui est presque de même nature, qu'il convient de signaler à son tour, et qu'on appelle familièrement « les incompatibilités d'humeur », je ne sais quelle antipathie instinctive, née de la différence et de l'opposition



des caractères, des tempéraments, des goûts. Là encore se retrouve la substitution des appréciations toutes naturelles aux appréciations sur-naturelles que la foi suggère et impose.

Nous nous montrons volontiers sévères, messieurs, contre les faiblesses de nos sœurs les chrétiennes sur ce chapitre des « incompatibilités d'humeur ». Nous leur reprochons jusqu'au sarcasme d'être victimes de leurs impressions et de conduire leur vie bien plus par la domination exagérée du sentiment que par les inspirations et l'autorité de la raison. Nous ne remarquons pas à quel point, très souvent, nous donnons nous-mêmes, dans ce travers. Oui, qu'un confrère soit moralement ou même physiquement au rebours de nos préférences, il n'en faut pas davantage pour que nous nous détournions de lui, pour que nous le tenions à distance de nous, et qu'entre nous et lui s'établisse une froideur imméritée autant que funeste. Comme si les lacunes dont nous nous plaignons l'empêchaient d'être absolument et éternellement ce que nous sommes : un prêtre!... un prêtre à l'autel, un prêtre au tribunal de la pénitence, un prêtre en chaire, un prêtre au chevet des malades et des mourants! « Il n'est pas aimable, » disons-nous. Le beau grief en vérité! Un prêtre, par sa qualité même de prêtre, au nom du dessein de Dieu qui l'a choisi, qui lui a mis au front l'aurole, est toujours aimable et doit toujours être aimé.

Lorsque nous voudrions nous instruire sur ce

point, lisons attentivement l'Évangile; regardons de près notre modèle achevé, Jésus-Christ. Certes, naturellement parlant, les Apôtres, les douze, n'avaient rien de bien séduisant.

Ils étaient inintelligents, en général, de la pensée et de la mission de leur Maître. Grossièrement fascinés par l'espoir et l'attente d'un Messie glorieux, ils ne rêvaient que bien-être, que grandeur dans ce royaume dont ils l'entendaient fréquemment parler. Ils ambitionnaient d'y tenir une place d'honneur à sa droite et à sa gauche. Quand Jésus, pour leur ouvrir les yeux, insistait à leur annoncer sa passion prochaine et sa mort, ils ne comprenaient rien : *Ecce ascendimus Jerosolymam, et Filius hominis tradetur principibus sacerdotum et scribis, et condemnabunt eum morte*<sup>1</sup>, et bon nombre de prédictions du même genre d'une netteté, d'une précision frappante : *Nihil horum intellexerunt*.

Ils étaient inintelligents, dans le détail, de la doctrine, des tendances et des actes du Sauveur. Ils l'étaient constamment. On les a mal reçus dans une bourgade. Seigneur, disent-ils, voulez-vous que nous appelions sur ces gens-là le feu du ciel? Jésus répond sur le ton du blâme le plus énergique : *Incepavit eos dicens : Nescitis cujus spiritus estis*<sup>2</sup>, nous n'avons pas, vous et moi, les mêmes pensées. Philippe entend, à chaque instant, revenir sur les lèvres de son

<sup>1</sup> Matth. xx, 18. — <sup>2</sup> Luc. ix, 54, 55, 56.



Maitre le nom du Père des cieus. Pour en finir avec le mystère qui enveloppe cette appellation touchante, il croit faire preuve de sagacité : « Montrez-nous-le donc une bonne fois, ce Père, » comme on montrerait un personnage de chair et d'os. *Ostende nobis Patrem, et sufficit nobis*<sup>1</sup>. L'aveugle du chemin de Jéricho, Bartimée, crie : « Fils de David, ayez pitié de moi. » Les disciples le malmènent : *Commabantur ut taceret*. Lui, crie plus fort. Jésus le fait approcher et le guérit<sup>2</sup>. Un jour, de petits enfants, avec l'insouciance hardie de leur âge, se pressent à qui mieux mieux contre lui. En gens bien avisés, les disciples les repoussent. *Discipuli increpabant eos*. Jésus proteste et dit : *Sinite parvulos, et nolite prohibere eos venire ad me... : talium est regnum cælorum*<sup>3</sup>. Pauvres chéris que l'antiquité païenne a profanés, et au front desquels, pour jamais, le divin Pasteur fait rayonner l'innocence et sa beauté!

Ils étaient cupides, intéressés : *Reliquimus omnia, et secuti sumus te... : quid erit nobis*<sup>4</sup>? Ce qu'a dû être pour l'âme délicate du Christ ce : *Quid erit nobis?* Comme si la première récompense ne consistait pas dans l'honneur de le suivre!

Ils étaient peureux. Ils étaient lâches. A Gethsémani, Jésus a conduit avec lui ses préférés pour qu'ils l'assistassent de leur compassion : *Vigi-*

<sup>1</sup> Joan. xiv, 8. — <sup>2</sup> Marc. x, 46. — <sup>3</sup> Matth. xix, 13; Marc. x, 13. — <sup>4</sup> Matth. xix, 27.

*late mecum*. Il les trouve trois fois de suite lourdement assoupis : *Invenit eos dormientes*<sup>1</sup>, et quelques instants après, au premier péril, quand la cohorte armée que Judas amène pénètre dans l'enclos, il les voit fuir. *Tunc discipuli omnes, relicto eo, fugerunt*. Enfin, le premier d'entre eux, Pierre, qui a tout d'abord montré quelque vaillance, dans la cour du prétoire, sur une provocation de servante, s'oublie et s'emporte jusqu'à le renier cyniquement : *Cæpit detestari et jurare quia non novisset hominem*<sup>2</sup>.

Essayez, messieurs et vénérés confrères, en face de ces quelques souvenirs et de tant d'autres que je n'évoque pas ici, essayez de vous représenter ce que Jésus-Christ, dans sa nature humaine incomparablement affinée et exquise, a dû souffrir de l'entourage; vous n'y réussirez pas. La vérité, sur ce point, dépasse ce qu'on en peut concevoir.

Eh bien! ce sont ces inintelligents, ces cupides, ces poltrons, ces déserteurs, ces menteurs, qu'il appelle du doux nom d'amis! *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos*<sup>3</sup>. Renchérissant encore sur cette appellation déjà si tendre, d'une voix caressante comme celle d'une mère il leur dira : « Mes petits enfants, » *filioli*<sup>4</sup>. Et pourquoi? parce que derrière toutes leurs insuffisances il découvre, il salue, il contemple en

<sup>1</sup> Matth. xxvi, 56; Marc. xiv, 50. — <sup>2</sup> Matth. xxvi, 74. — <sup>3</sup> Joan. xv, 14. — <sup>4</sup> Joan. xiii, 33.



eux la dignité que leur fait leur vocation d'apôtres : *Elegit duodecim, quos et apostolos nominavit*; parce que sous le voile épais, sous le premier plan grossier des choses extérieures il voit en eux, de son pénétrant regard, la beauté persistante et inamissible du don de Dieu.

Après cela, messieurs, osons nous prévaloir, pour ne pas aimer nos frères les prêtres, tous nos frères, du ridicule et lamentable grief de l'incompatibilité d'humeur.

Voilà qui est plus grave et semblerait légitimer nos antipathies et nos éloignements. Nos confrères ont quelquefois à notre égard des torts réels. Nous pouvons faire la preuve qu'ils se sont mal conduits envers nous, qu'ils nous ont nui ou qu'ils ont cherché à nous nuire. Il nous arrive souvent de nous tromper dans nos appréciations trop hâtives; nous devons nous tenir en garde contre la précipitation de nos jugements. Mais il est des circonstances où l'illusion et l'erreur ne sont plus possibles. L'évidence existe, elle s'impose. Aurons-nous, pour cela, le droit de nous départir de notre principe évangélique de dilection surnaturelle à tout prix, de récuser le bien fondé du précepte formel, sans condi-

tion, sans exception, de notre Maître adoré? Non point. Les torts même démontrés d'un confrère sont répréhensibles, chargent sa conscience, mais, en fin de compte, n'atteignent et n'altèrent pas, en lui, sa qualité irréductible de prêtre. Malgré ce qu'il a pu dire et faire contre nous, aujourd'hui comme hier, il est prêtre. Il le sera demain; il le sera à jamais. *Sacerdos in aeternum*. Pas une seule de ses dignités sacerdotales, pas une seule de ses puissances n'est compromise en soi. Déchirez le masque de l'homme, il reste la divine effigie du prêtre; il reste la similitude vivante du Christ, un autre Christ, tout ce que vous êtes vous-même de par le sacrement de l'Ordre et votre grande vocation.

C'est là, c'est devant cette majesté du sacerdoce intangible, même chez un prêtre devenu notre adversaire, que nos animosités instinctives doivent s'apaiser et tomber. On ne nous demande pas de manquer de prudence, de nous désintéresser du souci de notre réputation, si c'est notre réputation qu'on attaque, du souci de nos entreprises et de nos œuvres, si ce sont nos œuvres et nos entreprises qui sont menacées; on ne nous dissuade pas d'user de toutes les vigilances et de toutes les précautions nécessaires; mais, au nom de l'Évangile et du commandement nouveau du Christ, *mandatum novum*, on nous adjure d'être clairvoyants, de ne pas rendre le prêtre passible des fautes de

l'homme, et de continuer, tout en condamnant celui-ci, d'aimer surnaturellement celui-là.

Saint Paul est prisonnier à Rome. Il apprend de source sûre que, sous couleur d'apostolat et de zèle, quelques-uns de ceux qu'il a associés à son œuvre cherchent à le discréditer et à le supplanter par jalousie. Le mot se trouve dans l'Épître aux Philippiens. Le Saint-Esprit n'aurait pas laissé passer une expression imméritée et fautive. Relisons du reste le texte sacré : *Quidam quidem propter invidiam et contentionem...* Deux versets plus loin : *Quidam ex contentione Christum annuntiant, non sincere, existimantes pressuram se suscitare vinculis meis*<sup>1</sup>. L'accusation est précise, autant que motivée. Que va dire le grand Apôtre? Il semblerait bien qu'il ait le droit de se plaindre avec quelque amertume, de laisser percer contre ceux qui se conduisent de la sorte envers lui de l'animosité et de la mauvaise humeur. Écoutez la suite : *Quid enim? Dum omni modo, sive per occasionem, sive per veritatem, Christus annuntietur; et in hoc gaudeo, sed gaudebo.* Tels quels, ces ouvriers évangéliques de mauvais aloi font du bien. Ils annoncent Jésus-Christ. Non! Saint Paul, oubliant ses griefs personnels, n'élève point de protestations ni de réclamations irritées. Ce qui le touche personnellement pâlit devant les intérêts de la vérité, servis et propagés en dépit des

<sup>1</sup> Ep. Philip. 1, 15, 17, 18.

dispositions fâcheuses de ceux qui les servent. Non seulement il n'incriminera pas, mais il se déclare heureux : *In hoc gaudeo... gaudebo.* L'esprit de foi opère ces prodiges. En pareille occurrence pour notre compte, sachons comprendre, et, quand nous aurons compris, sachons agir.

## VI

Terminons notre enquête, messieurs et vénérés confrères, terminons-la en signalant et en déplorant ce qui est l'obstacle le plus accoutumé, le plus universel, à l'expansion de la dilection voulue de Dieu entre nous : le vieil égoïsme implanté au centre de notre être. Nous n'aimons pas nos frères habituellement par ce très simple motif que nous nous aimons nous-mêmes.

Le moi est haïssable, a dit Pascal. Il l'est pour tous et chez tous, mais combien davantage chez le prêtre, dont il atrophie la vocation dans sa racine et dans sa fleur!

Que de nuances et que de degrés de l'amour de soi chez l'homme, et donc chez le prêtre, puisque en dépit de sa vocation sainte et des grâces qui lui sont départies pour la remplir, il lui est difficile, presque impossible, de dépouiller entièrement l'infirmité de ses tendances natives!



Il y a l'amour de soi que j'appellerai inconscient, j'allais dire ingénu. Commençons, si vous le voulez, par celui-là, qui est plutôt un travers qu'autre chose, et se révèle dans les moindres détails de la vie. Tantôt, c'est une première éducation un peu molle et efféminée, tantôt ce sont des insuffisances de santé auxquelles il a fallu remédier par des soins assidus qui ont créé des exigences singulières, je ne sais quelle recherche et quel besoin de bien-être, partout et toujours, quelle préoccupation incessante de se les procurer, et, parallèlement à ce souci prédominant, une quasi indifférence pour tout le monde.

Il y a l'amour de soi qui tient du tempérament et se manifeste par une mise en avant exagérée de la personnalité. Ce prêtre actif, ardent, entreprenant, multiplie les occasions de se produire, et, dans la poursuite du but qu'il veut atteindre, se pousse au milieu de ses confrères, écarte du geste, de la voix, du regard, des démarches de tout genre auxquelles il se livre, quiconque se trouve sur son chemin. Il semble réaliser la doctrine darwinienne de la lutte et de la concurrence pour la vie. Le *struggle for life*, l'instinct de la combativité, pour employer les néologismes du jour, ne le laissent jamais en repos. Il faut qu'il soit le premier partout. De se demander s'il ne blesse et ne décourage pas ses confrères, il n'y songe même pas. De les aimer, il s'en soucie médiocrement.

Tout préoccupé de lui qu'il est, il n'en a pas le loisir.

Il y a l'amour de soi que l'ambition proprement dite suggère, attise, exaspère. Ce prêtre vise à telle ou telle situation brillante. Il s'est fait des honneurs un rêve obstiné. Ne lui demandez pas d'aimer ses frères. En vérité, comment s'y prendrait-il? Tout ce qu'il a d'intelligence et de cœur repleyé sur lui seul se dépense au profit de ses desseins, soit qu'il les cache avec habileté, soit qu'il les affiche ouvertement. L'obstacle, d'où qu'il vienne, l'aigrit, l'irrite. Et si l'obstacle s'incarne dans un autre prêtre qu'il connaît, c'est bien pis encore. Ce frère de vocation et de sacerdoce, devenu un rival, lui devient odieux. A l'insouciance générale envers tous les autres, née de ses préoccupations fiévreuses, s'ajoute, contre celui-là en particulier, une animosité, faut-il dire le mot? une hostilité qui fait pitié et qui fait peur.

Il y a l'amour de soi dont le conflit des situations est la cause. Voilà deux confrères, jeunes encore, qui, au cours de leurs premières études et de leurs années de grand séminaire, se sont tendrement et saintement aimés. Tels David et Jonathas. Entrés tous deux dans le ministère paroissial ou le professorat, l'un a des succès, l'autre demeure ignoré. Il n'en faut pas davantage pour que tout change désormais entre eux. Celui dont on ne parle pas, celui qu'on oublie, souffre du prestige qui entoure les débuts de son

ami d'autrefois. La blessure, en quelque sorte localisée sur un seul point pour le moment, risque de s'élargir peu à peu et d'envahir tout le cœur. Il n'aime plus son ancien condisciple. Il n'aimera peut-être plus aucun confrère. Voilà un curé vénérable, digne par ses longs services et sa vertu de l'estime de tous. Un vicaire lui est envoyé. Au commencement, entre le vieillard et le jeune prêtre, tout est au mieux. Les paroissiens sont édifiés de ce spectacle de concorde et d'attachement mutuel : *Quemadmodum patri filius*. Laissez passer un peu de temps; tout est changé. M. le curé ne parle plus de son vicaire avec le même plaisir. Il ne lui reconnaît plus les mêmes qualités. La critique a remplacé l'éloge. Il est visible qu'il n'a plus pour lui les mêmes sentiments, qu'il ne l'aime plus, peut-être qu'il le déteste. Qu'est-il donc arrivé? Oh! rien d'extraordinaire. M. l'abbé prêche d'une façon intéressante. M. l'abbé déploie beaucoup d'ardeur aux œuvres dont il s'occupe. M. l'abbé voit sa clientèle du confessionnal grandir. M. l'abbé se pose mieux de jour en jour devant le public, dont il conquiert l'admiration et les sympathies. Et tout cela, qu'il en convienne ou non, offusque l'ancien du sanctuaire. Le bon, l'excellent, le saint curé, n'a pas le courage d'accepter la situation telle qu'elle est. Le Précurseur a bien dit : *Illum oportet crescere, me autem minui*<sup>1</sup>. Mais qu'il est donc

<sup>1</sup> Joan. III, 30.

difficile, à ce qu'il paraît, de le dire après lui, et comme lui!

Il y a l'amour de soi privé, celui dont nous venons d'esquisser quelques traits; il y a l'amour de soi collectif, d'autant plus redoutable qu'il s'exerce en de plus vastes proportions et se déguise mieux sous la subtilité des prétextes.

Les prêtres d'une même paroisse, les prêtres d'une même communauté diocésaine, les prêtres d'une même congrégation religieuse, se laissent prendre au péril délicat de l'esprit de corps. Ils ne disent pas : *moi*; ils disent : ma paroisse, ma communauté, ma congrégation; c'est le même désordre, voilé d'un euphémisme. Ce que bon nombre d'entre nous, messieurs, sous couleur d'attachement légitime à leur famille spirituelle, se permettent contre leurs confrères de sentiments et de procédés inavouables, de dédains, de dénigrement, d'oppositions sourdes, de partis pris de nuire, n'est ni plus ni moins que scandaleux. *Sint unum*, a dit Jésus. Les pires adversaires de l'unité et de l'union du clergé, messieurs, ce ne sont pas les athées, les socialistes ou les francs-maçons. Je le dis avec une poignante tristesse au cœur : c'est nous!

Oh! qui nous délivrera donc de l'odieuse tyrannie du *moi*, du *moi* de toute nature, privé ou collectif, du *moi* toujours, du *moi* partout? Notre dignité personnelle y gagnerait, notre

<sup>1</sup> Joan. XVII, 14.



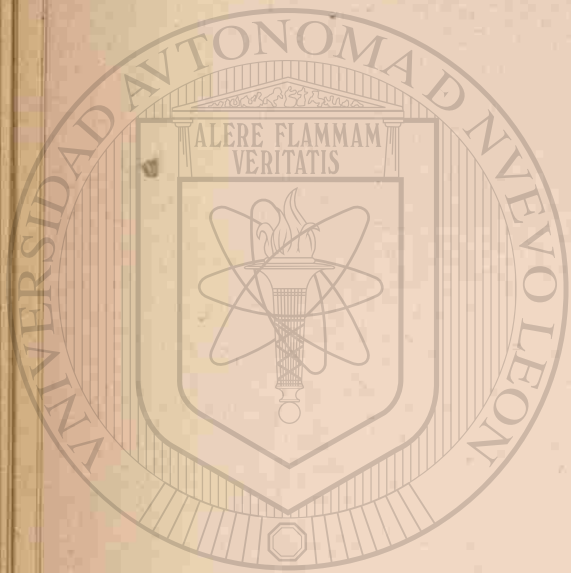
dignité et notre sainteté, but suprême de nos vies, et notre puissance d'influence et d'action pour le bien aussi. Jésus a dit : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem*<sup>1</sup>. Quelle promesse, messieurs, et comme elle devrait nous séduire! Nous avons entre les mains un moyen infail-  
 lible de prouver au monde qui nous sommes, d'où nous venons, de quelle mission supérieure nous sommes investis. Ce moyen, attrayant et doux, c'est de nous aimer! Et nous n'en usons pas. Les hommes du siècle, les chefs de partis, les représentants de toutes les idées antireligieuses, pour s'imposer aux foules, parlent sans cesse de la communauté de leurs vues et de leurs aspirations. A les entendre, ils seraient unis entre eux par un vaste amour. Ils savent à quoi s'en tenir sur les prétendus liens intimes qui les unissent. Et le public, non plus, ne se fait pas illusion. Non, ils ne s'aiment pas. Dans la poursuite fiévreuse de leurs ambitions politiques ou pécuniaires, ils se servent les uns des autres, prêts à passer par-dessus leurs rivaux, pour atteindre le but.

Si tout d'un coup, au milieu de cette chevauchée vers la richesse et le pouvoir, une société d'êtres apparaissait qui véritablement n'auraient qu'un même cœur, pour le triomphe désintéressé d'un même principe, d'un même idéal,

<sup>1</sup> Joan. xiii, 35.

l'Évangile, l'attention de tous s'éveillerait. Ce serait de la surprise d'abord, puis de l'admiration, puis du respect. On voudrait avoir l'explication d'un si étrange phénomène. De l'effet on remonterait à la cause. Et la cause, on finirait bien par découvrir que c'est Jésus-Christ. Et cette constatation, à elle toute seule, suffirait peut-être à ramener la foi. *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.*

Messieurs, ne nous plaignons pas des lenteurs de l'avènement du règne de Dieu sur la terre. C'est nous qui le retardons. C'est nous qui lui faisons échec, faute de savoir et de vouloir nous aimer!



CINQUIÈME JOUR

UANL

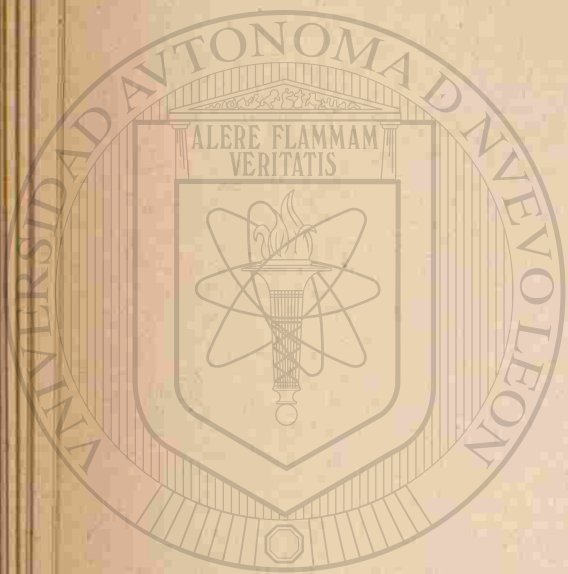
---

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





MÉDITATION DU MATIN

---

JUGEMENT, EN PARTICULIER,

SUR LA

CÉLÉBRATION DE LA SAINTE MESSE

(JUDICIUM SIBI MANDUCAT ET BIBIT)

---

*Redde rationem.*

(Luc. xvi, 2.)

Un des devoirs de notre vie sacerdotale, sur lequel nous aurons incontestablement à rendre un compte plus rigoureux devant le tribunal du Christ, *ante tribunal Christi*, c'est la célébration quotidienne des saints mystères. Avant tout, par-dessus tout, nous sommes prêtres pour perpétuer dans le monde la réalité auguste et l'efficacité de l'immolation du Sauveur sur la Croix par l'Eucharistie. Prêtre et Créateur de l'Eucharistie c'est, tout un. Nous nous distinguons par là, et d'une façon suréminente, du plus parfait, du plus saint des simples fidèles. Par là, plus

que d'aucune autre manière, nous sommes d'autres Christ, puisque, redisant de nos lèvres consacrées les mêmes paroles que lui, nous accomplissons les mêmes sublimes choses. Et qui de nous ne serait en mesure de déclarer, à la face du ciel et de la terre, que, dans la perspective aimée du sacerdoce, ce qui a le plus puissamment séduit et enthousiasmé son enfance, son adolescence, ses vingt ans, ç'a été la pensée et l'espoir de monter un jour à l'autel eucharistique? *Introibo ad altare Dei*. Il serait bien à plaindre le prêtre qui devrait convenir que d'autres préoccupations ont primé celle-là dans son cœur, lorsqu'il a pris librement le chemin du sanctuaire.

Eh bien! que sont devenues en nous, dans notre vie habituelle, nos dispositions envers l'Eucharistie? N'est-il pas évident qu'il est pour nous de la plus haute opportunité, au cours de la retraite, de consacrer une de nos méditations à nous examiner avec une intrépide franchise et la plus absolue bonne volonté? Nous avons la foi à l'Eucharistie, il faut le tenir pour avéré de chacun de nous; mais nous ne donnons point à notre foi ses proportions véritables et toute sa mesure. Et de plus, ce qui n'est pas moins douloureux, dans notre conduite accoutumée, entre notre foi telle quelle, notre foi même amoindrie et nos actes, nous introduisons de lamentables contradictions.

## I

Ce qui est le centre du christianisme, le point vers lequel tout converge et d'où tout découle, c'est la Rédemption. *Deus erat in Christo, reconcilians mundum sibi*<sup>1</sup>. La Rédemption, commencée à la crèche, s'est consommée sur la croix. De toutes les énergies de notre âme nous professons cette croyance, et, Dieu aidant, s'il le fallait, nous la signerions tous, à l'instant même, de notre sang. *Mysterium quod absconditum fuit a sæculis et generationibus, nunc autem manifestatum sanctis*<sup>2</sup>.

Nous croyons encore, avec une égale intensité de foi, que l'immolation rédemptrice, une fois produite par la vie et par la mort du Christ, n'a point été condamnée, comme les événements humains, à s'effacer dans l'ombre et l'oubli des choses finies, mais qu'elle se perpétue à jamais en des conditions nouvelles, aussi réelle, aussi authentique que sur le Calvaire, par l'Eucharistie. L'Eucharistie est essentiellement la permanence, au sein de la famille humaine, du sacrifice voulu de Dieu pour le salut du monde. Dites : un mémorial, dites : une invitation touchante à nous rappeler la sainte vic-

<sup>1</sup> II Cor. v, 19. — <sup>2</sup> Coloss. 1, 26.



time du Golgotha, a prétendu l'hérésie. Non, a répondu l'Église : point une image, point une vision bienfaisante, point un emblème touchant; à la lettre et dans toute la rigueur du mot : une réalité. L'hostie consacrée de l'autel catholique, c'est le Christ, à l'instant de son agonie et de sa mort, sauvant le monde.

Saint Paul, parlant du mystère chrétien en général, en décrit les proportions presque géométriques : *Quæ sit latitudo et longitudo et sublimitas et profundum*<sup>1</sup>. Ces expressions et, si le terme peut s'employer, cette mensuration technique, conviennent merveilleusement au mystère eucharistique en particulier. *Longitudo, profundum*... L'Eucharistie, fait divin, échappe à la rapidité et à la caducité des faits humains. Elle dure. Voilà vingt siècles qu'elle dure. Elle durera jusqu'à l'extrême prolongation des siècles. Elle emplira l'avenir :... *longitudo*. Et de même, si on la veut connaître et comprendre exactement, il faut dire qu'elle emplit le passé, qu'elle remonte aux origines de notre race : *profundum*.

L'Ancien Testament, quelques remaniements que nos modernes lui fassent subir au nom de la critique : philologie, géographie, histoire, annonce page après page le Messie qui doit venir. Qu'on le veuille ou non, la Bible demeure la prophétie ininterrompue du Christ Sauveur et

<sup>1</sup> Ephes. III, 18.

Rédempteur du monde. La préexistence du Christ dans les Écritures est un enseignement de foi. Or, l'Eucharistie ne faisant qu'un avec le sacrifice du Calvaire, on peut avancer que tout ce qui est prophétisé du Calvaire l'est aussi de l'Eucharistie. Il y a une préexistence de l'Eucharistie, par cela même qu'il y a une préexistence du Christ. D'âge en âge, l'Eucharistie, jusqu'au berceau de l'Humanité et de ses traditions, s'accuse et se dessine implicitement, nous venons de le dire, et même explicitement, par une foule de rites religieux où elle se laisse entrevoir. *Hæc omnia in figura contingebant illis*<sup>1</sup>. Je n'insiste pas. Je signale. Je rappelle. En avant, tout l'avenir : *longitudo*... En arrière, tout le passé : *profundum*. Telles sont les dimensions de l'Eucharistie dans le temps.

*Latitudo*... Les dimensions dans l'espace. L'immolation historique de Jésus ne s'est produite et n'a pu se produire qu'en un seul lieu géographique déterminé, une colline de Jérusalem. L'immolation eucharistique se réalise en des milliers de lieux différents et enveloppe le globe. Partout où s'élève un autel catholique, partout où un prêtre, validement ordonné, célèbre les saints mystères, sur les plages lointaines des missions, dans les vieilles cathédrales de France et d'Europe, aux pauvres églises rurales des Pyrénées ou des Alpes, c'est le Calvaire. Le

<sup>1</sup> I Cor. x, 11.



Calvaire est dressé sur tous les continents. La terre entière est un Calvaire, un Golgotha agrandi, dont les étroites limites primitives se sont reculées et élargies sans mesure.

La religion nouvelle et éternelle, celle de Jésus, ayant sa valeur suprême aux yeux de Dieu, par l'immolation de la Croix, il fallait bien que l'Eucharistie, permanence de cette immolation même, pût en être partout, dans l'espace comme dans le temps, le couronnement authentique.

Malachie avait prédit cette expansion glorieuse du sacrifice à venir, plus agréable à Dieu que les sacrifices anciens réunis tous ensemble.

*Ab ortu solis usque ad occasum, in omni loco, sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda*<sup>1</sup>.

Cette ubiquité du Christ immolé dans l'Eucharistie provoque les objections de l'incrédule, déconcerte et trouble la foi des croyants. Certes, il n'est point douteux que le mystère et l'ombre planent sur le tabernacle, le ciboire d'or, l'hostie blanche. Cependant une part des objections qu'on soulève, ou des hésitations dont on souffre, ne viendrait-elle pas de l'idée inexacte qu'on se fait de la présence réelle et de son universalité? On semble croire que cette universalité se produit par une sorte de multiplicité numérique du Christ. Une hostie consacrée, c'est Jésus-Christ.

<sup>1</sup> Malach. 1, 11.

Une autre hostie consacrée, c'est encore Jésus-Christ, oui. Le total des hosties consacrées, qui, précisément parce qu'il représente un chiffre prodigieux, couvre le globe, c'est donc une multiplicité et une somme de Christ. Non certes, mille fois non. Il n'y a pas deux Christ, il n'y en a pas cent, il n'y en a pas mille, il n'y en a pas un million. Il n'y a qu'un seul et unique Jésus, le Jésus du Calvaire et de la Croix, qui, en créant l'Eucharistie, a perpétué sous une forme mystique son immolation historique. Partout où les paroles sacramentelles de la transsubstantiation sont prononcées par un prêtre, on le retrouve, on a accès à Lui, on entre en relations vivantes avec Lui. La multiplicité ne se fait pas de son côté, mais du côté de ceux qui, par l'Eucharistie, le rencontrent dans l'état où il s'est miraculeusement constitué à la dernière cène. Ainsi présentée et expliquée, l'Eucharistie et la présence réelle, sans se dépouiller du mystère qui les entoure, cesse cependant d'être pour la raison une sorte de défi et d'obstacle insurmontable. Car enfin il n'y a rien d'irrationnel, au contraire, à ce qu'une même et unique réalité soit en rapport avec la diversité indéfinie de ceux qui en approchent.

Il n'y a qu'un soleil au sein de la vaste étendue des cieux, et des millions d'hommes, sur l'hémisphère qu'il éclaire, jouissent de sa lumière et de sa chaleur. Il suffit pour cela qu'ils se mettent en communion avec lui, en se plaçant



sous la belle averse d'or de ses rayons. Un soleil unique, et l'ubiquité de sa présence et de son influence créée hors de lui, par la multitude des êtres qui bénéficient de lui.

Prenons un autre exemple, aussi familier et plus suggestif encore.

Un auteur écrit un livre, un article de revue ou de journal. Aussitôt la presse, s'emparant de son œuvre, la répand dans le pays et dans le monde entier. Qu'arrive-t-il? Des milliers de lecteurs, jusqu'aux antipodes, à l'aide de ces pages que la presse leur jette, vont entrer, avec l'auteur unique, en relation de pensées, de sentiments et de vie. Il y aura pour l'auteur unique, qui ne se déplace pas, une sorte de présence réelle, portée très loin, rayonnant partout, et dont la somme des lecteurs, entrés avec lui en communication intellectuelle, fait les frais.

De même encore l'orateur qui parle devant une foule émue et attentive. Chaque auditeur, du point où il se trouve, et tous ensemble, communient, à l'aide du verbe humain, comme tout à l'heure à l'aide du livre, avec celui qui leur ouvre son âme. Il n'y a qu'un seul et unique orateur; le chiffre des auditeurs est immense. Il leur est présent à tous, parce que tous s'unissent à lui, vibrent, s'exaltent, souffrent, pleurent avec lui.

Redisons-le, le Christ ne se rend pas présent d'un bout à l'autre de l'univers, par une division et subdivision de son être à l'infini. Il est; et

quiconque veut participer à sa vie le peut, quel qu'il soit, où qu'il soit, par l'Eucharistie, porte d'or qu'a ouverte sa puissance, sur sa réalité substantielle et vivante, humaine et divine.

Est-il nécessaire de le faire remarquer? Les comparaisons qui viennent d'être indiquées ne sont que des comparaisons, et ne rendent pas compte exactement du mystère eucharistique. Le livre et le discours ne contiennent pas l'être de l'orateur et de l'écrivain, comme l'hostie contient le Christ, ni au même degré, ni de la même façon. Aussi bien ne pouvait-il pas être question de fournir une démonstration adéquate. Il s'agissait seulement d'établir, à l'aide de certaines analogies, comment l'unité de celui qui se donne se concilie avec la multiplicité de ceux qui le reçoivent, et comment, dans la présence réelle, un même et unique Christ est le point d'aboutissement de toutes les âmes que leur foi conduit à Lui.

*Sublimitas...* Est-ce tout? pas encore. Le Christ du Calvaire se survit dans l'Eucharistie. Mais l'Eucharistie n'est qu'une forme passagère de sa survivance. Elle durera autant que l'humanité. Elle s'éteindra avec le dernier représentant de notre race. Et ensuite? La Foi nous enseigne qu'au sein de la famille des Élus, dans les splendeurs du ciel, le Christ sauveur, le Christ rédempteur, l'Agneau qui porte le péché du monde, garde éternellement les traces de



son immolation glorieuse, comme un vaillant capitaine garde les cicatrices des blessures reçues sur le champ de bataille où il a sauvé la patrie. A la tête de l'Église triomphante, de même qu'ici-bas à la tête de l'Église militante, Jésus reste essentiellement le soldat de la sainte cause pour laquelle il a vécu, pour laquelle il est mort.

C'est l'apôtre saint Jean, qui, racontant ses visions sublimes, nous l'enseigne : *Et ecce vidi agnum stantem tamquam occisum*<sup>1</sup>. A travers l'éblouissement de la demeure céleste, il voit l'Agneau dans l'attitude de l'immolation. Quelle peut bien être, parallèlement à l'immolation mystique de l'Eucharistie, l'immolation glorifiée du Ciel? Nous ne le saurons jamais ici-bas, nous ne nous en ferons pas même une idée approximative. Ce qui est hors de doute, c'est que l'immolation, toute transfigurée qu'elle soit, persiste.

Et de là il suit que cette immolation, le plus grand événement de l'histoire, s'est produite sous trois formes différentes. Le Christ unique a passé par trois états, identiques l'un à l'autre en substance, divers et modifiés dans leur exécution successive. Le Christ mort sur le Calvaire, le Christ mystiquement anéanti au tabernacle, le Christ immolé d'une immolation transfigurée et glorieuse dans le ciel, ne sont qu'un seul et

<sup>1</sup> Apoc. v, 6.

même Christ, Celui vers qui monte notre reconnaissance en ce monde et à jamais. *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.*

Voilà quelques pauvres rayons du dogme lumineux de l'Eucharistie. Voilà comment, avec les paroles de saint Paul, on peut s'en faire ou s'en refaire quelque idée.

Avouons que cette plénitude de foi ne nous est point familière, et que nous n'avons guère à cœur de nous la rendre familière. Il semble qu'il nous suffise de constater que nous croyons, comme si la foi n'avait point pour loi de grandir toujours davantage, de toujours mieux s'épanouir. L'étude, la prière, la piété, auraient dû développer singulièrement le don primitif. Nous nous contentons de le conserver tel quel, ce don de notre première communion et de notre première messe.

Nous montons au saint autel chaque jour. Nous nous plaignons que rien ne vienne exciter notre ferveur. Notre église est pauvre, personne ou presque personne, au moins sur semaine, n'y vient. Nous sommes seuls au pied du tabernacle, le chantre chante mal, l'enfant de chœur est distrait. Que sais-je? Eh! qu'importent ces conditions matérielles peu satisfaisantes? Touchent-elles, si peu que ce soit, à la réalité des grandes choses qui s'accomplissent? Comment seuls? A défaut d'assistance autour de nous, nous sommes entourés de tous les croyants, prêtres ou laïques,



qui, dans le monde entier, aujourd'hui même, participent à l'Eucharistie, et de tous les disparus, depuis les origines. Et si nous élevons notre regard vers le Ciel, nous entrevoyons, devant le trône de l'Agneau, tous les Élus. Allons, secouons l'étroitesse accoutumée de nos pensées.

C'est devant l'assistance invisible de tous les croyants et de tous les Élus que nous montons au saint autel. *Introibo ad altare Dei*. Mon autel de bois vulgaire, qui es l'autel de l'Agneau divin, je te salue, je te bénis, je t'aime. Joie de ma jeunesse, tu seras l'honneur et la joie de mes cheveux blancs, jusqu'à ce que, franchissant les ombres de la vie, je monte à l'autel éternel.

*Adauge nobis fidem*<sup>1</sup>... Seigneur, augmentez notre foi. O Jésus qui nous avez faits prêtres, et prêtres surtout pour qu'avec vous et comme vous, nous fussions des créateurs d'Eucharistie où se résume la religion nouvelle, ne permettez pas que notre foi faiblisse et languisse sous l'empire désolant des accoutumances de chaque jour. Au moins, au moins que ce sommet de notre vocation et de notre dignité sacerdotale brille dans notre vie d'un pur éclat! Qu'il en descende et qu'il en rayonne sur nos pensées, sur nos désirs, sur nos œuvres, des clartés toujours plus pénétrantes et plus saintes!

<sup>1</sup> Luc. xvii, 5.

## II

Insuffisance de foi..., inconséquences pratiques. Écart humiliant et douloureux entre notre foi telle quelle et nos actes.

Saint Paul a, de quelques traits vigoureux, marqué les exigences élémentaires de la pratique de l'Eucharistie.

*Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat, et de calice bibit*<sup>1</sup>.

*Quicumque manducaverit panem hunc, vel hiberit calicem Domini indigne, reus erit corporis et sanguinis Domini*<sup>2</sup>.

*Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini*<sup>3</sup>.

De ces recommandations et de ces avertissements retenons, pour y réfléchir à fond, le mot *indigne*. Il y a des degrés dans l'indignité signalée par l'Apôtre, depuis celle qui comporte et produit le sacrilège, jusqu'à celle dont les meilleurs et les plus saints d'entre nous doivent s'accuser et s'accusent. Essayons de comprendre. Insistons un peu. *Indigne*, au sens absolu du mot... Est-il possible qu'il y ait des prêtres assez

<sup>1</sup> I Cor. xi, 28. — <sup>2</sup> I Cor. xi, 27. — <sup>3</sup> I Cor. xi, 29.

malheureux pour célébrer les saints mystères en des conditions telles qu'ils commettent ou réitérent le sacrilège? Oui, cela est possible. Oui, cela est. Très certainement, quoique non nécessairement, en ce moment même où nous méditons ensemble, à cette heure matinale où sur notre hémisphère le service paroissial commence, il y a des prêtres qui profanent l'Eucharistie. Je ne fais point allusion par là à ceux qui, dans un instant de surprise et de vertige, ayant péché, et ne pouvant recourir au pardon sacramentel, se repentent sincèrement, et, malgré l'inquiétude que leur laisse une conscience douteuse, montent à l'autel. Je parle de ceux qui sont établis, installés dans le péché grave, le sachant et le voulant, et qui ne songent même pas à en sortir.

Hier peut-être ce prêtre, dans l'exercice de son ministère, s'est à diverses reprises senti intérieurement sollicité d'en finir avec son misérable état. Peut-être en faisant le catéchisme aux petits enfants de la première communion, a-t-il eu l'occasion de parler du malheur de se rendre coupable de sacrilège. Peut-être a-t-il prêché devant un auditoire pieux sur la communion et les conditions et les qualités de préparation qu'elle exige. Peut-être s'est-il entretenu au confessionnal avec ses pénitents ou ses pénitentes de ce même sujet. Peut-être a-t-il célébré quelque cérémonie particulière, donné la bénédiction du saint Sacrement, chanté au milieu

des fumées odorantes de l'encens, devant l'ostensoir où rayonnait l'hostie.

*Ecce panis angelorum,  
Vere panis filiorum,  
Non mittendus canibus...*

Peut-être dans la récitation de son office, à supposer qu'il ne l'ait point abandonnée, a-t-il rencontré des textes comme celui-ci : *Quis ascendet in montem Domini, et stabit in loco sancto ejus? innocens manibus et mundo corde* <sup>1</sup>... Peut-être ayant ouvert le livre de l'Imitation, sous l'impulsion d'un reste d'habitude pieuse, ses yeux se sont-ils arrêtés sur ce passage : *Si haberes angelicam puritatem et sancti Joannis sanctitatem, non esses dignus hoc sacramentum accipere nec tractare* <sup>2</sup>.

Le voilà revêtu des ornements sacerdotaux au pied de l'autel. Il conserve une tenue très correcte. Personne dans l'assistance ne se doute de rien. Il commence la célébration de la sainte Messe. Il récite le *Confiteor* avec dignité et componction. Il dit : *mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa*, sans être troublé le moins du monde. Il dit : *Aufer a nobis iniquitates nostras*, sans se faire la moindre application de ce qu'il prononce. Il dit de même : *Kyrie eleison, Christe eleison*. C'est très bien d'en appeler à la pitié et au pardon du Christ quand on se repent du

<sup>1</sup> Psalm. xxxiii, 3. — <sup>2</sup> *De Imitat. Christi*, lib. IV cap. v.



fond du cœur; mais avoir la témérité de le faire quand on est en pleine domination du péché et qu'on ne désire point s'y soustraire! Et toutes les prières liturgiques se succèdent ainsi. *Lavabo inter innocentes manus meas*. Ce seul mot devrait le faire rentrer en lui-même. Il passe comme les autres inaperçu.

Le moment de la consécration arrive. Il s'incline sur l'hostie blanche. Il prononce les paroles sacramentelles de la transsubstantiation. En cet instant et tandis qu'il s'agenouille pour adorer, peut-être bien ressent-il au fond de l'âme une commotion involontaire; mais elle dure peu. Il se relève, il poursuit.

Il faut communier. Profondément incliné, il murmure les oraisons préparatoires. Il dit : *Corpus tuum, Domine Jesu Christe, quod ego indignus sumere præsumo, non proveniat mihi in judicium et condemnationem*. Et ces paroles terribles ne lui brûlent pas les lèvres.

Et puis trois fois : *Domine, non sum dignus*. Et puis après la communion au corps et au sang du Christ : *Corpus tuum quod sumpsi et sanguis quem potavi inhæreant visceribus meis*.

*Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit*.

Oui, le corps et le sang du Christ s'attachent aux entrailles de son âme, et ce sera pour son malheur, pour son jugement.

Quand donc ce jugement? Un jour, plus tard, après la mort, si la mort le surprend dans ce

même état d'impénitence lamentable. Sans doute, mais d'une certaine façon, immédiatement, sur le champ, sans nul délai.

Et le jugement consistera en ceci, que peu à peu il perdra la foi. On ne profane pas impunément la beauté et la grâce de l'Eucharistie. A force de violer ainsi le respect qui lui est dû, le prêtre insensiblement en arrive à douter de l'institution sublime du Christ. Et quand la croyance à l'Eucharistie est atteinte le reste suit. La croyance à la divinité de Jésus-Christ n'est pas loin de sombrer à son tour. Et la croyance au Dieu personnel et vivant elle-même est menacée. *Qui negat Filium, nec Patrem habet*<sup>1</sup>.

Il y a des prêtres qui ont perdu la foi. Si l'on va au fond de leur douloureuse histoire, on trouve le plus souvent que la catastrophe a commencé par la célébration sacrilège des saints mystères.

Assez. Passons. Détournons la pensée et les yeux de cette vision sinistre, de ce cauchemar du prêtre sacrilège de profession.

*Indigne*. Voici un second degré d'indignité. Le prêtre qui, conservant une salutaire horreur du sacrilège proprement dit, entreprend de se faire casuiste, à sa façon, une sécurité intéressée, et ose bien dire que, pourvu qu'il ne soit pas en état de péché mortel caractérisé, il peut, dans la paix de sa conscience, célébrer la sainte Messe.

<sup>1</sup> I Joan. II, 23.



Ce prêtre, par exemple, se sera livré en présence de ses confrères, ou même devant des laïques, aux invectives les plus violentes contre ses supérieurs, contre l'autorité diocésaine, contre son évêque. L'amertume de son langage, écho de l'amertume de son âme, aura scandalisé tous ceux qui l'ont entendu. Comme à ses yeux il n'y a pas eu péché mortel, il se rassure. Le péché mortel seul, évident, démontré, indiscutable, compte pour lui et crée l'obstacle à la communion eucharistique de chaque jour. Je voudrais bien savoir auprès de quel théologien et dans quel livre il a puisé cette doctrine étrange, et trouvé les éléments de ce singulier optimisme.

Cet autre, le sachant et le voulant, se sera prêté à quelque occasion dangereuse. Des libertés, des familiarités regrettables se seront produites. Il en aura ressenti un réel malaise de conscience. L'évidence de ses torts l'aura poursuivi et troublé. Mais sa casuistique personnelle, qui lui enseigne où commence et ne commence pas le péché mortel strict, apaise ses inquiétudes. Tout compte fait il reste indemne, puisque tel degré du mal n'a pas été atteint, puisque la matérialité de la faute n'a pas existé; il passe outre. Il monte à l'autel. Et demain, et après-demain, et de jour en jour plus aisément, ce sera la même chose.

Cet autre, que des habitudes d'intempérance envahissent peu à peu, a donné le triste et hon-

teux spectacle d'une surprise de plus. On a pu le voir gêné dans sa marche, embarrassé dans son langage, inconvenant dans quelques-uns de ses procédés et de ses allures; il a provoqué la compassion des uns, l'ironie des autres; mais rien n'ayant été tout à fait accentué ni tout à fait public, lui aussi trouve le moyen de penser qu'en somme il n'y a rien non plus de grave; il se rassure. Il se rassurera de même à la prochaine occasion.

Ne poursuivons pas davantage cette énumération qui pourrait l'être beaucoup encore. Disons que le prêtre qui en est là, qui spéculé sur une sorte de délimitation matérielle entre le péché mortel et le péché véniel, qui prétend n'avoir point de reproche à se faire, pourvu qu'il se tienne en deçà de la frontière qu'il s'est tracée de l'un à l'autre, mérite à son tour le mot accusateur de saint Paul : *indigne*. Oui, il manque de respect envers l'Eucharistie d'une désolante et scandaleuse façon, dans le moment même, sans plus attendre, étant ce qu'il est. Puis il s'imagine pouvoir se maintenir avec sécurité dans l'attitude qu'il a prise, à proximité du péché mortel, quitte à ne pas franchir le dernier intervalle; il se trompe. L'intervalle sera franchi une fois, deux fois, plusieurs fois. Le découragement s'en mêlant, il tombera lui aussi dans l'habitude du mal tout à fait grave, dans l'état de péché mortel proprement dit, et sans quelque grâce exceptionnelle toujours possible,



mais à laquelle il n'a pas droit de prétendre, il se perdra.

*Indigne...* Au-dessous de ces deux premiers degrés d'indignité, l'indignité commune, hélas ! à un si grand nombre d'entre nous, qui résulte de la visible insuffisance de nos efforts à entourer le culte eucharistique, la célébration de la sainte Messe, de l'attention et des soins dont nous devrions être si facilement capables.

Celui-ci monte à l'autel sans préparation aucune. Ce n'est pas un jour ou un autre, par suite de quelque impossibilité due aux circonstances, c'est habituellement. A peine au sortir de sa chambre et de son lit, quelques minutes de recueillement factice. Il a pour principe que le sacrifice de la Messe, vaut par lui-même, et que ce n'est pas un peu plus ou un peu moins de préparation de la part de celui qui le célèbre qui ajoute quoi que ce soit à sa valeur. Singulière théorie encore ! Est-il malade, est-il empêché de quelque façon par quelque cause acceptable ? Non. Il se porte à merveille. Seulement le nonchaloir de l'accoutumance paresseuse le domine. Il s'est laissé glisser vers cette tiédeur consentie. Il y reste.

Celui-là pèche ostensiblement par négligence dans la manière extérieure de réciter les prières liturgiques du saint sacrifice, de s'acquitter des cérémonies, de garder un maintien convenable. Il ne prononce pas les paroles saintes ; il les précipite, les embrouille et les mutile. Il ne fait

pas des signes de croix sur le calice ou sur l'hostie, il dessine toute sorte de mouvements fantaisistes, accélérés et indéchiffrables. Il ne se tient pas debout avec gravité, il ne s'incline pas avec révérence, il ne marche pas d'une extrémité de l'autel à l'autre avec décence et dignité. Suivant son tempérament, il s'affaisse mollement sur lui-même, ou se traîne, ou bondit. Quand il se retourne vers l'assistance, il l'explore d'un regard indiscret, quelquefois prolongé, sous prétexte qu'il lui est nécessaire de se rendre compte de son attitude et de son recueillement. Faute d'avoir pris les précautions, son *Ordo* à la main, de se remémorer exactement les oraisons du jour, il en omet ou substitue à celles qui devraient être dites celles de son choix ou plutôt de sa fantaisie.

Un troisième a contre lui d'autres habitudes regrettables : par exemple, de ne pas faire ou presque pas faire d'action de grâces. S'il est prêtre de paroisse, et qu'exceptionnellement, une fois ou l'autre, il lui faille se rendre au confessionnal où on l'attend, c'est une excuse. Mais si chaque jour, sous prétexte qu'il est demandé ici ou là, il se dérobe au recueillement sacré dont les plus élémentaires convenances lui font un devoir ; si l'action de grâces paraît lui être à charge, s'il l'écourte, si à plusieurs reprises il tire sa montre, comme pour se plaindre de la longueur des quelques pauvres minutes qu'il y consacre, il devient évident que lui aussi *facit*

*opus Dei negligenter.* Et comment les fidèles témoins de cette façon d'être et d'agir accoutumée, en dépit de leur bienveillance, ne se scandaliseraient-ils pas ?

*Opus Dei negligenter.* N'est-ce pas, sur un point ou sur un autre, devant l'une ou l'autre des exigences du devoir eucharistique, le reproche que nous avons tous à nous adresser, et qu'avant la fin de la retraite il faut avoir la conscience et le courage de nous adresser ?

*Indigne...* Enfin l'indignité dont malgré toute leur bonne volonté, toute leur application, tous leurs efforts sincères, les meilleurs et les plus saints restent passibles. L'indignité d'un saint François de Sales, d'un saint Vincent de Paul, d'un saint Alphonse de Liguori, d'un curé d'Ars. Nul plus que ceux-là et ceux qui leur ressemblent, ne dit en se frappant la poitrine avec plus de componction pieuse, au moment de la communion : *Domine, non sum dignus.* Certes ils ont raison, ils sont dans le vrai, puisqu'entre la majesté du sacrifice Eucharistique et les dispositions les plus parfaites du célébrant, il y a une distance infranchissable. Mais cette indignité relative et inéluctable ne pèse sur leur âme d'aucun poids et ne les charge d'aucune responsabilité. Dans l'humble sentiment où ils sont, de ce qui leur manque et qu'ils désireraient avoir et qu'ils s'efforceront d'acquérir, ils n'en sont que plus agréables à leur Seigneur et à leur Dieu, leur maître et leur ami, Jésus-Christ. Il

les accueille, il les bénit, il les console, il leur murmure la douce parole de l'Évangile : *Qui manducat carnem meam et bibit sanguinem meum, habet vitam æternam* <sup>1</sup>.

O Jésus, augmentez notre foi. *Adauge nobis fidem. Amen.*

<sup>1</sup> Joan. vi, 55.



INSTRUCTION DE 10 HEURES

CONDITIONS DE LA VIE SACERDOTALE  
EN CE TEMPS

(SI MUNDUS VOS ODI...)

*Si mundus vos odit, scitote quia  
me priorem vobis odio habuit.*  
(Joan. xv, 18.)

*Eritis odio omnibus propter no-  
men meum.*  
(Matth. x, 22.)

*Beati estis quum maledixerint  
vobis et persecuti vos fuerint et  
dixerint omne malum adversum  
vos, mentientes propter me.*  
(Matth. v, 11.)

*Beati eritis cum vos oderint ho-  
mines, et quum separaverint vos et  
exprobraverint nomen vestrum tan-  
quam malum, propter Filium ho-  
minis.*  
(Luc. vi, 22.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Nous avons eu déjà l'occasion de le dire, il convient de le répéter encore : les *novissima verba* du Christ, son entretien suprême avec les Douze, depuis la fin de la dernière Cène jus-

qu'à l'enclos de Gethsémani, bien que s'adres-  
sant à tous les chrétiens, cependant visent d'une  
façon plus directe et plus particulière les Apôtres  
et leurs successeurs, les prêtres. Comment dou-  
ter, par exemple, que le texte que je viens de  
citer, et qui trouve si bien sa place à la suite de  
ceux dont nous avons fait jusque-là le sujet de  
nos méditations, ne soit de la part du Maître  
une sorte d'avertissement privé à l'usage de  
ceux qui, devant continuer officiellement son  
œuvre, seront en butte aux mêmes malveillances  
et aux mêmes hostilités que lui? Plus la dignité  
qui leur est faite les rapproche de lui, plus leur  
situation au milieu du monde est semblable à  
la sienne, et plus aussi il leur faut s'attendre à  
des conditions analogues dans l'exercice de leur  
mission.

D'où pouvait bien venir, messieurs, le parti  
pris d'opposition dont nous voyons, d'après les  
Évangiles, que Jésus a été victime dès le pre-  
mier début de son ministère extérieur et public?  
Vous le savez comme moi. Je n'ai pas la pré-  
tention de vous l'apprendre. Je vous le rappelle.

D'abord, les Juifs en général, plus spéciale-  
ment les pharisiens, les docteurs, les scribes,<sup>®</sup>  
les maîtres de l'opinion, s'étaient fait du Messie,  
de leur Messie si ardemment attendu, une idée  
tout autre que celle qu'il eût fallu, et que  
marquaient et soulignaient par avance les Écri-  
tures. Humiliés de tout ce qui s'était abattu sur  
leur patrie et leur nationalité d'épreuves, de

désastres, de ruines, ils rêvaient d'un Messie conquérant à qui ils devraient, après d'éclatantes victoires, de reprendre au milieu des peuples leur rang d'honneur. Ils ne reconnaissaient pas le Sauveur promis, le Sauveur espéré, sous les traits du pauvre prêcheur des synagogues, des grands chemins, du bord des lacs, sorti de Nazareth et de la Galilée. Ils disaient avec dédain : *Nos scimus quia Moysi locutus est Deus; hunc autem nescimus unde sit*<sup>1</sup>. Et puis, et surtout, eux les rabbi de profession, eux les maîtres attitrés de la doctrine, eux accoutumés à la déférence des foules, ils ne toléraient pas le nouveau venu qui enseignait avec autorité, *Docens sicut potestatem habens*<sup>2</sup>, une religion tout à la fois plus simple et plus sévère que la leur. Entre leurs mains l'idée religieuse, faussée et dénaturée, s'atrophiait. Au rebours de ce qui doit être, leur piété toute au dehors, toute de surface, ne gardait plus le souci des dispositions du dedans. Jésus vient, et dès la première heure stigmatise ce renversement des rôles. Il le fait en toute occurrence, et avec quelle énergie, quelle véhémence, quelle indignation! De là leur irritation chaque jour plus accentuée. Mettons-nous à leur place, messieurs. Supposons que ce soit contre nos théories de la justification par l'étalage des pratiques extérieures que le Christ n'ait pas cessé d'enseigner

<sup>1</sup> Joan. ix, 29. — <sup>2</sup> Matth. vii, 29.

le culte intérieur, le *Regnum Dei intra vos est*<sup>1</sup>. Supposons que nous ayons dû baisser la tête, courber le front, sous des apostrophes du genre de celles-ci, lancées en plein visage et devant le peuple : *Væ vobis, scribæ et pharisæi, hypocritæ, qui decimatis mentham et anethum, et cynimum, et reliquistis quæ graviora sunt legis : iudicium, misericordiam et fidem... Væ vobis, qui mundatis quod deforis est calicis et paropsidis, intus autem pleni estis rapina et immunditia*<sup>2</sup>. De quelle lumière, de quelles forces n'aurions-nous pas eu besoin pour triompher de nos mécontentements et de nos colères? Certes, je n'excuse point ces gens-là. La lumière, ils l'ont eue. Les paroles du Christ et ses œuvres la répandaient à profusion. La force, ils auraient pu l'avoir s'ils l'avaient désirée et demandée. Non, je ne les excuse point. Je plaide seulement les circonstances atténuantes.

Mais trêve à ces considérations, qui nous entraîneraient trop loin. Revenons au sujet de notre méditation d'aujourd'hui sur le quinzième chapitre de saint Jean toujours. Jésus-Christ a subi l'assaut des antipathies et des haines d'une partie de son entourage; il nous a prévenus que nous aussi nous serions persécutés et hais. Nous devons nous y attendre. Et en même temps, chose inouïe, chose paradoxale, il a déclaré que nous trouverions au sein même de ces persécu-

<sup>1</sup> Luc. xvii, 21. — <sup>2</sup> Matth. xxiii, 23, 25.



tions les éléments d'une joie supérieure. Nous devons essayer de comprendre pourquoi et comment.

## I

Pour faire ressortir davantage, pour mieux mettre en saillie la similitude des conditions entre Notre-Seigneur et nous, que le texte choisi et cité tout à l'heure prophétise, rapprochons, si vous le voulez, messieurs, de quelques-uns des souvenirs les plus précis des Évangiles, les choses du jour.

Ouvrons au hasard les récits des synoptiques, saint Matthieu, saint Marc, saint Luc : nous y verrons tout d'abord que Jésus est constamment l'objet, de la part de ses adversaires, de suspicions et d'une sorte d'organisation de procès de tendances. Comme ceux-ci ont juré de le perdre, ils cherchent à le discréditer devant l'opinion. Des expressions de ce genre reviennent à chaque page : *Unus ex eis, legis Doctor, tentans eum*<sup>1</sup>... *Pharisæi tentantes eum... ut tentarent eum*<sup>2</sup>... *Abeuntes pharisæi, consilium inierunt ut caperent eum sermone*<sup>3</sup>... *Observabant eum ut accusarent illum*<sup>4</sup>... Ce que dut être pour Jésus cette hostilité latente, toujours

<sup>1</sup> Matth. xxii, 35. — <sup>2</sup> Matth. xix, 3. — <sup>3</sup> Matth. xxii, 15.  
— <sup>4</sup> Marc. iii, 2.

en éveil et aux aguets, ne consentant jamais à désarmer; ce parti pris de l'épier pour lui nuire, nous ne parviendrions jamais à le comprendre. Nous en pouvons juger approximativement, par la peine profonde faite d'humiliation, d'irritation et de dégoût, que nous ressentons pour notre compte, lorsqu'il nous faut subir des dispositions semblables de la part de ceux qui nous entourent et à qui nous avons affaire. L'occasion à cette heure s'en présente fréquemment. Nous aussi nous voyons à chaque instant nos bonnes intentions méconnues, nos meilleurs désirs travestis, nos démarches incriminées, nos paroles mal interprétées. Nous aussi on veut nous rabaisser devant l'opinion publique, et par la substitution peu à peu opérée de la défiance à l'estime entraver notre œuvre, paralyser notre action. Choisissons dans l'histoire de notre Maître deux épisodes particuliers où se révèle plus ouvertement la malveillance de ses compatriotes, et qui se prêtent mieux à des rapprochements avec notre propre situation.

Un jour, les pharisiens lui amènent une femme surprise en flagrant délit d'adultère, et lui demandent si, conformément à la loi de Moïse, il ne faut pas la lapider. *Hoc autem dicebant tentantes eum, ut possent accusare eum*<sup>1</sup>. Ces prétendus gardiens de la morale se soucient médiocrement du devoir et de la sanction du

<sup>1</sup> Joan. viii, 3 et passim.



devoir. Ils n'ont qu'une préoccupation : mettre Jésus dans l'embarras devant la foule. Si Jésus se prononce pour la sévérité, comme il semble inévitable qu'il le fasse, son renom de bonté, qui est la meilleure part de sa popularité, subira un rude échec. S'il se prononce au contraire pour la pitié et l'indulgence, rien ne sera plus facile que de tirer parti contre lui de cette méconnaissance et de cette violation de la loi. Vous savez comment Jésus échappe à cette misérable embûche. D'un mot il confond ces fourbes : *Qui sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem mittat*. Il les force à se dérober piteusement l'un après l'autre, à commencer par les vieillards. Et la merveilleuse scène, quand ils ont tous disparu, se termine par cette parole qu'il faut couvrir de bénédictions : *Nec ego te condemnabo*. On procède à notre égard de la même façon chaque jour. Quand dans l'exercice de notre ministère nous nous montrons, envers les pauvres êtres déçus, sévères et exigeants, on nous accuse de cruauté. Quand, au contraire, nous témoignons de la compassion et de la bienveillance, on nous accuse de relâchement : *Tentantes eum, ut possint accusare eum*.

Un autre jour les mêmes pharisiens, auxquels se sont d'aventure mêlés des hérوديens, viennent lui demander, sur le ton de la déférence obséquieuse, mais au fond dans le dessein de le compromettre, s'il faut ou non payer l'impôt. Jésus sait à quoi s'en tenir sur leurs intentions :

*Qui, sciens versutiam illorum, ait illis: Quid me tentatis?* Enseigner la légitimité du fise romain, c'est froisser le patriotisme juif. Dissuader de payer l'impôt, c'est un cas de rébellion qu'il sera commode d'exploiter devant les représentants du pouvoir. Vous savez encore la solution que Jésus donne et qui contraint ces hypocrites au silence : *Quæ sunt Cæsaris, Cæsari; quæ sunt Dei, Deo*. Parole de sagesse et de lumière, qui établit pour jamais la distinction irréductible entre les droits de l'autorité civile et les droits de l'autorité divine. Nous aussi, sur ce même point délicat, on essaye de nous mettre en mauvaise posture. Lorsque nous disons qu'il faut accepter les lois de notre pays, on nous poursuit du reproche de faiblesse et de servilité. Lorsque nous revendiquons au-dessus de tout les intérêts de Dieu, on fait de nous des révoltés et de mauvais citoyens. On se flatte de nous trouver toujours en défaut, de prouver que nous avons toujours tort. *Ut eum caperent in verbo*.

Jésus, dans l'exercice même de sa mission, et quand il en accomplit les œuvres les plus bienfaisantes, est accusé d'hypocrisie, de raffinement dans l'hypocrisie<sup>1</sup>. C'est l'histoire si connue de la guérison du malheureux possédé, aveugle et muet. Les pharisiens sont là. Le fait matériel auquel la foule applaudit est indéniable. Ils ne peuvent entreprendre d'en récuser la vérité. Les

<sup>1</sup> Marc. xii, 15; Matth. xxii, 18. — <sup>2</sup> Matth. xii, 22, 32; Marc. iii, 32; Luc. xi, 15.



voilà qui, plutôt que de se rendre à l'évidence, cherchent une explication déshonorante des choses. Ils osent bien prétendre que si le merveilleux thaumaturge guérit les démoniaques et cet infirme, c'est de par Béalzebub, prince des démons. Pour le coup, la mesure est comble. Jésus, d'ordinaire si plein de mansuétude, entre en une juste indignation. « Tous les péchés seront remis, dit-il, mais celui que vous commettez là ne saurait l'être; c'est le blasphème contre le Saint-Esprit. » Quand, au lieu de conclure, selon le degré de lumière qu'on possède, on cherche pour se dérober des explications visiblement mensongères; quand on pousse la subtilité de la mauvaise foi jusqu'à l'in vraisemblable, on est coupable envers Dieu et sa grâce de résistance ouverte, et c'est ce que vous faites.

Attendons-nous aux mêmes procédés : *Si patrem familias Beelzebub vocaverunt, quanto magis domesticos ejus* !<sup>1</sup> Nous ferons le bien. Nous arracherons des âmes à l'entraînement ou à la tyrannie du vice. Nous nous pencherons sur les détresses physiques pour les soulager. Nous consacrerons à vingt ans notre vie à tous les dévouements apostoliques. Plutôt que de croire à notre sincérité quand nous entrons dans les ordres, à notre générosité quand nous remplissons nos devoirs de prêtres, on ira chercher

<sup>1</sup> Matth. x, 25.

un dessous des choses inavouable. On dira que nous sommes guidés par la cupidité, par l'ambition, par le désir de nous conquérir des sympathies... Que sais-je? Nous serons traités de serviteurs de Béalzebub.

Faut-il mentionner ici ce détail répugnant? Jésus est accusé d'aimer la bonne chère et les plaisirs de la table: *Venit Filius hominis, manducans et bibens, et dicunt: Ecce homo vorax et potator vini*<sup>1</sup>. Si ces quatre mots ne se lisaient pas en toutes lettres dans l'Évangile, on ne pourrait jamais croire que la malveillance systématique ait osé se porter à un tel excès: *Homo vorax, potator vini*. Parce que le Sauveur, au début de sa carrière publique et de son apostolat, pour rendre au mariage le prestige perdu, pour bénir la famille dans la personne des époux, avait assisté aux noces de Cana; parce que, dans son ardent désir de poursuivre et de conquérir les égarés, les pécheurs, il s'assseyait quelquefois à la table des publicains, on a l'impertinence de faire de lui un joyeux convive, une façon de parasite en quête de bonnes fortunes de circonstance. C'est à rougir de la sottise et de la méchanceté humaine.

*Homo vorax, potator vini*. Vous savez, messieurs, si c'est là un grief bruyamment et incessamment articulé contre le clergé. Avec les neuf cents francs de traitement que vous tou-

<sup>1</sup> Matth. xi, 19.



chez pour la plupart, avec le casuel insignifiant qui s'y ajoute, on se demande comment vous seriez bien en mesure de mener un grand train de maison. La vérité est que la très grande majorité des prêtres de France, desservants ou curés, vivent modestement, pauvrement, et que s'il leur fallait s'accommoder de leur régime alimentaire accoutumé, la plupart de ceux qui forment contre eux ce genre de reproches se trouveraient fort à plaindre. Mais vous acceptez quelquefois dans les familles riches des invitations que les convenances vous imposent d'accepter; mais vous vous recevez quelquefois entre vous, heureux que vous êtes, et à juste titre, d'adoucir la solitude et l'austérité habituelle de votre presbytère, par la bonne cordialité de vos confrères du voisinage; cela suffit. On dira de vous, on dit de vous que vous êtes des viveurs. Et cette accusation, plus que nulle autre peut-être, trouve accès dans l'opinion. Il n'en est pas de plus aisément populaire.

Aux attitudes méchantes et grossières à l'égard du Christ, se joignaient les attitudes dédaigneuses. Les pharisiens le prenaient de haut avec la simplicité de ceux qui l'admiraient<sup>1</sup>. « Jamais homme n'a parlé comme cet homme, » dit-on devant eux. Eux de répliquer, sur le ton de l'arrogance blessée au vif : « Est-ce que quelques-uns des princes des prêtres ou parmi

<sup>1</sup> Joan. VII, 32-45 et passim.

nous, a jamais cru en lui? » Et ils ajoutaient : « Cela est bon pour les petites gens, qui ne savent rien et qu'on méprise. » Le prêtre, héritier de la mission de Celui qui est venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité, de celui qui a déclaré avec une audace surhumaine être la vérité, ne saurait, lorsqu'il enseigne l'Évangile, échapper à ce persiflage. Songez donc, messieurs! Nous ne parlons, nous autres, que de l'énigme de la destinée, que du pourquoi et du comment de la vie, que du sens de la douleur à travers l'existence, que de la conscience, que du devoir, que de ce qui nous attend après le dernier soupir et le cercueil. Nous ne donnons pour preuve de la divinité de la doctrine chrétienne que les vingt siècles d'histoire où sa puissance de transformation privée et sociale brille plus que le soleil dans l'espace. Remarquez-le encore. Pour la plupart, nous sommes de naissance et de condition modeste. Est-ce que les privilégiés du savoir, les maîtres de la parole, les lauréats des instituts, les créateurs de grandes industries, qui traitent de questions autrement plus importantes, ont le loisir de nous entendre? Et s'ils nous entendent, peuvent-ils s'abaisser à tenir compte de nos enseignements? *Numquid aliquis ex principibus, credit?* Cela est bon pour les simplistes, ceux qui ignorent tout... : *Turba hæc quæ non novit legem.*

Ah! messieurs, c'est un rude assaut pour



notre dignité, pour notre fierté, que cette mésestime hautement affichée de nos personnes et de notre œuvre, que cette accusation portée contre nous, d'en faire accroire, faute de mieux, aux petits et aux humbles, aux femmes, aux enfants, aux gens d'instruction médiocre et de volonté faible. Nous sentir en possession de la vérité qui seule, à le bien prendre, est nécessaire; de par une vocation authentique, nous savoir investis de la mission de répandre à pleines mains et à plein cœur cette vérité indispensable; mettre à remplir notre tâche sainte tout ce que nous avons d'intelligence, de dévouement, de générosité, et nous heurter sans cesse aux sarcasmes et au mépris des hommes soi-disant supérieurs, parce qu'ils ont un peu de célébrité ou d'or! Je pousse peut-être les choses à l'extrême. Certes, il s'en faut que nous ne rencontrions qu'une malveillance hautaine de la part de l'élite de la société. Tout compte fait pourtant, de nos jours, à cette heure, il reste que ceux qui, dans le monde, tiennent le haut du pavé, en grande majorité ne daignent pas nous prendre au sérieux, ni honorer les doctrines dont nous nous disons les apôtres. Quand nous souffrirons trop de ce genre d'épreuve, relisons le septième chapitre de l'Évangile de saint Jean.

Le paroxysme de cette hostilité de l'entourage se produisit au prétoire, devant Anne et Caïphe. Tout allait bien pour les adversaires

obstinés de Jésus. Le coup de mains de Gethsémani le leur avait livré. La condamnation juridique ne tarderait pas à être rendue. Mais encore fallait-il instruire un jugement, un simulacre de jugement. C'est alors que les pharisiens, les scribes, les anciens du peuple, tous ceux qui depuis trois années rêvaient de se débarrasser de lui et de le perdre, n'ayant pas d'accusation valable à produire, se mettent en quête d'un faux témoignage : *Quærebant falsum testimonium*. Le mot est dans l'Évangile. Il marque, comme d'un fer rouge, ces malheureux au front. Oui, le sachant et le voulant, ils se sont abaissés jusqu'à provoquer le mensonge au service de leur haine. Si la réalité de cette ignominie n'était pas garantie par la sainte Écriture, on n'y pourrait pas croire.

Eh bien! messieurs, pour continuer le rapprochement que nous nous permettrons entre notre Maître et nous, toute proportion gardée, nous devons nous attendre à ce qu'on en agisse de même à notre égard. On exagérera nos torts de tout genre, dans les conversations, au besoin dans la presse; et quand cette façon de nuire sera épuisée, on ne reculera pas devant la calomnie pure, c'est-à-dire devant le faux témoignage : *Quærebant falsum testimonium*. Que de prêtres, à un moment ou l'autre de leur vie, ont été victimes de l'animosité de telle ou telle personne, de tel ou tel groupe de mécontents et d'ennemis, poussée jusqu'à cet excès odieux!



Tantôt les accusations semées à voix basse ne dépassaient pas le cercle de leurs relations paroissiales; ils n'en voyaient pas moins la suspicion et la défaveur s'élever, monter, grandir autour d'eux, et paralyser leur ministère. Tantôt elles étaient portées devant le grand public et préoccupaient l'opinion. Le journal qui avait contribué à les répandre, — mettons les choses au mieux, — condamné par les tribunaux, était obligé de les démentir. Mais le démenti, rédigé en quelques lignes, relégué à la troisième page parmi les faits divers, ne rectifiait pas la première dénonciation longuement articulée et mise en bonne place. La perfidie du mensonge, très insuffisamment réparée par une rétractation équivoque, continuait d'avoir gain de cause devant la foule.

Il faut nous hâter et laisser d'autres rapprochements non moins instructifs que ceux qui précèdent. Signalons-en un encore, le dernier.

Dans cette tragique et révoltante histoire de la condamnation de Jésus, il y eut un moment où non plus seulement les meneurs attitrés, les adversaires de parti pris, donnèrent un libre cours à leur hostilité, mais où le peuple, entraîné par eux, ce même peuple si beau trois jours auparavant, dans la spontanéité de son enthousiasme et de ses hommages, se prit à vociférer lui aussi des cris de haine : *Illi autem clamabant : Tolle, tolle, crucifige eum*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Joan, xix, 15.

Nous en sommes là, messieurs, à cette heure. Le plus dur de notre situation n'est pas que des irritations et des menaces parties de haut, nous poursuivent comme au temps de Voltaire et de l'encyclopédie, mais que le peuple des champs et des villes, du sillon et de l'atelier, ameuté contre nous, contre notre caractère et notre mission, par un revirement lentement et habilement opéré, déclare d'un bout de la France à l'autre qu'il ne veut plus de nous, et réclame qu'on nous supprime. Le *tolle* du prétoire gronde et retentit aujourd'hui partout. C'est là le plus douloureux de notre épreuve, convaincus, et à bon droit que nous sommes, que si les masses nous repoussent, elles le font non point au nom de griefs personnels, mais sous l'inspiration et la pression des haines aveugles qu'on leur suggère.

Combien de temps durera ce prodigieux égarément des foules? Faut-il croire qu'il est définitif; que jamais la démocratie, l'amie née de l'Évangile et du prêtre, ne reviendra de la fausse direction où elle s'engage sous nos yeux? Ou plutôt n'est-il pas permis d'espérer que cette crise, cette fièvre d'opposition tombera pour faire place un jour, en de nouvelles et meilleures conditions que par le passé, à une vaste, noble et féconde sympathie? Qui sait ce que réserve le siècle qui va naître? Lorsque, dans son ferme bon sens, le peuple verra jusqu'à l'évidence qu'en le détachant de l'Église, ses



prophètes et ses docteurs d'emprunt l'ont misérablement trompé; qu'en lui fermant l'Évangile et ses doctrines sublimes, sur la vie et ce qui est au delà de la vie, ils n'ont rien changé en somme aux choses de l'existence journalière, rien amélioré d'essentiel, rien transformé de décisif, peut-être se retournera-t-il d'instinct vers la vieille foi répudiée et perdue, vers le prêtre qui la lui prêche et ne demande rien, sinon de lui en faire apprécier et garder le trésor!

« Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a hait moi, le premier. » Cette parité de situation entre Jésus-Christ et nous, si nettement annoncée et prophétisée, nous venons de la mettre en lumière par le simple ressouvenir des faits évangéliques rapprochés des conditions au milieu desquelles nous vivons.

Vous l'aurez certainement remarqué, messieurs, et si vous aviez omis de le faire, je dois, d'un mot, appeler sur ce point votre attention, de notre Maître à nous, tout n'est pas similitude.

De quelque part que vint contre lui l'animosité qu'il lui fallait subir, sous quelque forme qu'elle se produisit, il a pu dire que rien, absolument rien ne la motivait. *Odio habuerunt me gratis*<sup>1</sup>.

Et nous, messieurs, et nous?... Ne pouvons-nous pas, ne devons-nous pas reconnaître qu'en mainte et mainte occasion nous donnons prise aux sévérités, voire aux injustices dont nous

<sup>1</sup> Joan. xv, 25.

souffrons. L'homme privé en nous, l'homme public, ne sont pas indemnes de tout reproche mérité. La méchanceté des adversaires exagère nos torts, les grossit, les dénature; cela est possible, cela est vrai. Il n'en demeure pas moins que très souvent ces torts existent et fournissent un prétexte à élever contre nous des récriminations, à diriger contre nous des attaques. Que faire? Nous ne sommes pas doués d'impeccabilité. Non. Concluons donc au moins qu'il nous faut résolument tendre à la perfection que notre vocation comporte. Heureux le prêtre qui, dans la mesure où le permet la fragilité humaine, est en droit de dire devant sa conscience: c'est gratuitement que j'ai été en butte aux malversations de l'entourage et que j'ai souffert.

## II

Tout ceci bien expliqué, reste à comprendre comment Jésus-Christ a pu concilier la déclaration formelle des souffrances qu'à son exemple nous devrions endurer, avec la promesse accentuée que ces souffrances mêmes seraient pour nous un élément et une garantie de bonheur. *Beati estis quum maledixerint vobis et persecuti vos fuerint... Beati eritis quum vos oderint homines*. En apparence, n'est-ce point



un paradoxe insoutenable d'allier des termes qui se repoussent, bien plus, de faire produire à une cause des effets qui lui sont directement opposés? Ne dirait-on pas la théorie anticipée du sophisme allemand de l'identité des contraires? Puisque Jésus a parlé, tenons pour certain que ce qu'il a dit est vrai. Essayons de pénétrer le sens de sa parole.

*Beati estis... Beati eritis.* Nous serons heureux, messieurs et vénérés confrères, sous le coup des malveillances, au milieu des procédés et des traitements les plus injustes, d'abord parce que d'en être là satisfèra en nous un besoin inné de générosité. L'Évangile nous l'enseigne : *Sufficit discipulo ut sit sicut magister ejus, et servo sicut Dominus ejus... Non est discipulus super magistrum, nec servus super Dominum suum*<sup>1</sup>. Mais vraiment nous l'aurions compris et proclamé tout seuls. La raison et le cœur à la fois nous auraient inspiré ce langage. Toute âme qui n'est décidément pas vulgaire, à plus forte raison toute âme bien faite, noble et généreuse, a d'instinct l'évidence de cette nécessité pour l'inférieur de n'être pas autrement ni mieux partagé que le supérieur. Dans les fatigues et les privations d'une longue guerre, au milieu des dangers du champ de bataille, quel est le soldat digne de ce nom, qui accepterait d'être préservé des privations, dérobé aux

<sup>1</sup> Matth. x, 24, 25.

dangers que son général le premier affronte ou endure? D'avoir des facilités meilleures que lui, serait à ses yeux le renversement des situations et des rôles. Il pense ainsi, il juge ainsi, à supposer que son chef ne soit pour lui que le représentant de l'autorité militaire; mais combien plus s'il l'aime! Faible comparaison! Exemple insuffisant! N'insistons pas. O Christ! oui, je comprends qu'il est de ma dignité, de mon honneur de ne vouloir pas pour moi d'autres conditions que celles auxquelles vous vous êtes vous-même rangé. O Christ, si j'avais vécu de votre temps, si je vous avais accompagné comme les Douze, dans votre apostolat de trois années, ce ne sont pas les circonstances où vous cueilliez des triomphes que j'eusse préférées, il me semble, mais celles où vous affrontiez la sottise et la malice humaine, où vous souffriez, où vous pleuriez, où vous mouriez. Ma plus réelle satisfaction eût été à ce prix. A distance, je la cherche et je la trouve sur vos traces sanglantes de martyr. O Christ, vous avez dit : *Ego dispono vobis, sicut disposuit mihi Pater meus*<sup>1</sup>. C'était justice. Je vous bénis de cette parole, je l'accepte, je l'aime, j'en fais la devise de ma vie et de mon bonheur.

*Beati estis... Beati eritis.* Nous serons heureux parce qu'une lumière intime de grâce nous révélera aisément qu'entre tous les moyens de

<sup>1</sup> Luc. xxii, 29.



ressembler à notre Maître, ce qui est le but de notre vocation et notre plus impérieux devoir, aucun n'est plus simple ni plus sûr, aucun mieux à notre portée que la souffrance. Nous avons eu déjà l'occasion de toucher ce point délicat; il y faut revenir d'un mot en passant. *Conformes fieri imaginis Filii sui*<sup>1</sup>. Comment réaliser une similitude tant soit peu acceptable avec celui qui nous dépasse de cent coudées en intelligence, en bonté, en sainteté, en piété? « Je suis en haut, a-t-il dit; vous, vous êtes en bas. » Que cela est donc vrai! Lui, sur les sommets, dans la lumière, dans la beauté, dans la pureté, dans la paix... Nous, sur nos pauvres routes terre à terre, dans l'ombre, dans la poussière, peut-être dans la boue. Encore une fois comment lui ressembler? O joie! voici une facilité tout indiquée. Il a souffert, nous souffrirons. Il a pleuré, nous pleurerons. Il a subi les pires persécutions des hommes, nous les subirons. Le prestige écrasant qui d'habitude l'entoure, et le place si fort au-dessus de nous, dans cette communauté de douleurs, paraîtra se voiler et s'amoindrir. Nous nous sentirons près de lui; il se sera rapproché de nous. Quiconque marche sous le poids d'une croix cesse d'être loin du Crucifié. Et de lui ressembler, faute de mieux, par le déchirement des épines et la trace des coups, par les tristesses et les angoisses, c'est toute une félicité.

<sup>1</sup> Rom. VIII, 29.

*Beati estis... Beati eritis*. Nous serons heureux parce que dans notre foi avivée à la rédemption, comprenant mieux de jour en jour le prix de chacune de nos peines unies au sacrifice du Sauveur, nous apprécierons davantage l'honneur qui nous est fait de coopérer par notre propre souffrance à la rémission de nos péchés. Luther prêche le salut par la foi toute seule au Crucifié. D'après lui, l'homme racheté et sauvé demeure spectateur oisif de ce qui se passe au Calvaire. Cela suffit. L'Église enseigne qu'il nous est donné à tous, sans nul préjudice de la valeur infinie des mérites du Christ, d'être les ouvriers de notre réhabilitation et de notre pardon. *Adimpleo quæ desunt passionum Christi*<sup>1</sup>. Ce que nous ne pouvions pas faire, offrir à la justice de Dieu une compensation équivalente, adéquate, de nos torts, le Christ l'a fait. La participation qui nous est laissée à sa grande œuvre, nous honore sans en amoindrir en rien le prix intrinsèque. Or, parmi nos souffrances quotidiennes ainsi utilisables et utilisées, celles qui nous viennent des créatures ne sont pas les moins fécondes. Nous nous habituerons à cette intelligence supérieure des choses. Quand il nous faudra, de façon ou d'autre, pâtir de l'entourage, des malveillances, des animosités, des haines, des persécutions, nous nous persuaderons que c'est Dieu qui, pour nous purifier toujours plus, permet ce qui arrive.

<sup>1</sup> Coloss. I, 24.



Nous en viendrons à accepter les agissements fâcheux de nos semblables, si répréhensibles qu'ils puissent être en soi, comme autant d'occasions et de moyens d'expiation de tout ce qui, dans notre vie, a besoin d'être expié. Et ce sera avec un surcroît de confiance que nous répéterons le mot de David : *Beati quorum remissæ sunt iniquitates*<sup>1</sup>.

*Beati estis... Beati eritis.* Nous serons heureux, parce que la notion, et le sentiment de la puissance de la souffrance à produire le bien, se développant en nous, nous trouverons très doux et très opportun, au milieu de la désolante stérilité de nos efforts sur d'autres points, d'avoir toujours cette ressource à notre disposition. Oui, depuis la croix c'est ainsi. Ce qui s'opère de plus décisif en faveur du règne de Dieu sur les âmes, ce n'est pas l'intelligence ni l'activité humaine qui le fait. L'efficacité suprême jaillit du sacrifice. Pauvres chers confrères, qui vous lamentez de n'exercer en apparence aucune influence sur vos paroissiens, rassurez-vous, consolez-vous. Jésus, quand il s'est attaché les apôtres, ne leur a pas demandé s'ils pouvaient mettre au service de son œuvre des facultés rares et une maîtrise qui s'imposerait aux plus rebelles. Il s'est contenté de dire : *Potestis bibere calicem quem ego hibeaturus sum*<sup>2</sup>? Vous sentez-vous capables de tremper vos lèvres au même

<sup>1</sup> Psalm. cxi, 1. — <sup>2</sup> Matth. xx, 22.

calice que moi? Êtes-vous assez généreux pour accepter de fonder votre mission sainte avant tout, par-dessus tout, sur la douleur?

Prêtres de ce temps et de ce pays, vous êtes tentés de croire que rien n'aboutit pour vous, que votre sacerdoce demeure fatalement insignifiant et infécond. Encore une fois rassurez-vous. Il vous reste de souffrir, et par la souffrance de reconquérir abondamment ce qui semble vous échapper d'ailleurs. Elle est pour vous aussi cette belle parole du psalmiste : *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua; venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos*<sup>3</sup>. Elles sont pour vous ces magnifiques déclarations du Christ, que celui qui sème a droit à autant de bonheur que celui qui moissonne. *In hoc enim est verbum verum; quia alius est qui seminat, et alius est qui metit, ... ut et qui seminat simul gaudeat et qui metit*<sup>2</sup>. Il semblerait que ceux-là seuls puissent prétendre à la joie, de qui les succès et les triomphes comblent les désirs. Jésus pense et parle autrement. Il se préoccupe des pauvres ouvriers des jours austères, de ceux qui égrenent comme vous leur vie sur des sillons froids et durs, sans voir rien germer, sans voir rien mûrir. Il les exhorte. Il les console. Il leur affirme que le seul fait de semer ainsi son âme dans l'affliction est un bonheur.

<sup>1</sup> Psalm. cxxv, 6. — <sup>2</sup> Joan. iv, 36, 37.



*Beati estis... Beati eritis.* Enfin, messieurs et vénérés confrères, et c'est là peut-être qu'il faudrait insister davantage, nous serons heureux au sein même des tribulations déchaînées contre nous dans le monde, parce que la souffrance en général, ce genre de souffrance en particulier, sont entre Jésus-Christ et nous le meilleur élément d'amitié. *Manete in dilectione mea.* Nous nous entretiendrons ce soir de cette suprême recommandation de notre Maître adoré. Disons dès maintenant que ce qui contribue le plus à nous mériter ses tendresses saintes, comme à lui prouver notre attachement, c'est de boire avec lui au calice dont il a épuisé l'amertume jusqu'à la lie.

D'homme à homme, l'amitié naît sans doute de la communauté des idées, des opinions, des goûts, des sentiments, des travaux, mais combien plus de la communauté de la douleur. Si je suis malheureux et qu'on vienne me témoigner une compassion délicate et vraie, qu'on vienne à plus forte raison partager pratiquement ma peine, je n'attends rien d'autre. J'estime qu'on m'a donné le gage décisif de l'amitié, et j'y réponds par une réciprocité que nulle autre avance ou convenance n'éveillerait au même point. Jésus de même. C'est au Calvaire, au pied de la croix où il agonise et meurt, qu'il nous donne rendez-vous de préférence. *Juxta crucem...* Depuis vingt siècles, ces deux mots sont la devise sublime de ce qu'il offre et de ce qu'il attend.

Marie, Madeleine, Jean, sont les plus aimants et aussi les plus aimés. Heureux ceux qui leur ressemblent. Ils ont trouvé la source par excellence du bonheur. Voyez saint Paul. Sa vie n'est qu'un martyre, et il s'écrie : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra*<sup>1</sup>. Voyez François d'Assise. Son extase le retient haletant au bas du gibet où Jésus expire. Il communique de tout son être aux tourments de son Sauveur. Tout à coup le Crucifié, détachant de la croix un de ses bras cloués, se penche vers lui et l'enveloppe d'une caresse, comme ferait une mère. Oh! ne demandez pas à François d'Assise si sa robe de bure et ses pieds nus le font souffrir; s'il est inquiet du sort réservé à son œuvre naissante, s'il se préoccupe des difficultés dont la malveillance ou l'hostilité déclarée encombrant sa route, il n'aurait pas le loisir de vous répondre. Il aime. Il se sait aimé. Il est heureux.

Et n'allons pas penser, messieurs, que ce soient là, dans l'histoire des âmes, des exceptions tout à fait rares. Un saint Paul, un saint François sortent, je le veux bien, des conditions et des limites communes. Mais lequel d'entre nous, ne fût-ce qu'une fois ou deux depuis qu'il est prêtre, au plus fort d'une épreuve généreusement acceptée, après une messe pieusement célébrée, une action de grâces bien faite, n'a pas expérimenté que sa douleur même l'unissait

<sup>1</sup> II Cor. VII, 4.



d'un lien d'amitié plus doux, plus pénétrant que tous les autres, à Jésus-Christ? Je fais appel aux plus intimes moments de votre vie. Souvenez-vous.

Donc il n'y a pas antinomie et incompatibilité entre la souffrance et le bonheur. Donc nous ne nous troublerons pas d'avoir à subir les mêmes épreuves que notre Maître bien-aimé. En principe, cette similitude nécessaire, puisque nous sommes prêtres, nous honore. En fait, elle a de quoi nous rendre heureux; oui, heureux : *Beati estis, beati eritis*. Ce n'est point là sur les lèvres du Christ une expression oratoire, un mot à effet, une hyperbole; c'est une vérité.

N'est-elle pas de lui aussi cette merveilleuse parole : *Hæc locutus sum vobis, ut gaudium meum in vobis sit*<sup>1</sup>? Vous y êtes-vous jamais bien arrêtés, messieurs? L'avez-vous jamais bien comprise? N'est-il pas évident qu'en nous appelant à son service, Jésus ne nous a point tendu un piège ni condamnés à gémir sous un poids insupportable de mélancolie sans remède! mais, au contraire qu'il a eu le souci de notre bonheur : *Ut gaudium meum in vobis sit*. Ce qu'il nous propose, ce qu'il nous assure, ce n'est pas la gaieté frivole des mondains; qu'en ferions-nous? C'est sa joie propre, sa belle, noble, sainte, inamissible joie, faite des harmonies ininterrompues de sa volonté humaine avec la volonté de

<sup>1</sup> Joan. xv, 11.

son Père, y compris l'obligation de souffrir et de mourir.

Que nos aînés de la première heure, les Apôtres, étaient donc pénétrés de cette intelligence des choses, et comme ils s'en inspiraient dans leur conduite! Quelle attitude que la leur! *Ibant gaudentes a conspectu concilii*. La synagogue les poursuit, les raille, les condamne, les jette au cachot... *Ibant gaudentes*. Et pourquoi? *Quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati*<sup>1</sup>.

Eh bien! nous aussi, chers et vénérés confrères, devant la société contemporaine qui le prend de si haut avec nous, *a conspectu concilii*, devant les dédains, devant les menaces, nous passerons fièrement, la joie au cœur, le regard ferme et serein. *Gaudentes*. De grâce, ne nous donnons pas des airs de vaincus, de gens fatalement voués à la mélancolie et à l'abattement. Notre vocation nous le défend. Tristes, nous pouvons l'être; tristes jusqu'à la mort... Malheureux, jamais.

<sup>1</sup> Act. v, 41.



## INSTRUCTION DU SOIR

### AIMER JÉSUS-CHRIST

#### DILECTION CHRÉTIENNE ET DILECTION SACERDOTALE

(MANETE IN DILECTIONE MEA...)

*Manete in dilectione mea.*  
(Joan. xv, 9.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Nos méditations sur le quinzième chapitre de saint Jean s'achèvent. Nous voilà presque au terme de notre retraite. La journée finale de demain nous imposera des réflexions et des résolutions de circonstance. J'aurais aimé prolonger ces chers entretiens évangéliques, tout entiers tirés des suprêmes confidences de Jésus-Christ à ses Apôtres, et par conséquent à nous, prêtres, successeurs des Apôtres. Il m'eût été bienfaisant et doux de commenter devant vous des paroles comme celles-ci : *Quæcumque audivi*

*a Patre meo, nota feci vobis*<sup>1</sup>. Ou bien : *Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis*<sup>2</sup>. Ou bien : *Hæc locutus sum vobis ut gaudium meum in vobis sit*<sup>3</sup>. Que de trésors de lumière, d'espoir, de courage, sous chacun de ces mots bénis ! Mais le temps nous presse ; il faut nous borner. Vous ne serez pas surpris si, pour sujet de cette dernière instruction, je choisis de préférence le texte que je viens de citer en commençant : *Manete in dilectione mea* : « Établissez-vous avec moi dans une intimité affectueuse. » Le terme par excellence, le terme nécessaire de nos relations, n'est point la déférence, le respect, l'admiration, la foi ; c'est une mutuelle et indissoluble amitié.

Jésus-Christ a voulu être aimé. Ses déclarations les plus formelles, les plus réitérées, témoignent de ce surprenant désir. Oui, certes, surprenant. Nous ne voyons nulle part dans l'histoire qu'un homme, quels qu'aient été son génie, sa science, son patriotisme, sa gloire, se soit risqué à une ambition de ce genre. Ni les libérateurs de nations, ni les chefs d'écoles, ni les grands artistes, ni les inventeurs des merveilleux secrets de la nature, pour prix des services rendus, n'ont eu, même un instant, la pensée de demander, d'exiger qu'on les aimât. Les fondateurs de religions non plus, Çakia-Mouni ou Mahomet, par exemple. Je ne sais quelle timidité,

<sup>1</sup> Joan. xv, 15. — <sup>2</sup> Joan. xv, 13. — <sup>3</sup> Joan. xv, 11.

quelle pudeur instinctive leur a fait comprendre à tous que les prétentions ne pouvaient et ne devaient pas aller jusque-là. Jésus, lui, a eu cette prétention audacieuse. Et l'ayant eue, ayant nettement affirmé qu'il l'avait, l'événement lui a donné raison. Il a été aimé, inexprimablement aimé par des millions et des millions de nobles cœurs. Il l'est encore aujourd'hui. Il le sera toujours. Et l'attachement qu'il provoque n'est point une émotion passagère qu'un peu de sensibilité éveillée au souvenir de sa vie et de sa mort fait naître; c'est un sentiment profond, dominant et souverain, capable de susciter des générosités inouïes, de pousser une créature à l'oubli de soi, au don de soi, à l'immolation de soi, jusqu'au martyre.

Nous devons aimer Jésus-Christ, messieurs et chers confrères. Nous le devons au nom de motifs qui nous sont communs avec tous les chrétiens; il conviendra de commencer par le rappeler. Nous le devons en outre, puisque nous sommes prêtres, au nom de motifs tout à fait particuliers et personnels, et c'est sur quoi nous insisterons davantage.

Que Celui de qui nous allons essayer ensemble de comprendre, d'apprécier et de goûter le désir et les droits, bénisse d'une grâce spéciale votre bonne volonté et la mienne! Je le lui demande avec un surcroît de foi et de piété.

## I

Aimer Jésus-Christ d'abord, en prenant les choses à leur source, à leur tout premier principe, parce qu'il est Dieu. Avant même que d'être une loi révélée et évangélique, c'est une loi de raison pour toute créature d'aimer Dieu, de qui elle tient tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle a : *In ipso vivimus, movemur et sumus*<sup>1</sup>, vers qui elle est essentiellement orientée comme l'aiguille aimantée l'est vers le pôle; à la connaissance et à la possession parfaite de qui elle aspire. Oui, c'est là une philosophie élémentaire. Nos puissances intellectuelles à travers la très grande variété des vérités contingentes, cherchent Dieu, vont à Dieu, la Vérité absolue. Elles n'auront de satisfaction plénière et de repos final que lorsqu'elles le contempleront au lieu de le pressentir, lorsqu'elles le saisiront directement au lieu de le conclure : *Satiabor, cum apparuerit gloria tua*<sup>2</sup>. De même, nos puissances affectives du milieu des visions de beauté créée qui les enchantent, presque toujours plus qu'il ne faudrait, soupirent-elles après la beauté absolue : *Fecisti nos ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat*

<sup>1</sup> Act. xvii, 28. — <sup>2</sup> Psalm. xvi, 15.



*in te*. C'est saint Augustin qui l'a dit, et nul plus que lui n'était autorisé à le dire. Aigle et colombe tout à la fois, notre âme monte incessamment vers la lumière et vers l'amour. D'ignorer que cela soit, n'empêche pas cela d'être. Que d'hommes ne savent pas les secrets de leur vie physique! Ils n'en vivent pas moins des conditions et des lois posées par la nature. De la même manière peuvent-ils ne rien savoir de ce qui est le fond de leur vie intelligente et morale; ils n'en demeurent pas moins tributaires des exigences de leur constitution native. Il serait superflu d'insister davantage.

Or, messieurs et chers confrères, Jésus-Christ est Dieu : *Vocabis nomen ejus Emmanuel, ... nobiscum Deus*<sup>1</sup>. *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum...* Quelques versets plus loin : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis*<sup>2</sup>. Jésus-Christ, c'est Dieu venu au-devant de nous sur nos routes terrestres, pour nous faire préluder en quelque sorte, et sans plus attendre, à nos destinées définitives. Tout le christianisme repose sur ce dogme fondamental. Jésus-Christ est Dieu en personne, non point une image plus relevée de Dieu, non point une créature plus proche de Dieu, comme osait le prétendre Arius, Dieu lui-même, en réalité substantielle et vivante : ἁμοούσιος et non ἡμοιούσιος, *consubstantia-*

<sup>1</sup> Matth. 1, 23. — <sup>2</sup> Joan. 1, 1, 14.

*lem Patri*. C'est le mot que le concile de Nicée a forgé comme un marteau d'acier et d'or, pour écraser à jamais les subtilités de la plus redoutable des hérésies.

Nous croyons tous ici, messieurs, à la divinité proprement dite de Jésus-Christ. A la fin de la messe, chaque jour, quand, avant de descendre de l'autel, nous récitons la première page de l'Évangile de saint Jean, affirmons bien notre croyance invincible de chrétiens et de prêtres. Puisque nous sommes les contemporains de nouveaux Arius; puisque nous voyons se produire, à côté des négations radicales, des tentatives de tout genre, au théâtre, dans le livre, à travers les conversations courantes, qui visent à idéaliser d'une fausse poésie l'homme en Jésus, pour le découronner de sa gloire de Dieu, protestons du fond de l'âme. Comme Pierre, disons : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Comme Thomas, conquis à la certitude, répétons à deux genoux : *Dominus meus, et Deus meus*<sup>1</sup>. Et sachons tirer de notre foi la conclusion immédiate et pressante qu'elle comporte. Jésus-Christ est Dieu; donc il devait vouloir, demander, exiger qu'on l'aimât; et qu'on l'aimât en Dieu jusqu'au renoncement et au sacrifice; et qu'on l'aimât plus que le père et la mère, ce qui signifie que, dans l'hypothèse d'un conflit entre le père et la mère et lui, le père et la

<sup>1</sup> Joan. xx, 28.



mère se posant en rivaux devant lui, il le faudrait préférer, lui, précisément au nom de l'antériorité et de la supériorité de ses droits de Dieu. Toutes ces prétentions, de sa part, s'expliquent. Elles sont logiques. Elles s'imposent. Jésus-Christ est Dieu; nous devons l'aimer. Ces deux propositions se tiennent et s'enchaînent. Nulle puissance ne les disjointa jamais.

Abaissons un peu nos regards. De ce sommet éblouissant de la divinité du Christ et de l'obligation de l'aimer que nous y voyons rayonner en traits de feu, venons à considérer plus près de nous, plus à notre portée, son humanité sainte. Jésus homme est Sauveur. Son nom veut dire : Sauveur. Nous devons aimer Jésus-Christ, parce qu'il est Sauveur.

Nous avons eu déjà l'occasion de le dire, redisons-le encore : l'Incarnation, qui en principe eût pu se produire sans revêtir la forme d'une rédemption, en fait a été une rédemption. C'est pour réparer le désordre introduit au sein de la famille humaine par le péché, — le péché d'origine dans son lointain mystérieux et la multitude innombrable des péchés qui en ont été la suite à travers tous les siècles, — que le Verbe s'est fait chair. Nous le chantons dans notre *Credo* catholique : *Propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cælis, et homo factus est*. Nous l'affirmons pendant le saint temps du Carême, à chacune des stations du chemin de la croix : *Adoramus te, Christe, et*

*benedicimus tibi, quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum*. Et c'est aux sources mêmes de la révélation que nous puisons ces certitudes, rien n'étant plus expressément marqué, dans les Écritures et l'Évangile, que cette réalité de la mission rédemptrice du Christ : *Vocabis nomen ejus Jesum; ipse enim salvum faciet populum a peccatis eorum*<sup>1</sup>, dit l'ange à Marie, quand il lui annonce sa destinée glorieuse de mère du Messie. *Ecce Agnus Dei, qui tollit peccatum mundi*<sup>2</sup>, s'écrie Jean-Baptiste quand, pour la première fois, au milieu de la foule empressée à l'entendre sur les bords du Jourdain, il aperçoit celui dont il est le Précurseur. *Deus erat in Christo, mundum reconcilians tibi*<sup>3</sup>, déclare saint Paul, le premier et incomparable interprète de toute la doctrine.

Nul doute, Jésus est né, il a vécu, il est mort, soit pour offrir à la justice divine une réparation du péché que toutes les créatures ensemble n'eussent pu offrir, une réparation non seulement suffisante, pleine et adéquate, mais surabondante; soit pour mettre les hommes en mesure de bénéficier, chacun pour leur propre salut, de cette sublime restauration des choses.

Des deux buts de la rédemption, l'un est pleinement atteint, l'autre ne l'est et ne le sera jamais que partiellement. La justice de Dieu, depuis la crèche et la croix, est satisfaite, est

<sup>1</sup> Matth. 1, 21. — <sup>2</sup> Joan. 1, 29. — <sup>3</sup> II Cor. III, 19.



sauve. Malgré la crèche et la croix, tous les hommes ne seront pas sauvés.

Oui, Jésus Sauveur, Jésus magnanime adversaire du mal, a vengé l'œuvre de son Père, la sainte création, du déshonneur dont le péché l'a souillée. Grâce à Jésus, le bien dans la création l'emporte. Et cela par la très simple raison qu'il a mis au service du bien, par les mérites de sa nature théandrique, une réalité et une efficacité supérieures. Accumulez toutes les prévarications humaines; puisqu'elles ne sont qu'humaines, vous n'aurez forcément du moins, à leur point de départ, qu'un désordre contingent et borné. Placez en regard, une seule des souffrances expiatrices du Christ, une seule de ses protestations silencieuses, un seul de ses actes d'amour pour son Père, l'activité humaine chez lui, s'élevant par la personne du Verbe à une valeur divine, le mal est dépassé et vaincu de toute la distance qui sépare le fini de l'infini.

Mais, considérée pour nous et dans les applications que nous en faisons, la rédemption, par notre faute, n'obtient pas tout son effet, n'atteint pas toute sa mesure. Jésus Sauveur, qui a rempli jusqu'à la plénitude les conditions exigées pour notre salut, ne nous sauvera pas tous. Nous restons libres d'accepter ou de refuser sa généreuse médiation. Certainement, encore bien que non nécessairement, cette liberté redoutable, dont la raison d'être demeure voilée à nos yeux, ici-bas comptera des victimes. Et qui pourra

jamais comprendre ce qu'a été pour le Christ la perspective implacable de ne devoir pas réussir à accomplir envers les hommes toute cette œuvre de régénération et de salut?

Tel était Jésus Sauveur. Il portait dans sa grande âme la noble joie de satisfaire pleinement la justice de son Père. Il y portait aussi l'incomparable bonheur d'assurer à une foule immense de ses frères la rémission de leurs péchés. Et en même temps sur cette double félicité passait, comme une ombre écrasante, la certitude qu'il y aurait des réprouvés.

Je dis, messieurs, sans insister davantage sur cette théologie qui vous est familière aussi bien et mieux qu'à moi, je dis que nous devons aimer Jésus-Christ, soit au nom du sentiment qu'il a eu de son vaillant triomphe sur le mal, soit au nom des angoisses poussées jusqu'à l'agonie, que lui a fait subir la claire vue de l'inutilité pour un grand nombre d'hommes, — pour quelques-uns de nous peut-être ici, — de sa qualité et de sa mission de Sauveur.

L'histoire, en quelques-unes de ses pages d'or, — elle en a si peu! — fait revivre devant notre regard ému des personnages exceptionnels, des héros qui se sont sacrifiés pour leur patrie. Nous nous complaisons à retrouver leur souvenir, à nous emplir l'âme de leur courage et de la générosité de leur immolation, de tout ce qui fut leur âme.

Nous faisons bien de réveiller en nous, au



contact de ces chères et nobles visions, l'admiration que tant de laideurs paralysent, de réchauffer l'enthousiasme que les petites et les vilénies habituelles éteignent. Que sont, à le bien prendre, comparées à la vocation et à l'œuvre du Christ, les missions les plus vantées des patriotes et des libérateurs des annales humaines? Ce n'est point un ayant droit ordinaire de qui Jésus venge la cause; c'est Dieu. Ce n'est point un peuple, une nation qu'il délivre; c'est l'humanité. Il ne s'agit pas d'un intérêt temporel et forcément restreint; il s'agit de l'éternel dessein du Maître et du Père des cieux, de la destinée éternelle de ses créatures. Les proportions accoutumées sont tellement dépassées, le rôle de Jésus est tellement agrandi et immense; ce qu'il y a mis de sa pensée, de sa volonté, de son amour tellement incomparable, que tout nous presse, raison et cœur, de lui dire que nous l'admirons, que nous le bénissons, surtout que nous l'aimons.

Aimer Jésus-Christ Sauveur; j'ajoute immédiatement : aimer Jésus-Christ *notre Sauveur*. Ce n'est point là une insistance oratoire; c'est tout un ordre de motifs surajoutés à ceux qui précèdent. Les grands libérateurs historiques dont nous venons de parler savaient bien qu'ils combattaient et mouraient pour le salut de leur patrie; mais de se préoccuper de chacun de ceux qui constituaient, groupe par groupe, famille par famille, cité par cité, cette patrie aimée,

ils n'y songeaient même pas, ils n'y pouvaient pas songer. Voilà Jeanne d'Arc, par exemple. Jeanne d'Arc, dans toute la merveilleuse suite de sa mission, de Domremy et Vaucouleurs à Orléans, d'Orléans à Reims, de Reims à Paris et Compiègne, de Compiègne à Rouen et à la place sinistre du Vieux-Marché, sait bien qu'elle travaille, qu'elle bataille, qu'elle triomphe, qu'elle souffre, qu'elle meurt pour la France. A-t-elle, peut-elle avoir le souci de chacun des Français? Elle ne les connaît pas. A plus forte raison, ne connaît-elle pas ceux qui viendront, après elle, naître et vivre où elle est née, où elle a vécu. O douce et ravissante créature, ô libératrice de mon pays, je n'ai pas assez d'émotion au cœur pour te saluer comme tu le mérites, pour t'exalter et te bénir. J'appelle de mes vœux les plus ardents le jour où tous ensemble, te proclamant sainte, nous nous agenouillerons au pied de tes autels. Et cependant je n'ai rien été personnellement pour toi dans le salut de notre patrie commune acheté au prix de ta vie. Tu n'as eu de moi, en particulier, aucune idée. Tu n'as eu pour moi, en particulier, aucun amour. J'étais compris, à ton insu, dans la foule anonyme des Français du présent et de l'avenir, pour qui tu immolais tes vingt ans!

Jésus, lui, m'a aimé : *Christus dilexit me, et tradidit seipsum pro me*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Galat. II, 20.



Du sommet de sa croix, d'où son vaste et divin regard embrassait l'humanité tout entière, il m'a discerné, moi, à la distance de quarante ou cinquante générations, dans la multitude de ceux qui vivent à cette heure. Il m'a vu, moi, pauvre, obscur, chétif, sans prestige aucun, sans nul renom; il m'a vu, et il m'a aimé. Une part de son immolation, il l'a acceptée, il l'a trouvée douce, parce qu'il m'aimait : *Dilexit me, tradidit semetipsum pro me*. Non seulement je puis, mais je dois le penser et le dire comme saint Paul. Quand mes lèvres rencontrent les clous des pieds et des mains du Crucifié, et les pointes de la couronne d'épines, c'est mon devoir de tenir pour certain que celui dont je baise l'image a spontanément voulu souffrir et mourir pour me sauver. Pascal, l'austère Pascal, entre à cette pensée dans un étonnement et une contemplation émus qui lui arrachent des larmes. Relisez, messieurs, la page fameuse à laquelle je fais allusion. Essayez ensuite, à genoux au pied de votre crucifix, de bannir pour un instant les dissipations accoutumées de l'esprit et du cœur. Tenez-vous bien seul à seul devant la Victime du Calvaire. Murmurez lentement ces mots : *Dilexit me, ... tradidit semetipsum pro me*. Il vous sera impossible de ne pas répondre dans un élan de réciprocité sincère : Moi aussi, je l'aime ! Jésus mon Sauveur, à vous mon admiration, ma reconnaissance, mon plus viril et plus tendre attachement.

Quelques mots encore sur un motif de plus d'aimer Jésus-Christ qui nous est commun avec tous les croyants.

*Pertransiit benefaciendo*<sup>1</sup>, est-il dit de lui au livre des Actes des Apôtres. Outre qu'il était Sauveur, en méritant la rémission des péchés et le salut de tous, il était bon et bienfaisant. L'Évangile est un livre unique de bonté en actes à l'égard de tous ceux qui souffrent et qui pleurent. Or le *pertransiit benefaciendo* de l'Évangile dure depuis vingt siècles au sein de la famille humaine. Si nous pouvions, messieurs et vénérés confrères, embrasser d'un seul regard, pendant un seul jour, la multitude des pauvres êtres en détresse qui, après s'être réfugiés sous le poids de leur douleur, au pied du tabernacle ou vers les bras ouverts du crucifix, se sont relevés consolés, fortifiés, encouragés, nous n'aurions pas assez de gratitude et de pieuse admiration pour le divin Samaritain des malheureux, nos frères. Le *venite qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos*<sup>2</sup>, réalisé sous nos yeux dans cette vaste mesure, nous subjuguait bon gré mal gré, si insoucians et légers que nous puissions être d'habitude. Je le répète, ce tableau d'un jour depuis la croix, c'est le tableau de toujours. Il ne s'est pas écoulé un moment, il n'a pas sonné une heure, voilà deux mille ans, où des infortunes morales et phy-

<sup>1</sup> Act. x, 38. — <sup>2</sup> Matth. xi, 28.



siques variées à l'infini n'aient reçu du bienfaiteur par excellence un merveilleux soulagement. Lisez dans la *Journée des malades* la page ravissante du cher abbé Henri Perreyve. Ce qu'il écrit avec la séduction de son jeune talent, avec son âme exquise d'aspirant au sacerdoce, des milliers d'autres, dans toutes les conditions et situations imaginables, l'ont pensé, l'ont senti, sans l'écrire et sans le dire. Ce qui était hier est aujourd'hui et sera demain. Eh bien! n'eussions-nous jamais pour notre compte bénéficié des consolations de celui qui passe ainsi à travers la race humaine, en faisant le bien par bonté, il resterait encore que nous devrions l'aimer pour les douleurs apaisées, les larmes séchées, les soupirs calmés, les angoisses de tout nom de l'esprit, du cœur, du corps, tempérées et adoucies le long de sa route vingt fois séculaire.

Nous aimons, dans le passé, les bienfaiteurs célèbres, un saint Vincent de Paul, un saint Jean de Dieu. Qu'est-ce que saint Vincent de Paul, qu'est-ce que saint Jean de Dieu, que sont tous leurs émules, les grands cœurs ouverts sur les misères des hommes? Le Christ les dépasse tous ensemble de l'infinie supériorité de sa pitié, comme de l'application qu'il en fait et des ressources dont il dispose pour le faire. Eux-mêmes, les saints, protesteraient du plus sincère de leur âme, si entre Jésus-Christ et eux on s'obstinait à vouloir établir un rappro-

chement. Tels qu'ils se montrent à nous dans l'histoire, nous les aimons. Nous aimerons bien plus encore Celui dont ils ont suivi les traces et imité le dévouement, Celui qui a laissé tomber de ses lèvres bénies le *misereor* universel!

J'ai dit les motifs, quelques-uns des motifs communs à tous les chrétiens, sans distinction de vocation laïque ou sacerdotale, d'aimer Jésus-Christ. Il reste à parler des motifs qui nous sont propres ou personnels, messieurs et chers confrères, car il en existe, et de singulièrement pressants.

## II

Ce qui prélude à tout dans notre vie sacerdotale, c'est que nous avons été de la part de Dieu *ab æterno*, de la part du Christ, réalisant dans le temps la pensée éternelle de Dieu, l'objet d'une élection positive. *Elegi vos*. Le jour où, sur la montagne, Jésus créa par un choix officiel le collège apostolique: *Elegit duodecim, quos et Apostolos nominavit*, il vit et il connut jusqu'à la fin des siècles ceux qui devaient être les successeurs des apôtres, il les marqua par avance du signe auguste de leur vocation. Vous y étiez, messieurs, dans cette vision solennelle de l'avenir. J'y étais comme vous. Oui, vous et moi, nous avons attiré l'attention de Jésus-Christ,



nous avons eu notre part de sa vaste prescience, nous avons occupé sa pensée et son cœur. Car il va de soi que s'il nous choisissait pour coopérateurs futurs de son œuvre, il ne le faisait pas froidement, sans intérêt et sans attrait, en s'acquittant d'une nécessité qui s'imposait à lui et à laquelle il ne pouvait se soustraire. Il y mettait le meilleur de lui-même, sa bienveillance et sa tendresse anticipées; d'un seul mot il nous aimait. J'affirme que cette élection préexistait ainsi à notre venue en ce monde, ainsi accompagnée d'affection, et de quelle affection! d'elle-même et d'elle seule, crée déjà pour nous le devoir de réfléchir, de comprendre, d'apprécier, de nous montrer reconnaissants.

Être choisis, messieurs!... Supposez qu'au seuil de notre vie, en pleine jeunesse, quand nous avons seize ou dix-huit ans, un des plus célèbres personnages contemporains, grand savant, grand philosophe, grand orateur, grand poète, grand artiste, fût venu nous trouver dans l'obscurité de notre condition, et nous eût fait des avances de ce genre : Vous me connaissez de réputation, vous savez que je suis en possession d'une notoriété immense et des promesses de la gloire, voulez-vous que je vous associe à mes pensées, à mes œuvres? Vous m'inspirez une amitié profonde; voulez-vous y répondre? Je vous ouvre ma demeure. Nous vivrons ensemble, ensemble nous travaillerons au triomphe des idées qui me sont chères. Vous serez pour

moi un coopérateur intelligent et dévoué; vous serez un frère, un fils, un autre moi-même; le voulez-vous? Tous nous eussions été enthousiasmés d'une telle rencontre, d'une si flatteuse et si douce proposition, rien ne pouvant mieux séduire une âme bien faite et jeune encore, que le sourire inespéré du génie. Pauvre et presque inacceptable comparaison! Ce n'est point seulement un homme supérieur, un privilégié de l'éloquence ou du savoir, un maître fameux d'un genre de maîtrise ou d'un autre, qui s'est ainsi présenté à nous, au matin de notre existence. C'est Jésus-Christ, celui qui a dit : *Je suis la vérité*, et de qui date la transformation intellectuelle et morale du monde. Un moment est venu où, dans le saint des saints de notre conscience nous l'avons entendu nous appeler à partager son beau labeur, et nous apprendre que depuis la scène de la vocation des premiers apôtres nous étions, comme eux, ses élus.

Cette grâce préventive et préexistante de la vocation dont le secret nous a été révélé un peu plus tôt ou un peu plus tard, au cours de notre adolescence, cette grâce d'ensemble comportait une foule d'autres grâces complémentaires et de détail, toutes orientées au même but, toutes destinées à nous préparer, quand ce serait l'heure, à la gloire de notre sacerdoce. Parce que nous devons être prêtre un jour, Jésus-Christ s'est tenu près de nous dès notre apparition à la vie, nous enveloppant en quelque



sorte de ses attentions et de ses soins comme une mère.

On fait grand bruit de notre temps des histoires d'âmes. Les romanciers les plus en vogue sont ceux qui poussent plus loin et plus finement l'analyse psychologique de leurs héros. Quelle histoire d'âme que la nôtre, messieurs! Je ne connais pas la vôtre dans les détails précis et personnels qui la composent. Vous ne connaissez pas la mienne. Mais vous et moi, puisque nous sommes prêtres, nous en avons une certainement. La retraite, pour une bonne part, devrait être consacrée à en faire revivre les souvenirs. Je vais essayer de vous y aider, laissant de côté les vocations plus extraordinaires, celles où l'intervention d'en haut s'est produite en des conditions inaccoutumées, pour me rattacher aux vocations communes, la vôtre probablement comme la mienne, celles dont l'éclosion et l'épanouissement normal n'ont rien de retentissant devant les hommes.

Au jour de notre baptême, au milieu des sourires de bienvenue de l'entourage, plus près que les amis, les parents, le père, la mère, Jésus-Christ se penchait sur nous pour nous accueillir, et lorsqu'on échangeait le *quis, putas, puer iste erit*<sup>1</sup> que provoquent toujours les nouveau-nés, lui qui par le sacrement venait d'ensemencer notre âme des grâces de notre vocation sainte,

<sup>1</sup> Luc. 1, 6.

disait : Il sera prêtre, il sera mon prêtre! Je l'ai choisi. *Elegi et præelegi eum.*

Notre enfance s'est écoulée au sein d'une famille chrétienne. Les meilleures influences de foi et de piété nous ont enveloppés comme une saine atmosphère, à la maison, à l'école, sur les bancs du catéchisme. Le père donnait l'exemple de l'accomplissement de tous les devoirs; la mère pieuse nous apprenait à prier, entremêlant de caresses ses doux enseignements; le prêtre de la paroisse nous instruisait des premiers éléments de la religion, *mutans vocem*, à la manière de saint Paul, il adoucissait le son de sa voix, multipliait les industries de son zèle pour que nous puissions entendre et comprendre. Jésus-Christ était là, derrière chacun de ces êtres bénis, usant de leur ministère visible pour nous pénétrer, sans plus attendre, de son invisible action. Nous retrouvons, quand nous nous rappelons le passé lointain, des intuitions précoces, des générosités surprenantes, des habitudes de bon augure, toute une sève printanière de christianisme. C'était lui, Jésus, qui ébauchait en nous le prêtre de l'avenir. *Repleti sumus mane misericordia tua*<sup>1</sup>.

Et notre première communion! La fête extérieure, la fête intime surtout, en furent-elles assez douces! Nous nous y étions bien préparés, grâce aux soins qu'on nous prodiguait à l'envi.

<sup>1</sup> Psalm. LXXXIX, 14.



Lorsque devant l'autel étincelant de lumières et embaumé de fleurs, au bruit des vieux cantiques, nous nous agenouillâmes à la table sainte ; lorsque la frêle et blanche hostie toucha nos lèvres ; lorsque nous nous sentîmes, avec nos douze ans, en possession de l'Eucharistie, ne crûmes-nous point que c'était déjà le ciel ? Plus d'un sans doute d'entre nous eut, à cette heure inoubliable, le pressentiment de sa vocation sacerdotale. Le premier appel de l'Ami divin se faisait entendre : « Mon enfant, qui trouves si bon, si suave de communier, veux-tu devenir prêtre plus tard ? Veux-tu communier souvent ? Veux-tu communier tous les jours ? » Heureux celui qui peut faire dater les prémices de son sacerdoce de cette aube de la première communion, de ce jeune attrait pour l'Eucharistie !

L'adolescence et la jeunesse ont succédé à l'enfance. Dans les maisons ecclésiastiques où nos parents nous avaient placés, à l'ensemble des conditions favorables pour tous, qui donc en a ajouté de meilleures encore ? Qui donc, au plus intime de notre être, attisait le goût de la piété ? Qui donc nous inspirait les délicatesses de la pureté ? Qui donc nous faisait de plus en plus rêver de sacerdoce, comme d'autres, à côté de nous, rêvaient d'autres perspectives dans le monde ? Lui, le Maître silencieux et caché, l'ami toujours vigilant, lui, le Christ jaloux pour nous de l'honneur de notre grand destin, et soucieux toutefois de nous y conduire sans violenter notre liberté.

Le moment est venu où, soit au nom de dispositions ou de convictions personnelles, soit sur les conseils de notre directeur, nous nous sommes décidés à entrer au grand séminaire. Peut-être n'avons-nous jamais hésité. Peut-être, au contraire, les joies légitimes de la vie, les douces visions de la famille, *uxorem et filios*, ont-elles attardé et fait trembler sur nos lèvres le oui définitif. S'il en est de ces derniers, dans cet auditoire, sans fausse humiliation, certes, qu'ils se lèvent, et qu'ils disent avec quelle délicatesse, quelle patience, quelle longanimité, quelle sorte de compassion touchante Jésus-Christ les a traités en ces difficiles occurrences, comment il a respecté leurs lenteurs et ne s'est point lassé de les attendre.

Le grand séminaire ! La vie tout entière ensoleillée de Jésus-Christ. La pauvre cellule où nous travaillions à le connaître, penchés sur nos livres de théologie, sous son image sacrée appendue à la muraille blanche. La chapelle, où nous venions causer cœur à cœur avec lui. Nos communions plus fréquentes et plus ferventes. Nos bons desirs plus affermis à mesure que les étapes successives des saints ordres nous rapprochaient de l'ordination suprême. Enfin, la prêtrise et la première messe. Dieu ! quel sentiment de notre dignité, quand les paroles sacramentelles de la transsubstantiation pour la première fois sont tombées de nos lèvres, quand nous nous sommes vus créateurs d'eucharistie à notre tour, quand



nous sommes tombés à genoux devant l'hostie que nous venions de consacrer ! Et quel ineffable embrassement entre le Christ et nous, dans cette communion sacerdotale, objet depuis si longtemps de nos pensées et de nos désirs ! Pardonnez-moi, messieurs, l'insuffisance de ce que j'en sais dire. Les mots humains sont impuissants à exprimer l'intensité de certaines émotions dans la vie. Aussi bien n'ai-je pas d'autre prétention que de vous inviter et de vous aider à vous souvenir.

Une fois prêtres, nous sommes allés où nous ont envoyés nos supérieurs, interprètes pour nous des desseins providentiels. Aux premières épreuves qui nous ont surpris, attristés, découragés, — car il y en a pour tous, partout, — qui donc nous a plus paternellement relevés et soutenus ? Nos amis, sans doute, ont été bons pour nous, les maîtres et les directeurs de notre jeunesse cléricale aussi. Nous leur avons confié nos peines, peut-être nos larmes. Ils ont mis à nous consoler leur bienfaisante affection. Mais quelqu'un nous a parlé au fond de l'âme, mieux qu'eux tous. C'était l'ami divin, c'était Jésus, pendant notre action de grâces, à notre visite du saint Sacrement, dans notre chambre, aux pieds de l'humble crucifix de bois ou de cuivre dont la pauvreté à juste titre nous plaisait. Oh ! ces colloques entre lui et nous, dans nos premières souffrances sacerdotales ! Ce commentaire lumineux et doux du *tollat crucem suam et se-*

*quatur me, du potestis calicem bibere*, cet enseignement non plus théorique, mais pratique, de la glorieuse nécessité pour un prêtre, s'il veut être un autre Christ, de savoir souffrir.

Des épreuves, ai-je dit, ... peut-être pis que cela. Peut-être, après un temps de fidélité générale, avons-nous connu des heures de défaillance. Peut-être nous sommes-nous lassés de l'austérité du devoir, et sommes-nous tombés. Quel trouble, quel accablement, presque quel désespoir au sortir du vertige d'une faute grave ou d'une autre ! Qui donc nous a rendu confiance et tendu la main ! Notre confesseur assurément. Mais, plus et mieux que lui, l'invisible ami divin toujours, celui qui avait tous les droits de nous tenir rigueur. Au lieu de sévérité, de la bonté ! Au lieu de paroles menaçantes, l'invitation si douce : *Venite, qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos*. Je ne crois pas me tromper en affirmant que rien ne nous a plus persuadés des tendresses du Christ à notre égard, que ce sentiment et ce souvenir du pardon obtenu en certaines heures affligeantes de notre vie. Et qui sait ? tandis que je tiens ce langage, si quelqu'un de vous, messieurs, venu à la retraite dans des conditions fâcheuses de conscience, ayant fait l'expérience de cette longanimité de Jésus-Christ à son égard, de cette générosité infatigable, j'allais dire chevaleresque, se sentant réconcilié et en paix, ne cache pas des larmes d'émotion et de bonheur ?



Au résumé, parce que nous devons être prêtres, et parce que nous sommes prêtres, nul ne nous a plus aimés que Jésus-Christ.

Des affections humaines! Nous en avons connu, et combien douces! Que sont-elles devenues? Les affections de famille, la virile amitié du père, les caresses charmantes de la mère, nous n'en jouissons plus que par le souvenir. *Pater meus et mater mea dereliquerunt me*<sup>1</sup>. Leur tâche remplie, ils sont retournés à Dieu recevoir leur récompense et nous attendre. Les frères et les sœurs, ces gracieux compagnons de notre route aux alentours du berceau et dans le matin de la vie? Chacun de leur côté, ils ont pris leur place dans l'existence. Ils ont fondé un foyer. Le meilleur de leur cœur, ils le donnent, — et c'est leur devoir, — aux êtres bénis qui le peuplent. Nous nous rencontrons bien encore; nos mains se serrent toujours, mais ce n'est plus comme autrefois. Le parfum des jeunes amitiés s'est forcément évaporé et amoindri. D'autres affections que celles de la famille, nous en avons eu et goûté aussi. Est-il besoin de dire que je ne parle que de celles qui nous honorent, et dont il est permis de parler devant le tabernacle? A leur tour, que sont-elles devenues? Les unes ont été fauchées par la mort, les autres par l'éloignement et l'absence, les autres par de misérables questions d'intérêt pécuniaire ou

<sup>1</sup> Psalm. xxvi, 10.

des compétitions jalouses; les autres, sans cause apparente, se sont usées d'elles-mêmes, rien qu'au souffle de la caducité et de la fragilité des choses d'ici-bas. Dans le milieu, vers le déclin de la vie où j'arrive, je m'arrête. Je regarde derrière moi. Je vois ma route toute jonchée des débris de mes tendresses humaines. Parmi ces chères tendresses en ruine, je vois en même temps qu'il en est une plus noble, plus délicate, plus pénétrante que les autres, toujours debout, toujours en fleur, toujours jeune, et souriante et bienfaisante, et c'est la vôtre, ô Jésus-Christ! Et voici qu'à le dire je balbutie, parce que l'émotion m'étreint au cœur et paralyse ma voix.

Et ce que vous avez été pour moi jusqu'à ce jour, vous le serez toujours. J'entre dans la saison finale. Le soir de ma vie commence. Les amitiés humaines disparues ne se remplaceront plus désormais. Je m'acheminerais seul vers le mystérieux passage du temps à l'éternité. Mais vous serez là, vous l'ami permanent, l'ami de mon baptême, de ma première communion, de ma première messe, de mes joies, de mes larmes, de mes fautes, de mes repentirs, et l'intimité entre nous ne fera que s'accroître. Et quand viendra l'heure de sortir de ce monde, quand décidément aucun de ceux qui entoureront ma couche d'agonie ne pourra me suivre, vous serez là encore. Vous me direz une fois de plus: *Sequere me...* Mon prêtre, mon frère, mon fils, suis-moi dans le défilé sombre de la mort où



je suis moi-même entré et d'où je suis sorti triomphant, et sur mes pas viens aux plénitudes de ta destinée et de ta vie. Et comme sainte Thérèse, je répondrai : O Jésus, il est bien temps de nous voir !

*Manete in dilectione mea.* Messieurs et vénérés et chers confrères, tout ce que j'ai pu trouver dans ma raison et dans mon cœur, pour vous rappeler que nous devons aimer Jésus-Christ, non point d'une tendresse sensible, ce qui ne dépend pas de nous et n'est pas nécessaire, mais d'une noble, généreuse et virile amitié, je vous l'ai donné et livré du meilleur de mon âme. Reste à conclure.

*Diligis me? Amas me?* A cette question pressante et touchante que lui adresse son bon Maître, en insistant trois fois, Pierre embarrassé ne sait trop que répondre. Sa félonie récente, son invraisemblable lâcheté lui ferment la bouche. C'est alors qu'il en appelle des apparences accusatrices, dont il ne peut se défendre, à la réalité intérieure. *Tu omnia nosti, tu scis quia amo te*<sup>1</sup>. C'est comme s'il eût dit à Jésus : Votre infaillible regard ne s'arrête pas aux surfaces, aux premiers plans des choses, il pénètre jusqu'à l'intime. Eh bien, là, dans les profondeurs de mon être, vous voyez que ce que j'ai de plus sincère et de plus généreux est à vous; vous voyez que je vous aime.

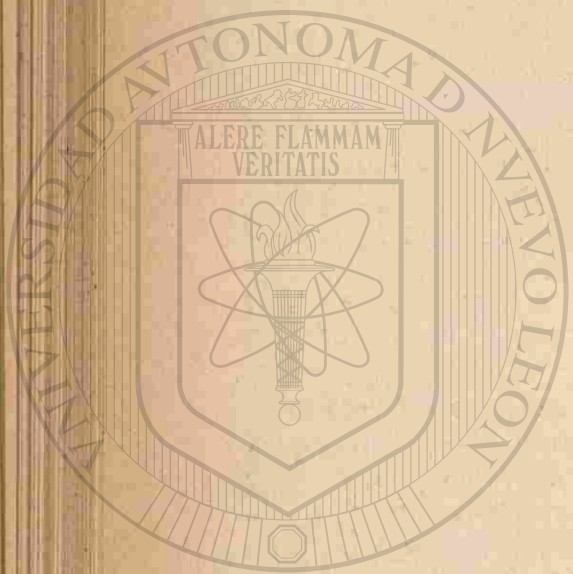
<sup>1</sup> Joan. xxi, 17.

Que de fois n'en avons-nous pas usé de la sorte envers nos familiers et nos proches! Un tort de notre part, une négligence, une indélicatesse, une parole inconsiderée a froissé un de nos amis d'enfance. Nous allons le trouver. Nous lui disons : Tu sais le fond de mes dispositions et de mes sentiments à ton égard, tu sais que ma conduite, si répréhensible qu'elle soit, n'a pu atteindre nos chères relations du passé et de la vie entière; tu sais que je t'aime. *Tu omnia nosti, tu scis quia amo te.*

Autorisons-nous de ces hardiesses touchantes, pour renouveler à Jésus-Christ l'assurance loyale de notre attachement.

O Jésus, une foule de choses fâcheuses, dans nos vies de prêtres, témoignent contre nous. Nous n'avons pas, à beaucoup près, été pour vous ce que vous aviez le droit d'attendre. Mais vous qui savez tout, vous voyez bien qu'en dépit de nos négligences, de nos indélicatesses, de nos fautes, c'est vous que nous avons aimé davantage, c'est vous que nous voulons le plus aimer. *Tu scis quia amo te.*





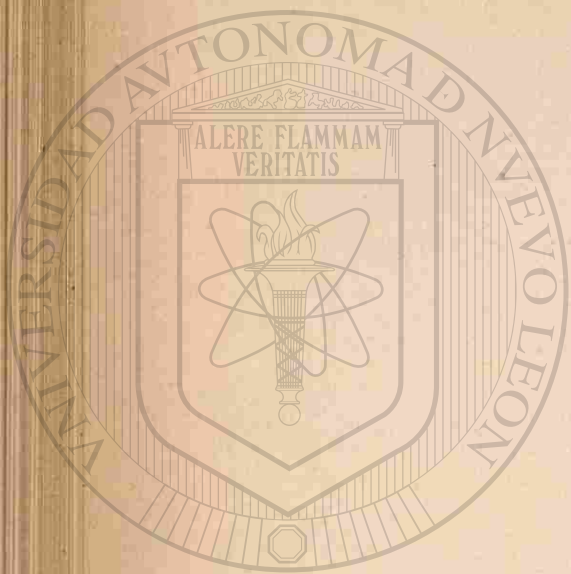
SIXIÈME JOUR

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





## MÉDITATION DU MATIN

---

### MARIE ET LE PRÊTRE

(MATER CHRISTI, ORA PRO NOBIS)

---

*Mater Christi, ora pro nobis.*

Il est temps de parler de la sainte Vierge. Une retraite ecclésiastique ne saurait se clore sans qu'un entretien au moins ne soit consacré au souvenir de Marie, l'amie et la protectrice née du prêtre. Nous méditerons, au début de cette dernière journée, sur les multiples ressemblances, sur la quasi identité qui existent entre la vocation de la Mère du Christ et la nôtre.

Mère du Christ! C'est le titre par excellence, celui qui résume tous les autres, celui d'où tous les autres découlent, comme les conséquences découlent d'un principe nettement formulé et sûr.

Quelques femmes dans l'histoire gardent l'aurore, parce que leur maternité glorieuse les a



placées au-dessus de la foule des mères. La mère de Platon ou de Socrate; la mère d'Alexandre ou de Napoléon; la mère de Raphaël, de Michel-Ange, ou de Dante; la mère de Bossuet, la mère de Lacordaire, la mère de Lamartine, la mère de Léon XIII! L'énumération se pourrait longtemps poursuivre.

Et dans cette élite, sur un sommet de beauté et de grandeur inaccessible même aux plus privilégiées, se tient la Mère du Christ, ... la Mère de Celui qui domine l'humanité tout entière, et de qui le nom fait depuis vingt siècles, et fera jusqu'à la fin des siècles, pâlir les noms les plus fameux!

Marie a eu pour destinée de donner Jésus-Christ au monde : *Mundo effudit Jesum Christum*, comme l'Église nous apprend à le dire dans la préface de la messe de *Beata*. Jésus-Christ aurait pu, absolument parlant, à la façon du premier Adam, apparaître à la vie, faire son entrée dans le monde *sine genealogia*, sans l'enfantement d'une mère; se montrer tout d'un coup aux foules, adulte, dans la plénitude de l'âge et des facultés de tout l'être, tel que dut se révéler soudainement à la création le père et le chef de notre race. Mais à supposer que cette manière de prendre possession de sa mission et de son œuvre, comportant un miracle trop signalé, ne convînt pas aux desseins de Dieu, il devenait nécessaire que le Christ fût en toutes choses semblable à nous, hormis le péché, eût

une Mère. Il fallait qu'une créature, pétrie de notre chair, fût l'instrument de la sagesse et de la puissance divine dans la merveille de l'Incarnation : *Mysterium absconditum a seculis et generationibus*, et prêtât au Verbe éternel son vêtement d'humanité.

Une autre que Marie, parmi les Juives ambitieuses d'être la Mère du Messie, quoique leur toute vulgaire ambition, bornée aux espérances d'ordre terrestre et national, n'entrevît pas la sublimité des réalités promises, une autre que Marie aurait pu servir de coopératrice au plan divin. Nous n'avons point à rechercher curieusement ce qui aurait pu être. Nous savons ce qui est : Marie, l'Éluë de Dieu, a été la Mère du Christ.

Eh bien! sans plus attendre, entre Marie et nous, voici un premier rapprochement.

Nous aussi, prêtres, nous avons pour caractéristique de notre vocation sacerdotale de donner Jésus-Christ au monde, de continuer à le donner, de prolonger et d'universaliser le don que la sainte Vierge en a fait la première.

Dans l'ensemble et le détail de nos vies, par toutes nos influences, notre ministère officiel, nos rencontres, notre langage, notre attitude, nos plus modestes relations, nous devons rayonner Jésus-Christ autour de nous, comme un cristal pénétré de soleil rayonne la lumière et la chaleur. Mais il y a plus. Le sacerdoce, nous l'avons dit, fait de nous surtout des « créateurs



d'Eucharistie ». C'est à la lettre qu'il est exact de dire de chaque prêtre célébrant la sainte messe : *Mundo effundit Jesum Christum*. Cela est si vrai, que dans l'hypothèse, absolument invraisemblable, mais enfin possible, où tous les prêtres à qui une ordination valide a conféré le droit de monter à l'autel viendraient à disparaître soudainement, il n'y aurait plus de présence réelle du Christ dans le monde.

Ce n'est donc point une hardiesse déplacée, mais une stricte exigence des choses telles qu'elles sont, que de comparer de ce premier chef, à la vocation de Marie, notre propre vocation. C'est la ressemblance d'ensemble. Venons maintenant aux rapprochements qui s'imposent entre ce qui fut pour Marie la condition et les conséquences de sa maternité surhumaine, et ce qui est pour nous la loi nécessaire de notre sacerdoce.

## I

Marie, Mère du Christ, parce qu'elle devait être la Mère du Christ, a été complètement soustraite au mal, au péché. Longtemps cette croyance, qui s'appuyait aux plus solides raisons, aux textes les plus significatifs de l'Écriture, à la tradition presque universelle de l'Église, est demeurée cependant une opinion libre. De nos

jours elle est sortie de la pénombre où elle se cachait, pour entrer dans la lumière pleine et radieuse du dogme. C'est désormais un point défini de la foi catholique que Marie, exempte du péché originel, l'a été par là même de la plus légère faute actuelle : *Tota pulchra es*<sup>1</sup>. Elle est par grâce ce que le Christ a été par nature : *Sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus*<sup>2</sup>.

En sa qualité de membre de la famille humaine issue d'Adam, et tout entière soumise par une solidarité mystérieuse aux suites de la rébellion de ses premiers parents, Marie, comme n'importe quelle autre créature, devait subir la vieille et douloureuse contagion de la prévarication d'origine. Mais à cause de la sublimité de ses destins, au moment même où s'allumait pour elle la première étincelle de vie, avant qu'elle eût commencé d'exister, Dieu, d'une main vigilante et jalouse, a écarté le mal prêt à l'atteindre. Nous autres, par le saint baptême qui nous attend au lendemain de notre naissance, nous sommes guéris. Quelques rares, très rares privilégiés, comme le Précurseur, ont été, par une intervention plus prompte de la grâce, guéris dès avant leur naissance, mais enfin eux aussi guéris, parce qu'ils avaient eu le temps d'être compromis et souillés. Marie a été préservée radicalement. Ces deux mots

<sup>1</sup> Cant. iv, 7. — <sup>2</sup> Hebr. vii, 26.



guéris et préservés marquent d'une façon très claire la différence entre elle et nous, le premier supposant la réalité du mal et de ses effets, le second laissant entendre que ni le mal ni ses effets ne se sont jamais produits.

Que les plus hautes, les plus impérieuses convenances voulussent qu'il en fût ainsi, il n'est pas besoin de le dire. Bossuet a sur ce point de magnifiques enseignements. La créature qui devait être le tabernacle du Verbe, le ciboire d'or de Dieu fait homme, ne devait pas, ne pouvait pas même un instant subir la loi commune du péché héréditaire : *Fons signatus, hortus conclusus* <sup>1</sup>, *sicut lilium inter spinas*. L'Écriture épuise par avance les plus gracieuses comparaisons pour annoncer cette merveille. Et l'Église, par la voix de son chef infaillible, Pie IX, de pieuse mémoire, résumant toutes les tendances et traditions du passé, déclare que la croyance à la Conception Immaculée de Marie, authentiquement contenue dans la révélation, est désormais un objet de foi. Et le monde catholique, d'un bout de l'univers à l'autre, chante à jamais : *Virgo sine labe originali concepta, ora pro nobis*.

Le prêtre, parce qu'il est prêtre, parce qu'il a pour mission de donner, lui aussi, Jésus-Christ au monde, parce qu'il est créateur d'Eucharistie, doit le plus possible se tenir à distance du péché. Il faut qu'en une certaine

<sup>1</sup> Cant. iv, 12.

mesure il soit dit de lui : *Segregatus a peccatoribus*. C'est là pour lui une obligation en quelque sorte professionnelle. Prêtre et pécheur sont deux mots qui ne vont pas ensemble, qui s'opposent l'un à l'autre comme deux contraires, deux antinomies irréductibles.

Certes, il n'est pas question, il ne saurait être question d'une préservation absolue de toute faute. Le prêtre, malgré la future dignité du sacerdoce auquel il est appelé, reste passible du péché originel, et par conséquent, tout le long de sa vie, des péchés actuels. Les plus saints parmi les élus du sanctuaire doivent s'attendre aux défaillances de la nature humaine, et prendre pour devise le touchant aveu du prince des Apôtres : *Homo peccator sum* <sup>1</sup>. Mais ce qui est demandé du prêtre, ce qui est exigible et exigé, c'est que par respect pour sa dignité sacerdotale il ait sincèrement horreur du péché, qu'il ne néglige rien pour s'y soustraire, et, s'il y est entraîné, qu'il se hâte par le sacrement de pénitence, ce second baptême, ce baptême laborieux, comme dit un Père de l'Église, de se rétablir dans la paix de sa conscience et l'amitié de Dieu. Au moins cela pour le prêtre! ne jamais demeurer, le sachant et le voulant, sous la domination redoutable du mal.

Et si le péché grave, avec la grâce de Dieu, lui est épargné, il n'estimera pas que cela suf-

<sup>1</sup> Luc. v, 8.



fise. Car enfin c'est là un *minimum*, c'est une disposition et une situation, moralement parlant, toute négative. Ne pas être en état de péché mortel ne saurait suffire. Le prêtre doit manifestement viser à mieux, à la répression progressive soutenue et vaillante, même des fautes dites légères, à la poursuite généreuse des vertus que sa vocation comporte et qui font les saints. Soldat armé pour lutter contre le péché du monde, victime choisie pour effacer le péché du monde, comme le Christ qu'il représente, c'est en lui-même et sur son propre terrain qu'il doit commencer par combattre et par vaincre. Arrière les optimismes faciles, arrière les théories commodes d'après lesquelles une certaine correction habituelle suffit, arrière la dépression et l'abaissement systématique de l'idéal entrevu, sous prétexte que l'effort nécessaire pour y atteindre relève du conseil évangélique et point du précepte.

*Qui dicit semel sufficit, perit*, a écrit saint Augustin. Quelle courte parole et quelle richesse d'observations et de vérité!

Vouloir toujours plus et toujours mieux, c'est déjà le devoir des simples chrétiens; à combien plus juste titre le devoir du prêtre! S'il s'arrête paresseusement et de parti pris dans son essor, il est bien près de reculer et de déchoir.

Et quand bien même il se sentirait assuré contre ce danger; quand bien même il pourrait compter sur une sorte de fixité dans cette

fameuse correction dont il se vante, ne faudrait-il pas dire encore que par cela seul qu'il se refuse et se dérobe à la marche en avant du côté de la sainteté, il trahit le dessein de Dieu sur lui.

La devise des vrais prêtres, c'est l'humble et fière déclaration de saint Paul : *Ego non arbitrator me comprehendisse*<sup>1</sup>. Je sens, j'estime que je ne touche pas encore au but et qu'il y faut tendre.

## II

Marie, Mère du Christ, au nom même de sa dignité incomparable de Mère du Christ, plus qu'aucune créature humaine ou angélique a été initiée au mystère de l'Incarnation et de la Rédemption, dont elle concourait à favoriser l'accomplissement. C'est une doctrine reçue parmi les théologiens que les lumières qui lui ont été départies sur ce sublime sujet ont dépassé celles des Apôtres, des docteurs, des saints quels qu'ils soient, réunis ensemble. Des grâces proportionnelles à sa vocation l'ont tout de suite placée, à cet égard, dans un rang exceptionnel. Elle a su le pourquoi et le comment de cette intervention du Verbe pour le salut des hommes, en face des exigences de la justice divine. Il convenait qu'elle ne fût point

<sup>1</sup> Philip. III, 13.



l'ouvrière inconsciente de l'événement prodigieux auquel elle était mêlée et associée directement. De même qu'elle est la première dans la gloire de la vision béatifique, plus haut que les anges et les archanges, les séraphins et les chérubins : *Fines attingens divinitatis*, dit saint Thomas, de même sur la terre elle a dépassé d'une distance incommensurable les âmes les plus privilégiées, l'âme d'un saint Paul ou d'un saint Thomas, l'âme d'un Augustin ou d'un Bossuet. La théologienne par excellence du Verbe incarné, c'a été Marie.

Et comment douter par ailleurs qu'à ces grâces de situation ne se soit jointe pour elle la science acquise? Comprendons donc qu'elle a vécu trente-trois années dans la société intime de Jésus, plus près de lui, plus baignée de ses merveilleux enseignements, qu'une Madeleine tandis qu'elle se tenait à ses pieds : *secus pedes ejus*. Madeleine n'est demeurée, à deux reprises, que peu d'instant en cette familière et touchante attitude. Marie y a consumé sa vie. Qui dira, qui comprendra ce que le Maître adoré a dû révéler à sa Mère de sa nature théandrique et de sa mission dans le monde? Lui qui déclarait à ses disciples qu'il leur faisait connaître tout ce que son Père lui avait appris : *Quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis*<sup>1</sup>, n'a pas dû laisser dans l'ignorance sa Mère

<sup>1</sup> Joan. xv, 15.

aimée. Sans doute la vision proprement dite n'a pas plus commencé sur terre pour Marie que pour les autres créatures, mais elle s'en est rapprochée plus que personne, et toutes les puissances de son être se sont employées à l'avancer vers la révélation finale.

On tire de certains textes de l'Évangile une objection contre cette science supérieure de Marie. C'est le cas de croire à la conciliation profonde de certaines contradictions apparentes. Il ne faut pas oublier que, dans la vie palpable et tangible de Jésus et de Marie, tout se passait, tout devait se passer sous le voile des conditions ordinaires. C'était le vestibule du temple, la partie ouverte au public; mais plus avant il y avait le Saint des saints, où ne pénétrait pas la foule. Et c'est là, dans cette intimité sacrée, que le Christ enseignait sa Mère; illuminant son âme de clartés toujours plus vives, l'initiant à une intelligence et une pénétration toujours plus souveraine du mystère caché aux générations et aux siècles : *Mysterium absconditum a sæculo et generationibus*.

Le prêtre, lui aussi, parce qu'il est prêtre, a pour premier devoir, doit tenir pour premier honneur de s'avancer toujours plus dans la connaissance de Jésus-Christ : *scire Jesum Christum*<sup>1</sup>, a dit saint Paul. Manifestement la science du Christ s'impose à chacun de nous.

<sup>1</sup> I Cor. ii, 2.



Il est désirable que le prêtre de tous les temps, et de ce temps en particulier, par une culture intelligente de ses facultés, au prix d'un travail consciencieux, soit en mesure de faire bonne contenance parmi les gens du monde. On ne peut pas raisonnablement demander à chacun d'eux de tout savoir; mais on peut attendre qu'il y ait le plus grand nombre possible d'esprits cultivés capables d'inspirer, et au besoin d'imposer le respect, l'estime et la confiance.

Et cependant il demeure incontestable que c'est surtout de la science sacrée qu'un prêtre doit donner la preuve. Les exigences du monde à son égard visent de préférence cette obligation, en quelque façon professionnelle. On aime qu'un prêtre puisse parler avec compétence et autorité de Dieu, du Christ, de l'Évangile, du dogme, de l'Église.

*Scire Jesum Christum...* Est-ce là tout ce que le prince des Apôtres marque et recommande en cette courte parole? Le prêtre instruit, le prêtre exégète, philologue, archéologue, métaphysicien, théologien, pourra-t-il croire qu'il a la science du Christ, la science vraie et authentique, celle que son sacerdoce lui impose, celle de saint Paul, celle de Marie?

Non. Il y a une science autour du Christ, à l'occasion du Christ, pour ainsi dire, très estimable, très opportune, mais qui n'est pas l'équivalent de la « science du Christ », au sens propre et véridique du mot. Cette science supé-

rieure du Christ, étant donné la foi au dogme de l'Incarnation et tous les motifs de crédibilité auxquels il s'appuie, consiste à se pénétrer de plus en plus l'âme de tout ce que le Christ a été, de tout ce qu'il a fait, de tous ses états intérieurs, comme disaient les pieux oratoriens du XVII<sup>e</sup> siècle, les Bérulle, les Condren, les Bourgoing, de toutes ses attitudes devant son Père, de tous ses sentiments dans l'accomplissement de son œuvre, de toutes ses dispositions envers ceux à qui il avait affaire dans sa vie publique; bref, à le connaître par une pratique assidue et une suite de recherches et de découvertes poussées aux profondeurs.

Cette science-là s'acquiert moins par l'effort intellectuel que par la paisible et pieuse contemplation dans la prière, par les mouvements du cœur droit et docile, généreux et pur, que par une industrie tout humaine : *secus pedes ejus*.

« Si quelqu'un m'aime, a dit Jésus, je me manifesterai à lui : ... *Qui diligit me, manifestabo ei meipsum*<sup>1</sup>. Quelle parole! quelle promesse! quelle félicité! Recevoir directement du Maître adorable les éléments de la science vraie, la seule vraie, la seule qui permette d'instruire les autres et de leur faire du bien! Sur le Thabor intime de la conscience jouir de la transfiguration de l'Homme-Dieu, entrevoir le rayonnement du Verbe à travers les infirmités et les

<sup>1</sup> Joan. xi, 21.



humilités du Christ; approfondir la raison d'être, la nature, les conséquences, les grandeurs, les attraits de l'Incarnation et de la Rédemption; et cela dans la fête cachée et silencieuse de communications intérieures, sorte de colloques de l'ami avec son ami... *Qui diligit me, manifestabo ei meipsum.*

O Jésus, je veux vous aimer, parce que tous les titres à être aimé sont accumulés en vous. Mais en ce moment je veux vous aimer sous l'inspiration de votre déclaration séduisante, pour mériter l'honneur d'être instruit par vous, éclairé par vous, poussé par vous, très avant dans la science de votre personne et de votre œuvre.

### III

Marie, Mère du Christ, de toutes les créatures, a été celle qui s'est le plus étroitement unie au sacrifice rédempteur de Jésus. Elle savait qu'il « fallait que le Christ souffrit ». Initiée aux exigences de la justice divine, elle en acceptait le martyre au cœur, les conditions. Bien mieux que saint Paul, par avance, elle disait : *Adimpleo quæ desunt passionum Christi*<sup>1</sup>. Quoi donc? ajouter quelque chose à la valeur

<sup>1</sup> Coloss. 1, 24.

infinie et surabondante des mérites du Sauveur! Saint Paul a-t-il eu cette prétention? Marie a-t-elle pu l'avoir? Non, certes. Cela veut dire que Jésus ayant de lui seul et par lui seul accompli la rédemption, cependant il daigne permettre aux créatures, objet de cette rédemption, de s'y associer, d'y joindre leur part de sacrifices, d'immolations et de mérites personnels.

Eh bien! la première de tous ceux et de toutes celles qui dans le passé, le présent ou l'avenir, ont répondu ou répondront à cette invitation austère mais glorieuse, c'est Marie. Mettez ensemble les souffrances des martyrs, les austérités des héros du cloître, les angoisses intérieures des âmes éprouvées, vous n'aurez pas l'équivalent de la participation prise par Marie au sanglant drame de la croix.

*Regina martyrum...* Reine des martyrs, lui dit l'Église. Et cet hommage n'a rien que d'exact et de véridique.

L'Église encore a institué, en l'honneur de Marie, une fête touchante, la Compassion de la sainte Vierge, laquelle précède de huit jours la grande et sainte commémoration de la Passion du Sauveur. Cette fête a-t-elle pour but de rappeler seulement aux croyants que Marie a été une bonne et tendre Mère, et qu'elle a beaucoup souffert de voir souffrir et mourir Jésus? Mais ceci est élémentaire et n'a pas besoin d'être enseigné. Il est plus qu'évident que Marie, cette



créature unique, exceptionnellement exquise et délicate, de qui toutes les puissances affectives, « rayon virginal et rayon maternel, » s'étaient concentrées sur le seul Jésus son bien-aimé, a dû sentir le glaive aux sept pointes lui déchirer le cœur, du premier au dernier instant de la Passion.

Non, c'est une autre pensée, une autre beauté, que l'Église propose à notre admiration.

La compassion supérieure de Marie n'a point été seulement une pitié attendrie qui s'imposait à tous égards, mais une participation librement prise aux douleurs et à la mort du Sauveur, en vue du salut du monde. Et c'est pourquoi, dans cet affreux récit de la Passion, depuis la trahison de Judas et le reniement de saint Pierre, jusqu'à l'agonie et à la mort sur la croix, nous ne surprenons pas un instant Marie à protester contre les horreurs que Jésus endure. Elle se serait rencontrée avec lui, sur le chemin du Golgotha, d'après une tradition pieuse et acceptée de l'Église; mais dans cette rencontre même elle ne profère pas une parole qui stigmatise le supplice et cherche à y soustraire son divin Fils. Et quand on est arrivé sur le Calvaire, quand les bourreaux de circonstance s'acharnent à clouer les mains convulsives, à clouer les pieds qui se tordent, Marie est là, à proximité; elle voit tout, elle entend tout. Nos mères, en pareille occurrence, auraient poussé des cris à émouvoir des tigres, elles se seraient précipitées

contre les ouvriers de la sinistre besogne, pour les désarmer ou pour mourir, Marie ne dit rien. Et quand enfin le supplicié pend à la croix, Marie continue de se taire : *Stabat mater dolerosa, juxta crucem lacrymosa*. Pauvre, pauvre mère, adossée au gibet, elle sent les trépidations que le mourant lui imprime; peut-être, des plaies béantes, il lui tombe sur le front ou sur les mains des gouttes de sang : elle se tait toujours. Debout, dans l'attitude du prêtre qui sacrifie, elle offre sa douce Victime pour le salut du monde. Encore une fois, elle savait qu'il fallait que le Christ souffrît et qu'il mourût, et dans la lumière sublime des conditions de la rédemption, et dans le sentiment de sa vocation qui l'appelait à s'y associer, elle acceptait que son Jésus souffrît et mourût.

Telle a été Marie, tels devons-nous être, toutes proportions gardées, nous, prêtres, coopérateurs nés du Christ.

Une part de notre sacerdoce indubitablement consiste à prendre pour nous la déclaration de saint Paul : *Adimpleo quæ desunt passionum Christi*. Quand nous aurons mis au service de notre vocation sainte, et dans l'exercice du ministère auquel nous sommes appliqués, toute notre bonne volonté professionnelle, notre activité, notre intelligence, notre patience, il nous restera d'unir généreusement nos peines et nos épreuves, celles que les hommes connaissent, celles qu'ils ignorent, à la Passion du Christ.



Oh! dans la vie du prêtre, quel qu'il soit, cet élément de puissance et de fécondité, cette source cachée et mystérieuse d'apostolat, qui saura les comprendre, qui voudra en user habituellement! Un prêtre qui chaque jour, au début de sa tâche sacrée, les yeux et les lèvres sur son crucifix, se tiendrait pour honoré de souffrir avec Jésus, son Maître, aimerait d'amour cette coopération austère qui lui est proposée, l'accepterait pour le salut du monde en général, et le salut en particulier des âmes qu'il dirige; un prêtre qui ferait entrer dans cette oblation silencieuse et concourir à cette œuvre discrète toutes ses souffrances sans exception, peines douloureuses et simples contrariétés, aurait, de ce seul chef, des ressources incomparables pour le bien.

## IV

Enfin Marie, Mère du Christ, de toutes les créatures de la terre et du ciel, a été et sera à jamais celle qui a le plus aimé Jésus-Christ.

Qu'elle l'ait aimé inexprimablement, en sa qualité de mère d'abord, cela se conçoit et cela s'impose. Songez donc que cette incomparable créature, éminemment douée par Dieu des dons les plus rares, y compris ceux du cœur, reposerait sur Jésus tout seul toutes ses tendresses. Songez aussi que Jésus devait être l'enfant, l'adolescent,

le jeune homme le plus parfait, le plus beau de toutes les beautés accumulées et assorties entre elles, que jamais l'humanité eût connu. Cette Mère et ce Fils, leurs attraits mutuels, leurs complaisances réciproques, l'intimité de leur commun amour, mais c'était le poème par excellence de la maternité épanouie et fière.

En outre, et surtout Marie éclairée, ainsi que nous le disions tout à l'heure, des plus hautes lumières de la révélation, savait que derrière les sourires et les caresses de son Jésus se cachait le Verbe, résidait Dieu. Sa tendresse naturelle se doublait incessamment d'adoration, de piété, et de tout l'élan du plus surnaturel amour.

Il faut presque renoncer à rien dire davantage. La pensée, l'imagination et les mots restent au-dessous de la réalité, à d'innombrables distances de la réalité. Qui se représentera jamais, en ce monde, ce que dut être pour Marie ce dualisme harmonieux de ses puissances affectives en face de Jésus, quand la Mère et l'adoratrice se fondaient, pour ainsi parler, en une seule extase d'amour!

Taisons-nous... Mais nous, prêtres, sur ce point comme sur les autres, sachons comprendre que Marie est notre modèle sacerdotal, et qu'à son exemple nous devons aimer tendrement Jésus-Christ. Nous avons eu l'occasion de consacrer à ce sujet capital un entretien tout entier. Essayons de nous souvenir des titres généraux et des titres particuliers qu'à Jésus-Christ à être aimé de ses prêtres : *Manete in dilectione mea.*



Oui, entre le Christ et nous, c'est bien là le sommet des relations désirables, leur couronnement et la condition suprême de leur fécondité. Il faut que tous, sans exception, au *diligis me* nous puissions loyalement répondre : *Etiam, Domine.*

Il ne s'agit pas d'en arriver à une piété sensible, à une dévotion émue et douce. Cela ne dépend pas de nous, et cela n'est pas nécessaire. Nous savons tous ce que c'est que d'être loyalement l'ami de quelqu'un, et comment le bien-être qu'on éprouve de l'attachement n'est pas toujours le meilleur élément de l'amitié, ni le plus sûr.

Quand nous inclinons à partager les idées, les sentiments, les tendances de l'un de nos semblables; quand il y a communauté sincère entre son esprit et le nôtre; quand tout ce qui le touche nous intéresse à fond; quand nous souffrons de ses souffrances et sommes heureux de ses joies; quand surtout nous nous sentons disposés et prêts à lui sacrifier nos biens, notre temps, notre liberté, notre vie s'il le fallait, tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes, c'est que nous aimons.

Pas n'est besoin de jouir de je ne sais quel attendrissement surajouté à cet état contrôlé et véridique. La preuve est faite pour nous. Nous aimons.

Eh bien! transportons à nos rapports avec Jésus-Christ cette notion et cette expérience des

choses. Consultons-nous sincèrement. Descendons aux profondeurs de notre conscience. Voyons, aux marques significatives que nous venons de dire, si Jésus-Christ est pour nous un ami, si nous le tenons loyalement pour le premier et le plus nécessaire de nos amis.

O Marie, en terminant cette méditation nous nous adressons à vous. Mère du Christ, vous avez qualité pour être surtout Mère des prêtres, ces autres Christ. La piété des disciples de M. Olier vous nomme : *Regina cleri*. Ce titre n'est pas le plus achevé ni le meilleur. Soyez notre Mère à tous. Appliquez-vous, obstinez-vous à étendre sur nous vos sollicitudes les plus délicates. Un bon prêtre, un saint prêtre de plus dans le monde! N'est-ce pas pour vous séduire, vous qui depuis la croix ne rêvez que du salut du monde? Prenez-nous donc au point où nous sommes, et faites-nous sentir, avant que les jours bénis de la retraite ne s'achèvent, votre pieuse et intime assistance. Si nous sommes blessés, guérissez-nous! Si nous sommes tombés, relevez-nous! Si nous sommes languissants et tièdes, fortifiez-nous! Si nous sommes déjà fervents et désireux de la sainteté, attisez notre ferveur, augmentez nos désirs. Mettez-nous tous en mesure de répondre pleinement comme vous, à l'honneur de notre vocation sublime ici-bas, dans l'effort et la lutte, un jour, bientôt, à jamais, dans la joie et la récompense du labeur accompli! *Amen, amen.*



## ALLOCUTION

## POUR LA CLOTURE DE LA RETRAITE

## ET LA RÉNOVATION DES PROMESSES CLÉRICALES

ALERE FLAMMAM  
VERITATIS

## SAINT PAUL ET LE PRÊTRE

(QUIS NOS SEPARABIT A CHARITATE CHRISTI)

*Quis nos separabit a charitate  
Christi?*

(Rom. VIII, 35.)

MESSIEURS,

Vous n'aurez pas oublié, je l'espère, ce que nous disions hier de la douce et glorieuse nécessité qui s'impose au prêtre d'aimer Jésus-Christ. *Manete in dilectione mea*. Nous avons commenté cette recommandation et cette exigence de notre Maître adoré. Le prêtre a des motifs de s'établir dans la dilection du Christ qui lui sont communs avec tous les croyants; il en a d'autres qui lui sont personnels, qui dérivent de sa vocation au sacerdoce et des grâces de

choix dont cette vocation même a été précédée et accompagnée, pour lui, au cours de sa vie.

Comme le prince des apôtres, à la question pressante de Jésus *Diligis me, amas me?* vous avez répondu non sans quelque embarras, mais du fond du cœur : *Etiam, Domine*. Pour vous couvrir, à vos propres yeux, contre les reproches de votre conscience et contre le souvenir des mille et mille infidélités qui semblaient vous ôter le droit de vous montrer affirmatif, vous aussi, vous en avez appelé des apparences accusatrices à la réalité persistante et intime, vous aussi vous avez ajouté cette touchante parole : *Tu nosti omnia, tu scis quia amo te*. Et je ne crois pas me tromper en déclarant que vous avez goûté, à le faire, une joie et une paix profonde. Il y a de ces instants sacrés de réveil et de vie d'âme, où l'impression sainte est tellement intense, qu'il semble que ce soit comme une date nouvelle et ineffaçable pour l'existence entière.

Et maintenant, en cette dernière réunion par laquelle vont se clore les exercices de la retraite, que venez-vous faire, sinon redire de la voix et du cœur, le mot béni de l'attachement loyal, généreux, invincible? En vérité, c'est une protestation d'amitié sûre d'elle-même, que la rénovation des promesses cléricales. C'est, sous une forme nouvelle, la réponse énergique au *diligis me* de l'Évangile.

« Qui me séparera de l'amour du Christ? »

s'écrie fièrement saint Paul. Vous tenez le même langage que lui.

Méditons ensemble quelques moments sur cette parole magnifique de l'Apôtre des nations et sur les applications pratiques qui peuvent vous en être faites, à vous, dans la situation et les conditions où vous vivez. Puis, élargissant un peu le cadre de nos pensées, essayons de comprendre et de préciser tout le sens de la cérémonie qui doit suivre notre entretien.

Donc, du premier au dernier, du vétéran au plus jeune, vous entendez faire acte de fidélité renouvelée à Jésus-Christ. Il y a parmi vous les anciens, ceux dont l'existence ici ou là, en des ministères divers, s'est employée et s'est usée au service du Maître des âmes... *Principes Juda, duces eorum; principes Zabulon, principes Nephtali*<sup>1</sup>. Il y a ceux qui, sur les traces de leurs aînés, débutent dans la carrière apostolique, à peine descendus de l'autel de leur première messe, et le cœur grand ouvert aux nobles pensées, aux saints désirs: *ibi Benjamin adolescentulus*. Les uns et les autres, dans un même élan de foi sacerdotale, vous vous apprê-

<sup>1</sup> Psalm. LXVII, 28.

tez à chanter ce verset des psaumes mis par l'Église sur vos lèvres en cette pieuse circonstance: *Dominus, pars hæreditatis meæ et calicis mei, tu es qui restitues hæreditatem mihi*<sup>1</sup>. Et vous préledez à ce chant de triomphe, en répétant silencieusement, chacun pour votre compte, le *quis nos separabit a charitate Christi?* de saint Paul.

Redisons la phrase entière. Elle est si belle, si sonore, si entraînant! *Quis nos separabit a charitate Christi? tribulatio, an angustia, an fames, an nuditas, an periculum, an persecutio, an gladius?*

Quand saint Paul jette aux puissances hostiles, aux adversités quelles qu'elles soient, ce défi sublime de le séparer de l'amour du Christ, il ne parle point au hasard, et pour ainsi dire *in abstracto*. Il sait quels dangers le menacent, il peut pressentir quelle tournure tragique prendront les choses, et le martyre, de toutes les éventualités, est la plus probable. C'est donc en pleine connaissance de cause qu'il dit ce qu'il dit, sans jactance certes, ni forfanterie, mais du fond de l'âme et dans l'élan superbe de la plus absolue sincérité.

Pour vous, messieurs et vénérés confrères, selon toute vraisemblance, ces mots hardis et belliqueux n'ont pas la même signification. Il est probable que vous n'êtes point réservés à la

<sup>1</sup> Psalm. xv, 3.



persécution proprement dite et au martyr. Qui sait pourtant? Dans les temps troublés où nous sommes, au milieu des animosités grandissantes que soulèvent contre nous les perpétuelles malveillances dont nous sommes l'objet, que faudrait-il pour qu'une Jacquerie éclatât tout d'un coup sur un point ou sur un autre du territoire? C'est nous qui ferions les frais des premières fureurs déchaînées. Malgré quoi, je le répète, les vraisemblances ne sont pas du côté de cette perspective assombrie. Mais le langage de saint Paul n'en est pas moins pour cela susceptible, à votre égard, d'une interprétation et d'une application très pratique. Écoutez plutôt.

*Quis nos separabit a charitate Christi?... Tribulatio, an angustia?...* Vous quitterez dans quelques heures ce séminaire où vous vous êtes recueillis quelques jours sous le regard de Dieu; vous retournerez dans toutes les directions du diocèse, aux postes divers que vous y occupez. Vous retrouverez votre paroisse, vos œuvres, votre ministère, et la multitude lassante des soucis et des difficultés qui l'encroûtent. *Tribulatio, angustia.* Que c'est donc bien cela pour quelques-uns d'entre vous, pour le plus grand nombre d'entre vous! les tristesses de l'âme sacerdotale et pastorale poussées jusqu'à la tribulation et l'angoisse. Le sentiment et le désir du bien, se heurtant de tous côtés à l'impuissance douloureuse. Que faire pour bien faire? Que dire pour bien dire? Sur quels points dé-

ployer plus de zèle et plus d'efforts? A l'aide de quelles ressources matérielles et morales assurer le succès des entreprises jugées nécessaires ou opportunes? Comment lutter contre l'obstacle semé à pleine route, contre les influences perverses de tous noms et de toute allure qui assaillent l'enfant, l'adolescent, le jeune homme, la jeune fille, l'ouvrier des villes, le travailleur des champs, et l'éloignent de l'Église, de la religion et de Dieu? Le prêtre est là qui s'use et se consume dans cette constatation navrante de l'œuvre de l'homme ennemi, *inimicus homo hoc fecit*<sup>1</sup>, et du peu de succès de son œuvre propre. Peut-être lui faut-il voir jusqu'à l'évidence que, malgré sa bonne volonté et son application la plus consciencieuse à tous ses devoirs, sa paroisse décline, que la foi y perd de jour en jour du terrain, que les offices et la pratique des sacrements y sont désertés, qu'il la devra laisser à son successeur, après des années de labeur et de souffrance, moins chrétienne qu'il ne l'avait reçue... *Tribulatio, angustia,...* *An fames, an nuditas?* Même différence d'interprétation et d'explication de ces mots, ainsi que des précédents, suivant qu'on les prend dans leur sens littéral et sur les lèvres de saint Paul, ou bien qu'on les applique à la situation du prêtre de ce jour. La faim extrême, la nudité rigoureuse?... Non. Mais, à combien

<sup>1</sup> Matth. XIII, 23.



d'égards, presque l'équivalent de cette double pénurie.

Vos presbytères, chers et vénérés confrères, vous surtout, et c'est le plus grand nombre, qui vivez dans les campagnes retirées, vos presbytères sont une bien humble demeure. Les ressources dont vous disposez pour les plus élémentaires exigences de la vie ne vont pas loin. Combien parmi vous n'ont guère que le maigre traitement fourni par l'État! pas de casuel, pas d'honoraires fixes de messes, pas de générosités fortuites de côté ni d'autre. Je connais, et vous en connaissez probablement aussi, de bons et dignes curés qui ne mangent pas de la viande tous les jours, qui, lorsqu'ils doivent recevoir leurs confrères pour la visite hebdomadaire, ou pour la conférence, rabattent encore sur leur ordinaire, quelque temps à l'avance, se privent non point du superflu, — ils n'en ont jamais, — mais du nécessaire, afin d'être en mesure de faire honneur à leurs convives... *Fames!*

Et dire que cette condition besogneuse, fréquente, je le répète, dans un bon nombre de diocèses de France, ne cesse pas d'être représentée par les adversaires, orateurs de meetings ou rédacteurs de feuilles publiques, comme une sorte de sybaritisme scandaleux contre lequel les protestations et les indignations sont permises! Je voudrais bien savoir lequel de ces vengeurs prétendus de la dignité ecclésiastique, ayant consacré quinze années de sa vie à l'étude,

se dévouant à un service professionnel sans éclat, se contenterait des pauvres neuf cents francs versés d'une main dédaigneuse par le ministre des cultes au desservant paroissial? Et dire encore que chaque jour on se fait une arme contre le clergé de France, de cette parcimonieuse rétribution, qu'on sait bien être une dette sacrée souscrite par la nation, inscrite au grand livre de l'État, en échange de l'abandon de ses biens fait par l'Église de notre pays il y a un siècle.

Ah! messieurs, ni vous ni moi, nous ne voudrions contribuer à provoquer un changement violent des choses, une séparation de l'Église et de l'État. Il s'en suivrait, pour un temps du moins, un tel désarroi; tant de paroisses et de populations se verraient du jour au lendemain déshéritées de tout service religieux; les habitudes chrétiennes, ce qui reste des habitudes chrétiennes, dans ces conditions, risqueraient tant de s'évanouir sur une moitié peut-être de notre territoire, qu'il y aurait, à précipiter les événements et à se jeter dans les aventures de l'inconnu, une des plus graves responsabilités qu'on puisse concevoir. Mais avouons donc bien ensemble que si, quelque jour, la catastrophe éclate sans complicité de notre part, soit que les passions antireligieuses de plus en plus déchaînées triomphent, soit que le chef suprême de l'Église universelle, gardien vigilant et autorisé de l'honneur des Églises particulières, juge dans sa sagesse que l'honneur de notre Église



de France est incompatible avec l'organisation factice et la paix menteuse dont elle est censée jouir, avouons qu'il ne faudra ni pleurer, ni gémir, ni nous décourager. Qui sait ce que le clergé français, dépossédé même de cette parcelle de son ancienne opulence, qu'on lui mesure, reconquerrait soudain de prestige, de dignité, d'influence, de puissance morale aux yeux du peuple? Le peuple, contraint cette fois de voir en nous, non pas les hommes d'une situation, mais les hommes d'une idée, d'une croyance, d'une foi, et poussé d'ailleurs par ce sentiment de générosité innée qui l'incline volontiers vers les vaincus, nous reviendrait peut-être en masse, je dis : nous reviendrait, ... je veux dire : reviendrait à notre Maître adoré et au sien, le Seigneur Jésus-Christ?

*Nuditas*... Le strict nécessaire, évidemment oui, vous l'avez et vous l'aurez toujours. Mais ne s'agit-il ici que du vêtement, du *quibus tegimur* dont parle saint Paul? La nudité du presbytère, l'absence de tout confortable, l'installation insuffisante, la chambre étroite, peu ou point de mobilier, peu ou point de livres, peu ou point de provisions pour l'esprit comme pour le corps. Voilà bien qui rentre sous cette dénomination générale : *nuditas*. La nudité de l'église, l'église, la joie, la fierté, la consolation du curé, quand elle est belle ou même seulement convenable; mais quand elle est pauvre, délabrée, malpropre, dépourvue des objets les plus néces-

saires du culte, point d'ornements liturgiques pour les jours de fête, point d'orfèvrerie religieuse, ciboires, calices, ostensoirs, tout ce qui relève la beauté et l'attrait des cérémonies! Avec quelle facilité, quelle joie sincère, le prêtre de paroisse s'accommoderait de manquer de beaucoup de choses dans son presbytère, pourvu que l'église, son église, fût au moins décente et inspirât le respect. Au lieu de cela, ce sont des insuffisances ajoutées aux insuffisances. Il le constate tous les jours. Tous les jours il se représente ce qu'il entreprendrait, ce qu'il réaliserait s'il avait les fonds nécessaires. Il ne les a pas, et le voilà replongé dans le sentiment douloureux de sa misère. *Nuditas*.

... *An periculum?* le danger. Quel danger surtout? Le découragement. Vous vous êtes réconfortés contre le découragement pendant la retraite. A distance des choses lassantes de votre vie accoutumée, et sous l'influence d'une grâce plus pénétrante que votre bonne volonté méritait, vous vous êtes promis de ne pas céder à l'abattement, quelle qu'en fût la provenance ou la nature. Mais attendez-vous bien, en retrouvant demain votre situation telle que nous essayons de la dépeindre et telle qu'elle est, attendez-vous à ce que la tristesse cherche de nouveau à vous gagner et vous abattre. Au sortir de la rencontre de cette semaine avec vos confrères, la solitude du presbytère vous paraîtra plus dure. Après l'abondance des ressources



surnaturelles dont vous avez joui dans cette chapelle du séminaire, bien ornée, la pauvreté de votre église, la privation des excitations salutaires de la parole évangélique, la brusque interruption de ce courant de foi et de piété qui soulève et relève les âmes, vous fera souffrir davantage. Et c'est là incontestablement un danger.

*Periculum* encore, ... cher et vénéré confrère, à qui s'appliquerait ce que je vais dire, ne refusez pas d'entendre et de comprendre. Votre vie morale, quand vous êtes parti pour la retraite, subissait certains assauts délicats qui vous troublaient, et dont la préoccupation légitime, précisément, a contribué à vous faire inscrire parmi les retraitants. Les quatre ou cinq jours que vous venez de passer dans le recueillement vous ont été salutaires. Vous vous êtes, sous le regard du Christ, relevés et raffermis contre la tentation expérimentée, connue, justement redoutée. Eh bien! vous la retrouverez au retour. Elle ne s'est pas évanouie comme par enchantement pendant votre absence. Elle reste debout, prête à se montrer encore, obstinée à vous poursuivre. Ici, dans cette maison de Dieu fermée au monde, vous avez goûté la paix. Là-bas, dans votre presbytère, à la première occasion, il vous faudra lutter et guerroyer sans que nul ne le sache ni le suppose. Et malgré vous, vous concevez de cette perspective d'un surcroît de vigilance à exercer sur vous-même et sur autrui,

d'une plus grande générosité à déployer, d'une fermeté plus virile à soutenir, une sorte de malaise profond. *Periculum*... C'est le malaise instinctif, inexpugnable, du soldat, même le plus vaillant, à la première reprise d'un engagement sur le champ de bataille.

... *An persecutio, an gladius?*... Redisons qu'il ne s'agit pas de persécution sanglante, à la façon des persécutions de Néron ou de Domitien, du moins à s'en tenir aux vraisemblances et aux probabilités. Mais n'est-ce point pour le prêtre contemporain, pénétré à fond de la vérité de sa foi, désireux au-dessus de tout de la faire connaître et comprendre, quelque chose d'intolérable que les oppositions théoriques et pratiques auxquelles il lui faut incessamment se heurter et se meurtrir?

Ce vaste *tolle*, écho de celui du prétoire, qui monte chaque jour du sein de la société actuelle, des rangs des lettrés, des savants, des maîtres de l'opinion publique, des rangs de la foule prompt à suivre les inspirations d'en haut et les entraînements de l'incrédulité officielle, n'est-il pas l'équivalent d'un martyre pour le cœur sacerdotal? Quand bien même il serait personnellement à l'abri des oppositions et des luttes dans l'exercice de son ministère, un prêtre vraiment épris de sa vocation et soucieux de la remplir peut-il ne pas souffrir étrangement de tout ce qu'il voit et de tout ce qu'il entend et de tout ce qu'il lit à chaque instant?



Et si à cette souffrance d'ordre général viennent s'ajouter pour lui, — ce qui est le plus habituel, — les difficultés particulières, les obstacles et les malveillances sur place, les entraves suscitées contre ses efforts et son zèle; s'il lui faut supporter de la part de tel ou tel personnage des tracasseries de tout genre; si le fonctionnaire, du plus modeste au plus relevé, le poursuit; si parmi ses propres paroissiens, en apparence inoffensifs, il doit constater des froideurs, des éloignements, des calomnies, des procès de tendance, en vérité comment ne pas donner encore le nom de martyr à tant de douloureuses choses? Martyr caché, martyr obscur, sans relief ni prestige, mais où la vie, esprit et cœur, ne s'use et ne se consume pas moins réellement que dans l'effusion glorieuse du sang. *Persecutio, gladius.*

Or, messieurs et vénérés confrères, cette situation dont le tableau que je viens de faire, bien loin qu'il soit exagéré, manquerait plutôt d'exactitude, vous l'acceptez résolument, le regard ferme et le cœur haut. La cérémonie de la rénovation des promesses cléricales consiste surtout en ceci, que, devant Dieu et devant les hommes, vous êtes fiers de votre sacerdoce et que vous l'aimez. Vous allez déclarer, tous sans exception, que vous ne regrettez pas, que vous tiendriez pour une misérable félonie de regretter, d'avoir entendu l'appel du Christ: *Sequere me*, et de vous êtes engagés à y répondre. Et par

cette déclaration aussi sincère que généreuse, vous avez droit, toute proportion gardée, à vous croire les disciples et les frères de ce grand aîné de la famille sacerdotale, saint Paul, quand il s'écriait: *Quis nos separabit a charitate Christi?*

## II

Et j'ajoute que par là vous réjouissez le cœur adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous réjouissez la sainte Église catholique dont vous êtes les fils, vous déconcertez ses adversaires.

*Numquid et vos vultis abire*<sup>1</sup>? Connaissez-vous, dans les Évangiles, une parole tombée des lèvres du Sauveur, qui soit plus touchante que celle-là, plus empreinte d'une mélancolie saisissante, plus révélatrice d'une douleur profonde et suggestive? Jésus, faisant pour la première fois la confidence de sa survivance eucharistique dans le monde, voit s'éloigner de lui la plupart de ceux qui l'entendent. Interprétant d'une façon grossière et toute charnelle les promesses du Messie, les Juifs se retirent l'un après l'autre, et prétendent qu'un tel langage ne se saurait soutenir. Et c'est alors que le Christ se tourne vers ses disciples et qu'il leur

<sup>1</sup> Joan. vi, 68.



dit : « Voulez-vous, vous aussi, vous retirer? » Pierre, dans la spontanéité de sa foi, répond : « Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle. »

Au moins, en cette circonstance, Pierre et ses frères les Apôtres, donnent à leur Maître la compensation et la consolation qu'il est en droit d'attendre.

Ne semble-t-il pas que, de nos jours, la même scène se reproduise? La génération présente se détourne de Jésus-Christ, de sa doctrine, de ses exemples, de ses préceptes : *Durus est hic sermo*<sup>1</sup>. Et Jésus-Christ, du milieu de ce délaissement dont l'inintelligence et l'ingratitude l'écœurent, s'adresse aux meilleurs d'entre ses croyants et ses amis, à ceux qui doivent l'être, à ceux avec qui il a partagé l'honneur de son sacerdoce propre, et il leur dit : « Voulez-vous vous éloigner, vous aussi? » Je vous ai élus pour vous associer à ma belle œuvre de vérité, de rédemption et d'amour; pour que vous fussiez d'autres moi-même en face du Père qui est aux cieux et parmi les hommes, pour que cette grande religion de l'Évangile, dont j'ai proclamé les principes et enseigné la pratique, continuât par vous de se propager dans le monde; pour qu'il y eût à l'encontre de tous les blasphèmes et de toutes les indifférences de vrais adorateurs, à l'encontre des chercheurs obstinés de bonheur

<sup>1</sup> Joan. vi, 61.

terrestre des chercheurs de félicité éternelle, à l'encontre des esclaves de la chair, des serviteurs de l'esprit, à l'encontre des égoïstes re-ployés sur eux seuls des généreux penchés sur les détresses d'autrui : *Elegi vos, elegi vos*.

Trouvez-vous trop gênante l'élection que j'ai faite de vous, en y mettant ma pensée et mon amour? Voulez-vous m'abandonner? *Namquid vultis et vos abire?*

Et tous, d'un même élan spontané et sincère, d'une même voix loyale, nous répondons avec le prince des Apôtres : *Ad quem ibimus?...*

Non, Seigneur, non, Maître adoré et aimé, nous ne nous éloignerons point de vous. Que notre fidélité dont la rénovation de nos premiers engagements sera dans quelques instants l'attestation et le gage, vous venge des désertions qui vous affligent et vous console!

Vous réjouissez la sainte Église... Qu'est-ce que l'Église, messieurs et vénérés confrères? Avant tout, l'Église c'est Jésus-Christ présent dans la société des fidèles, l'animant de sa vie, de son esprit, de sa grâce, de sa sainteté, comme la tête et le cœur sont inhérents à l'organisme humain et le font vivre. Nous venons de dire en quoi vous pouvez et vous devez être la joie du Christ. Puis, l'Église, c'est la série des divers groupes d'êtres, hiérarchiquement superposés et unis, qui la composent, depuis les simples fidèles jusqu'au souverain pontife.

Eh bien! par vos dispositions si édifiantes de



cette clôture de la retraite, vous réjouissez les *fidèles* de vos paroisses, ceux et celles qui méritent encore ce nom, telles et telles âmes peut-être bien humbles, bien cachées, bien ignorées des hommes, mais connues de Dieu et de vous, pour qui le souci des destinées de la foi et des intérêts de la religion dans le monde est la préoccupation dominante. Car il y en a de ces âmes un peu partout, en dépit de la dureté des temps. Elles vous ont vus avec une satisfaction intime partir pour la ville épiscopale et le grand séminaire, où vous attendaient les recueils bénis de cette semaine; elles vous ont accompagnés de leurs prières les plus ferventes; elles ont sollicité pour vous toute la fécondité des grâces capables de retremper votre foi et votre piété sacerdotale; elles vous suivent du regard, à cette heure où vous vous donnez de nouveau à Jésus-Christ, dans un mouvement de générosité rajeunie; elles sont heureuses de penser que, rapportant à votre tâche sainte des lumières et des énergies pieusement accrues, vous serez mieux en mesure de faire plus de bien.

L'Église, c'est vous, vénérés et chers confrères, vous « les hommes de Dieu, vous les dispensateurs des mystères du Christ, vous le clergé ». Vous vous êtes donné les uns aux autres pendant la retraite, vous allez tout à l'heure surtout, pendant la rénovation des promesses cléricales, vous donner une joie sainte et éminemment bienfaisante.

De vous retrouver ensemble d'abord, dans cette demeure où vous avez passé la meilleure part de votre jeunesse, mêlés, confondus, sans que les différences d'âge ou de situation soient gênantes pour personne vous est bon. Votre vie habituellement solitaire, vous expose à la tristesse de croire que vous n'êtes guère les uns à l'égard des autres que des unités dispersées, officiellement unies entre elles par des liens factices. Il vous arrive parfois de penser que ce mot : « la famille sacerdotale, » est plutôt un mot trompeur qu'une réalité. Ici, dans la rencontre que Dieu vous ménage, vous ressentez une impression contraire. Les distances se rapprochent; les malentendus s'effacent; le pessimisme, si douloureux et si fatal pour quelques natures plus délicates, se corrige de lui-même; l'union se fait; des plus jeunes aux aînés passe un souffle d'amitié sincère. Le : *quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*<sup>1</sup>, monte de toutes les lèvres et de tous les cœurs.

Et puis, dans les conversations que vous échangez, dans les confidences que vous vous faites sur les difficultés de votre ministère paroissial, rien qu'à sentir que l'épreuve ne pèse point sur vous seuls, mais est le lot commun de tous, vous reprenez courage. On vous dit du haut de la chaire, et vous le comprenez, que le sacerdoce extérieur, visible, tangible, se double

<sup>1</sup> Psalm. cxxxii, 1.



pour chacun de nous du sacerdoce intime et caché, et que si le premier, par suite des circonstances fâcheuses du moment, peut se voir condamné à l'impuissance, le second garde partout et toujours toutes ses ressources et toute son efficacité. Ce langage si parfaitement légitime vous reconforte. Vous convenez entre vous qu'il n'y a pas lieu, en effet, de désespérer, et que d'être prêtre, quels que soient les obstacles amassés contre l'expansion de cette vocation bénie, reste manifestement ce qui peut se concevoir de plus noble, de plus beau, de plus grand, de plus doux.

Et c'est alors que vous vous unissez, au soir de la communion de clôture, pour attester devant le ciel et la terre, d'une voix vibrante, d'un cœur serein, que votre destinée, même accablée de peines, mérite toujours votre reconnaissance et vos admirations. *Funes ceciderunt mihi in præclaris; Dominus pars hereditatis meæ et calicis mei.*

L'Église, ce sont les évêques, c'est votre évêque. Faut-il vous dire, messieurs et chers confrères, que l'évêque, celui qui préside aux intérêts religieux du diocèse entier, sur qui pèse la responsabilité de toutes les initiatives à prendre, de tout le mouvement à imprimer, de toutes les œuvres à soutenir, surtout dans les temps difficiles où nous sommes : *Instabunt tempora periculosa* <sup>1</sup>, a besoin, lui aussi, d'être encour-

<sup>1</sup> II Tim. III, 1.

ragé et consolé. Sans doute, dans son recours incessant à Jésus-Christ, il trouve, ainsi que vous le trouvez vous-même, l'appui secret dont il a besoin. *Venite, qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* <sup>1</sup>. Plus d'une âme épiscopale, chaque jour, se rejette vers cette incomparable assurance du Maître et y puise les relèvements intimes, les vaillances saintes qui lui sont nécessaires. Mais, après ce secours d'un ordre à part, quoi de plus propre à la soutenir que de se savoir comprise, aidée, assistée par la famille des âmes sacerdotales à laquelle Jésus-Christ lui-même l'a préposée ?

Or, en nulle autre circonstance, en nul autre moment, mieux que pendant une retraite pastorale, l'évêque ne jouit de ce précieux accord entre ses prêtres et lui en vue de l'œuvre commune et du bien. De sentir qu'ils se retrempent dans leurs bons desirs, qu'ils reporteront chacun de leur côté à leur tâche respective un courage plus viril, qu'ils renouvellent l'idée et la réalité de leur filial attachement à sa personne, que, s'ils le tiennent pour leur chef et leur maître autorisé, ils préfèrent encore voir en lui un père, lui est infiniment salubre et doux. <sup>®</sup> Quand tout à l'heure, deux à deux, chers confrères, vous vous agenouillerez devant le premier pasteur du diocèse, et quand par cette démarche tout à la fois respectueuse et aimante,

<sup>1</sup> Matth. XI, 28.



vous lui donnerez une preuve de plus des sentiments sincères qui vous animent à son égard, sachez donc bien, ayez donc bien conscience que vous faites, pour son reconfort religieux et moral, ce qui peut être fait de meilleur, de plus décisif et de plus sûr. Qui sait si des larmes silencieuses, nées de son émotion profonde, ne mouilleront point ses paupières, larmes bénies et bienfaisantes, autant que d'autres parfois sont amères et douloureuses?

L'Église enfin, c'est le pape, c'est l'évêque des évêques, le pontife suprême, le chef de la catholicité, le représentant visible du Christ.

Le pape! quelle destinée! quelle vocation! quelle hauteur de situation même humainement parlant, à plus forte raison quand on la juge et apprécie aux lumières de la foi!

Le pape s'appelait hier Pie IX. Il est descendu dans sa tombe, entouré de la vénération et de l'admiration du monde. Il s'appelle aujourd'hui Léon XIII. Messieurs et vénérés confrères, nous n'avons pas eu encore l'occasion d'envoyer notre hommage respectueux et attendri à ce père commun des fidèles, qui depuis vingt ans bientôt tient d'une main si vigilante, si ferme, si sage, le gouvernail de la barque de Pierre; qui sur chacun des problèmes du jour a fait briller la lumière de sa science, de son expérience et de sa sagesse; qui a porté si haut le prestige de la papauté, même aux yeux des adversaires les plus décidés du catholicisme. Puisque l'occasion

s'en présente en ce moment, acquittons-nous de ce devoir. Du plus intime de notre cœur, tous ensemble, répétons la prière touchante que la liturgie sacrée met fréquemment sur nos lèvres, au pied des autels : *Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum faciat in terra et non tradat eum, in animam inimicorum ejus*<sup>1</sup>.

Du milieu de ses vastes et accablantes sollicitudes, Léon XIII s'intéresse tout particulièrement, lui qui aime tant la France, à ces exercices annuels des retraites pastorales mieux organisées dans notre pays que nulle part ailleurs, et dans lesquels, il le sait, le clergé français se recueille et se retrempe. Il goûte une vraie joie à penser que, sous le regard de leurs évêques, les prêtres de la nation élue du Christ pour être son ouvrière de choix et son apôtre dans le monde s'animent à combattre sans lassitude le bon combat de l'Évangile. Il entend de loin, et il les bénit, vos serments de fidélité invincible. L'écho de vos déclarations de la cérémonie de tout à l'heure va jusqu'à lui, à travers la distance, et lui aussi l'encourage et le console.

Encore un mot, messieurs et vénérés confrères. Ce sera le dernier.

J'ai dit, en commençant, que si la rénovation des promesses cléricales réjouissait l'Église, par contre, elle était de nature à surprendre les adversaires et à les consterner.

<sup>1</sup> Psalm. xl, 3.



Je suppose que quelqu'un de ces derniers, un de ceux qui tous les jours, dans le livre, la brochure, le journal, annoncent sur le ton d'une sincérité déclamatoire la fin prochaine du catholicisme, du haut de la tribune de cette chapelle assiste à la cérémonie par laquelle la retraite va se clore. Il vous verrait monter gravement deux à deux vers l'autel, vous agenouiller aux pieds de votre évêque, renouveler vos serments de fidélité à votre chef spirituel et à votre vocation sainte, chanter avec enthousiasme l'hymne de vos joies sacerdotales, refléter dans votre regard la paix et l'allégresse de votre âme; bon gré mal gré, devant ce spectacle qu'il ne pourrait certes point accuser d'être une comédie, il lui faudrait bien réfléchir. A tout le moins il devrait se dire : Voilà qui est étrange! ces hommes, ces vieillards, ces jeunes gens prennent au sérieux ce que nous taxons, nous autres, d'utopie et de niaiserie puérile. Leur vie, en somme, est austère. Nous nous chargeons de la rendre dure et douloureuse. Au lieu de s'en lasser, ils déclarent qu'ils la trouvent telle qu'elle est séduisante et bonne. Et ce qui se passe ici, se passe ailleurs. Dans chaque diocèse de France, à cette heure, il y a des retraites ecclésiastiques semblables à celle-ci, et des renouveaulements de promesses cléricales avec la même mise en scène et les mêmes généreux sentiments. Peut-être bien l'Église et le clergé ne sont-ils point menacés dans leur existence ni sur la pente

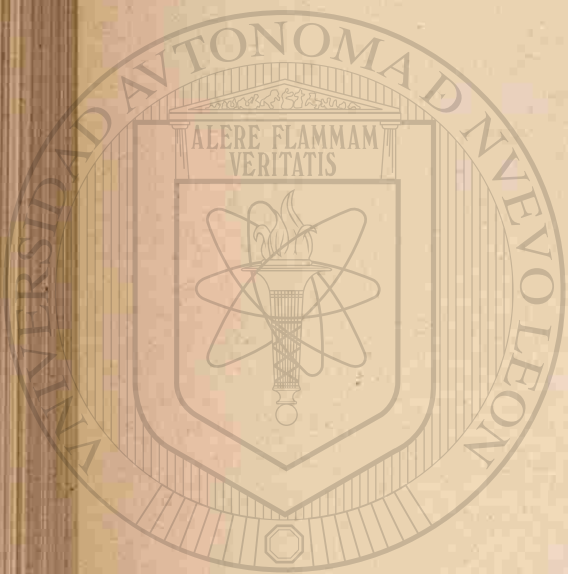
d'un déclin irrémédiable, autant qu'il nous plaît de le dire. Peut-être serait-il plus digne et plus sage, de notre part, de nous abstenir de nos éternelles élucubrations contre la foi chrétienne et ses destinées dans le monde!

Oui, ce personnage devrait penser ainsi et tenir ce langage. Mais l'impression équitable durerait peu. L'esprit sectaire reprendrait vite ses droits. Et dès demain il continuerait, de la parole ou de la plume, sa campagne accoutumée de menaces et de dénigrement.

Eh bien, messieurs et chers confrères, chacun à sa place, chacun à son rôle. Laissons les incorrigibles ennemis de l'œuvre du Christ à leur animosité systématique, et nous, continuons de nous attacher de plus en plus étroitement, de plus en plus généreusement, à Celui qui, nous ayant choisis pour le suivre sur les âpres chemins de son apostolat, ne nous a point dissimulé les luttes et les souffrances que nous aurions à subir, mais nous a laissé cette incomparable assurance : Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. *Confidite, ego vici mundum* !<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Joan. xvi, 33.





UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## TABLE

### PREMIER JOUR

INSTRUCTION POUR L'OUVERTURE DE LA RETRAITE. —  
Vie chrétienne et vie sacerdotale. . . . . 3

### DEUXIÈME JOUR

MÉDITATION DU MATIN. — Les avertissements de  
Dieu. . . . . 34

INSTRUCTION DE 10 HEURES. — Idée synthétique de  
la vie sacerdotale. . . . . 58

INSTRUCTION DU SOIR. — Intelligence de la vie sacer-  
dotale. . . . . 85

### TROISIÈME JOUR

MÉDITATION DU MATIN. — Mourir. — De la mort du  
prêtre. . . . . 117

INSTRUCTION DE 10 HEURES. — Méconnaissance de  
la vie sacerdotale. . . . . 140

INSTRUCTION DU SOIR. — Traitement divin de la vie  
sacerdotale. . . . . 165

## QUATRIÈME JOUR

- MÉDITATION DU MATIN. — Jugement en général sur les obligations professionnelles du prêtre . . . 195
- INSTRUCTION DE 10 HEURES. — Un devoir essentiel de la vie sacerdotale : le zèle. . . . . 218
- INSTRUCTION DU SOIR. — Un autre devoir essentiel de la vie sacerdotale : la dilection mutuelle. . 246

## CINQUIÈME JOUR

- MÉDITATION DU MATIN. — Jugement, en particulier, sur la célébration de la sainte Messe. . . . . 277
- INSTRUCTION DE 10 HEURES. — Conditions de la vie sacerdotale en ce temps. . . . . 300
- INSTRUCTION DU SOIR. — Aimer Jésus-Christ. — Dilection chrétienne et dilection sacerdotale. . 328

## SIXIÈME JOUR

- MÉDITATION DU MATIN. — Marie et le prêtre. . . 359
- ALLOCATION POUR LA CLÔTURE DE LA RETRAITE ET LA RÉNOVATION DES PROMESSES CLÉRICALES. — Saint Paul et le prêtre. . . . . 380

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





NUEY  
IOTE